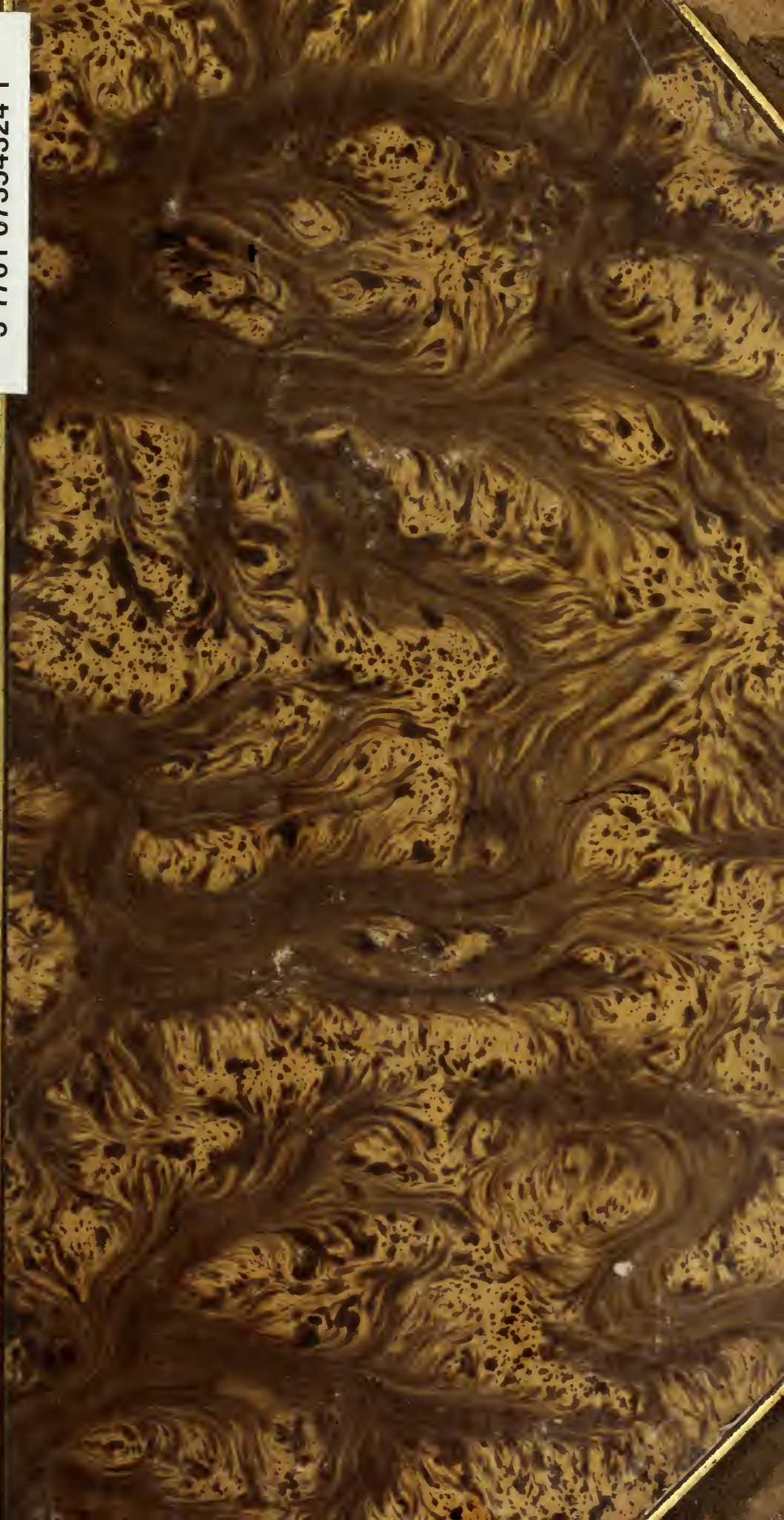
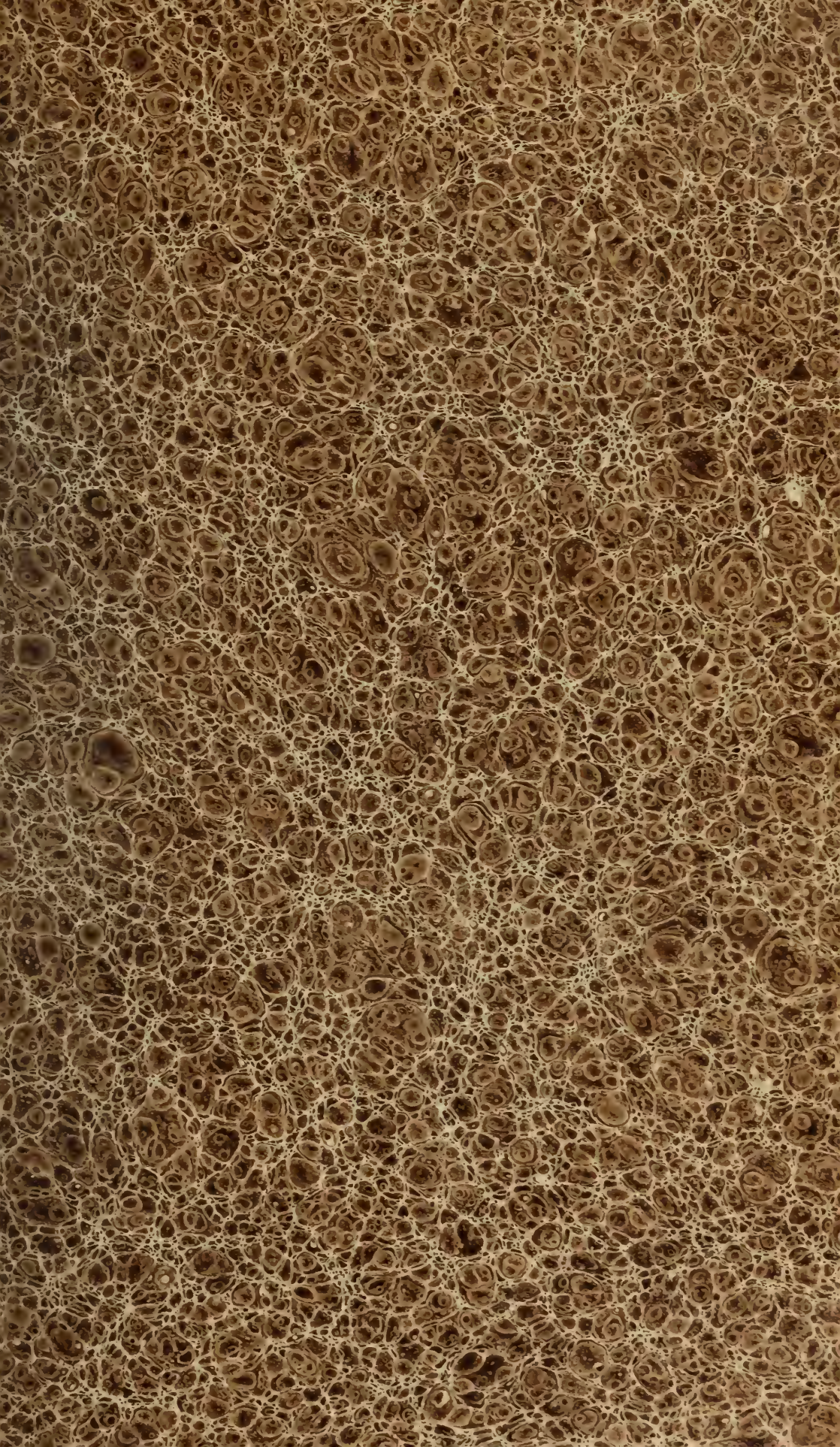




3 1761 07354324 1









Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME I.

On souscrit dans les départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n ^o 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n ^o 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLot, libraire.
AGEN.	NOUBEL, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n ^o 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AIX.	TERRIS, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

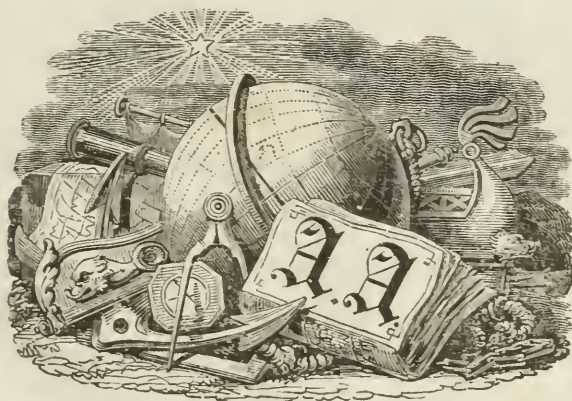
EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE
DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,
DEPUIS
LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE. DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,
RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

G

161

MM7

1833

t.1



INTRODUCTION.

C'est en comparant tout que l'on peut s'éclairer :
Il est beau de savoir et honteux d'ignorer.

PRINCESSE CONSTANCE DE SALM.

Les voyages sont l'école de l'homme ; il ne peut faire un pas sans augmenter ses connaissances et en voir devant lui reculer l'horizon. A mesure qu'il avance, soit en observant par lui-même, soit en lisant les relations des autres, il perd un préjugé, développe son esprit, épure son goût, agrandit sa raison, s'accoutume à la bienveillance, et, par besoin autant que par justice envers l'humanité, se sent porté chaque jour à devenir meilleur, en se disant avec le philosophe anglais Tolland : *Mundus domus est : omnes homines cognati*¹. Le naïf Montaigne avouait ne savoir aucun moyen plus propre à façonner la vie que « de lui proposer la diversité « d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre « nature. »

C'est aux voyages que l'on a dû la certitude matérielle de la sphéricité de la terre, sphéricité que les récits de Pythagore et les observations astronomiques laissaient entrevoir, et que Magellan vint confirmer au commencement du seizième siècle, à son retour de la première circumnavigation du globe. Les rapports commerciaux des peuples, des gouvernemens et des particuliers furent établis successivement par des voyages, depuis les Phéniciens, qui ouvrirent la carrière, jus-

¹ Le monde est ma patrie, et les hommes sont frères.

qu'au dix-neuvième siècle, où ces rapports ont pris de si grands développemens. La découverte de l'Amérique et du passage aux Indes orientales avait été le prix de l'aventurière et glorieuse audace de Colomb et de Gama, de même que des explorations récentes nous ont révélé la configuration des terres polaires, et différentes contrées de cette Afrique mystérieuse si fatale aux voyageurs européens.

Mais personne ne dénie l'utilité et l'attrait des voyages, et plaider une telle cause serait le faire avec la conviction de ne pas trouver de contradicteur. Quittant donc un sujet à l'égard duquel tout le monde est d'accord, nous jetterons un rapide coup d'œil historique sur les voyages qui ont eu lieu depuis les temps les plus reculés jusqu'à la découverte du nouvel hémisphère.

Il paraît que les bords de la Méditerranée ont été les témoins des premières navigations. Elles furent tentées soit par les Phéniciens, soit par les Égyptiens, peuples qui possédaient les facilités territoriales et les qualités nécessaires pour les entreprises de ce genre. Celles des premiers ont embrassé une période d'environ sept siècles, de 1700 à 1095 ans avant l'ère chrétienne. Sans parler de Sémiramis, qui, 2122 ans avant J.-C., avait formé le projet de conquérir les Indes, projet que sa mort seule l'empêcha de réaliser, après avoir déjà navigué vers l'Indus et vaincu Stratobatès, roi des Indiens, comme le rapporte Diodore de Sicile, c'est de Tyr et de Sidon que partaient les expéditions navales pour les îles de la Grèce, le littoral des Gaules et le midi de l'Espagne.

Environ douze siècles et demi avant J.-C., des navires phéniciens franchirent les colonnes d'Hercule

et fondèrent Cadix. Un peu avant la destruction de Tyr par Nabuchodonosor, s'était accomplie la fameuse expédition de navigateurs phéniciens ordonnée par Néchos, roi d'Égypte, et dont parle Hérodote; expédition sur laquelle l'érudition élève des doutes, mais enfin qui, effectuée ou non, consistait à s'embarquer dans un des ports de la mer Rouge ou mer Érythréenne, à longer la côte d'Afrique sur la mer Indienne, et à rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar.

Des préjugés religieux avaient tenu long-temps les Égyptiens étrangers à toute entreprise maritime. Sésostris, qui vivait environ 1650 ans avant J.-C., parvint le premier à triompher de leur aversion. Il entreprit une flotte sur la mer Rouge et une autre sur la Méditerranée. Il fonda plusieurs colonies, entre autres celle de Colchos, sur les rives du Phase; mais ce ne fut guère que sous la domination des Macédoniens et des Romains ensuite, que la marine égyptienne prit quelque développement, et que le port d'Alexandrie devint un des principaux entrepôts du commerce du monde.

La première expédition maritime des Grecs fut celle des Argonautes, qui eut lieu vers l'an 1280 avant J.-C. Tout en faisant la part du merveilleux qu'Hésiode y a mêlé, on sait qu'elle n'eut pour but réel que la recherche des mines d'or soupçonnées exister en Colchide; et de là, vraisemblablement, la fable poétique attachée à la conquête de la Toison-d'Or, fable que Strabon et Arrien expliquent aussi à leur manière, en disant que les habitans de cette contrée étendaient des toisons de brebis dans le lit des torrens pour en recueillir des paillettes d'or que leurs eaux charriaient.

Nous ne suivrons pas l'itinéraire des Argonautes à travers la Bithynie, la Thrace, le Pont-Euxin et la mer

Noire, pour arriver au pied du mont Caucase, à l'embouchure du fleuve où le port d'OËa devait être le terme de leur navigation; nous laisserons également l'érudition s'épuiser à son aise sur la question du chemin qu'ils choisirent pour revenir dans leur patrie, soit qu'il traversât, comme le veut Hésiode, la Libye, où ils auraient trainé leurs vaisseaux jusqu'à la grande Syrte sur la Méditerranée, soit qu'il longeât le Nil, soit enfin (ce qui serait assez probable) qu'il gagnât une rivière, le Tanaïs, qui les eût conduits vers la Baltique, d'où ils seraient revenus par l'Océan et le détroit de Gades ou Gibraltar : le cadre étroit que nous nous sommes tracé nous oblige de passer à d'autres découvertes.

Environ 1200 ans avant l'ère chrétienne, la guerre de Troie fit rassembler un grand nombre de vaisseaux¹ qui prouvèrent que les Grecs avaient marché dans les progrès de la navigation; mais cette navigation fut toujours bien restreinte, pendant qu'Hérodote, au contraire, explorait le littoral de la mer Noire, depuis le Bosphore jusqu'au Phasis, parcourait les contrées situées entre le Borysthène et l'Hypanis, touchait à la Suze persane et à Babylone, pénétrait aux extrémités de l'Égypte, visitait les colons grecs de Cyrène, voyait Tyr, et revenait dans le midi de l'Italie ou la Grande-Grèce coordonner les précieux matériaux recueillis dans ses nombreux voyages. Une colonie de Phocéens, six siècles avant notre ère, jetait les fondemens de *Mas-silia* ou Marseille, comme dans le temps de leur prospérité les Phéniciens, selon les uns, douze siècles, et selon d'autres, huit siècles avant J.-C., avaient fondé

¹ Homère élève ce nombre à 1186, lesquels portaient 50 à 120 hommes chacun.

Carthage pour être la rivale de Rome, et plus tard en devenir la proie, à la suite de ces luttes sanglantes si fameuses sous le nom de *guerres puniques*. Cette rivale redoutable fit entreprendre plusieurs voyages de découvertes, notamment celui d'Amilcar ou Himilcon, et celui d'Hannon. Ce dernier, avec soixante navires à cinquante rames chargés de trente mille individus, explora les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au-delà du cap Noun, peut-être même jusqu'au cap des Trois-Pointes, et le second, les côtes occidentales de l'Europe jusqu'à celles de la Grande-Bretagne, où les marchands de Gades et de Carthage allèrent chercher l'étain du Cornouailles.

Vers le même temps, ou du moins environ 550 ans avant J.-C., lorsque des Nasamons avaient déjà franchi le grand désert et pénétré dans le Fezzan, Darius, ainsi qu'Hérodote le rapporte, envoyait Scylax de Cariandre explorer l'embouchure de l'Indus. Le périple¹ achevé, il subjuguait les Indiens et dominait sur leur océan, où bientôt devait paraître Néarque, amiral d'Alexandre-le-Grand, et le héros lui-même, qui, après avoir examiné les deux bouches du grand fleuve, revint à Babylone, où Néarque le rejoignit à son tour, au bout d'une navigation périlleuse et lointaine sur le même océan Indien. Séleucus Nicanor, celui des successeurs du prince macédonien, auquel échut la Haute-Asie, pénétra jusqu'aux rives du Gange, où ses ambassadeurs le mettaient en rapport avec le souverain du pays, tandis que Ptolémée, autre héritier du fier vainqueur du Granique et d'Arbelles, ramenait dans Alexandrie l'activité des relations commerciales

¹ Mot tiré du grec, et qui veut dire *navigation autour d'une mer, ou autour des côtes d'un pays, d'une partie du monde.*

de la mer Rouge et de l'océan Indien avec la Méditerranée, en même temps qu'il donnait aux sciences une impulsion pour ainsi dire miraculeuse. Suivant Strabon, le revenu que les Ptolémées retiraient de leur capitale, centre alors du commerce de l'Europe avec l'Asie et avec l'Afrique, dépassait 12,500 talens, ou 55,250,000 francs : revenu qui, sous Ptolémée-Philadelphie ou Évergète, fut encore bien plus considérable, s'il est vrai, comme le dit Appien, que le trésor de ce prince montait à 740,000 talens, qui feraient 3,862,000,000 de fr. Le même Ptolémée-Philadelphie, pour favoriser le commerce de l'Égypte, avait fait bâtir sur le bord occidental de la mer Rouge la ville de Bérénice, ville qui plus tard fut abandonnée pour le port de Myos-Hormos, d'où les marchandises de l'Inde étaient transportées jusqu'à Coptos sur le Nil, un peu au-dessus de la Thèbes aux cent portes. Cléopâtre envoya aussi dans l'Inde le voyageur Eudoxus de Cyzique, lequel revint par les côtes d'Éthiopie en Égypte, d'où il repartit bientôt pour les colonnes d'Hercule.

Un peu avant le règne d'Alexandre-le-Grand, le célèbre Pythéas, de Marseille, avait pénétré jusque dans la Scandinavie, peut-être même jusque dans la mer Baltique, mais surtout jusque dans la grande île d'Albion, d'où il revint dans la vraie Thulé, qui paraît être le Jutland, quoique les partisans d'Ératosthènes la trouvent dans l'Islande, et quoique d'autres la placent dans le groupe des îles Shetland.

Si des Phéniciens, des Égyptiens, des Grecs et des Macédoniens nous passons aux Romains, nous voyons que, sous le rapport des voyages ou des entreprises maritimes, ils ne se distinguèrent qu'après avoir conquis la Grèce et anéanti Carthage. César, qui ajouta les

Gaules au vaste empire romain , envahit la Bretagne , tandis que Pompée , vainqueur de Mithridate , ouvrait une nouvelle route de l'Inde à travers les États de ce dernier monarque , par la mer Caspienne , la Bactriane et l'Oxus. A son tour, Octave , depuis connu sous le nom d'Auguste , entretenait plusieurs flottes , dont les deux principales avaient leurs arsenaux et leurs chantiers à Misène et à Ravenne , afin de protéger l'orient et le couchant de la Méditerranée , tandis que d'autres divisions stationnaient à Fréjus , à Alexandrie , et sur les côtes de l'Angleterre , pour rendre plus faciles les communications jusqu'aux extrémités de l'Empire , lesquelles , aux yeux des Romains , étaient celles du monde : car les Romains avaient aussi pénétré , d'une part , au couchant , jusqu'à l'ancienne Thulé , et , au levant , jusqu'à la Taprobane ou Ceylan , et , bien plus loin encore , le long du littoral indien. Palmyre , au milieu du désert , à quarante lieues de l'Euphrate , et soixante-cinq de la Méditerranée ; Palmyre , où régnait Zénobie , et que , en barbare conquérant , détruisit l'empereur Aurélien , l'an 273 de notre ère , avait été longtemps pour Rome un entrepôt du commerce de l'Empire avec les Indes et même avec la Chine. Sous le règne de Claude , vers l'an 45 de J.-C. , et même déjà sous Auguste , les Romains avaient appris le phénomène périodique des moussons ou vents réguliers , qui soufflent six mois dans un sens et six mois dans un autre , diamétralement opposé , sur l'océan Indien. Cette découverte si importante pour la navigation facilita les relations de l'Inde et de l'Arabie , car jusqu'alors les Romains n'avaient employé que de petits bâtimens , lesquels ne pouvaient s'éloigner des côtes ; ce qui rendait les voyages bien plus longs et bien plus fatigans.

La mousson du sud-ouest, qui conduit vers l'Inde les navires sortis du golfe arabe, reçut le nom d'*Hipalus*, nom du marin qui avait fait la découverte; les bâtimens voguèrent ainsi plus rapidement jusqu'au Gange, où ils revinrent de même par la mousson contraire.

Jusqu'alors les Arabes avaient alimenté des productions de leur territoire le port de Mousa ou Muza de la Sabée, situé à douze lieues en deçà du détroit de Babel-Mandeb, détroit dangereux par ses coups de vent, et qu'il fallait ensuite franchir pour déposer les marchandises au port d'Aden, l'Éden des Hébreux, où le commerce avait lieu par de petits navires qui se bornaient, comme ceux des Romains, à longer les côtes. Ces navires se rallièrent plus tard à Kané ou Cané, autre port à environ quatre-vingts lieues à l'est du précédent, et qui était le point de départ des bâtimens marchands destinés à passer le golfe Persique pour aller naviguer sur les côtes de Perse ou de l'Inde. C'est ainsi qu'en parle du moins le *Périple*, ouvrage dont l'auteur vécut sous le règne de Néron.

De l'an 98 à l'an 117 de notre ère, l'empereur Trajan fit construire un port à Civita-Vecchia, alors *Cuntum-Cellæ*, sur la Méditerranée, et un autre à Ancône, sur l'Adriatique. Il fit creuser un canal navigable pour amener les eaux du Mahar Malcha, ou canal royal de Nabuchodonosor, dans le Tigre, et réparer le canal qui mettait en communication le Nil avec la mer Rouge. A son tour, l'empereur Adrien, qui passa une grande partie de son règne à voyager, ouvrit, vers l'an 130 de J.-C., un port à Trébisonde, sur la mer Noire. Mais toujours les expéditions maritimes des Romains étaient empreintes d'une sorte de timidité, comme on le voit

par les nombreuses relâches marquées sur l'itinéraire d'Antonin, une des meilleures descriptions de cet Empire, qui comprenait l'Europe, à l'exception de la Russie du nord et de quelques parties des îles Britanniques, de la Suède et de la Norwège, un tiers à peu près de l'Afrique, par ses côtes, et l'Asie jusqu'au Gange, excepté les provinces septentrionales. Au temps de Ptolémée-le-Géographe, l'île de Ceylan était déjà devenue le centre du commerce de ce même Empire avec l'Afrique, l'Inde et la Chine.

A l'avènement de Mahomet, dont la religion se répandit très rapidement dans toute l'Asie comme dans toute l'Afrique, les Arabes donnèrent une nouvelle extension à leurs établissemens sur la mer Rouge, les côtes d'Afrique et de l'Inde, pendant qu'ils conquéraient successivement la Perse, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique presque entière et l'Espagne. Ils fondèrent Bassora, à moitié chemin entre le confluent du Tigre et de l'Euphrate et l'embouchure de ces fleuves dans le golfe Persique : ils commandèrent ainsi à la navigation de la Perse. Maîtres d'Alexandrie, ils rouvrirent le canal du Nil à la mer Rouge, et le calife Haroun-al-Rachid établit avec Charlemagne des relations commerciales qui mirent en rapports fréquens Marseille et Lyon avec la florissante cité d'Alexandrie : cité qui, par la mer Rouge et le golfe Persique, commerçait directement avec toutes les contrées de l'Inde orientale, notamment avec les Moluques et le midi de la Chine ; car, vers l'an 833 de J.-C., sous le calife Al-Mamon, les Arabes avaient un cadi ou juge à Canfu ou Canton, pendant que, d'un autre côté, ils commerçaient par terre avec le Khorasan et le Tübet ou Thibet. Déjà ils avaient servi de pilotes aux Romains, et ils devaient encore être les guides des Por-

tugais , lorsque ceux-ci découvrirent la route si longtemps cherchée pour arriver aux Indes par mer.

Voyons maintenant ce qui se passait à cette époque en fait d'entreprises maritimes, ou de voyages , dans le nord et l'ouest de l'Europe.

Les Scandinaves , ou peuples de la Baltique , du Danemark et de la Norwège, découvraient l'Irlande vers la fin du septième siècle, les îles Feroer en l'an 861, et, dix ans plus tard, l'Islande, d'où, vers l'an 1000, un navigateur islandais se trouvait entraîné par un coup de vent sur les côtes du Groenland, pays qui fut ainsi nommé parce qu'au moment de sa découverte, en juin, une brillante verdure, quelques bosquets de bouleaux justifiaient ce titre de *terre verte*. On pense que l'Islandais Biorn, qui avait été chercher son père au Groenland, revint de là toucher aux côtes du Labrador, ou bien à l'île de Terre-Neuve, qu'il appela Winland, ou pays du vin, parce qu'en effet il y trouva de la vigne : d'où il faudrait conclure que, plus de quatre siècles avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, les Scandinaves avaient eu des relations avec ce coin du Nouveau-Monde.

Au dixième siècle un grand mouvement industriel se manifesta dans le nord-ouest de l'Europe. Hambourg prit un essor que Lubeck et puis Copenhague, villes fondées un siècle et demi après, ne tardèrent pas à imiter. La ligue anséatique prit alors de la consistance, en ayant pour point de mire le commerce de la Baltique, et elle atteignit son apogée de gloire à l'ouverture du quinzième siècle, où la Hollande commença de prendre part à ce magnifique développement industriel.

Cependant, vers cette même période, les villes de Venise, d'Amalfi et de Gênes, qui avaient eu déjà de

bons marins dès le sixième siècle, conservaient la suprématie du commerce avec l'Orient, c'est-à-dire principalement avec Constantinople, dont les croisés de France, d'Angleterre et d'Allemagne s'étaient emparés au commencement du treizième siècle, vers la fin duquel, en 1295, Marco-Polo revenait, par terre, du Cathay, c'est-à-dire de la Chine, après y avoir demeuré plus de vingt ans auprès du grand-khan des Tartares, et rapportait à Venise, sa patrie, les premières notions positives sur les vastes contrées qu'il avait parcourues ou décrites, notions qu'il mit en ordre et en français à Gênes, dont il était devenu le prisonnier dans une bataille perdue par la république vénitienne. Marco-Polo allait ainsi devenir le plus célèbre de tous les voyageurs, et, comme l'a dit Malte-Brun, le Humboldt du treizième siècle.

Durant tout le moyen-âge, et jusque vers la fin du quinzième siècle, le commerce de l'Europe resta presque entièrement dans les mains de ces républiques italiennes et de la ligue anséatique; mais vers ce temps une autre nation se préparait une ère de découvertes et de grandeur : je veux parler des Portugais.

Ils venaient de secouer et de briser le joug des Maures ou Arabes, expulsés de l'Espagne, et dont ils avaient reçu les premières leçons de navigation; ils s'étaient rendus maîtres de Ceuta et de quelques autres points maritimes de la côte africaine. Ils découvrirent successivement, d'abord les Canaries, que des navigateurs génois et catalans, vers l'an 1345, et le gentilhomme normand Jean de Béthencourt, vers l'an 1402, avaient déjà reconnues sous le nom d'*îles Fortunées*; ils découvrirent ensuite, vers l'an 1418, le cap Bojador, que l'an 1435 ils passèrent pour atteindre le cap Blanc, vers l'an

1440, le Rio del Ouro et les îles d'Arguin, deux ans après; le cap Vert, quatre années ensuite; le Sénégal, un an plus tard; les Açores, en 1448; la côte de Guinée, en 1471, c'est-à-dire environ un siècle après que les Dieppois, comme l'a récemment prouvé M. Estancelin, avaient établi des comptoirs sur la même côte, et nommément sur la Côte-d'Or; enfin les mêmes Portugais virent le Congo en 1484, et le cap des Tourmentes ou cap de Bonne-Espérance, en l'an 1486. Cette dernière découverte, qui allait ouvrir les Indes au Portugal, fut l'œuvre de Barthélemi Diaz, dont Vasco de Gama, onze années plus tard, sut tirer un avantage d'autant plus important, qu'il enleva dès lors à Venise le sceptre du commerce, dont le Génois Christophe Colomb, en posant le pied sur le sol d'Amérique, allait aussi, vers le même temps, déshériter bien plus encore sa ville natale : triste et nouvel exemple des vicissitudes de la terre, exemple de splendeur et de décadence à joindre à ceux qu'avaient présentés tour à tour Sidon, Carthage, Palmyre, Alexandrie et quelques autres grandes cités qui fleurirent un moment pour d'éternels révers.

Dans ce coup-d'œil, nécessairement fort incomplet, notre but n'a pas été de traiter la matière avec de longs développemens; nous avons voulu simplement lier par un avant-propos les anciennes découvertes aux découvertes modernes, c'est-à-dire à celles qui partent de la fin du quinzième siècle. Cette liaison nous paraissant effectuée, nous n'avons plus qu'à exposer en quelques mots le plan que nous nous proposons de suivre dans cette nouvelle collection de voyages.

Nous reproduirons d'abord les grands voyages autour du monde, en plaçant à leur tête les premières découvertes des Portugais sous Diaz, Gama, Cabral et

Alphonse Albuquerque; elles seront immédiatement suivies du premier voyage de circumnavigation qui ait été exécuté, c'est-à-dire celui de Magellan, cet autre Portugais dont le nom est resté au détroit ou passage qu'il trouva dans la partie méridionale de l'Amérique, pour s'élancer de là dans le grand Océan, à qui son calme apparent mérita dans ce lieu le nom de *Pacifique*.

Après ces voyages généraux par mer, qui sont communs à plusieurs continens, nous offrirons les relations particulières à chacune des cinq grandes divisions du globe, en observant autant que possible l'ordre chronologique indispensable pour apprécier le progrès des découvertes et la marche de la civilisation.

Les élémens de notre collection universelle et méthodique seront puisés aux relations originales ou aux grandes collections françaises, anglaises ou autres, les plus accréditées; nous élaguerons, toutefois, les détails purement nautiques ou polémiques et autres superfluités ou circonstances indifférentes ou vulgaires, qui ne font que grossir les volumes sans aucun avantage pour la masse des lecteurs, plus volontiers attachée aux descriptions de pays, et plus désireuse d'en connaître les mœurs et usages, les productions et les gouvernemens.

Parmi les vastes compilations dans lesquelles nous reprendrons ce qu'elles avaient déjà tiré d'ailleurs, celles de l'abbé Prévost, celles de La Harpe, de Pinkerton, de Navarette, et d'abord du président de Brosses, occuperont le premier rang; mais, lorsque nous pourrons nous passer de ces sortes d'encyclopédies, en recourant aux sources mêmes, nous le ferons de préférence, principalement dès que nous en serons arrivé aux relations plus modernes. Nous aurons aussi profité des indications renfermées dans le précieux travail de

feu Boucher de la Richarderie, c'est-à-dire de son analyse complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes, analyse dans laquelle l'ordre chronologique a été scrupuleusement suivi : heureux si cette tâche peut être conduite à fin et nous mériter la bienveillance publique.

ALBERT-MONTÉMONT.

VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE.

PREMIÈRE SÉRIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

PRÉLIMINAIRE.

Dans l'introduction qui précède nous avons annoncé que les *Voyages autour du monde* composeraient la première série de notre collection universelle, et nous en avons dit la raison, qu'il n'est peut-être pas surabondant de répéter : c'est parce que toujours ils concernent plusieurs des cinq parties du globe, soit par les îles qu'on y rattache, et où les voyageurs se sont arrêtés dans leurs traversées, soit à cause des relâches nombreuses qui ont eu lieu dans les ports des grands continens. De semblables *voyages*, que l'on pourrait appeler *généraux*, n'appartiennent, en effet, pas plus à un continent qu'à un autre ; ils leur sont simplement communs. Voilà pourquoi, d'après le plan que nous avons adopté, ils doivent ici prendre rang les premiers ; et comme d'ailleurs ils ouvrent notre première série, laquelle comprend les découvertes ou conquêtes opérées dans les diverses contrées de la terre, à partir de l'époque où notre introduction s'est arrêtée, c'est par eux qu'il faut commencer.

Pour suivre l'ordre chronologique, nous donnerons d'abord la relation, ou du moins l'exposé analytique des entreprises des Portugais, un peu avant, pendant et un peu après la découverte de l'Amérique; découverte, au surplus, dont nous ne parlerons avec détail que quand nous aurons à traiter spécialement de cette partie du monde.

LIVRE PREMIER.

DÉCOUVERTES OU CONQUÊTES DES PORTUGAIS ET PREMIERS
VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE I^{er}.

Premières découvertes ou conquêtes des Portugais en Afrique
et dans l'Inde, vers la fin du quinzième siècle et au commen-
cement du seizième.

§ 1.

En poursuivant les Maures par-delà le détroit de Gibraltar, Jean I^{er}, qui régnait sur le territoire de la Péninsule ibérique, appelé d'abord Lusitanie, et depuis Portugal, s'était, en 1415, rendu maître de Ceuta, sur la côte d'Afrique, presque en face de Cadix. Henri, son troisième fils, l'avait accompagné dans cette expédition, et il en rapporta un goût si vif pour les voyages et les découvertes, qu'il em-

ploya plus de quarante ans à satisfaire cette louable ambition. Il avait étudié ce qu'on savait alors de géographie et de mathématiques, en y joignant toutes les lumières qu'il put tirer de ses informations auprès des Maures de Fez et de Maroc, sur les Arabes qui bordaient les déserts et sur ceux qui occupaient les côtes occidentales de ces vastes régions, depuis Ceuta jusque près de la Guinée. Il apprit que le nord de l'Afrique n'était surtout florissant que par son commerce avec ces contrées, d'où l'on tirait beaucoup d'or, et il conçut le projet d'en faire jouir l'Europe. Afin de réaliser ce projet, il établit sa résidence à Terçanabal, petite ville nouvellement fondée, près du cap Sagres, ville d'où ses regards étaient sans cesse tournés vers la mer, aliment de ses desirs et de ses espérances.

Deux vaisseaux, équipés par ses ordres, partirent brusquement un matin, et s'avancèrent jusque près du cap *Bojador*, mot tiré de l'espagnol *bojar*, qui signifie *tourner*, et qui convient en effet à ce cap, dont le passage exige un circuit. Ce même cap, situé à environ soixante lieues au-delà du cap Noun ou Nun ou Non, était alors le terme de la navigation des Espagnols. Comme il forme à sa pointe un courant d'environ six lieues, qui se gonfle en se brisant contre les sables du rivage, ce spectacle imposant avait jusque-là retenu l'audace de ces navigateurs aventuriers, qui ne savaient

point qu'en prenant le large ils auraient facilement surmonté un pareil obstacle.

Le prince envoya un autre vaisseau en 1418, sous le commandement de Juan Gonzalez Zarco et de Tristan Vaz Texeira, deux gentilshommes de sa cour, avec l'ordre de franchir le cap si redouté, et d'aller à la découverte des terres que les Arabes annonçaient devoir s'étendre au loin vers le midi. Une tempête jeta le navire sur une petite île, qu'on regarda comme un port de salut, et qui par cette raison fut appelée *Puerto Santo*. Dès que le prince eut connaissance de cette découverte, il fit équiper trois autres vaisseaux, qu'il envoya prendre possession de cette île, où l'on devait semer toutes sortes de grains et naturaliser des bestiaux d'Europe. On n'y porta que deux lapins; mais ils y propagèrent leur espèce avec une telle fécondité, qu'en moins de deux ans ils détruisirent tout ce qu'on avait semé ou planté, et l'on dut renoncer à peupler cette île, du moins pour le moment.

Dans un autre voyage, effectué en 1419, on trouva une autre île, à laquelle on donna le nom de *Madeira*, dont nous avons fait *Madère*, mot portugais qui veut dire bois de charpente, à cause de la grande quantité d'arbres dont cette île était couverte. Gonzalez et Tristan Vaz, qui les premiers y avaient mis le pied, livrèrent ces bois aux flammes, dans l'espoir de rendre l'île plus propre à la culture.

Douze années s'étaient écoulées avant que le prince Henri eût rien tenté pour doubler le terrible cap Bojador. Gilianez fut assez téméraire pour l'entreprendre, et les écrivains de son temps proclamèrent cette action comme plus glorieuse que les travaux d'Hercule, bien que le navigateur portugais n'eût eu d'autre mérite réel que le courage d'abord, et puis la précaution de voguer moins près des côtes. Il s'avança environ trente lieues au-delà du cap, et, s'étant hasardé à prendre terre, il donna à la côte où il aborda le nom de *Angra de Ruyvos*, c'est-à-dire *baie de Rougets*. Il revint de là en Europe, d'où, l'année suivante, il retourna au même endroit pour aller douze lieues plus loin. Deux Portugais, débarqués sur ce point, ayant avec eux des chevaux, le nommèrent *Angra dos Cavallos*, ou *baie des Chevaux*. Douze lieues plus loin encore, le navire toucha au rocher ou à la pointe de *Gale*, et, s'étant arrêté à l'embouchure d'une rivière, l'équipage tua un grand nombre de loups marins, dont il rapporta les peaux à Lisbonne.

Gonzalez, chef de l'entreprise, avait laissé Tristan continuer ses explorations. Celui-ci s'avança jusqu'au cap Blanc, d'où il remit à la voile pour le Portugal, sans avoir aperçu autre chose que des traces d'homme sur le rivage.

En 1442. Gonzalez reparut sur la même côte, ramenant avec lui deux prisonniers qu'il avait faits

l'année précédente. Les naturels, avec lesquels il se mit en rapport, lui offrirent, pour la rançon de ces deux prisonniers, dix nègres et beaucoup de poudre d'or, métal précieux qui, pour la première fois, brilla aux yeux des avides Portugais, lesquels donnèrent à une petite rivière où ils avaient jeté l'ancre le nom de *Rio del Ouro* ou *rivière de l'Or*. Ils apportèrent en Europe, avec ces nègres et cet or, des peaux de buffles et des œufs d'autruche.

L'étonnement qu'excita la couleur des esclaves et la soif qu'éveilla l'aspect de l'or africain déterminèrent Nunno Tristan à recommencer le même voyage en 1443. Il doubla le cap Blanc, et découvrit les îles d'Arguin. L'ardeur pour les découvertes commençait à s'emparer de tous les esprits; l'espérance rapprochait les espaces en éloignant les dangers. On avait de l'or et l'on était prêt à tout entreprendre. Il se forma une Compagnie d'Afrique, laquelle arma dix caravelles, et s'empara des îles las Garzas, de Nar et de Tider, dans la baie d'Arguin. On fit beaucoup de prisonniers, on perdit quelques hommes, et le sang des Européens coula pour la première fois dans cette terre qu'ils devaient désoler. Gonzalo de Cintra commandait l'expédition, et une baie située quatorze lieues au-delà du Rio del Ouro reçut le nom d'*Angra*, ou *baie de Gonzalo*. Cet événement se passait dans l'année 1446, où Denis Fernandez franchissait l'em-

bouchure de la rivière qu'il nomma *Sanaga*, du nom d'un Maure captif qu'il avait déposé sur cette côte, rivière que nous appelons *Sénégal*, et qui sépare le pays des Assénages de celui des Jalofs. Le même Fernandez découvrait ensuite le cap Vert. pendant que d'autres capitaines portugais touchaient aux Canaries, conquises cinquante années auparavant par le gentilhomme français Jean de Bethencourt, avec la permission de Jean II, roi de Castille, auquel ces îles restèrent, en vertu d'un traité postérieurement conclu entre les deux couronnes d'Espagne et de Portugal.

Cependant l'ardeur des Portugais sembla quelque peu ralentie par des disgrâces et des pertes nombreuses, qui donnèrent de ces expéditions maritimes une idée redoutable. Nunno Tristan, qui, encouragé par ses premiers succès, s'était avancé un peu au sud du cap de Mastos, à soixante lieues au-delà du cap Vert, jeta l'ancre à l'embouchure d'une grande rivière que, par cette raison, il nomma *Rio Grande*; mais ayant voulu la remonter dans sa chaloupe, il se vit tout à coup environné d'une multitude de nègres qui, de leurs barques appelées *almadies* par les Maures, lui lancèrent une nuée de flèches empoisonnées. La plus grande partie de ses gens fut tuée avant qu'il pût regagner son vaisseau, et lui-même périt dans le combat. Quatre de ses compagnons, plus heureux que lui,

ramenèrent le navire en Portugal, après avoir longtemps erré à la merci des flots, sans connaître leur route.

Alvaro Fernandez, neveu de celui qui avait découvert Puerto Santo et Madère, alla quarante lieues plus loin que Tristan, c'est-à-dire jusqu'à la rivière de Tabites, une de celles qui se jettent sur la côte située entre les îles des Idoles et la pointe des Matabons, à cent milles au sud du Rio Nunno : il fut aussi repoussé par les nègres et blessé. Gilianez le fut de même par ceux du cap Vert. Mais l'activité du prince Henri, devenu régent pendant la minorité d'Alphonse V, son neveu, soutenait et réparait tout. En 1448, Diego Gil Homen partit chargé des ordres du prince, et ouvrit un commerce avec les Maures de Messa, douze lieues au-delà du cap de Guer ou Geer, et non loin de Santa-Cruz. Il rapporta de ce royaume un lion qui fit alors l'admiration de Lisbonne. Henri fit peupler les Açores, qui avaient été découvertes par Gonzalo Vello. Le nom d'*Açores*, qui, en portugais, veut dire *éperviers*, fut donné à ces îles à cause de la multitude d'oiseaux de cette espèce qu'on y aperçut en les découvrant. Dans une de ces îles, celle de Corvo, on trouva une statue équestre couverte d'un manteau, la tête nue, qui tenait de la main gauche la bride d'un cheval, et qui, de la droite, montrait l'occident, c'est-à-dire l'Amérique.

Le commerce d'or et de nègres, qui commençait à s'établir aux îles d'Arguin ou Arguim, fit naître l'idée d'y construire un fort qui fut achevé en 1461. C'est en 1462 qu'un Génois, nommé Antonio de Noli, célèbre navigateur, envoyé par sa république au roi Alphonse, découvrit les *îles du cap Vert*, ainsi nommées parce qu'elles ne sont qu'à cent lieues de ce cap, à l'occident. Pedro de Cintra et Suero de Costa pénétrèrent, cette année, jusqu'à Sierra Leone, qui fut le terme de la navigation portugaise du vivant du prince Henri, comme l'année suivante fut celui de sa vie. Les voyages entrepris sous ses auspices s'étendirent depuis le cap de Non jusqu'à Sierra Leone, c'est-à-dire du vingt-neuvième degré de latitude nord au huitième, l'espace d'environ cinq cent vingt-cinq lieues. Ce prince mourut au cap de Sagres, dans sa soixante-septième année, laissant des regrets universels et un renom impérissable.

On commençait à fonder de grandes espérances sur le commerce de Guinée : aussi fut-il affermé en 1469 pour la légère somme de cinq cents ducats pendant cinq ans, condition qu'accepta Fernand Gomez, avec celle de pousser ses découvertes cinq cents lieues plus loin. En 1471, le commerce de l'*ouro da mina*, ou de l'or de la mine, fut découvert, au cinquième degré de latitude, par Jean de Santarem et par Pedro de Escalone. Ils al-

lèrent jusqu'au *cap de Sainte-Catherine*, ainsi désigné à cause du jour où il fut découvert, trente-sept lieues au-delà du cap de Lope Gonzalez, à deux degrés et demi de latitude méridionale. Fernando Po découvrit l'île qu'il nomma d'abord *Hermosa* ou *Formosa*, c'est-à-dire *la belle*, mais qui reçut ensuite son propre nom, tandis que, plus au nord, le cap et la rivière conservèrent le titre de *Formose*. On découvrit dans le même temps les îles de Saint-Thomas, de Saint-Mathieu, Anno Bueno et Principe; et, en 1479, un traité de commerce entre le roi d'Espagne et celui de Portugal garantit à ce dernier le commerce de la Guinée et de toute la côte occidentale, ainsi que la conquête de Fez; mais les îles Canaries furent cédées à l'Espagne.

Une époque importante signala le nouveau règne de Jean II, roi de Portugal : il fit élever, en 1481, sur cette partie de la côte de Guinée qui se nommait *San-Jore da mina* ou *Saint-George de la mine*, à cause de la dévotion du roi Jean pour ce saint, un fort qui devint le principal boulevard de la puissance portugaise en Afrique, et le canal des richesses de cette nation. Un traité pour l'établissement de ce fort avait été signé avec le souverain du pays, qui se nommait *Karamanza*, et le roi de Portugal prit le titre de *seigneur de Guinée*. Il recevait, d'ailleurs, du pape, en 1484, la donation de toutes les conquêtes réalisées par les Portugais,

et obtenait, en outre, du Saint-Père, qu'aucun autre prince n'aurait la liberté de faire des découvertes de l'occident au levant, et que tout ce qui serait découvert par d'autres nations que la sienne appartiendrait au monarque lusitain : donation ridicule dont le temps à fait justice.

A la même époque, Diego Cam s'étant avancé jusqu'au fleuve de Congo que les habitans nomment *Zayre* ou *Zaire*, le remonta et pénétra assez avant dans les terres, d'où il ramena un grand nombre de nègres, après avoir traité avec leur prince et obtenu que lui-même embrasserait la religion chrétienne.

Entre le fort Saint-George et le Congo se trouve le royaume de Benin, dans lequel on n'avait pas encore pénétré. Le roi de cette contrée, qui avait entendu parler du commerce de ses voisins avec le Portugal, crut y trouver aussi des avantages, et, feignant de l'inclination pour le christianisme, envoya demander des missionnaires. On se hâta de lui en accorder, mais on reconnut bientôt que l'avarice avait été son unique mobile.

En 1486, le roi de Portugal, jaloux de se mettre en rapport avec le Prêtre-Jean, qu'on supposait régner sur de belles régions, dans l'intérieur, fit partir deux vaisseaux sous le commandement de Barthélemi Diaz, avec la mission de découvrir ce vaste et merveilleux empire. Après avoir touché

à Sierra Pedra, point qui paraît se trouver à peu de distance du sud du cap Serra, l'amiral reprit le large, avec la détermination de laisser le Prêtre-Jean et de faire un grand trajet sans aborder le rivage. Aussi, quand il voulut toucher la terre, il se trouvait à quarante lieues à l'est du cap qu'il cherchait à doubler et qu'il avait passé sans l'apercevoir. L'escadre fit voile en vue d'une baie nommée *baie des Vaches*, à cause du grand nombre de vaches que l'on vit sur la côte : c'est maintenant *Vaccas-Bay*, près le *Rio-Formoso* ou la rivière *Gauritz*. On toucha ensuite à une petite île qu'on appela *Pennol de Cruz* ou *Santa-Cruz*, île située dans la baie d'Algoa. On continua de voguer vers l'est, sans se douter encore que l'on eût passé le cap qui termine l'Afrique au midi. A vingt-cinq lieues au-delà on découvrit la rivière des Poissons; et Diaz, désespérant de trouver l'Afrique, revint sur ses pas.

A peine eut-il navigué quelques milles à l'ouest, qu'à sa grande joie il vit enfin le cap si redouté et qu'il ne savait point avoir franchi, les brouillards l'ayant dérobé à la vue. Ce marin s'était avancé à environ sept degrés à l'est du cap des Aiguilles. A son retour à Lisbonne, il raconta les dangers qu'il avait courus et les tempêtes qu'il avait essuyées en doublant ce cap si terrible, et il annonça que, par cette raison, il l'avait nommé *cap des Tempêtes*. Le roi Jean ne trouva pas ce nom de bon augure,

et il substitua celui de *cap de Bonne-Espérance*, qui lui est resté, et qui semblait déjà présager la découverte des grandes Indes.

C'était alors le principal objet des courses des navigateurs portugais. Le chemin qu'on avait fait autour de l'Afrique, dans l'océan Atlantique, semblait indiquer la route qui menait aux Indes par la mer du Sud, en remontant vers l'orient. Jean II essaya de trouver une autre voie par terre. A cet effet, un moine franciscain fut envoyé jusqu'à Jérusalem; mais, ne connaissant point l'arabe, et désespérant du succès, il revint en Portugal. Il fut remplacé par deux gentilshommes, Pedro de Covilham et Alonzo de Payva. Ils allèrent à la recherche des États du Prêtre-Jean et du pays d'où venaient les épices qui avaient fait si long-temps une des richesses du commerce vénitien. Ils partirent de Lisbonne en 1487, passèrent à Naples, puis à l'île de Rhodes, d'où ils se rendirent à Alexandrie et au Caire. Une caravane les conduisit à Tor, sur la mer Rouge, au pied du mont Sinaï, dans l'Arabie-Pétrée, où ils eurent connaissance du commerce de Calicut. Embarqués pour Aden, ils se séparèrent dans ce port, se dirigeant, Covilham vers l'Inde, et Payva vers l'Éthiopie et l'Abyssinie. D'Aden, Covilham se rendit à Cananor et à Goa : il fut ainsi le *premier Portugais qui eût vogué sur l'océan Indien*. Il reprit sa navigation par Sofala, sur la côte orientale d'Afri-

que, et y obtint les premières notions sur une île que les Maures appelaient *île de la Lune*, et qui a reçu depuis le nom de *Madagascar*. De Sofala il revint à Adén, et d'Aden au Caire, où il apprit la mort de son compagnon. Cette perte le décida de repartir sur-le-champ, et d'aller lui-même à la cour du Prêtre-Jean, comme on appelait alors le souverain de l'Abyssinie. Il réussit dans son entreprise, en remontant à Aden, et revint mourir à Lisbonne, en 1525. Le monarque abyssin avait envoyé un ambassadeur au roi de Portugal, en échange de celui que ce dernier prince lui avait expédié; mais cette correspondance n'eut pas de suite : la découverte du cap de Bonne-Espérance avait fait naître d'autres idées.

On avait déjà des liaisons avec les peuples de la Sénégalie et de la Guinée, le pays de Zimbala et même celui de Tombouctou, par les Maures qui le fréquentaient. Maîtres de la côte, les Portugais n'avaient plus qu'à franchir le cap des Tempêtes, cette barrière qui épouvantait les plus intrépides. Emmanuel, successeur de Jean II, suivit avec ardeur les projets de son père. Jean avait eu la précaution de faire assurer au Portugal, par une donation du saint-siège, toutes les terres nouvelles qui seraient découvertes par les Portugais, ou même par les autres nations, en allant du couchant à l'est. Les termes de cette donation n'étaient pas trop bien

conçus. On ne songeait pas que l'on pouvait faire des découvertes du levant à l'occident, comme de l'occident au levant, et se rencontrer au même lieu par des chemins très différens ¹. Ce temps était celui des grandes entreprises. Au commencement de l'année 1493, Christophe Colomb revenait de l'Amérique qu'il avait découverte et que l'on nommait alors les *Indes occidentales*, parce qu'on ne supposait point que ce nouveau continent fût séparé des Indes orientales. Au retour de cette expédition fameuse, Colomb avait reparu à la cour du roi Jean, qui le combla d'égards, quoique, peut-être, il eût pu le voir avec quelque peine, ayant refusé autrefois les offres de service de ce célèbre Génois qui s'était tourné depuis du côté des Espagnols. Quelques courtisans lui proposèrent de le faire périr, comme si le prince n'avait pas eu assez de reproches à s'adresser d'avoir méconnu un grand homme et perdu un monde, sans qu'il fallût y joindre encore le remords d'un crime !

Emmanuel, résolu de faire un dernier effort pour s'ouvrir la route des Indes, jeta les yeux sur Vasco de Gama, gentilhomme de sa maison, natif du port de Sines, petit village voisin du cap Ferro, en Portugal. Il fit présent au nouvel amiral du pavil-

¹ C'est précisément ce qui arriva quand les Espagnols vinrent du continent de l'Amérique dans l'archipel Indien, comme nous le verrons dans la suite.

lon qu'il devait arborer, sur lequel était la croix de l'ordre militaire du Christ, et c'est sur cette croix que Gama fit serment de fidélité. Il reçut du roi des lettres pour divers princes de l'Orient, entre autres pour le zamorin ou le roi de Calicut, et, partant de Belem, il mit à la voile, le 8 juillet 1497, avec trois vaisseaux et cent soixante hommes. Les moindres détails acquièrent un degré d'intérêt dans un voyage devenu si célèbre, et l'une des grandes époques de la navigation. Les trois vaisseaux se nommaient *le Saint-Gabriel*, *le Saint-Raphaël* et *le Berrio*. Les deux capitaines qui accompagnaient l'amiral étaient Paul de Gama, son frère, et Nicolas Nunnez. Son pilote, Pedro de Alanguez, avait fait la route avec Diaz. Ils étaient suivis d'une grande barque chargée de provisions, commandée par Gonzalo Nunnez, et d'une caravelle qui allait à Mina, sous le commandement de Barthélemi Diaz. Une tempête les sépara de l'amiral, à la vue des Canaries. Ils se rejoignirent, huit jours après, au cap Vert. Ils jetèrent l'ancre à Sainte-Marie, l'une des îles du cap, et prirent quelques jours pour radouber leurs vaisseaux. Diaz reprit la route du Portugal, et la flotte continua la sienne. On souffrit beaucoup du mauvais temps, jusqu'à perdre souvent espérance. Le 4 novembre, Gama découvrit une terre basse qu'il côtoya pendant trois jours. Le 7, il entra dans une grande baie qu'il nomma *Angra de*

Santa-Helena ou *baie de Sainte-Hélène*, parce qu'on était au jour de cette sainte. Il ne put tirer aucune lumière des habitans de la côte sur la distance où l'on pouvait être du cap de Bonne-Espérance. Il fut même attaqué par les nègres, et eut quelques soldats blessés. Il remit à la voile le 16; mais à peine eut-il gagné la pleine mer, qu'il essuya une violente tempête. L'équipage voulut l'obliger de revirer de bord; il y eut une révolte: il mit aux fers les coupables. Enfin, le 20, la tempête était apaisée, et l'escadre avait doublé le cap. L'amiral fit ôter les fers aux conjurés, il leur pardonna, et tous lui jurèrent dès ce jour un dévouement sans réserve. Les Portugais découvrirent, le long de la côte, une grande abondance de bestiaux, et dans l'éloignement beaucoup d'habitations qui leur semblèrent couvertes de paille; mais ils n'en virent aucune sur le rivage. Le pays leur parut beau, couvert d'arbres et entrecoupé de rivières. Au sud du cap, ils trouvèrent une baie fort belle, qui s'enfonce environ six lieues dans les terres, et qui est large d'au moins six lieues à son entrée : on lui a donné le nom de *Fausse Baie*.

Le 24 novembre, ils arrivèrent à la baie de San-Blaz, soixante lieues au-delà du cap, et proche d'une île peuplée en abondance d'oiseaux nommés *solitaires*, de la forme des oies, avec des ailes semblables à celles des chauves-souris: île remplie aussi

d'éléphants, et qui nourrit des bœufs sans cornes, que les naturels emploient pour monture, en leur passant un morceau de bois dans les narines. Sur un rocher de cette même île, les Portugais virent des milliers de loups marins se défendant contre ceux qui les attaquaient. Gama fit venir les nègres au bruit des sonnettes, et leur donna quelques bonnets rouges pour des bracelets d'ivoire. Ce fut le premier commerce d'échange qu'il ouvrit avec eux. Ils lui amenèrent des bœufs et des moutons quelques jours après, et commencèrent à jouer de quatre flûtes qu'ils accompagnaient de la voix. L'amiral fit sonner ses trompettes, et tous, nègres et Portugais, se mirent à danser ensemble, tant la musique a de pouvoir pour unir les hommes !

De San-Blaz on arriva jusqu'à l'embouchure d'une rivière qui fut nommée *Rivière de l'Infante*, aujourd'hui *Breede River*, laquelle se décharge dans la baie de Saint-Sébastien ou de Sainte-Catherine. On passa le roc de la Cruz, où Diaz avait laissé la dernière trace de sa navigation. Le jour de Noël on revit la terre, qui par cette raison fut nommée *Terre de Natal*. On arriva ensuite à l'entrée d'une autre rivière que l'on nomma *de los Reyes*, parce qu'on était au jour de l'Épiphanie. En général, presque tous les noms européens donnés à ces nouveaux pays étaient ceux des saints que l'on fêtait le jour où l'on prenait terre.

On serrait le rivage d'assez près pour s'apercevoir que plus on avançait le long de la côte, plus les arbres étaient grands et touffus, plus le pays s'embellissait dans la perspective. On descendait de temps en temps à terre, mais avec précaution. Un roi du pays vint visiter Gama sur son bord. On relâcha quelque temps dans une contrée fort peuplée, que les Portugais nommèrent *la Terre du bon Peuple* ¹, tant ils furent satisfaits des traitemens qu'ils y reçurent. Ils avaient avec eux un interprète nommé Martin Alonzo, qui savait plusieurs langues nègres, et qui leur servait à lier commerce avec les naturels du pays. Ils passèrent le cap de Corientes, ou des Courans, cinquante lieues au-delà de Sofala, sans avoir aperçu cette ville, connue chez les Arabes sous le nom de *Pays de l'Or*, et qui fait partie du royaume de *Monomotapa*, ainsi appelé d'après son souverain. Le 24 janvier, ils remontèrent la rivière, qu'on nomma *Rio de Buenos Sinaes*, ou *Rivière des bons Signes*, à cause des bons renseignemens des naturels sur l'intérieur du pays. Les bords en sont charmans, les habitans doux et civilisés, et assez instruits de la navigation pour conduire leurs barques avec des voiles faites de feuilles de palmier. Les Portugais ne furent pas si bien reçus à Mozambique, ville riche et commerçante,

¹ Ou, selon Barros, *Aguado da Boa Paz*, l'*Aiguade de Bonne Paix*.

située au quinzième degré de latitude méridionale, et l'un des meilleurs ports qui soient dans ces mers. Cette ville est remplie de marchands maures qui vont à Sofala, dans la mer Rouge et dans l'Inde, faire le commerce d'épices, de pierres précieuses et d'autres richesses. Ils ont de grands vaisseaux qui n'ont pas de ponts et qui sont bâtis sans clous. Le bois dont ils sont composés n'est lié qu'avec des cayro, c'est-à-dire avec des cordes faites d'écorce d'arbre, et leurs voiles sont d'un tissu de feuilles de palmier. Ils connaissaient la boussole et les cartes de mer.

Les Maures de Mozambique crurent d'abord que les Portugais étaient des Turcs, ou d'autres Maures d'Afrique, et s'empressèrent d'aller les visiter à la rade. Mais, dès qu'ils les eurent reconnus pour des chrétiens, ils conspirèrent leur perte, et employèrent tour à tour les mauvais traitemens et les embûches. La flotte manquait d'eau. Des chaloupes entrèrent dans le port et en firent leur provision, tandis que l'artillerie tenait les Maures en respect. On fut même obligé de tirer sur la ville. Deux pilotes maures, que Gama avait demandés et obtenus dans les premiers pourparlers, firent tous leurs efforts pour engager la flotte dans des lieux fort dangereux, dont heureusement elle fut repoussée par l'impétuosité des courans. On ne s'aperçut de leur perfidie qu'à l'île de Mombassa, habitée aussi par

les Maures, dont le terroir est agréable et fertile, et le port très commerçant, île qui n'est séparée du continent que par les deux bras d'une rivière qui débouche dans l'océan Indien. Le roi de Mombassa fit offrir à Gama de faire charger ses vaisseaux de marchandises du pays, d'or, d'argent, d'épices, de grains d'ambre. Gama, quoique déjà instruit à se défier des Maures, était cependant prêt à entrer dans le port, quand on vit tout à coup les deux pilotes s'élancer dans l'eau et nager de toute leur force vers la ville, où les Maures les attendaient. Gama ne put obtenir qu'on les lui rendit. Il fit mettre à la torture deux Maures qui étaient venus de Mombassa sur la flotte, et ils avouèrent que les pilotes n'avaient pris la fuite que dans la crainte d'être découverts; qu'ils étaient de complot avec le roi de Mombassa pour faire périr les vaisseaux portugais, et qu'on avait appris dans l'île les violences commises à Mozambique, dont le schah de Mombassa cherchait à tirer vengeance. On arrêta même, la nuit suivante, plusieurs Maures qui étaient à la nage autour du vaisseau amiral, et qui s'efforçaient d'en couper les câbles, afin qu'il pût être poussé sur le rivage. D'autres avaient eu la hardiesse de s'introduire dans un bâtiment, où ils s'étaient cachés entre les agrès du grand mât. Ils se précipitèrent dans l'eau dès qu'on les aperçut, et rejoignirent des barques qui n'étaient pas loin.

Gama, qui voyait par-là ce qu'il devait attendre de gens aussi perfides, mit à la voile le 13, et rencontra, sur la route de Mélinde, deux sambusques, ou pinasses, qui croisent ordinairement sur les côtes. Il en prit une qui portait dix-sept Maures, et une assez grande quantité d'or et d'argent. Ce fut le *premier butin que l'Europe ait fait dans la mer de l'Inde*. On arriva, le même jour, devant Mélinde, à dix-huit lieues de Mombassa, et 3 degrés de latitude méridionale. Mélinde, avec un port ouvert comme un grand chemin et défendu par une bordure de rochers, est environnée de palmiers et d'arbres qui portent d'excellens fruits, entre autres l'oranger. Les Portugais admirèrent la beauté des rues et la régularité des maisons bâties de pierre, à plusieurs étages, avec des plates-formes et des terrasses. On crut voir une ville d'Europe. La beauté des femmes de Mélinde était passée en proverbe, comme également les cavaliers de Mombassa. La ville est peuplée de Maures d'Arabie, et des marchands de Cambaye et de Guzarate y apportent des épices, du cuivre, du vif-argent et du calicot ¹, qu'ils échangent pour de l'or, de l'ambre, de l'ivoire, de la poix et de la cire. Le mahométisme est la religion dominante. Le millet, le riz, la vo-

¹ Nom générique donné aux toiles du levant lorsqu'elles sont encore blanches et sans figures. Ce mot vient sans doute par corruption de Calicut, ville d'où l'on tira d'abord ces indiennes.

laille , les bestiaux et les fruits sont en abondance et à vil prix. On vante surtout les oranges de Mélinde pour la grosseur et le goût.

Gama ne se sentit pas de joie à l'aspect d'une ville presque semblable à celles du Portugal. Il jeta l'ancre et attendit quelques jours sans en voir aucun des habitants , retenus par la crainte de l'esclavage , car ils avaient appris que deux de leurs barques avaient été prises par les Européens. L'amiral envoya dans la ville un Maure qui rassura enfin les indigènes. La flotte fut visitée par des chrétiens de l'Inde , venus de Cranganor. Le roi de Mélinde vint lui-même dans une grande barque , avec sa cour magnifiquement vêtue , et ses musiciens qui jouaient de leurs sagbuts. L'amiral portugais alla au-devant de lui , dans sa chaloupe , avec douze de ses principaux officiers. Il passa dans la barque royale sur l'invitation du prince , qui le reçut avec de grands honneurs , et lui fit beaucoup de questions sur le pays d'où il venait , sur le roi qui l'avait envoyé , et sur le motif qui l'amenait dans ces mers. Gama le satisfit sur tous ces objets , et le roi lui promit un pilote pour le mener à Calicut. Il parut très content de lui et des Portugais , et prit un grand plaisir à se promener sur sa barque , entre leurs vaisseaux , dont il admirait la forme et surtout l'artillerie. On en fit plusieurs décharges , qui redoublèrent son étonnement. Il aurait voulu , disait-il , avoir des Por-

tugais pour l'aider dans ses guerres. On conclut avec lui un traité d'alliance, et Gama lui remit généreusement les prisonniers qu'il avait faits sur la pinasse. Le prince et lui se firent des présens mutuels; mais Gama ne voulut jamais consentir à entrer dans la ville, quelque instance qu'on lui en fit, tant les Maures lui avaient inspiré de défiance. On lui amena cependant un pilote indien, nommé Kanaka, gentil de Guzarate, très habile dans la navigation. On lui montra un astrolabe. Il y fit peu d'attention, comme accoutumé à se servir d'instrumens plus considérables. En effet, il connaissait parfaitement l'usage de la boussole, des cartes marines et du quart de cercle : d'où il faudrait conclure que les navigateurs des mers de l'Inde et de la Chine ont employé avant nous l'astrolabe et l'arbalestrille, auxquels nous avons plus tard substitué les instrumens à miroir et à réflexion.

C'est sous la conduite d'un pilote indien que Gama, après avoir reconnu toute la partie de la côte orientale d'Afrique que l'on nomme Zanguebar, traversa ce grand golfe, de plus de sept cents lieues, qui sépare l'Afrique de la péninsule de l'Inde. On avait suivi les côtes jusqu'à Mélinde; mais alors il fallut s'abandonner à l'étendue de l'Océan. On était parti le 22 avril. La traversée fut heureuse, et s'acheva en vingt-cinq jours. Le vendredi, 17 mai, les Portugais découvrirent *la terre*

de huit lieues en mer. On tira un peu vers le sud, et l'on s'aperçut, le jour suivant, aux petites pluies qui commençaient à se faire sentir, que l'on approchait de la côte de l'Inde, où l'on était alors dans la saison de l'hiver. Le 20 mai 1498, on découvrit les hautes montagnes qui sont au-dessus de Calicut. La joie fut universelle. Gama donna une fête à toute sa flotte, et récompensa libéralement le pilote indien. Il jeta l'ancre à deux lieues de Calicut, dans une rade ouverte, parce que la ville n'a ni port ni abri. Il y avait treize mois qu'il était parti de Lisbonne.

Calicut ou Calecut est situé sur la côte de Malabar, qui s'étend, l'espace d'environ cent lieues, du nord au sud, depuis le mont Delli jusqu'au cap Comorin. Elle contenait alors sept petits royaumes ou principautés : Cananor, Cranganor, Cochîn, Perka, Koulân, Travankor et Calicut. Cette dernière ville était le plus fameux marché de la côte, pour les épices, les drogues, les pierres précieuses, les soies, les calicots, l'or, l'argent, et pour toutes sortes de richesses. C'était l'État le plus puissant du Malabar. Tous les autres princes étaient tributaires du zamorin ou empereur de Calicut, et frappaient leur monnaie à son coin.

Le spectacle des vaisseaux portugais, dont la forme était inconnue dans ces mers, excita d'abord l'étonnement et la curiosité des Indiens. Quatre de

leurs almadies, chargées de pêcheurs, servirent de guides aux Portugais jusqu'à la barre de Calicut, où l'on jeta l'ancre. Un des malfaiteurs qu'on avait embarqués pour les exposer aux épreuves périlleuses eut ordre de descendre à terre, et d'observer l'accueil et les dispositions du peuple de Calicut. Il se vit entouré et assailli de questions auxquelles il ne put répondre, ne sachant ni l'indien ni l'arabe. Cependant on le conduisit chez un Maure qui heureusement savait l'espagnol. Il s'appelait Bentaybo. Il avait connu des Portugais à Tunis, d'où il était venu aux Indes par la route du Caire, et ne pouvait comprendre comment la flotte de Gama avait pu venir de Lisbonne à Calicut par mer. Il offrit à manger au Portugais, et le pria de le conduire à son général. En approchant de la flotte, il se mit à crier en espagnol : « Bonnes nouvelles, bonnes nouvelles, des rubis, des émeraudes, des épices, des pierreries, toutes les richesses de l'univers ! » Gama et les siens, entendant parler la langue de leur pays, pleurèrent de joie. L'amiral embrassa Bentaybo, qu'il prenait pour un chrétien. Le Maure le détrompa ; mais il offrit ses services aux Portugais auprès du zamorin. Il se chargea d'aller lui-même à Panami, village de la côte, où était ce prince, à cinq lieues de Calicut, pour lui annoncer l'arrivée des Portugais ; mais la renommée l'y avait déjà devancé. On savait qu'il

était arrivé des hommes inconnus sur des vaisseaux d'une forme extraordinaire. Bentaybo confirma cette nouvelle, en y joignant des détails qui devaient flatter le zamorin. Un roi chrétien lui envoyait, de l'extrémité du monde, un ambassadeur, avec des lettres et des présents, pour lui demander son amitié. La réponse fut aussi favorable qu'elle pouvait l'être. On assurait Gama qu'il serait très bien reçu, et on lui envoyait un pilote pour le conduire à la rade de Padérane, où ses vaisseaux seraient en sûreté, et d'où il pouvait se rendre par terre à Calicut. L'amiral suivit le pilote ; mais, dans la crainte de quelque trahison, il refusa de s'engager trop avant dans le port de Padérane. Le zamorin, sans s'offenser de cette défiance, lui fit dire, par le katal ou principal ministre, qu'il était le maître de débarquer où il voudrait. Gama déclara aux siens qu'il voulait descendre lui-même à terre, et aller proposer au zamorin un traité d'alliance et de commerce. Tout le conseil combattit cette résolution. On lui représenta que le succès du voyage et le salut de la flotte dépendait de sa vie ; mais Gama, jaloux d'achever lui-même son ouvrage, persista dans son dessein. Il ordonna seulement que, s'il lui arrivait quelque disgrâce, on mît sur-le-champ à la voile pour aller porter dans sa patrie l'heureuse nouvelle de la découverte de l'Inde.

Le lendemain, 28 mai, il se mit dans sa cha-

loupe avec quelques petites pièces d'artillerie et douze de ses plus braves soldats, enseignes déployées et trompettes sonnantes. Le katual l'attendait sur le rivage, accompagné de deux cents naïres ou gentilshommes du pays, et d'une foule de peuple. Le katual et lui entrèrent dans des litières nommées *palanquins*, où ils furent portés avec beaucoup de vitesse à épaules d'hommes, tandis que le reste du cortège suivait à pied. On s'arrêta en chemin pour entrer dans un temple des Malabares, aussi grand qu'un monastère. Sept cloches pendaient sur la porte, et vis-à-vis était un pilier de la hauteur d'un mât, au sommet duquel tournait une girouette. L'intérieur du temple était rempli d'images. Des hommes nus, de la ceinture en haut, couverts de calicot jusqu'aux genoux, avec une espèce d'étole à leur cou, passée en sautoir, secouaient sur ceux qui entraient une éponge trempée dans une fontaine, et leur donnaient ensuite de la cendre. Ils virent au sommet d'une petite tour une image que les Indiens appelèrent devant eux *Marie*. Ils se prosternèrent aussitôt, croyant honorer la mère de Jésus-Christ. Mais un Portugais nommé Juan de Sala, qui ne voulait rien faire légèrement, dit tout haut en se mettant à genoux : « Au moins si c'est la figure du diable, mes adorations ne s'adressent qu'à Dieu ; » ce qui fit beaucoup rire Gama.

Pendant toute la route, l'amiral portugais avait été suivi d'une multitude extraordinaire d'Indiens; mais elle n'approchait pas de celle qui vint à sa rencontre aux portes de la ville. La foule était si prodigieuse, que Gama ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement, et la presse était si forte qu'on ne pouvait plus avancer sans risquer d'être étouffé. Le katual le fit entrer dans une maison où il trouva son frère et plusieurs naïres envoyés par le zamorin pour diriger et faciliter la marche. Elle commença par les trompettes et les sagbuts. Quoique la foule ne fût pas diminuée, à peine le frère du katual eut-il paru, avec l'ordre du zamorin, qu'elle se retira en arrière aussi respectueusement que si ce prince eût paru lui-même. L'amiral se remit en marche avec un cortège de trois mille hommes armés. Il disait à ses compagnons, dans le transport de sa joie : « On ne s'imagine guère en « Portugal qu'on nous fait ici tant d'honneur. »

Il ne restait qu'une heure de jour lorsqu'il arriva au palais du zamorin. Cet édifice, quoique bâti de terre, était fort spacieux, et formait une perspective agréable par la beauté des jardins et des fontaines dont il était environné. Un grand nombre de kaïmals et d'autres seigneurs indiens se présentèrent devant le palais pour recevoir l'ambassadeur de Portugal : c'est sous ce titre qu'il était annoncé partout. A la dernière porte, il trouva le

grand-prêtre, chef des bramines du roi, qui vint l'embrasser. Ce vieillard introduisit Gama et tous ses gens dans le palais; mais la presse fut alors si violente, par le désir qu'on avait de voir le roi, qui se montrait rarement en public, qu'il y eut quantité d'Indiens écrasés, et que deux Portugais faillirent avoir le même sort.

La grande salle du palais où l'amiral fut introduit était entourée de sièges en forme d'amphithéâtre, et couverte d'un grand tapis de velours vert. Les murs étaient tendus de riches tapisseries de soie de diverses couleurs. Au fond de la salle paraissait le zamorin, élevé sur une estrade richement ornée, à quelque distance de ses courtisans, qui étaient debout. Son habillement a été décrit par les historiens. Peut-être ces détails ne sont-ils pas fort attachans par eux-mêmes; mais, dans ces premiers momens d'une grande découverte, tous les usages d'un pays lointain intéressent la curiosité du nôtre. On veut avoir une idée de la magnificence indienne, qui depuis a tant ajouté à celle de l'Europe. Cette description d'ailleurs tient à la connaissance des arts de la main, qui exerçaient l'industrie de ces peuples, et des richesses que produisait leur sol. Nous dirons donc que l'habit du zamorin était une robe courte de calicot, enrichie de branches et de roses d'or battu. Les boutons étaient de grosses perles, et les boutonnières de trait

d'or. Au-dessous de l'estomac, il portait une pièce de calicot blanc, qui tombait jusque sur ses genoux. Sur la tête, il avait une espèce de mitre couverte de perles et de pierres précieuses. Ses oreilles et les doigts de ses pieds et de ses mains étaient aussi chargés de perles et de diamans, et ses bras et ses cuisses, qu'il avait nus, l'étaient de bracelets d'or. Il avait près de lui, sur un guéridon d'or, un bassin du même métal où était le bétel qu'un de ses officiers lui servait, préparé avec de la noix d'aréka. Il crachait dans un vase d'or, et prenait de l'eau dans une fontaine d'or pour se laver la bouche, après avoir pris le bétel. Tous les assistans se couvraient la bouche de leur main gauche, de peur que leur haleine n'allât jusqu'au roi, devant qui c'était un crime d'éternuer ou de cracher.

L'amiral, approchant du zamorin, fit trois révérences, et leva les mains au-dessus de sa tête, suivant l'usage du pays. Ce prince jeta sur lui un coup d'œil gracieux, le salua d'un signe de tête imperceptible, et le fit asséoir lui et les siens. On leur servit des rafraîchissemens. Ensuite l'interprète vint dire à Gama qu'il pouvait déclarer les motifs de son voyage aux officiers du prince, qui auraient soin de l'en informer. L'amiral répondit qu'il ne pouvait, sans déshonneur, renoncer au droit qu'avaient en Europe tous les ambassadeurs de parler aux souverains, qui daignaient les écou-

ter eux-mêmes, en présence de leurs plus intimes conseillers. Cette réponse ne déplut point au zamorin. Il fit conduire l'amiral dans un autre appartement; il y passa suivi de son interprète, du chef des bramines, du contrôleur de sa maison, et de l'officier qui lui servait le bétel. Là, s'étant assis sur une estrade, et s'adressant directement à l'amiral, il lui demanda de quel pays il venait, et quels avaient été les motifs de son voyage. Gama répondit « qu'il était ambassadeur du roi de Portugal, le plus grand de l'Occident par ses richesses et par sa puissance; que ce prince, informé qu'il y avait aux Indes des rois chrétiens, dont le roi de Calicut était le chef, avait jugé à propos de lui témoigner, par une ambassade, le désir qu'il avait de faire avec lui un traité d'alliance et de commerce; que les rois ses prédécesseurs s'étaient efforcés depuis soixante ans de s'ouvrir par mer une route aux Indes, sans qu'aucun de leurs amiraux eût réussi jusqu'alors dans ce grand projet; qu'il était chargé de deux lettres du roi de Portugal pour le roi de Calicut, mais que, le jour étant si avancé, il remettrait ce devoir au lendemain; qu'il avait ordre d'assurer sa majesté que le roi de Portugal était son ami, son frère, et se flattait qu'elle enverrait un ambassadeur en Portugal pour établir une amitié mutuelle et une correspondance inaltérable entre les deux couronnes. »

Le monarque indien répondit à ces discours « qu'il acceptait volontiers la qualité de frère et d'ami du roi de Portugal, et qu'il lui enverrait des ambassadeurs. » Il s'informa ensuite de la distance du Portugal à Calicut, et de la durée du voyage. Bentaybo eut ordre de pourvoir au logement et à tous les besoins des Portugais. Gama fut reconduit avec le même cortège. Le lendemain, il pria le katual et Bentaybo d'examiner les présents qu'il destinait au zamorin. C'étaient quatre pièces d'écarlate, six chapeaux, quatre branches de corail, six almazares, du cuivre, du sucre, de l'huile et du miel. Tous deux sourirent à la vue de ces présents, et déclarèrent qu'on ne pouvait les offrir au zamorin, qu'il n'en recevait point qui ne fût d'or ou de quelque matière aussi précieuse. L'amiral, un peu choqué, répondit que s'il était venu pour commercer il aurait apporté de l'or; qu'il offrait des présents d'ambassadeur en son propre nom, et nullement au nom du roi son maître, qui, ne connaissant point le zamorin, n'avait pu lui envoyer des présents; mais qu'au retour de la flotte en Portugal, apprenant que Calicut était gouverné par un grand roi, il ne manquerait pas de lui envoyer par d'autres vaisseaux l'or et l'argent qu'on devait lui présenter. Enfin il demanda qu'il lui fût permis d'offrir ses présents tels qu'ils étaient, ou de les renvoyer à son vaisseau. Le katual l'assura qu'il

était libre de renvoyer ses présens, mais qu'il ne l'était pas de les offrir au zamorin. L'amiral irrité protesta qu'il s'en expliquerait avec ce prince. Ses deux guides parurent approuver son dessein, et le quittèrent en le priant d'attendre leur retour, parce qu'il ne convenait pas qu'il parût sans eux devant le zamorin. Le jour se passa sans qu'on les vit reparaitre. Le ministre était déjà gagné par une faction très puissante qui méditait la ruine des Portugais. Les Maures d'Afrique et de la Mecque, qui commerçaient avec les Indes par l'Égypte et par la mer Rouge, avaient appris des facteurs qu'ils avaient à Mozambique, à Mombassa, à Mélinde, qu'une nation riche et puissante parcourait ces mers pour s'ouvrir une route à Calicut et aux autres contrées de l'Inde. La jalousie du commerce, espèce d'avarice plus forte que toutes les autres, parce qu'il s'y mêle beaucoup d'orgueil et d'ambition, avait armé par avance les négocians maures, établis en grand nombre à Calicut, contre ces nouveaux concurrens, qui leur venaient des extrémités du monde. Béntaybo, en leur disant que les Portugais apporteraient de l'or dans les Indes pour l'échanger contre des épices, n'avait fait que redoubler leurs alarmes. Ils craignaient que l'opulence et l'activité réunies ne donnassent trop d'avantage aux Portugais, et que l'Europe ne s'emparât de tout le commerce des Indes. Ils résolurent

donc de perdre ces nouveaux-venus dans l'esprit du zamorin, et les moyens ne leur manquaient pas. Les violences que les Portugais avaient exercées sur les côtes d'Afrique, attestées par les facteurs maures, étaient un beau prétexte pour les peindre au roi de Calicut comme des pirates, dont le chef, sous le nom spécieux d'ambassadeur, ne cherchait que l'occasion de nuire et de piller. La pauvreté des présens qu'ils apportaient était une raison décisive aux yeux des Indiens, à qui la magnificence extérieure impose plus qu'à tout autre peuple, et devait surtout blesser le zamorin, qui s'attendait à un don considérable : car l'avidité est un des caractères du despotisme oriental.

Aussi Gama fut-il fort mal reçu à sa seconde audience. On le fit attendre trois heures, et le zamorin lui demanda d'un air irrité comment l'ambassadeur d'un monarque que l'on disait riche et puissant pouvait apporter de si chétifs présens. L'amiral alléguait les mêmes raisons qu'il avait déjà données au ministre, et produisit les lettres de son maître. Bentaybo les interpréta. Elles finissaient par la promesse d'envoyer à Calicut les marchandises du Portugal ou de l'or et de l'argent, suivant le choix du zamorin. L'idée d'un commerce avantageux qui pouvait augmenter ses revenus, dont la plus grande partie consistait dans les droits d'entrée et de sortie, adoucit l'avare despote. Il de-

manda quelles étaient les marchandises de Portugal. Gama lui en fit un long détail. Il ajouta qu'il en avait des essais sur sa flotte, et offrit d'aller les chercher, en laissant quelques-uns des siens pour otages. Le zamorin n'en exigea point, et lui permit de faire débarquer ses marchandises et de les vendre aussi avantageusement qu'il le pourrait. Le katual eut ordre de le reconduire à son logement.

Ce ministre, entièrement vendu aux Maures, lui préparait bien des traverses. A peine Gama était-il parti pour Padérane¹, que les Maures, qui craignaient de perdre l'occasion de s'en défaire, déterminèrent le katual à le retenir prisonnier, s'engageant même à excuser cette conduite auprès du roi. En effet, le katual rejoignit Gama sur la route, et lorsqu'ils furent arrivés le soir à Padérane, l'exhorta par toutes sortes de raisons à attendre jusqu'au lendemain pour rejoindre ses vaisseaux, que peut-être il ne trouverait pas aisément dans l'obscurité. Gama s'obstinant à vouloir partir, et demandant une barque, le katual feignit de céder à son empressement, mais donna des ordres secrets pour faire éloigner toutes les barques. L'amiral fut obligé de passer la nuit à Padérane. Le lendemain, le katual lui proposa de faire approcher

¹ Ce lieu ne se trouvant pas sur les cartes les plus détaillées, M. Walekenaer pense que ce pourrait bien être Paniankera, à l'embouchure de la rivière de Calicut.

ses vaisseaux ; Gama refusa nettement de donner cet ordre. Alors le ministre lui déclara que s'il ne le donnait pas, il n'aurait pas la liberté de rejoindre sa flotte ; et, comme l'amiral menaçait d'en porter des plaintes au roi, on ferma les portes de sa maison, et l'on mit autour une garde de naïres. l'épée nue. Gama ne dut peut-être la vie qu'au nom du zamorin, qu'il répétait souvent, et qui retenait ces perfides dans le respect. Le katual espérait par cette violence forcer Gama de faire approcher sa flotte. Les Maures se proposaient de la détruire et d'exterminer tous les Portugais, de manière qu'il n'en restât pas un pour aller dire en Portugal où était situé Calicut. Le katual, de moment en moment, redoublait les menaces et les instances. C'est au milieu de ces agitations que Gama eut assez d'adresse et de présence d'esprit pour envoyer un Portugais avertir Coêlho, l'un des principaux officiers de la flotte, qu'il se gardât bien de faire approcher les chaloupes du rivage. Il était temps que cet ordre arrivât : elles approchaient, et le katual, qui en était informé, avait dépêché plusieurs barques armées pour les saisir. La nuit suivante, tous les Portugais furent renfermés, et leur garde fut doublée. Il leur vint à l'esprit que peut-être le katual ne les traitait si mal que pour leur arracher un présent. Gama le fit assurer que son dessein était de lui offrir quelques

raretés de l'Europe. Cette proposition parut le rendre plus traitable. Il répondit que si l'amiral ne voulait pas faire approcher ses vaisseaux, il pouvait au moins envoyer ses ordres pour qu'on débarquât ses marchandises, comme il l'avait promis au roi, et que, dès que ses marchandises seraient à terre, il aurait la liberté de retourner sur sa flotte. Gama y consentit, à condition qu'on fournirait des barques pour le transport : elles partirent avec deux des gens de Gama et une lettre pour son frère. Il lui ordonnait d'envoyer une partie de sa cargaison au rivage, ajoutant que si le katual, après avoir obtenu cette satisfaction, le retenait encore à Padérane, il fallait croire que c'était par ordre du zamorin, et pour donner le temps d'armer quelques vaisseaux et d'attaquer la flotte; qu'en conséquence il fallait mettre à la voile sur-le-champ, et revenir avec des forces capables de faire respecter le nom portugais dans l'Inde. Paul de Gama ne balança point à livrer les marchandises, mais il répondit à son frère qu'il ne partirait point sans lui, et qu'il se sentait assez fort avec son artillerie pour faire trembler Calicut, et imposer à son perfide monarque.

Les marchandises débarquées, Gama fut libre et se rendit à sa flotte, avec la ferme résolution de ne plus mettre le pied sur la côte. Les Maures ne pouvant pas lui faire d'autre mal, s'efforcèrent de nuire

au débit de ses marchandises, et d'en rabaisser le prix. Gama prit le parti d'informer le zamorin, par Diégo Diaz son facteur, de tous les outrages qu'il avait reçus du katual et des Maures, et demanda la permission de transporter ses marchandises à Calicut, où il espérait les vendre avec plus d'avantage. Le prince lui promit de punir les coupables, et ne les punit pas; mais il permit le transport des marchandises à Calicut, et en fit lui-même les frais. La vente fut libre, et les habitans vinrent en foule sur les vaisseaux de Gama, ou par curiosité, ou pour y vendre des provisions.

Tout fut calme jusqu'au 10 août, époque où la saison propre au retour des Indes commençant à s'approcher, l'amiral dépêcha son facteur Diaz, avec quelques présens pour annoncer son départ au zamorin, l'exhorter, s'il voulait envoyer un ambassadeur en Portugal, à ne pas différer l'exécution de ce dessein, et lui demander un bahar de canelle, un de girofle et un d'épices, se proposant de les présenter à son maître comme des témoignages certains du succès de son voyage. Il offrait de les payer sur les premières marchandises qui seraient vendues par les deux facteurs qu'il laisserait à Calicut, si le zamorin le permettait.

Mais ce prince avait bien d'autres desseins. Les Maures étaient auprès de lui dans la plus haute faveur, et lui avaient persuadé, non sans quelque

raison, que les Portugais n'étaient venus que pour observer les forces de son empire, et qu'ils reviendraient avec une flotte plus puissante pour le piller et s'en rendre les maîtres. Il comptait attirer peu à peu tous les Portugais à Calicut, les faire périr, ou attendre l'arrivée des vaisseaux de la Mecque, lesquels, réunis avec les siens, détruiraient la flotte de Portugal; c'est du moins ce que l'interprète Bentaybo, un esclave nègre de Diaz et deux Malabares vinrent dire à Gama, soit que ce rapport fût conforme à la vérité et dicté par un intérêt qu'on a quelque peine à comprendre, en faveur d'étrangers qu'ils ne devaient pas préférer à leurs compatriotes, soit qu'ils n'eussent d'autres desseins que de précipiter le départ de Gama, d'intimider les Portugais et de les dégoûter de semblables voyages. Quoi qu'il en soit, il refusa de voir les présens, et répondit que Gama partirait quand il voudrait; mais qu'il fallait que ses facteurs payassent pour les droits du port six cents scharafans ¹. En même temps il les fit arrêter pour sûreté de cette somme, et mit des gardes à la porte de leur magasin. On défendit, sous peine de mort, à tous les habitans de Calicut d'aller sur la flotte de Gama.

L'amiral fut instruit par Bentaybo de tout ce qui

¹ Ou sérapius, équivalant à environ 1,800 francs.

se passait , et cependant il négligea de se rendre maître d'une barque portant quatre Indiens qui étaient venus pour vendre des pierres précieuses. Ces quatre Indiens pouvaient être les cautions de ses deux agens ; mais il comptait sur des prises plus importantes : c'était compter sur une imprudence grossière de la part du zamorin, et cependant il ne se trompait pas. Ce prince jugea par cette conduite de l'amiral qu'il ignorait la détention des siens à Calicut, et pour l'entretenir dans cette confiance, il continua d'envoyer sur sa flotte des seigneurs de sa cour. Gama en arrêta six, avec treize Indiens de leur suite. Il en renvoya deux au katual, avec une lettre en langue malabare, où il demandait qu'on lui rendit ses deux facteurs. L'ordre fut donné de les délivrer ; mais, comme il ne s'exécutait pas assez promptement, l'amiral mit à la voile le 23, et alla se placer à quatre lieues au-dessous de Calicut. Il y resta trois jours, et ne voyant paraître personne, il continua de s'éloigner. Il commençait à perdre de vue les côtes, lorsqu'il vit arriver une barque avec quelques Indiens, chargés de lui dire que les deux prisonniers étaient dans le palais du roi, et qu'ils lui seraient renvoyés le lendemain. Gama répondit qu'il voulait les recevoir sur-le-champ ; que si la barque revenait sans eux, il la coulerait à fond, et que si elle ne revenait pas, il ferait couper la tête à tous ses prisonniers. Aussitôt il se

rapprocha de la côte et vint jeter l'ancre vis-à-vis de Calicut. Sept barques parties de la ville s'approchèrent de son vaisseau, mirent les deux facteurs dans la chaloupe, et, se retirant avec quelque apparence de crainte, elles attendirent la réponse de l'amiral.

Les facteurs étaient chargés d'une lettre du zamorin pour le roi de Portugal, écrite sur une feuille de palmier et signée de sa main. Elle est d'un latinisme remarquable. « Vasco de Gama, gentilhomme de ta maison, est venu dans mon pays. Son arrivée m'a fait plaisir. Mon pays est rempli de cannelle, de girofle, de poivre et de pierres précieuses. Ce que je souhaite d'avoir du tien, c'est de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate. » Gama, pour toute réponse, lui renvoya ses naïres; mais il retint les gens de leur suite en échange des marchandises qu'il abandonnait. Il fit remettre au zamorin une pierre gravée aux armes de Portugal, que ce prince lui avait fait demander par ses facteurs. Il avait aussi demandé une statue dorée qui représentait la vierge Marie, et qu'il croyait d'or; mais Gama répondit qu'elle avait servi à le garantir des périls de la mer, et qu'il ne pouvait consentir à s'en défaire. Comme il allait partir, Bentaybo vint lui demander un asile sur ses vaisseaux. Le katual l'avait dépouillé de ses biens, l'accusant d'être l'espion des Portugais. Cette disgrâce de

Bentaybo prouverait plus que tout le reste que ce n'était pas sans fondement qu'il avait alarmé les Portugais sur les pernicious projets du roi de Calicut.

Ce qui acheva de les manifester, c'est que le calme ayant retenu la flotte pendant deux jours à la vue des côtes, le zamorin envoya soixante tonys ou barques armées pour l'attaquer. Mais l'artillerie et le vent qui commençait à souffler donnèrent aux Portugais les moyens de prendre le large. Comme ils continuaient leur route le long des côtes, ils mirent quelques hommes à terre pour couper du bois de cannelle. Pendant ce temps, un matelot découvrit, du haut d'un mât, huit gros bâtimens indiens qui s'avançaient à pleines voiles. L'amiral alla au-devant d'eux. Ils prirent aussitôt la fuite et tournèrent vers le rivage. On en prit un qui était chargé de cocos et de mélasse, et qui portait quantité d'armes. On apprit des habitans du pays que cette flotte indienne était venue de Calicut. Il paraît qu'on avait déjà senti la supériorité des Européens, puisque huit vaisseaux prirent la fuite devant trois.

Gama voulant réparer ses vaisseaux, passa dix jours aux îles Anchédives ou Anche-diva, près du cap Carwar, à douze lieues au sud de Goa. Ce mot d'*Anche-diva* ou d'*Andjedouipa*, en langue malabare, signifie les cinq îles. Elles ne sont pas à

plus d'une lieue de la côte. L'amiral en partant brûla le vaisseau qu'il avait pris. Il fallait toucher à Mélinde, pour y prendre un ambassadeur que le roi du pays avait promis d'envoyer en Portugal. La route devint pénible et dangereuse. Les tempêtes, les vents contraires, les calmes, l'insupportable excès de la chaleur dans le voisinage de la ligne, tous les maux qui sont la suite d'une longue navigation, et qui rappellent à l'homme toute sa faiblesse au milieu de ses plus grands efforts, se réunirent pour accabler les Portugais. Les maladies désolaient l'équipage. L'enflure des jambes et des gencives, causée par le scorbut, des tumeurs dans toutes les parties du corps, suivies d'une diarrhée virulente, réduisirent à l'état le plus déplorable ces tristes vainqueurs des mers. Trente hommes furent emportés en peu de jours : tout le reste languissait, ou tombait dans le désespoir. On se persuadait que ces mers exhalaient en tout temps des vapeurs contagieuses. La consternation la plus profonde avait succédé à l'ivresse de la gloire et des succès. Chacun se regardait comme une victime dévouée à la mort. Gama s'efforçait en vain de relever leur courage et leurs espérances. On était en mer depuis quatre mois : il n'y avait pas seize hommes sur chaque vaisseau en état de faire le travail. L'abattement était si grand, que les deux capitaines qui accompagnaient

l'amiral voulaient retourner dans l'Inde au premier vent qui pourrait les y conduire. Il s'en éleva un plus favorable qu'ils n'osaient l'espérer. On découvrit la terre, et tout fut oublié.

On était devant Magadoxa ou Mangadoxo, qui n'est qu'à cent treize lieues au nord de Mélinde, sur la côte d'Ajan. Mangadoxo, ville qui parut fort grande et fort belle, est habitée par les Maures mahométans. L'amiral, pour leur imposer, fit faire une décharge de son artillerie en rangeant la côte. Il arriva, peu de jours après, au port de Mélinde, et fut très bien reçu du roi. Il prit son ambassadeur à bord; et, après avoir employé cinq jours à se rafraîchir, il remit à la voile, et arriva peu de jours après aux bancs de Saint-Raphael, à une lieue au sud de Mombassa, en face de l'île Pemba. Le petit nombre de matelots qui lui restaient lui fit prendre ici la résolution de brûler un de ses vaisseaux : ce fut *le Saint-Raphael*. Il se trouva, le 20 février, à la vue des îles de Zanzibar, à six degrés de latitude méridionale et à dix lieues du continent. Elles sont fertiles et habitées par des Maures, qui commercent avec les Indiens de Sofala, de Mombassa et de Saint-Laurent : ce dernier lieu est plus connu sous le nom de *Madagascar*.

La flotte, réduite à deux vaisseaux, gagna les îles Saint-George ou Primeiras, jeta l'ancre à San-Blaz ou à la baie de Mossel, à l'est du cap des

Aiguilles. Le 20 mars elle doubla le cap de Bonne-Espérance, et le vent ne cessant pas d'être favorable, elle arriva vingt jours après aux îles du Cap-Vert. Là, pendant que l'amiral était occupé à faire radoubber son vaisseau à Saint-Jago, Coêlho, qui en montait un meilleur, se déroba la nuit, jaloux de porter au roi de Portugal la première nouvelle de la découverte des Indes, et arriva le 10 à Cascaes. Gama fut encore arrêté à Tercère, par la maladie et la mort de son frère, qui succomba aux fatigues d'un si long voyage. Enfin il prit terre à Belem au mois de septembre de l'année 1499, deux ans et deux mois après son départ de l'Europe.

De cent huit hommes qui l'avaient accompagné, il n'en ramena que cinquante en Portugal. Cependant, malgré tant de disgrâces, son retour fut éclatant. Le roi envoya au-devant de lui un seigneur de sa cour, suivi d'un nombreux cortège. Son entrée dans Lisbonne devint un triomphe. Il marchait au bruit des applaudissemens. Il obtint le titre de *dom* pour lui et ses descendans, une pension annuelle de trois mille ducats, et la permission de porter dans ses armes deux biches, qu'on appelle en portugais *gamas*. Coêlho fut anobli et eut une pension de mille ducats. Le roi de Portugal prit le titre de *seigneur de la conquête et de la navigation d'Éthiopie, d'Arabie, de Perse et des Indes* : titre

précoce et fastueux, qui parut toutefois justifié par les succès ultérieurs, mais qui annonçait un excès de confiance et d'orgueil, que la fortune ne tarda pas à humilier.

§ 2.

Le bruit de tant de découvertes excita la jalousie de l'Europe et enivra les Portugais. Dès l'année suivante, 1500, on équipa treize vaisseaux de différentes grandeurs, sous le commandement de Pedro Alvarez Cabral. L'évêque de Viseu lui remit l'étendard de la croix et un chapeau béni par le pape. La flotte contenait douze cents hommes. On y joignit huit religieux de Saint-François et huit prêtres séculiers, sous l'autorité d'un grand-aumônier. Les instructions de l'amiral étaient de commencer par la prédication de l'Évangile, et, s'il trouvait des cœurs mal disposés, d'en venir à la décision des armes : instructions dignes de ce siècle et très peu conformes à l'esprit de l'Évangile. On supposait que le zamorin se prêterait volontiers à l'établissement d'un comptoir. Cabral devait le presser d'ôter aux Maures la liberté du commerce dans sa capitale. A cette condition, le Portugal offrait de lui fournir les mêmes marchandises à meilleur marché que les Maures. Cabral devait aussi relâcher à Mélinde pour y remettre

l'ambassadeur que Gama en avait amené, et les présens qu'on envoyait au roi de la contrée.

La flotte mit à la voile le 9 mars, et le 24 avril on découvrit à l'ouest une terre que Gama n'avait point observée. Une tempête violente obligea les Portugais d'y relâcher. On célébra la messe sur le rivage, au grand étonnement des naturels du pays, qui accoururent en foule à ce spectacle, portant sur le poing de petits perroquets, qu'ils troquèrent pour du papier et diverses étoffes. Cabral donna au pays le nom de terre de *Santa-Cruz*, à l'honneur de la croix qu'il y avait élevée; mais ce nom fut changé par la suite en celui de *Brésil*, d'un bois rouge et propre à la teinture qu'on y trouva. L'amiral portugais avait ainsi, sans le savoir, pris terre sur une côte appartenant à un nouveau monde.

On se remit en mer le 2 mai pour faire voile au cap de Bonne-Espérance. Le 12, on aperçut à l'est une comète qui parut grossir continuellement pendant dix jours, et qui fut visible jour et nuit. Si jamais l'imagination humaine put, avec quelque apparence de vérité, chercher des rapports entre les destinées passagères de l'homme et les mouvemens éternels des corps célestes, ce fut surtout dans cette occasion. Pendant plusieurs jours, les ténèbres, qui ajoutent au danger et surtout à la crainte, furent si épaisses, que les vaisseaux ne

pouvaient se distinguer les uns les autres ; et, lorsqu'on eut un peu de relâche et qu'on revit un peu de clarté, la mer, toujours agitée et furieuse, paraissait noire comme de la poix pendant le jour et enflammée pendant la nuit. Ce terrible orage, qui dura vingt-deux jours, submergea quatre vaisseaux avec leur équipage entier et tous les capitaines, entre lesquels était Barthélemi Diaz, qui avait découvert le cap de Bonne-Espérance. Tous les autres navires furent remplis d'eau et eurent leurs voiles déchirées. On n'avait point encore trouvé de moyens de défense contre un épouvantable phénomène inconnu à des peuples qui affrontaient pour la première fois les mers de l'Afrique et de l'Inde. C'était une de ces colonnes d'eau que l'on appelle *trombes* ¹, qui s'élèvent de la surface des flots jusqu'aux nues en pyramide renversée. Ce phénomène, assez commun dans ces mers, parut immédiatement avant la tempête. Les Portugais, dans leur ignorance, le prirent pour un signe de beau temps. Ils ne savaient pas que cette colonne est toujours accompagnée d'un tourbillon ou courant d'air auquel rien ne résiste : ils en firent ainsi la triste expérience.

Enfin la tranquillité commençant à revenir sur les flots, l'amiral reconnut que pendant l'orage

¹ On a appris depuis à en prévenir l'effet, en abaissant toutes les voiles.

il avait passé le cap de Bonne-Espérance, mais qu'il avait perdu quatre vaisseaux de sa flotte. Il prit deux bâtimens maures qui revenaient de Sofala, chargés d'or pour Mélinde. Ils en avaient jeté, en fuyant, une partie dans la mer. Comme leur commandant était parent du roi de Mélinde, l'amiral ne toucha point à leur charge. Il témoigna même du regret de la perte volontaire qu'ils avaient faite; mais il fut bien étonné lorsqu'ils lui dirent qu'étant sans doute plus grand magicien qu'eux, il devait savoir faire des conjurations qui feraient revenir leur or du fond de la mer.

Le 20 juillet, Cabral mouilla au port de Mozambique, où il prit un pilote pour le conduire à Quilloa, île à cent lieues de Mozambique, vers le neuvième degré de latitude méridionale. Il y trouva deux des vaisseaux que la tempête avait séparés de sa flotte. Cette région, qui s'étend du cap Corientes jusque auprès de Mombassa, est peuplée et fertile, et l'eau y est excellente. Quilloa est célèbre par son commerce d'or avec Sofala : ce qui attire dans cette ville quantité de marchands de l'Arabie-Heureuse et d'autres pays. Les vaisseaux y étaient construits sans clous, comme dans les autres parties de l'Afrique, et enduits d'encens au lieu de goudron. L'amiral voulut faire avec le roi de Quilloa un traité de commerce qui n'eut pas lieu, parce que la différence des religions inspira de la défiance

au prince africain. Il fut mieux accueilli du roi de Mélinde, à qui le roi de Portugal envoyait une lettre et des présens. Ils furent portés par Corrêa, principal facteur de la flotte; mais l'amiral ne voulut pas descendre à terre. Il reçut sur son bord la visite du roi de Mélinde, qui promit de garder fidèlement l'alliance avec les Portugais, et qui lui donna deux pilotes guzarates pour le conduire à Calicut.

Il y arriva le 13 de septembre, et envoya vers le zamorin Alonzo Hurtado, avec un interprète, pour lui déclarer qu'il venait de Portugal dans l'intention de conclure avec lui un traité d'alliance et de commerce, et qu'il était prêt à descendre lui-même pour en régler les conditions, si l'on consentait à lui accorder des otages. Après quelques débats on convint de tout, et Cabral eut une audience du zamorin, dans une galerie construite exprès sur le bord de la mer, et décorée avec tout le faste asiatique. Il fut placé sur un siège voisin de celui du prince, honneur le plus grand qu'on pût déférer à un étranger, suivant la coutume du pays. Il offrit ses présens: ils étaient riches, et furent bien reçus. La proposition qu'il fit d'établir à Calicut un comptoir qui serait fourni de toutes les marchandises de l'Europe, pour les échanger contre les productions de l'Inde, fut écoutée favorablement. On donna aux Portugais une maison

fort commode, sur le bord de la mer, et la sûreté du commerce paraissait établie ; mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée.

Les Maures de la Mecque et du Caire , accoutumés depuis long-temps à se voir les maîtres des Indes, ne pouvaient endurer patiemment ces nouveaux hôtes , dont la concurrence était à craindre. Ils avaient nécessairement beaucoup d'appuis à la cour du zamorin , et la connaissance du pays les mettait en état de nuire aisément à des étrangers. Après avoir tenté inutilement de les perdre dans l'esprit du zamorin, ils prirent le parti de les traverser ouvertement dans la vente de leurs marchandises et dans l'achat des épices, dont le privilège exclusif avait été accordé aux Portugais, jusqu'à ce que leur flotte fût chargée, avec permission de saisir les vaisseaux maures où il s'en trouverait. Les Portugais usèrent imprudemment de leur droit de saisie. Il n'en fallait pas davantage pour soulever la multitude ; c'était ce qu'attendaient les Maures. Appuyés du katual, ou principal ministre, et de l'amiral de Calicut, ils firent croire aisément au zamorin que les Portugais avaient excédé leurs privilèges, et que leur flotte étant chargée, ils voulaient encore empêcher les autres marchands d'acheter. Le comptoir fut investi en un moment par une populace furieuse. Le nombre des assaillans montait à quatre mille, et plusieurs nâires

étaient à leur tête. Il n'y avait dans le comptoir portugais que soixante-dix hommes, qui cependant osèrent se défendre. Cinquante furent pris ou tués. Le reste, tout couvert de blessures, se sauva par une porte qui donnait du côté de la mer et regagna la flotte. Les marchandises furent pillées. La perte montait à quatre mille ducats.

A cette nouvelle, Cabral ne respirant que la vengeance, attaqua deux gros vaisseaux indiens qui étaient dans le port, tua six cents hommes qui les défendaient, se saisit de leur charge, et les brûla à la vue des Maures qui couvraient le rivage, et d'une infinité d'almadies qui n'osèrent s'avancer, ou furent repoussées avec perte. Le lendemain, il donna ordre que tous ses vaisseaux se rangeassent vis-à-vis de Calicut, et il fit tonner son artillerie sur la ville. Quantité de maisons et de temples, une partie même du palais furent réduits en cendres.

Les Indiens s'assemblant avec un empressement aveugle pour repousser le péril, les boulets tombaient au milieu de la foule et n'en avaient qu'un effet plus terrible. Le zamorin vit un naïre tué à côté de lui d'un coup de canon, et s'enfuit saisi d'épouvante.

Cabral fit cesser le feu pour donner la chasse à deux vaisseaux qui se présentèrent à la vue du port; mais n'ayant pu les atteindre, il continua sa route vers Cochin, où il projetait d'établir un com-

ptoir. Il y fut plus heureux que dans Calicut. Le roi de Cochin, vassal du zamorin, ne fut pas fâché de se lier avec des étrangers puissans qui pouvaient lui assurer cette indépendance, le premier vœu de tout prince qui reconnaît un suzerain.

Cochin, capitale du royaume de ce nom, est située à quatre-vingt-dix lieues au midi de Calicut, et sur une rivière dont l'embouchure y forme un port sûr et commode. Elle est bâtie dans le goût de Calicut, et ses habitans sont des gentils et des Maures que le commerce y a réunis. En arrivant dans cette cité marchande, Cabral eut une audience du roi, et en fut très bien traité. Il offrit quelques présens qui furent d'autant mieux reçus que ce prince était pauvre, quoique son pays ne le fût pas. Les Portugais eurent permission de charger leurs vaisseaux des marchandises du pays, et n'éprouvèrent aucune difficulté. L'alliance fut jurée entre le roi de Cochin et les Portugais. Cabral, en s'éloignant de cette ville, rencontra la flotte du zamorin, composée de vingt-cinq vaisseaux. Il était résolu d'en venir aux mains; mais le vent les éloigna, et la flotte portugaise fit voile vers Cranganor.

C'est une grande ville, à trente-deux lieues au nord de Cochin et à dix degrés douze minutes de latitude nord. Le pays est fertile en plantes médicinales, telles que le tamarin, la casse, le mirabolan; le cardamome, espèce de poivre, et le gin-

gembre y croissent en abondance. On jeta l'ancre ensuite à quarante-deux lieues vers le nord, devant Cananor, ville fort grande, et dont les édifices sont de terre et couverts de lattes. On remit à la voile pour traverser le golfe qui est entre l'Inde et l'Afrique, et dans la route on découvrit, pour la première fois, Sofala. On essuya plusieurs orages vers le cap de Bonne-Espérance. Enfin Cabral arriva au port de Lisbonne le 31 juillet 1501. De douze vaisseaux qui étaient partis avec lui, il n'en ramenait que six.

Avant le retour de Cabral, quatre caravelles étaient déjà parties du port de Lisbonne, commandées par un Galicien nommé Jean de Nueva. Il devait gagner Sofala pour y établir un comptoir et se réunir avec Cabral, dont on ignorait les désastres, pour affermir sur des fondemens solides le commerce que l'on supposait établi à Calicut. Il découvrit entre Mozambique et Quilloa une île à laquelle il donna son nom. D'ailleurs sa navigation fut heureuse; mais il apprit bientôt qu'il n'y avait rien à faire à Calicut sans des forces supérieures. Il prit deux vaisseaux maures qu'il brûla; il visita Cochin et Cananor. Le commerce languissait à Cochin, parce que les négocians du pays avaient peu de goût pour les marchandises portugaises, et ne voulaient donner leurs épices que pour de l'argent. Le roi de Cananor eut la générosité de se rendre

caution pour les Portugais , et répondit pour mille quintaux de poivre , cinquante de gingembre et quatre cent cinquante de cannelle.

La cargaison s'achevait tranquillement , lorsqu'on avertit l'amiral qu'on voyait paraître plus de quatre-vingts paires ou barques indiennes chargées de Maures qui venaient de Calicut pour attaquer les Portugais. Le lendemain , dès la pointe du jour , elles entrèrent dans la baie de Cananor. Nueva se retira au fond de la baie , et donna ordre à son artillerie de faire un feu continuel. Les Maures n'avaient point encore de canon , ou s'en servaient mal : ils préféraient l'usage des flèches. Mais obligés de se tenir à une grande distance , leurs flèches ne pouvaient atteindre l'ennemi. Les foudres de l'Europe donnèrent aux Portugais l'avantage sur la multitude. Plusieurs vaisseaux indiens furent coulés à fond , et il y eut beaucoup de Maures tués sans que les Portugais perdissent un seul homme. La flotte battue fut obligée de retourner à Calicut , et Jean de Nueva , content d'avoir montré au roi de Cananor la supériorité des forces européennes , revint triomphant à Lisbonne , sans avoir rien souffert de la guerre ni des flots.

Les relations de Cabral firent comprendre qu'il n'y avait point d'établissement à espérer dans les Indes autrement que par la force des armes. Le roi de Portugal se crut intéressé à soutenir son entreprise

pour l'honneur de sa nation, pour l'intérêt de sa religion, et plus encore sans doute pour l'accroissement de ses richesses et de sa puissance. Malgré les pertes que l'on avait essuyées, le profit l'avait emporté sur le dommage. Que ne pouvait-on pas espérer, si l'on prenait mieux ses mesures ? Cette raison était décisive. On résolut de faire partir, au mois de mars 1502, trois escadres ensemble, la première de dix vaisseaux commandée par Vasco de Gama ; car il semblait que la gloire de conquérir les Indes, comme celle de les découvrir, fût attachée à ce nom ; la seconde, de cinq vaisseaux sous Vincent Sodre, pour nettoyer les côtes de Cochin et de Cananor, et veiller à l'entrée de la mer Rouge, de manière à empêcher les Turcs et les Maures de porter leur commerce aux Indes ; la troisième, de cinq vaisseaux encore sous Étienne de Gama : ce qui composait une flotte de vingt voiles qui devait reconnaître Vasco de Gama pour amiral.

Après avoir reçu l'étendard de la foi dans l'église cathédrale de Lisbonne, avec le titre d'amiral des mers d'Orient, Gama partit le deuxième jour de mars, à la tête des deux premières escadres, parce que la troisième ne put mettre à la voile que le premier de mai. Il avait à bord les ambassadeurs de Cochin et de Cananor, que le roi de Portugal renvoyait comblés d'honneurs et de présens. Près du cap Vert, il rencontra une cara-

velle portugaise qui revenait de la Mina, chargée d'or. C'était une preuve des progrès du commerce de cette nation sur les côtes d'Afrique. Les ambassadeurs indiens en témoignèrent leur surprise. L'ambassadeur de Venise en Portugal leur avait assuré que, sans le secours des Vénitiens, le Portugal était à peine en état de mettre quelques vaisseaux en mer. Ce langage était un effet de leur jalousie, depuis qu'ils voyaient le commerce des Indes par la voie du Caire près d'être perdu pour Venise.

La flotte ayant doublé le cap de Bonne-Espérance et passé les courans, Gama prit la route de Sofala avec quatre de ses moindres vaisseaux, tandis que le reste allait directement à Mozambique. Il devait, suivant les ordres du roi, observer la situation de Sofala, reconnaître le pays et les mines, et choisir un lieu commode pour y élever un fort. Le roi de Sofala ne lui fit point acheter trop cher son amitié, et la liberté d'établir un comptoir dans sa capitale. On trouva les mêmes facilités à Mozambique, malgré l'aversion que le prince avait marquée pour les Portugais dans leur premier voyage. On y établit aussi un comptoir dont la destination était de fournir aux flottes portugaises des provisions à leur passage.

L'amiral se rendit ensuite à Quilloa, dans le dessein de punir Ibrahim, roi de cette contrée, de la mauvaise réception qu'il avait faite à Cabral,

et de le rendre tributaire des Portugais. Ibrahim, pressé par la crainte d'une puissance supérieure, se rendit à bord du vaisseau amiral. Là, on lui déclara qu'il allait perdre sa liberté s'il ne s'engageait à payer tous les ans deux mille méticaux¹ d'or. Le roi captif le promit et donna pour otage un riche Maure. Dès qu'il fut rentré dans sa capitale, il refusa de payer, persuadé que le Maure paierait plutôt que de rester prisonnier : ce qui arriva en effet. Étienne de Gama joignit la flotte avec la troisième escadre, et Vasco partit pour Mélinde à la tête de toutes ses forces. Il se saisit sur la route de plusieurs vaisseaux maures.

Mais une prise plus considérable l'attendait sur la côte de l'Inde près du mont Déli, au septentrion de Cananor. Il rencontra un gros bâtiment nommé *Méri*, qui appartenait au soudan d'Égypte, chargé de marchandises précieuses et d'un grand nombre de Maures de la première distinction qui allaient en pèlerinage à la Mecque. Il s'en rendit maître après une vigoureuse résistance, et s'empara des trésors destinés au tombeau du prophète. Le reste du butin fut abandonné aux matelots. Ensuite Étienne Gama fit mettre le feu au bâtiment, et par une résolution désespérée, les Maures, au nombre de trois cents, aimèrent mieux s'y laisser

¹ Deux mille ducats.

brûler, en continuant de se défendre contre le fer et la flamme, que de passer sur les vaisseaux du vainqueur.

Après cette sanglante expédition, l'amiral, étant arrivé à Cananor, fit dire au roi qu'il désirait lui parler. Cette prière, précédée du bruit de sa victoire, et soutenue d'une flotte puissante, pouvait passer pour un ordre, et c'est alors que les monarques de l'Inde durent s'apercevoir que les Maures ne les avaient guère trompés en leur faisant envisager les Portugais comme des hôtes dangereux, qui ne venaient reconnaître le pays que pour s'en rendre les maîtres. Le roi de Cananor, plutôt que de se rendre sur la flotte de Gama, aima mieux faire construire un pont qui s'étendit fort loin sur l'eau. A l'extrémité était une salle magnifiquement ornée : c'était le lieu de l'entrevue. Le prince y arriva escorté de mille naïres, au son des trompettes et des instrumens, comme si l'appareil de sa vaine grandeur n'eût pas dû faire mieux voir la faiblesse de sa démarche au lieu de la déguiser. L'amiral descendit sur le pont au bruit de son artillerie, qui annonçait une puissance plus réelle. Le prince indien s'avança au-devant de lui, jusqu'à la porte de la salle, et l'embrassa. Tous deux s'assirent, et le résultat de cette conférence fut un traité d'amitié et de commerce, et l'établissement d'un comptoir à Cananor. Les

Portugais se défirent dans le pays d'une partie de leurs marchandises, et partirent pour Calicut.

La renommée les y avait devancés. Elle avait appris au zamorin l'arrivée et les forces de ces marchands guerriers, dont il connaissait la valeur, et dont il devait craindre le ressentiment. Cependant il ne les croyait pas si proches de ses côtes, et Gama, en arrivant à la vue de la ville, se saisit de plusieurs pares, et d'environ cinquante Malabares, qui n'avaient pris aucune précaution contre une surprise. Il suspendit les hostilités pour attendre si le zamorin donnerait quelque marque de soumission ou de repentir. Bientôt on vit arriver une barque qui portait un religieux franciscain. C'était un Maure déguisé sous cet habit, qui venait traiter avec l'amiral de la part du zamorin, sur l'établissement du commerce à Calicut. Gama répondit qu'il pourrait penser à cette proposition lorsqu'il aurait reçu du zamorin une juste satisfaction pour la mort du facteur Correa, et pour la perte des marchandises pillées dans le comptoir.

Trois jours se passèrent en messages inutiles. Alors l'amiral fit déclarer au zamorin qu'il ne lui donnait que jusqu'à midi pour se déterminer, et que si dans cet espace de temps il ne recevait pas une réponse satisfaisante, il emploierait contre lui le fer et le feu; et s'étant fait apporter une hor-

loge à sable, il répéta au Maure qu'il chargeait de ses ordres, que, dès que cet instrument aurait fait tel nombre de révolutions, il exécuterait infailliblement ce qu'il venait de déclarer.

Jamais, depuis que le monde s'était vu soulagé du poids de la puissance romaine, on n'avait affecté avec les souverains cette hauteur impérieuse. Le sable de Gama rappelait le cercle tracé par la baguette de Popilius. Mais combien les destinées des empires tiennent au progrès des connaissances humaines ! Il fallait absolument que le Napolitain Goya de Melphi découvrit une propriété encore inexplicable de l'aiguille aimantée, et que l'Allemand Shwartz trouvât le secret de la poudre inflammable, pour que des marchands d'un petit royaume d'Occident, traversant des mers immenses, vinssent braver, sur les rivages de l'Inde, un des plus puissans monarques de ces contrées, qui avaient échappé à l'ambition d'Alexandre et à la tyrannie de Rome.

Le zamorin eut la dangereuse fermeté de ne faire aucune réponse. Le terme expira. Vasco fit tirer un coup de canon : c'était le signal annoncé pour tous ses capitaines, et les cinquante Malabares qu'on avait distribués sur chaque bord furent pendus au même moment, représailles sanglantes de cinquante Portugais tués dans le comptoir. On leur coupa les pieds et les mains, qui furent envoyés

au rivage, dans un pare gardé par deux chaloupes, avec une lettre écrite en arabe pour le zamorin. L'amiral lui déclarait que c'était de cette manière qu'il avait résolu de le récompenser de toutes ses trahisons et de ses infidélités ; et que, à l'égard des marchandises qui appartenaient au Portugal, il avait mille moyens de les recouvrer au centuple. Après cette déclaration, il fit avancer pendant la nuit, trois de ses vaisseaux près du rivage, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, l'artillerie fit un feu terrible sur la ville. Quantité de maisons furent abattues, et le palais fut réduit en cendres. Gama, satisfait de cette première vengeance, laissa Vincent Sodre avec six vaisseaux pour donner la chasse aux vaisseaux maures, et prit la route de Cochin.

Il y retrouva la même affection pour le nom portugais, dans le roi Trimumpara. On conclut un traité d'alliance qui fut cimenté par des présents mutuels. On donna au facteur portugais une maison qui devait servir de comptoir, et le prix des épices fut réglé. Cependant le zamorin éclatait en menaces contre le roi de Cochin, et jurait d'en tirer vengeance après le départ des Portugais. Le roi de Cochin, de son côté, jurait qu'il perdrait sa couronne plutôt que d'abandonner ses nouveaux alliés. Gama l'assura que le zamorin serait bientôt assez occupé lui-même de sa propre défense pour ne pas songer à former d'entreprise contre

Cochin , et mit à la voile pour retourner en Europe.

Il rencontra près de Padérane la flotte de Calicut, qui se présentait pour lui couper le passage. On combattit avec furie ; mais l'ascendant ordinaire des armes européennes décida bientôt de la victoire. Les vaisseaux indiens foudroyés par l'artillerie se dispersèrent, et les Portugais, s'élançant à l'abordage sur les navires qu'ils pouvaient accrocher, parurent aussi terribles que leurs foudres. Les Indiens épouvantés se précipitaient dans les flots où les coups de fusil les atteignaient sans peine. Il en périt un grand nombre. Deux bâtimens chargés de porcelaine , d'étoffe de la Chine, de vases de vermeil et d'autres marchandises précieuses, furent pris, dépouillés de leurs richesses et brûlés. On distingua dans le butin une statue d'or, du poids de soixante marcs. Ses yeux étaient deux émeraudes, et sur sa poitrine étincelait un gros rubis, qui jetait autant de lumière que le feu le plus ardent.

Gama continua sa route vers Cananor. Il y laissa trente-quatre hommes dans une grande maison que le roi leur donna pour comptoir, et le prix des épices fut réglé comme à Cochin. Sodre fut chargé par l'amiral de demeurer sur cette côte, pour secourir le roi de Cochin s'il y avait quelque apparence de guerre, et si la paix régnait de ce

côté-là, il avait ordre de croiser sur la mer Rouge, et de se saisir de tous les bâtimens qui faisaient voile de la Mecque aux Indes.

Le 20 décembre 1503, Gama partit avec treize vaisseaux pour retourner en Portugal. Il fut retardé par des vents contraires et par des tempêtes, et ne prit terre à Cascaës, que le premier septembre de l'année suivante. Un grand nombre de seigneurs portugais vinrent l'y recevoir, et lui composèrent un cortège jusqu'à la cour. On portait devant lui, dans un bassin d'argent, le tribut du roi de Quil-
loa. Le roi Emmanuel lui fit un accueil très honorable, et lui confirma le titre d'amiral des mers de l'Inde.

Après le départ de la flotte portugaise, le zamorin ne différa pas sa vengeance. Il rassembla une nombreuse armée à Panami, seize lieues au-dessus de Cochin. Trimumpara se vit abandonné de ses naïres, qui blâmaient son alliance avec les Portugais et la fidélité qu'il leur gardait. Cochin fut pris et brûlé. Le roi fugitif se retira dans l'île de Vaipi ou Vaypij ou Vaypen, adjacente à Cochin et mieux fortifiée, et y fut bientôt assiégé. Mais tandis qu'il s'y défendait, déjà s'avancait à son secours Alphonse d'Albuquerque, le plus célèbre des conquérans de l'Inde, parti de Lisbonne avec son frère François d'Albuquerque et Antoine de Saldanha, à la tête d'une escadre de neuf vaisseaux. Ce dernier devait

croiser à l'entrée de la mer Rouge, et les deux autres devaient revenir en Portugal avec leur cargaison. François d'Albuquerque arriva le premier aux Indes, et recueillit les débris de l'escadre de Vincent Sodre. Ce malheureux commandant avait fait naufrage sur les côtes d'Arabie, et avait péri avec tout son équipage. Tout changea de face à l'arrivée des Portugais. Le roi de Calicut fut défait et mis en fuite, sans qu'ils perdissent plus de quatre hommes, s'il en faut croire les historiens.

Une perte si légère prouve une si prodigieuse infériorité de la part des Indiens dans la science militaire et dans l'usage de l'artillerie, que pourtant ils connaissaient, et si peu de facilité à s'instruire par leurs défaites, que la gloire des vainqueurs en paraît un peu affaiblie, à moins qu'on n'aime mieux croire que les déclamateurs portugais honorés du nom d'historiens, aussi mauvais juges de la gloire que mauvais écrivains, ont cru devoir diminuer leurs pertes pour relever leurs triomphes.

Trimumpara, plein de reconnaissance, permit à ses alliés d'élever près de Cochin un fort qui fut nommé *San-Jago*. Il était commencé lorsque Alphonse d'Albuquerque arriva, brûlant d'impatience de se signaler à son tour. Il envoya cinq cents hommes, sur des vaisseaux pris au zamorin, assiéger et brûler la ville de Repelim, défendue par deux mille naïres. Lui-même marcha, avec peu de

monde, contre une autre ville située sur le bord de la mer. Mais s'étant trouvé enfermé entre une multitude d'Indiens qui sortirent de la ville assiégée, et trente-trois vaisseaux de Calicut qui survinrent pendant le combat, il était en danger de périr, si son frère, François d'Albuquerque, paraissant avec sa flotte, ne l'eût fort heureusement secouru. On fit un grand carnage des Indiens. A son retour, la flotte portugaise rencontra cinquante vaisseaux de Calicut, que sa seule artillerie mit en déroute.

Les deux Albuquerque partirent vers la fin de la saison. Alphonse d'Albuquerque revint à Lisbonne comblé de gloire et de richesses. Il présenta au roi quarante livres de grosses perles et quatre cents de petites. François d'Albuquerque périt avec toute son escadre, sans que l'on ait jamais eu aucune nouvelle de son naufrage.

D'un autre côté, Rui Lorenzo, séparé par la tempête de l'escadre d'Antoine Saldanha, le même qui donna son nom à la baie de Saldanha, près du cap de Bonne-Espérance, s'étant présenté devant Mombassa, battit avec sa seule chaloupe, montée de trente hommes, toute une flotte indienne, tua le fils du roi de Mombassa, et obligea ce prince de payer un tribut annuel de cent méticaux d'or. Tel était alors l'ascendant des Portugais, que leurs disgrâces même les conduisaient à des victoires. Ce

même Lorenzo rendit tributaire l'île de Brava sur la côte d'Ajan, prit et brûla plusieurs bâtimens maures et indiens.

Les défaites et les disgrâces n'avaient fait qu'irriter le zamorin sans l'abattre, et le départ des Albuquerque releva toutes ses espérances. Il appela sous ses enseignes tous les princes du Malabar. Ceux de Tanor¹, de Béspur², de Kotugan³, de Korlu⁴, et dix autres princes du même rang, se rendirent à ses ordres. Son armée de terre se trouva forte de cinquante mille hommes. Il en distribua quatre mille sur deux cent quatre-vingts paires, avec un grand nombre de canons qui devaient battre le nouveau fort des Portugais. Ses troupes de terre devaient forcer le passage d'une rivière qui sépare l'île de Vaypij du continent. Cette armée était commandée par Daring, son neveu et son héritier, et par Élankol, prince de Repelim. C'est avec ces forces que le zamorin se flattait d'accabler le roi de Cochin avant que le Portugal pût venir à son secours.

Édouard Pacheco, qu'Alphonse d'Albuquerque avait laissé pour la défense de Cochin, ne pouvait opposer à toute la puissance du zamorin qu'un

¹ *Tanour* ou *Tanoor*, sur la côte de l'Inde, à 10 degrés 48 minutes latitude nord, et à 20 milles au sud de Calicut.

² *Béspour* ou *Bespoor*, près de Calicut vers le sud.

³ *Kotougan* ou *Kotagoul*, à 24 milles au nord de Calicut.

⁴ *Korlou*, vraisemblablement *Korakill*, un peu au sud de Kotagoul.

vaisseau, deux caravelles et cent soixante Portugais, en y comprenant ceux du comptoir. Il pouvait y joindre, à la vérité, trente mille Indiens de Cochin; mais il aima mieux les laisser pour la défense de la ville, et se fiant à la fortune du Portugal et à la mer, il mit dans le vaisseau qui faisait sa principale force vingt-cinq Portugais, vingt-six dans une des caravelles et vingt-trois dans l'autre; il y joignit trois cents des plus braves Indiens de Cochin, chargea le reste de son monde de la défense du comptoir, et, se jetant dans une barque avec vingt-deux de ses plus vaillans soldats, il alla, sans perdre un instant, attaquer la flotte de Calicut. On serait tenté, en lisant le récit de ces combats, où la disproportion des forces est si étonnante, de les comparer aux combats de l'Arioste et de leur donner la même croyance. Mais ces événemens sont constatés par le rapport unanime des historiens, et plus encore par l'éclat que la puissance portugaise a jeté dans l'Asie pendant le seizième siècle.

La fortune des Portugais ne se démentit point. Pacheco, dans trois différens combats, coula à fond près de deux cents paires, et tua près de deux mille hommes; et, se rapprochant du rivage, il tourna son canon contre un corps de quinze mille hommes qui s'étaient rassemblés autour du zamorin, et qui furent aussitôt dissipés. Cependant le zamorin.

résolu de venger ses pertes, redoubla tous ses efforts pour forcer le passage de la rivière. Il n'y fut pas plus heureux qu'auparavant. L'infatigable Pacheco s'y était porté. Il y fit des prodiges de valeur. Ses habits étaient couverts de sang. Enfin le zamorin tenta une dernière attaque sur mer; mais jamais l'artillerie portugaise ne fut mieux servie. Elle mit en pièces huit châteaux mobiles que les Indiens avaient armés, hauts de quinze pieds, placés chacun sur deux barques, et remplis de soldats. Leurs débris flottant sur la mer achevèrent d'épouvanter les troupes de Calicut, et le zamorin fut réduit à suivre l'avis de ses bramines, qui lui conseillèrent d'entrer en composition avec le roi de Cochin.

Pacheco, dont le nom était devenu redoutable dans l'Inde, protégea le commerce de sa nation à Coulan, où les Maures cherchaient à le traverser. Il n'était point encore revenu de cette ville, lorsque Lope Soarez, à la tête d'une flotte de treize vaisseaux, arriva de Portugal, aux îles Anchedives, où il trouva Antoine de Saldanha et Rui Lorenzo qui s'étaient rejoints, et qui se radoubaient ensemble. Il les prit avec lui et alla canonner la ville de Calicut, dont la moitié fut ruinée, et ensevelit quinze mille habitans sous ses débris. Il se présenta ensuite devant Cochin, où la vue d'une si belle flotte fit oublier au fidèle Trimumpara tous les

dangers qu'il avait courus pour des alliés si puissans et si fidèles. Ce prince porta ses plaintes à l'amiral contre les habitans d'une ville voisine , fortifiée par le zamorin. C'était Cranganor, situé à quatre lieues de Cochin. Cranganor fut pris et brûlé, et la flotte qui le défendait fut détruite.

On voit que les victoires des Portugais étaient cruelles et destructives. Ils livraient aux flammes les villes et les vaisseaux qu'ils prenaient. Cette manière de faire la guerre semblait justifier ceux qui les avaient représentés d'abord comme des pirates armés pour piller ou pour détruire, et qui se déguisaient sous le titre de marchands. Cependant il est possible que, dans un pays étranger, détestés des Maures et suspects aux Indiens, forcés de recourir aux armes, et n'attendant aucun quartier de ceux qu'ils prétendaient soumettre, ils fussent obligés d'inspirer une terreur qui leur servait de rempart. Mais au fond les Portugais avaient-ils le droit de dire aux rois de l'Inde : « nous nous établissons dans vos États malgré vous ? » Non, sans doute. Ils ne pouvaient avoir d'autre droit que celui de la force, droit qui rend toujours odieux celui qui l'exerce, et qui oblige de recourir à la cruauté pour appuyer l'injustice.

Avant de partir pour le Portugal, Soarez et Pacheco réunis laissèrent à Cochin Manuel Tellez Barrato avec quatre vaisseaux pour garder le port

et défendre leur allié. Ils dirigèrent leur route sur Panami ou Paniani, ville appartenant au zamorin, et qu'ils voulaient détruire en passant; mais le vent les poussa dans une baie, où ils furent très surpris de trouver dix-sept vaisseaux tures, montés de quatre mille hommes et défendus par de l'artillerie. Rencontrer des ennemis, c'était alors, pour les Portugais, rencontrer des triomphes. La flotte barbare fut brûlée avec toute sa cargaison, et il périt quantité de Turcs par le fer et par le feu. Les Portugais, suivant le rapport des historiens, ne perdirent que trente-trois hommes. Il fallait que les Turcs, qui s'étaient fait redouter sur terre, n'entendissent pas les combats de mer mieux que les Indiens, ou que les Portugais fussent plus que des hommes.

Soarez et Pacheco remirent à la voile au commencement de janvier 1506, et rentrèrent dans le port de Lisbonne le 22 juillet. Ils ramenaient avec eux Diego Fernandez Pereyra, l'un des capitaines de la flotte précédente, et qui s'était signalé par la découverte de l'île de Socotora, où il mouilla l'ancre après avoir fait diverses prises sur la côte de Mélinde. On ne pouvait prodiguer trop de récompenses et d'honneurs à ces braves commandans, qui apportaient au Portugal autant de gloire que de richesses. Le roi Emmanuel honora particulièrement la valeur dans Pacheco. Il le fit asseoir près

de lui sous un dais, et, dans cette situation, il le fit porter avec lui dans l'église cathédrale de Lisbonne, au milieu de la foule et des applaudissemens du peuple. Mais, par un étrange effet de l'inconstance de la fortune et des faveurs royales, Pacheco fut arrêté peu de temps après, sans que l'histoire nous en apprenne la cause, et le vainqueur du zamorin mourut dans un cachot.

§ 3.

Avant les premières découvertes portugaises dont le tableau a passé sous les yeux du lecteur, le girofle des Moluques, la muscade de Banda, le sandal de Timor, le camphre de Bornéo, l'or de Sumatra et des îles chinoises Liou-Kiou, les gommes et les parfums avec les autres marchandises de Siam, de la Cochinchine, de la Chine et du Japon, arrivant au vaste entrepôt de Malacca, ville de la péninsule du même nom que l'on croit être l'ancienne Chersonèse d'Or, passaient de là par les mains des Arabes dans les ports de la mer Rouge, où les nations de l'Occident allaient les chercher. Calicut, Cambaye, Ormuz et Aden, qui étaient les canaux de ce commerce, lui devaient leur prospérité. D'Ormuz, dans l'île de Geret, les productions de l'Inde parvenaient aussi par le golfe Persique jusqu'à Basorah, où les caravanes les prenaient et les portaient à Trébisonde sur la mer Noire. Ce qui venait

par la mer Rouge se débarquait à Tor ou à Suez, à l'extrémité septentrionale du golfe Arabe, d'où les caravanes continuaient le transport jusqu'au Caire et Alexandrie, lieu de l'embarquement sur les vaisseaux européens, à ce point-là de la Méditerranée, comme Trébisonde l'était sur la mer Noire.

Les princes de l'Orient et surtout le sultan d'Égypte avaient donc un grand intérêt à contrarier les entreprises que les Portugais développaient dans l'Inde depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance. Tandis que les Maures et les Arabes luttaient contre les armes lusitaines, le sultan menaçait Jérusalem, et un moine ambassadeur arrivait à Rome, dans le but d'obtenir du pape, que Sa Sainteté commanderait au roi de Portugal de renoncer à l'Inde. Le souverain pontife envoya ce moine à Lisbonne, d'où il revint avec une réponse évasive. Le monarque du Tage assurait d'ailleurs le Saint-Père que les découvertes dont se plaignaient les infidèles devaient tourner au profit du catholicisme, et une telle perspective était bien propre à faire rejeter par le Vatican les demandes du monarque égyptien.

La cour de Portugal, animée par les succès et faisant de plus grands efforts à mesure qu'elle éprouvait plus d'obstacles et concevait de plus grandes espérances, mit en mer, dès le 5 mars 1507, vingt-

deux vaisseaux montés de quinze cents hommes de troupes régulières , sous le commandement de François d'Almeyde , qui partit le premier avec le titre de vice-roi des Indes. Il avait ordre de former des établissemens et de bâtir des forts pour la sûreté du commerce portugais sur toute la côte orientale d'Afrique , espace d'environ cinq cent cinquante lieues , depuis Mozambique , jusqu'au cap de Guardafui , à l'entrée de la mer Rouge , et formant la pointe la plus orientale de ce continent ¹. La flotte d'Almeyde fut dispersée par la tempête , et il n'en avait pu rassembler que huit vaisseaux lorsqu'il se présenta devant l'île de Quilloa. Il salua le port de quelques coups de canon ; mais , n'en recevant aucune réponse , il se détermina sur-le-champ à commencer les hostilités. Il prit terre avec cinq cents hommes , et livra la ville au pillage. Le roi Ibrahim avait gagné le continent avec sa femme et ses trésors. Les Portugais nommèrent un autre roi , et construisirent , dans l'espace de vingt jours , un fort , où ils laissèrent une garnison de cinq cent cinquante hommes , avec une caravelle et un brigantin , pour croiser continuellement sur la côte. Mombassa , qui reçut Almeyde à coups de canon , fut

¹ De Mozambique , en revenant par le sud-ouest au cap des Courans , on compte soixante-dix lieues de côte , et de ce cap à celui de Bonne-Espérance , trois cent quarante ; ensuite la côte tourne vers le nord en s'arrondissant un peu à l'ouest jusqu'au pays de Congo.

traitée encore plus rigoureusement. Elle fut pillée et brûlée jusqu'aux fondemens, ainsi que quelques vaisseaux de Cambaye qui étaient dans le port. Ces terribles expéditions répandirent la terreur devant la flotte portugaise. L'île d'Anchedive consentit à se laisser brider par un fort, où l'on mit une garnison de quatre-vingts hommes. On bâtit une citadelle dans le port même de Cananor. Onor, sur la côte du Malabar, fit quelque résistance et fut brûlé.

Une autre escadre de six vaisseaux, commandée par Pedro d'Annaya, s'était rendue à Sofala, pays célèbre par ses mines d'or. Le roi ne put s'opposer à l'établissement d'une forteresse; mais bientôt, impatient du joug qu'on lui imposait, il attaqua le fort à la tête de cinq mille Cafres. Il fut tué, et l'on mit à sa place son fils Soliman, qui promit d'être fidèle à l'alliance des Portugais.

Cependant l'infatigable zamorin rassemblait une nombreuse flotte, qui osa se présenter devant Cananor. Elle fut battue et dispersée. Les Maures, forcés de céder à la puissance portugaise, abandonnèrent enfin les côtes de Malabar et d'Ajan, dont ils avaient été long-temps les maîtres, où ils avaient même fondé plusieurs villes, telles que Magadoxo et Brava. Ils tournèrent à l'orient, et portèrent leur commerce vers le détroit de Malaca et vers les îles de la Sonde. Lorenzo, fils d'Almeyde, les poursuivit, avec neuf vaisseaux, sous un ciel

jusqu'alors inconnu aux Portugais. C'est alors qu'ils découvrirent l'île de Ceylan, l'ancienne Taprobane, nommée par les Arabes *Serendib*. Tant de succès étaient balancés par quelques disgrâces. L'air malsain de Sofala fit périr le commandant Annaya et la plupart de ceux de sa suite. La garnison de Quilloa, trop faible pour résister aux Maures, fut obligée d'abandonner l'île, après avoir rasé le fort. Mais Tristan de Cunha et le fameux Albuquerque s'approchaient avec de nouvelles forces, et les fondemens de la puissance portugaise dans les Indes allaient s'affermir sous leurs mains.

Ils partirent de Lisbonne, le 6 mars 1508, avec treize vaisseaux et treize cents hommes. Le vent les poussa jusqu'à la vue du cap Saint-Augustin, au Brésil. et, dans l'espace immense qu'ils eurent à traverser pour gagner le cap de Bonne-Espérance, Tristan de Cunha s'avança si fort vers le sud, que plusieurs de ses gens y périrent de froid. Il découvrit dans cette route les îles qui portent encore son nom. Mais la tempête y sépara ses vaisseaux, dont l'un, commandé par Rui Pereyra, mouilla heureusement à Matatanna, port de Madagascar, sous le tropique du Capricorne, sur la côte orientale de cette grande île, à vingt-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude méridionale.

Sur le bruit que Madagascar produisait une grande quantité d'épices. Tristan de Cunha y ar-

riva de Mozambique , où il avait rassemblé sa flotte. Mais , trouvant le commerce moins avantageux qu'il ne l'avait cru, il vogua vers Mélinde. Le roi de ce pays , toujours attaché aux Portugais , les engagea à tourner leurs armes contre le schah ou roi d'Oja, dont il avait à se plaindre. Oja n'est qu'à dix-sept lieues de Mélinde, dans la baie de Formose et au sud de Lamo. Tristan se présenta devant la ville avec six vaisseaux. Les Maures voulurent s'opposer au débarquement, et le fruit de leur résistance fut l'entière destruction de la ville , que les vainqueurs livrèrent au pillage et aux flammes. Brava, ville dans le voisinage d'Oja, et qui s'était révoltée (car les historiens donnent le nom de *révolte* aux efforts que faisaient les malheureux Indiens pour secouer le joug de leurs oppresseurs), Brava, prise une seconde fois par Albuquerque , éprouva toutes les horreurs où peuvent se porter des brigands victorieux. Le sang ruisselait dans les rues jonchées de cadavres. On coupait aux femmes les oreilles et les bras pour leur arracher plus promptement les ornemens d'or qu'elles portaient. La ville fut réduite en cendres. Ce sont les écrivains portugais qui donnent eux-mêmes ces affreux détails , et qui paraissent croire que ces cruautés étaient nécessaires. Mais on s'aperçoit aussi que la différence des religions leur inspirait pour les peuples de l'Inde ce mépris mêlé d'aversion qui

ne nous permet pas de regarder comme des hommes ceux qui n'ont pas la même croyance que nous : sentiment atroce qui conduit toujours à l'inhumanité, et que produit tous les forfaits, parce qu'on se croit dispensé de tous les devoirs.

Le schah de Lamo, instruit par ces terribles exemples, se soumit volontairement à un tribut annuel de six cents méticaux d'or. Cunha remit à la voile, et, remontant au-delà du cap de Guardafui, il rejoignit Alvaro Tellez, qui avait été écarté de la flotte avec six vaisseaux et s'était enrichi par la prise de cinq bâtimens maures. Ils attaquèrent ensemble et prirent l'île de Socotora sur la côte d'Éthiopie, à douze degrés de latitude nord, vis-à-vis le cap de Guardafui, île de vingt lieues de longueur sur neuf de largeur, à douze degrés quarante minutes de latitude nord; île coupée au centre par de hautes montagnes, et en partie stérile à cause des vents furieux qui dessèchent les plantes; île enfin à environ cinquante lieues de la côte d'Arabie et à trente de Guardafui, la pointe la plus orientale d'Afrique.

C'était là le terme de leur commission. L'île était habitée par des chrétiens qu'on nomme *jacobites*, qui suivaient le rit grec, ainsi que les chrétiens d'Abyssinie, et qui reconnaissaient le patriarche d'Alexandrie. Il y avait un fort et une garnison de quatre-vingts Maures mahométans. Il ne s'en sauva

qu'un, qui était aveugle, et qu'on trouva dans un puits. On lui demanda comment il avait pu y descendre. Il répondit : « Les aveugles ne voient que le chemin de la liberté. » Cette réponse lui valut la vie. Les Portugais étaient quelquefois capables de clémence. A la prise d'Oja, un jeune Maure poursuivi dans les bois avec sa maîtresse, qui n'avait pas voulu se séparer de lui, se retourna vers ceux qui le pressaient, et, l'embrassant d'une main, il se préparait à combattre de l'autre. Silveyra, officier portugais, touché de ce spectacle, leur laissa la vie et la liberté. « A Dieu ne plaise, dit-il, que mon épée coupe des liens si tendres ! » Paroles où l'on pouvait reconnaître une nation qui mêlait la galanterie à la fureur guerrière.

Après la conquête de Socotora, Alphonse de Noronha demeura pour commander dans le fort, avec une garnison de cent hommes. Cunha partit pour les Indes, et Albuquerque pour la côte d'Arabie. Ce dernier avait sept vaisseaux et quatre cent soixante hommes. C'est avec cette petite flotte que, après avoir pris et pillé plusieurs villes du royaume qui tire son nom de l'île d'Ormuz, il osa former le projet de se rendre maître de la capitale du même nom, défendue par trente mille hommes et par quatre cents vaisseaux. Ormuz était depuis longtemps une dépendance de la couronne de Perse, et ses rois en étaient tributaires. Elle est située à

l'entrée du golfe Persique : son port est célèbre et fréquenté. Seyfeddin y régnait alors, et son ministre Kojahattar ne manquait ni de talens ni de fermeté. L'audacieux Albuquerque alla d'abord jeter l'ancre au milieu des plus gros vaisseaux d'Ormuz, en faisant une décharge de toute son artillerie. Le rivage fut aussitôt couvert d'une multitude d'hommes; l'amiral portugais envoya quelques-uns de ses gens vers le bâtiment le plus considérable de la flotte, qui paraissait porter l'amiral.

Le capitaine du vaisseau consentit à venir apprendre les intentions des Portugais. Albuquerque lui déclara qu'il avait ordre du roi son maître de prendre le roi d'Ormuz sous sa protection, et de lui accorder la permission d'exercer le commerce dans ces mers, à condition qu'il promît de payer tribut au roi de Portugal; mais que, s'il balançait sur cette proposition, il devait s'attendre à toutes les extrémités d'une sanglante guerre. C'est à ce point que les prospérités des Portugais avaient changé leur langage. C'étaient eux d'abord qui demandaient aux rois de l'Inde la permission de commercer dans leurs États. A présent, c'est un sujet du roi de Portugal qui permet au roi d'Ormuz de faire le commerce dans les mers qui environnent son ile, et qui lui impose un tribut, comme autrefois Rome permettait aux rois de régner chez eux, à condition qu'ils lui seraient sou-

mis. Les Portugais combattaient avec le fer et le feu : la mer était teinte de sang. Trente bâtimens enflammés , formant un épouvantable incendie , éclairaient au loin toute la côte , et montraient, sur le rivage et sur les murs de la ville , la foule des habitans d'Ormuz , qui , à la vue de leur désastre , se livraient à la consternation et au désespoir. Les Portugais n'avaient perdu que dix hommes. Le ministre envoya demander la paix , se soumit à payer un tribut annuel de quinze mille scharâfâns , et accorda du terrain pour bâtir un fort.

Mais Albuquerque, trop supérieur à ses ennemis, en trouva de plus dangereux dans les compagnons de ses victoires. Le commandement du fort que l'on élevait fut un objet de jalousie et de discorde parmi ses capitaines. L'adroit Kojahattar, instruit de ces dispositions, sut en profiter habilement. Ses profusions lui attachèrent quelques soldats portugais, dont l'un, qui était fondeur, lui fit quelques pièces de canon , et corrompirent trois capitaines, qui se séparèrent d'Albuquerque, sous prétexte qu'il s'obstinait à bâtir un fort qu'il était impossible de conserver : le mécontentement gagna les officiers et les soldats. Au milieu de tant de contradictions , l'intrépide Albuquerque dispersait un corps auxiliaire, qu'un petit souverain d'un canton de la Perse envoyait au roi d'Ormuz. Il pillait et brûlait les villes de Keishom et de Ca-

layat; il prenait la ville de Mascate, dont il ruina le commerce pour le transporter à Ormuz. Il allait lui-même porter des provisions à la garnison de Socotora pressée par la disette, et ces provisions étaient autant de prises faites sur les vaisseaux ennemis. Enfin, de retour devant Ormuz, il tenta de l'emporter; mais il avait trop peu de forces. Il eut le chagrin de voir le fort qu'il avait commencé, fini par Kojahattar, servir contre les Portugais. Il tua beaucoup de monde aux ennemis; mais il fallut renoncer à son entreprise.

Cependant un nouvel adversaire menaçait les Portugais. De tous les princes dont le commerce était traversé ou ruiné par les nouveaux conquérans de l'Inde, le plus intéressé à les combattre était le soudan d'Égypte dont nous avons déjà parlé. L'amiral d'Égypte avait mis en mer une flotte régulière de douze vaisseaux, montés de quinze cents hommes, et bien autrement redoutables que tous les petits bâtimens des rois de l'Afrique et de l'Inde. Le bois qui avait servi à la construction de cette flotte avait été coupé dans les montagnes de Dalmatie, du consentement des Vénitiens, qui, de tout temps attachés au commerce de l'Égypte, regardaient les Portugais comme leurs véritables ennemis, et les Égyptiens comme leurs alliés, tant l'intérêt est plus puissant que la religion pour unir ou séparer les hommes!

La flotte d'Égypte fit voile vers Diu, où Malekazz commandait pour le roi de Cambaye, allié des Portugais, mais allié infidèle et très malintentionné. Lorenzo, fils du vice-roi Almeyde, qui avait reçu de son père une très sévère réprimande pour n'avoir pas attaqué une flotte du zamorin près de Dabul, dans un lieu qui avait paru peu favorable, impatient de réparer sa faute, combattit avec fureur pendant un jour et une nuit. Mais Malekazz étant sorti tout à coup du port de Diu avec une flotte nombreuse, mit le désordre dans celle des Portugais; Lorenzo fut tué et son vaisseau coulé à fond. La perte des ennemis était bien plus considérable; mais la disgrâce de Lorenzo faisait voir que les Portugais n'étaient pas invincibles, et l'on avait été forcé de se retirer vers Cochin. C'était l'ouvrage du Maure Malekazz, qui, né dans l'esclavage, était parvenu au rang de commandant de Diu. Ce Maure avait du courage et de l'habileté, et fut un des plus dangereux ennemis des Portugais.

Almeyde apprit la mort de son fils avec fermeté, et le vengea avec barbarie. Il recevait dans le même moment un renfort de Lisbonne. Une flotte de dix-sept vaisseaux venait d'entrer dans la mer des Indes. A la tête de ces forces, le vice-roi vint assiéger Daboul, une des villes les plus renommées de la côte de Malabar, et qui appar-

tenait au roi de Décan. Elle fut emportée d'assaut et abandonnée à la fureur du soldat. Tout fut passé au fil de l'épée, et la ville et les bâtimens qui étaient dans le port, furent la proie des flammes. Almeyde, vainqueur et poursuivant sa vengeance, vint attaquer devant Din la flotte égyptienne réunie avec les vaisseaux de Malekazz. Rien ne put résister à l'impétuosité des Portugais; le carnage fut sans bornes et le butin inappréciable.

Quoique la flotte du roi de Cambaye n'eût agi que par ses ordres et par ceux de Malekazz, cependant le vice-roi, qui ne voulait pas grossir le nombre des ennemis du Portugal, se contenta du désaveu et des soumissions de ce prince et de son ministre. Ce dernier avait eu la précaution politique de ne pas se trouver au combat, et envoya même complimenter le vainqueur, assurant qu'il n'avait pas été le maître de séparer sa flotte de celle du soudan d'Égypte. On renouvela le traité. Le royaume de Chaul, entre Cambaye et Cochin, se soumit aussi volontairement à payer un tribut au Portugal.

Almeyde, en prenant Daboul et en battant le soudan d'Égypte, s'était emparé d'une gloire qui devait légitimement appartenir à son successeur. La flotte qui était venue se joindre à lui portait l'ordre de remettre le commandement entre les mains

d'Albuquerque, nommé vice-roi des Indes. Mais Almeyde ne voulut céder à personne le soin de venger son fils, et donna le dangereux exemple de retenir le commandement au-delà du terme prescrit, exemple qui ne fut que trop imité par la suite, et qui causa plus d'une fois de funestes querelles. Almeyde alla plus loin. Albuquerque réclamant ses droits avec la hauteur qui lui était naturelle, il osa le faire arrêter et l'envoyer prisonnier à Cananor. Le fier Albuquerque fut mis dans les fers, humiliation qui fut, il est vrai, de courte durée.

Almeyde était parti de Cochin après que Ferdinand de Coutinno, venu du Portugal avec treize vaisseaux et des pouvoirs extraordinaires, eut établi Albuquerque dans la place de vice-roi. Au moment de son départ, les magiciens du pays lui déclarèrent qu'il ne passerait pas le cap de Bonne-Espérance. Il le passa pourtant; mais, ayant relâché à la baie de Saldanha qui en est à peu de distance, il prit querelle avec quelques nègres du pays et fut tué.

Nous voici à l'époque des plus grandes conquêtes et des plus considérables établissemens des Portugais. Albuquerque se voyait à la tête de la flotte la plus puissante qui eût encore paru dans ces mers avec le pavillon de Portugal. Il avait trente vaisseaux chargés de dix-huit cents hommes et d'une multitude d'Indiens que l'espoir du pillage

avait attirés sous ses enseignes. Albuquerque, qui n'avait pas oublié ses ressentimens contre le zamorin, tourna d'abord ses armes contre Calicut. La ville fut prise, et les vainqueurs y mirent le feu. Mais le vice-roi ayant reçu deux blessures dangereuses et perdu son lieutenant Coutinno, les Portugais, qui d'ailleurs avaient éprouvé une vigoureuse résistance, furent obligés de retourner à Cochin.

On croyait qu'Albuquerque, dès qu'il serait guéri de ses blessures, courrait achever la conquête de Calicut. Mais un pirate, nommé Timoja, lui inspira d'autres desseins. Il lui fit une telle peinture des richesses de Goa, que l'avidité l'emporta sur la vengeance. Tikuori ou Goa est une île d'environ neuf lieues de tour dans la partie occidentale de la presqu'île de l'Inde, en deçà du Gange, sur la côte du Canara, vers le seizième degré de latitude nord, et le soixante-douzième de longitude orientale, entre le Malabar et Bombay. L'eau y est excellente, l'air fort sain, le terroir agréable et fertile. Elle avait été prise par les conquérans mogols qui avaient rebâti la capitale. Tous ces pays, soumis au commencement du quinzième siècle par les Tartares venus du nord, avaient secoué le joug et s'étaient partagés en souverainetés particulières. Goa est une dépendance du royaume que les Indiens nommaient Vissapour, et que les Mogols

avaient nommé *Décan*. Albuquerque s'en rendit maître, et en fit le boulevard de la domination portugaise. Le butin fut immense : on fit main-basse sur tous les Maures de l'île. Le vice-roi fit jeter les fondemens d'un fort qu'il appela *Manuel*. Il reçut des ambassadeurs de tous les princes alliés du Portugal, et fit battre de la monnaie de cuivre et d'argent. Quatre cents Portugais demeurèrent attachés à la défense du fort, avec cinq mille Indiens, commandés par Timoja, qui avait contribué à la prise de la ville.

Une conquête non moins importante fut celle de Malaca, dans l'ancienne Chersonèse d'Or, vis-à-vis l'île de Sumatra, à deux degrés de latitude nord. C'était le plus grand marché de l'Inde. Son port était toujours rempli d'une multitude de vaisseaux. La ville, bâtie par des pêcheurs et d'abord tributaire de Siam, avait été depuis habitée par des montagnards nommés *Malayens*. Mohammed, prince maure, y régnait, et le roi de Pahang lui avait fourni de puissans secours. Les Portugais n'avaient point encore rencontré de résistance plus opiniâtre, ni fait de conquête qui leur eût coûté davantage. Jamais aussi ils ne versèrent plus de sang. Le massacre dura neuf jours, jusqu'à ce qu'il ne restât pas un seul Maure dans la ville. Il fallut la repeupler d'étrangers et de Malayens. On y bâtit une église et un fort nommé *Hermosa*. Le roi s'était retiré,

avec sa famille, dans des bois impénétrables, dont le pays est couvert.

Albuquerque fut alors au faîte de la grandeur. Les rois de Siam, de Pégou, de Narsingue, de Visapour, recherchèrent son alliance. Le zamorin consentit à laisser bâtir un fort qui devait dominer Calicut. Les lieutenans du vice-roi découvraient dans le même temps les Moluques. Lui-même conduisit dans la mer Rouge la première flotte portugaise qui eût encore passé le détroit de Bab-el-Mandeb. Il échoua, il est vrai, devant Aden; mais, s'étant présenté devant Ormuz, il trouva que la terreur de son nom lui avait tout soumis par avance. Le roi d'Ormuz renouvela le traité qui mettait son pays sous la protection du Portugal. On rendit aux Portugais le fort qu'ils avaient commencé et qu'ils achevèrent. Albuquerque força le roi d'Ormuz de lui donner en outre l'artillerie de sa capitale pour défendre le fort. Il reçut, avec toute la pompe d'un souverain, les ambassadeurs d'Ismael, roi de Perse, qui lui envoyait des présents.

Mais au milieu de tant de gloire et de prospérités, sa santé, altérée par les fatigues, s'affaiblissait de jour en jour. Des ordres de sa cour qui, pour toute récompense de ses services, le rappelaient à Lisbonne et lui donnaient un successeur, lui portèrent une atteinte plus dangereuse que ses

maladies. Il reçut ces ordres comme il retournait dans l'Inde pour y rétablir sa santé. Il se permit à peine quelques plaintes; mais, étouffant la douleur qui les lui arrachait, il tomba dans une profonde mélancolie dont il ne sortit que pour rendre le dernier soupir, en arrivant à Goa, le 16 décembre 1515. Il était dans la soixante-troisième année de son âge. Les Portugais n'avaient point eu dans l'Inde de commandant qui eût fait de si grandes choses, et depuis ils n'en eurent point qui l'égalât.

Le gouvernement d'Albuquerque avait été l'époque où la puissance portugaise était montée à son comble. Après sa mort, la décadence se fit sentir. Il n'était pas possible que tant de richesses n'alumassent la cupidité, et que tant d'élévation ne produisît l'orgueil et la tyrannie. Les cruautés et le brigandage des commandans et des soldats rendirent le nom portugais odieux sur toutes ces côtes. Les révoltes furent fréquentes, et les Indiens furent quelquefois vengés. Les Portugais furent battus dans l'île de Java. Ils manquèrent encore Aden et Gedda dans la mer Rouge. Ils échouèrent plusieurs fois devant Diu. Ils se virent assiégés dans Goa et dans Malaca, par les habitans que leur tyrannie avait soulevés.

Cependant ils n'avaient rien perdu de leur activité entreprenante. Édouard Coëlho et Perez d'An-

drada pénétrèrent dans les mers de l'Asie, l'un jusqu'à Siam, et l'autre jusqu'à Canton, port de la Chine. Mais ayant osé braver à Canton les ordres de l'empereur avec une imprudence inexcusable, ayant même poussé l'arrogance jusqu'à faire élever une potence dans l'île de Tamù, vis-à-vis Canton, les Portugais furent tous massacrés. Ils furent chassés de Calicut par le zamorin, et obligés de démolir eux-mêmes leur fort et de l'abandonner. Attaqués à la fois dans toutes leurs possessions, ils étaient souvent réduits aux plus déplorables extrémités; mais ils soutenaient et réparaient même avec une intrépidité admirable les disgrâces que leur attiraient leur orgueil et leur avarice. L'esprit de découverte et de conquête subsistait encore, et mêlant l'héroïsme au brigandage, il s'étendait du fond de la mer Rouge, où l'on soumettait les îles de Mazua et de Dalaka, jusqu'au détroit de la Sonde, à l'extrémité de l'océan Indien, où l'on subjuguait Java (aujourd'hui Batavia); il apercevait la grande île de Bornéo; de là, passant le détroit de Macassar, il conduisait les Portugais depuis l'île de Célèbes jusqu'au vaste archipel des Philippines, où il leur montrait Mindanao. Il n'y avait plus qu'un pas à faire jusqu'aux îles du Japon pour avoir embrassé toute l'Asie et parcouru les mers qui baignent cette vaste partie du monde à l'ouest, au sud et à l'est. Antoine de Mota et Antoine de

Peixoto , faisant voile vers la Chine en 1442, furent jetés par la tempête dans l'île de Nison, nommée par les Chinois Jepucem, d'où les Européens ont formé le nom de *Japon*.

Ce fut là le terme des découvertes des Européens du côté de l'Orient. Vers cette époque de 1540, les Portugais dominaient par le commerce et par les armes sur quatre mille lieues de côtes, depuis le cap de Bonne-Espérance, au sud de l'Afrique, jusqu'au cap de Lingpò à l'extrémité orientale de l'Asie, sans y comprendre la mer Rouge et le golfe Persique, où ils avaient le fort de Mékram et Ormuz. Leurs principaux établissemens étaient la Mina, Sofala, Mombassa et Mozambique, sur la côte d'Afrique. Bazaïm eut Diu dans le royaume de Cambaye, et, de là jusqu'au cap Comorin, Goa, Cochin, Cananor, Coulan; depuis ce cap, sur la rive opposée en remontant la côte de Coromandel, ils avaient Négapatan, Méliapour et Masulipatan; de là, en descendant vers l'entrée du golfe de Bengale, ils avaient Malaca; plus loin, au-delà du détroit de la Sonde, Timor; enfin Macao, qu'ils bâtirent dans une petite île de la baie de Canton, à l'entrée de la Chine. Ils tiraient la cannelle de Ceylan, où ils avaient bâti un fort à Colombo, dont le roi leur payait un riche tribut. Ils disputaient les Moluques aux Espagnols qui étaient venus par le sud-ouest¹.

¹ Nous rendrons compte bientôt de cette nouvelle route ouverte

Ils tiraient le girofle de Ternate et de Tidor. On conceit facilement quelles richesses le roi de Portugal puisait dans ces nombreuses possessions, et quels gains immenses procuraient aux commandans des vaisseaux les prises continuelles que l'on faisait dans toute l'étendue de ces mers où régnait leur pavillon. Mais cette vaste puissance fut détruite presque aussi promptement qu'elle avait été formée. La domination tyrannique des Portugais et la haine qu'elle inspirait fournirent aux nations rivales, à qui la route d'Europe aux Indes devint bientôt familière, les moyens de s'élever sur les ruines des premiers conquérans.

Cependant, pour ne rien omettre de ce qui peut intéresser la gloire des Portugais, il faut dire un mot des deux sièges de Diu, qui appartiennent à peu près à l'époque où nous nous sommes arrêtés, et de la confédération des puissances de l'Inde, dissipée par le courage et les talens d'Ataïde. Ce furent là les derniers triomphes des Portugais.

Bandour, roi de Cambaye, ayant eu besoin des secours des Portugais contre les Mogols de Déli, leur avait enfin accordé la permission de bâtir un fort à Diu. Dès qu'ils furent en possession du fort, ils devinrent bientôt maîtres de la ville, qu'ils trouvèrent si bien fortifiée, qu'ils n'eurent que très

aux Espagnols par un Portugais aussi célèbre que Gama, Ferdinand Magallanes ou Magellan.

peu de chose à y faire pour la rendre un des plus fermes remparts de leur puissance. Bandour, fatigué de leur joug, appela les Turcs qui, se rendant de plus en plus redoutables, venaient de conquérir l'Égypte et de mettre fin à la domination des mameluks. Maîtres de ce pays, ils avaient un intérêt direct à combattre les Portugais, qui ruinaient le commerce que le Caire entretenait avec les Indes par l'isthme de Suez et le golfe Arabe. En 1558, Soliman, bacha, partit de Suez avec une flotte de soixante-seize bâtimens, et parcourut dans toute sa longueur ce golfe dangereux et resserré qui s'étend entre l'Égypte et l'Arabie, depuis Suez jusqu'au détroit nommé en arabe *Babel-Mandeb*, ou *Portes des Pleurs* ; nom qui prouve l'idée terrible que l'on avait de cette mer remplie d'écueils, de bas-fonds et de bancs de sable. Soliman s'empara de la ville d'Aden, située à la pointe de l'Arabie, et que l'on peut appeler la clef de la mer Rouge. La navigation est si difficile dans cette mer, qui n'a pas plus de cent lieues dans sa plus grande largeur, qu'on ne peut faire voile la nuit qu'au milieu du golfe. Il faut une attention continuelle pour suivre le canal propre au roulis, et le pilote avertit par des cris du changement qu'il faut faire à la manœuvre. Il y a deux sortes de pilotes pour cette mer : les uns accoutumés à la navigation du milieu qui est la route pour sortir du golfe ;

les autres accoutumés à conduire les vaisseaux qui reviennent de l'Océan et qui prennent entre les bancs de sable. On les nomme *robans*, du mot arabe *ruban*, qui signifie *pilote*. Ils sont excellens nageurs. Dans plusieurs endroits où la mauvaise qualité du fond ne permet pas de jeter l'ancre, ils plongent hardiment pour fixer une galère entre les bancs, et les instrumens ne leur manquent point pour cette opération.

Bientôt Diu se vit assiégé d'un côté par la flotte turque, et de l'autre par l'armée du roi de Cambaye, que commandait Kojah Zaffar, Maure de beaucoup de courage et d'esprit, qui, ayant servi chez les Portugais, tournait contre eux les leçons qu'il en avait reçues. Le siège fut poussé avec la dernière vigueur. Les Portugais, craignant quelque trahison de la part des habitans de la ville, l'avaient abandonnée, et s'étaient bornés à la défense du château et du fort. Ils étaient en petit nombre, mais déterminés à mourir plutôt que de se rendre; et Diego Silveyra, leur gouverneur, valait lui seul une armée. Il joignait à la bravoure, qui était commune alors à tous les Portugais, des vertus qui semblaient leur être étrangères, le désintéressement et l'humanité. Les historiens conviennent qu'il fit tout ce qu'il était possible de faire dans un temps où l'attaque et la défense des places n'étaient pas à beaucoup près aussi perfectionnées qu'aujourd'hui.

La valeur et l'impétuosité servaient beaucoup plus que l'adresse. Sorties continuelles qui troublaient les assiégeans, et leur coûtaient beaucoup de monde; inventions diverses pour brûler les machines que l'on joignait encore à l'artillerie; promptitude à réparer les brèches et à former de nouveaux remparts : tout fut employé par les assiégés pendant deux mois que dura le siège.

Les Portugais se signalèrent par quantité de ces actions étonnantes que l'on admire et qu'on oublie, mais que les historiens conservent quelquefois comme des témoignages de ce que peut l'homme quand le danger et le désespoir lui donnent des forces que lui-même ne soupçonnait pas. Un Portugais, nommé Pentendo, était sorti du combat avec une blessure; on y mettait le premier appareil. Il entend le bruit d'une nouvelle attaque; il s'arrache des mains du chirurgien, revole à l'ennemi, est encore blessé, revient se faire panser; mais, entendant que l'attaque recommence, il s'échappe de nouveau et reçoit une troisième blessure. Les femmes même se distinguèrent par leur intrépidité et leur constance. Elles se chargeaient de tous les travaux que la faiblesse de leur sexe leur permettait, afin de laisser aux hommes plus de liberté pour combattre. Soliman, furieux d'une si longue et si opiniâtre résistance, et alarmé d'ailleurs de l'arrivée prochaine d'une flotte portugaise

commandée par Noronha, résolut de tenter un assaut général. On se battit sur les remparts pendant quatre heures. Silveyra était partout : il commandait, il combattait, il animait les soldats par sa voix et par son exemple. Mais le gendre de Kojah Zaffar, qui dirigeait l'assaut, ayant été tué, les Turcs se retirèrent, et le lendemain Soliman mit à la voile. Il y a toute apparence que s'il avait su l'état où étaient les Portugais il n'aurait pas levé le siège. Il n'y avait plus ni poudre, ni balles, ni munitions. Les lances et les épées étaient brisées et hors d'état de servir. Il ne restait que quarante soldats qui pussent combattre. Les murs étaient ouverts en mille endroits, et dans cette déplorable extrémité la contenance du brave Silveyra ne changea pas un moment.

Il paraît que le départ précipité de Soliman fut surtout l'effet de la politique de Kojah Zaffar. Ce ministre de Cambaye était las de la tyrannie et des violences des Turcs, qui avaient pillé la ville de Diu, et affectaient de parler en maîtres. Il crut que le joug des Portugais serait plus doux ou moins durable et plus facile à secouer. Il fit rendre au bacha une lettre qui l'avertissait que la flotte portugaise serait le lendemain à la vue de Diu. Soliman effrayé se hâta de retourner à Aden, et de là à Constantinople, où il ne put éviter la disgrâce commune en cette cour aux généraux

malheureux ; il fut forcé de se donner la mort.

Silveyra fut rappelé en Portugal pour y recevoir des récompenses qui ne pouvaient jamais être proportionnées à ses services. Il avait sauvé le boulevard des Portugais dans l'Inde. Il fut reçu comme un héros ; il fut nommé vice-roi des Indes.

Mais le moment de la gloire précède de bien peu celui de l'envie. Elle attend à peine que le bruit des acclamations ait cessé pour faire entendre les murmures. On tourna contre Silveyra ce qui devait, plus que tout le reste, confirmer le choix qu'on faisait de lui. On lui fit un crime de sa bonté et de sa douceur. « Le poste de vice-roi est au-dessous de la bonté de Silveyra, » dit-on malignement au roi ; et Silveyra fut révoqué.

Le second siège de Diu, qui arriva sept ans après le premier, en 1545, fut beaucoup plus meurtrier, plus terrible, et non moins fertile en belles actions. C'était l'intrépide Cojah Zaffar qui commandait à ce siège, à la tête des troupes de Cambaye. Après avoir éloigné les Turcs, il se flattait de chasser les Portugais. Il pressait le siège avec furie, et le dirigeait avec habileté. Mascarénès, gouverneur de la place assiégée, avait sans cesse devant les yeux l'exemple de Silveyra, et acquit une gloire égale à la sienne. Zaffar, donnant ses ordres au milieu d'une attaque, fut tué d'un coup de canon qui lui enleva la tête et la main droite sur laquelle

il était appuyé. Son fils Rumikam, digne de succéder à son père et de le venger, poursuivit le siège avec opiniâtreté. Les assiégés furent réduits aux dernières horreurs de la disette. On se disputait les corbeaux qui venaient dévorer les cadavres. Enfin les Portugais, n'ayant plus que le désespoir pour défense, se portèrent en foule sur la brèche, hommes et femmes mêlés ensemble et armés de même, résolus de mourir en combattant. Un prêtre était au milieu d'eux, le crucifix à la main.

La nuit mit fin à cet effroyable assaut ; et peu de temps après le gouverneur don Juan de Castro arriva de Lisbonne à la tête d'une flotte de quatre-vingt-dix voiles qui, portant sur sa route la terreur et le ravage, avait pillé Surate et Azoro. A peine débarqué, il attaqua les Indiens dans leurs retranchemens et remporta une victoire complète. Rumikam, qui s'était défendu jusqu'au dernier soupir, fut trouvé parmi les morts. La ville de Diu fut reprise et le château rebâti. Tous les Portugais de l'Inde célébrèrent avec transport la délivrance de Diu, où ils croyaient voir leur sort attaché, et la gloire de son libérateur. On lui prépara dans Goa, résidence ordinaire des gouverneurs de l'Inde, une entrée triomphante, à peu près semblable à celle que faisaient autrefois dans Rome les généraux victorieux. Les rues étaient tendues de riches tapisseries ; le bruit des instrumens de

musique se mêlait à celui des foudres guerrières. La ville, le port et les vaisseaux étincelaient d'illuminations. Le vainqueur entra sous un dais magnifique. A la porte, on lui ôta son chapeau pour lui mettre une couronne de lauriers sur la tête et une palme dans la main. Devant lui marchait le prêtre Del Casal, portant le même crucifix qu'il avait eu au combat, et l'étendard royal à son côté. A sa suite venait Juzarkam, l'un des chefs indiens. Six cents prisonniers couverts de chaînes et les yeux baissés fermaient le cortège. Une multitude de chariots portaient les canons et les armes enlevés à l'ennemi. Toutes les femmes de la ville, à leurs fenêtres, jetaient des fleurs et des parfums sur le vainqueur. La reine de Portugal, Catherine, disait que Castro avait vaincu comme un chrétien et triomphé comme un païen.

Des récompenses extraordinaires l'attendaient encore à Lisbonne. Le roi lui continuait son gouvernement sous le titre de vice-royauté; son fils était nommé amiral des mers de l'Orient. Mais cette singulière destinée, qui ne voulait pas que les héros de l'Inde jouissent de leur bonheur et de leur gloire, atteignit Castro au milieu de ces honneurs. Il succomba, à l'âge de quarante-huit ans, à une maladie de langueur produite par le chagrin que lui causait depuis long-temps la mauvaise administration des affaires dans les établissemens por-

tugais, et l'inévitable décadence qu'il prévoyait au milieu de tant de corruption. Ses exploits l'avaient mis au rang des héros, et le genre seul de sa mort prouverait à quel point il était citoyen, quand toute sa conduite n'en aurait pas été un continuel témoignage. C'était vraiment un de ces hommes extraordinaires dont la vie est un modèle ou un reproche pour ceux qui occupent les grandes places. Il avait, en sa première jeunesse, suivi Charles-Quint dans l'expédition de Tunis; mais il refusa les récompenses que lui offrait ce prince, ne voulant en recevoir que de son roi. Ensuite commandant un vaisseau dans la flotte de Noronha qui devait secourir Diu, lorsque les Turcs l'assiégèrent, lequel pourtant ne le secourut pas, il avait vu dans les lenteurs préméditées de l'amiral, qui faillirent perdre Diu, ce que peuvent faire la basse jalousie et l'intérêt personnel, et il avait présagé dès lors tous les malheurs qui arrivèrent bientôt aux Portugais. Nommé commandant d'Ormuz avec mille ducats d'appointemens, il accepta la pension parce qu'il était pauvre, et refusa le commandement parce qu'il ne s'en croyait pas digne. Pour le devenir, il se livra tout entier à l'étude, et tâcha d'acquérir les connaissances mathématiques et géographiques nécessaires dans les voyages de long cours et dans les commandemens maritimes. En 1540 il suivit Étienne de Gama, frère du fameux

Vasco, qui, voulant venger le Portugal de l'invasion des Turcs à l'île de Diu, entra dans la mer Rouge avec le dessein d'aller brûler leur flotte à Suez. Gama fut repoussé à Suez; mais il enrichit tous ses soldats du pillage de Suaquen, l'une des places les plus importantes de la côte.

Castro, vice-roi des Indes, demanda en mourant qu'on l'assistât de quelque partie des derniers royaux, afin qu'on ne pût pas dire qu'il était mort de faim. En effet, on trouva dans ses coffres trois réaux pour toutes richesses; il jura au lit de la mort qu'il n'avait jamais touché ni aux revenus du roi ni à l'argent d'autrui, serment qu'après lui aucun gouverneur ne fut tenté de faire. Son corps fut porté à Lisbonne; mais ses exemples et sa renommée n'y arrivèrent que pour être un dernier monument des vertus qu'on ne devait plus revoir.

Ce fut sous le règne de Sébastien que l'Inde fit un effort général pour chasser les tyrans étrangers qui l'opprimaient. Le zamorin et le roi de Cambaye attaquèrent toutes les possessions du Malabar. Le roi d'Achem mit le siège devant Malaca. Goa soutint un siège de dix mois contre Idalcan, celui-là même sur qui les Portugais l'avaient pris. L'intérêt et la vengeance l'excitaient également à se ressaisir de son bien; mais la belle défense d'Ataide le força de lever le siège. Ce vice-roi, le

dernier des héros du Portugal, ne vit pas plus tôt l'ennemi retiré, qu'il courut à Chaul combattre une armée de cent mille hommes, commandée par le roi de Cambaye. Ce prince et le zamorin de Calicut furent vaincus tous les deux, et l'Inde fut pacifiée; mais ce triomphe fut le dernier éclat d'une gloire expirante. Des ennemis plus habiles et plus opiniâtres que les Indiens dépouillèrent les déprédateurs de ces belles contrées, et s'emparèrent de leurs établissemens et de leur commerce. Les Anglais réunis avec le grand Shah Abas, roi de Perse, assiégèrent Ormuz, en 1622, et dans la suite le ruinèrent de fond en comble. Les Hollandais s'emparèrent des Moluques et de Ceylan. Ils prirent Malaca. Ils fondèrent Batavia dans l'île de Bantam, que les Portugais furent forcés d'abandonner. Ils s'emparèrent de Cochîn, de Cananor, de Cranganor, de Coulan, sur la côte de Malabar, et de Négapatan sur celle de Coromandel. Enfin, vers le milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire environ cent vingt ans après les premières conquêtes des Portugais, il ne leur restait dans les Indes que Goa, Méliapour, nommé par les Européens *Saint-Thomé*, et le comptoir de Macao sur la rivière de Canton.

CHAPITRE II.

Premiers voyages autour du monde exécutés pendant les seizième et dix-septième siècles.

Nous venons de parcourir la première ère des découvertes européennes sur le littoral africain de l'ouest, du midi et de l'est, et sur le littoral sud-ouest et sud-est de l'Asie, comme aussi dans quelques îles voisines de ce continent sur l'océan Indien : découvertes qui ont été l'œuvre guerrière et gigantesque des Portugais, ces intrépides navigateurs dont les courses lointaines sont le plus bel effort de l'audace et de la patience humaine, à une époque où les lumières moins grandes devaient rendre les dangers plus imminens et plus nombreux. C'est ici que les premiers pas sont surtout admirables, et certes les enfans de la Lusitanie ont mérité une gloire unique. Mais ils devaient bientôt voir apparaître des émules chez les autres nations du couchant, émules qui, à leur tour, et grâce au progrès de la navigation, devaient peut-être éclipser leurs maîtres. Déjà d'ailleurs le Nouveau-Monde était découvert depuis cinq années lorsque les Portugais s'aventurèrent sur les mers de l'Inde, et Christophe Colomb pouvait ainsi revendiquer avec

l'illustre Gama et le grand Albuquerque la palme des conquêtes maritimes.

Nous allons maintenant relater la part de gloire de chacun des principaux navigateurs espagnols, anglais, hollandais et français, pendant le cours des seizième et dix-septième siècles, relations à la suite desquels siècles viendront naturellement se placer à leur tour, dans un autre livre, celles des autres voyages de circumnavigation durant les siècles postérieurs.

§ 1.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Les découvertes des Portugais dans l'Inde et celles des Espagnols en Amérique avaient partout éveillé dans le couchant la soif irrésistible des conquêtes; mais, pendant la première moitié du seizième siècle, les deux cours de Lisbonne et de Madrid restèrent maîtresses des mers : ce ne fut que vers la fin du même siècle que deux autres nations, les Anglais et les Hollandais, se montrèrent dans la lice.

Nous ne citerons qu'en passant, et nous le ferons tout d'abord à cause de l'ordre chronologique, l'expédition française de Binot Paulmyer de Gonneville, qui, en 1503, c'est-à-dire seize années avant le départ de Magellan, paraît avoir eu l'honneur

de la première découverte dans les terres australes , au sud des petites Moluques.

GONNEVILLE.

(1503.)

Vasco de Gama s'étant ouvert le chemin des Indes orientales, Lisbonne, en peu de temps, regorgea des richesses de l'Orient, dont la magnificence frappa les yeux de quelques marchands français qui se trouvaient dans cette ville. Ils conçurent le dessein de marcher sur les traces des Portugais et d'envoyer un navire vers ces Indes fameuses. Le vaisseau, équipé à Honfleur, vers l'embouchure de la Seine, sous le commandement de Gonnevillè, leva l'ancre au mois de juin 1503, et doubla le cap de Bonne-Espérance, où il fut assailli d'une furieuse tourmente qui lui fit perdre sa route et l'abandonna au calme ennuyeux d'une mer inconnue. Ne sachant alors où se diriger, la vue d'oiseaux venant du sud l'attira de ce côté, et il découvrit une vaste contrée qu'il nomma les *Indes méridionales*, selon l'usage de ce temps, où l'on appliquait indifféremment le nom d'Indes à tous les pays nouvellement découverts. Il mouilla dans une rivière, y séjourna six mois, et revint en France. Mais avant de revoir les côtes de sa patrie il venait d'être dépouillé de tout, même de ses manuscrits, par un corsaire anglais. Ainsi,

privé de son journal, il y suppléa au moyen d'une relation succincte qu'il fit signer, le 19 juillet 1505, aux principaux officiers du navire, et dont le style porte, en effet, l'empreinte et la couleur du temps. Elle offre trop peu d'intérêt pour être placée dans notre collection; ceux de nos lecteurs qui souhaiteraient de la consulter la trouveront dans les recueils spéciaux. L'expédition de Gonneville n'est guère, d'ailleurs, qu'un épisode imperceptible au milieu des nouvelles découvertes qui vont nous occuper.

MAGELLAN.

(1519.)

Les possessions acquises dans les deux Indes par les rois d'Espagne et de Portugal excitaient de fréquentes disputes entre les deux couronnes. Elles furent réglées par la décision singulière du pape Alexandre VI, qui prononça sur la propriété de ces pays lointains, en traçant une ligne de démarcation à peu près parallèle au trois cent dix-huitième méridien, laissant ainsi le Brésil à l'orient, et le Pérou à l'occident. Christophe Colomb avait fait ses découvertes pour le roi d'Espagne en suivant le cours du soleil; et Gama avait navigué en sens contraire, lorsqu'il découvrit les Indes orientales pour le roi de Portugal son maître. Ainsi le pape décida que tout ce qui serait au levant de

la ligne tracée appartiendrait aux Portugais, et tout ce qui serait au couchant aux Espagnols. Cette donation nous semble d'autant plus étrange, qu'il était très possible, à cause de la sphéricité de la terre, que deux nations arrivassent au même point, en allant, l'une au levant et l'autre au couchant; et c'est précisément ce qui eut lieu plus tard lorsque les Espagnols et les Portugais se rencontrèrent sur l'océan Pacifique.

La ligne de démarcation prolongée par les pôles pour en faire un cercle complet traversait les Moluques, que François Serrano, Portugais, découvrit par la suite, en 1511, de sorte que la dispute se renouvela sur la propriété de ces riches îles des épiceries. Les Portugais soutenaient avec raison que ces îles appartenaient à leur nation, qui la première les avait découvertes dans l'Asie, en naviguant vers l'orient. Les Espagnols, au contraire, prétendaient que les Portugais, dans leurs cartes, avaient falsifié les distances; que les Moluques éloignées, à ce que l'on soutenait, de trente-six degrés de Malacca, étaient hors de leurs limites, et qu'à force d'être reculées à l'orient elles se trouvaient au canton du couchant, dans le lot des Espagnols.

Au milieu de cette dispute, Ferdinand Magallaëns ou Magellan, gentilhomme portugais, après avoir bien servi dans les Indes, sous François d'Al-

buquerque, et voyagé dans les Moluques avec Serano, son parent, passa du service du Portugal à celui de Charles-Quint, mécontent de n'avoir pu obtenir du roi don Emmanuel, son maître, une augmentation d'appointemens qu'il avait méritée. Il fit offrir à l'empereur de décider la contestation en faveur de l'Espagne, en allant lui-même aux Moluques par la route d'occident. Il offrit même de faire l'entreprise à ses frais, pourvu que l'empereur lui permît de naviguer sous sa protection. Sa proposition parut étrange. On ne connaissait aucune communication de la mer du nord à la mer du sud. Mais Magellan, homme ingénieux et instruit, avait observé que les terres du continent d'Amérique déclinaient au sud-ouest, en s'aiguissant comme celles d'Afrique, qui déclinent au sud-est : d'où il tirait cette conséquence, que l'on devait trouver les mers ouvertes au bout du continent d'Amérique comme on les avait trouvées aux extrémités du continent d'Afrique. Cette observation de Magellan, que l'Amérique s'aiguissait et déclinait au sud-ouest comme l'Afrique s'aiguise et décline au sud-est, était très fine et très judicieuse. De plus, Pigafetta, un des lieutenans de l'expédition, et qui en rédigea lui-même la relation, rapporte que Magellan avait aperçu, dans les archives du Portugal, une carte d'Amérique tracée par un habile marin nommé Martin de Bohème, où l'on voyait, vers

le sud, un étroit passage marqué d'une mer à l'autre.

L'empereur résolut de tenter l'aventure, et fit équiper une flotte de cinq caravelles, dont le commandement fut donné à Magellan, avec commission de chercher le détroit en question, et de traverser les mers à l'ouest. Magellan comptait, si le passage cherché n'existait pas, trouver au moins au sud de l'Afrique ou de l'Amérique la grande terre qui empêchait la communication des mers. Suivons maintenant le navigateur d'après la relation de Pigafetta.

Nous partîmes de Séville, dit le chevalier Pigafetta, le 10 août 1519, d'où, étant descendus à San Lucar de Barameda, nous touchâmes à l'île Ténériffe, puis au cap Vert, à la vue de SierraLeona, et enfin, après avoir passé la ligne, aux côtes du Brésil, vers Rio Janeiro. C'était le jour de sainte Lucile (13 décembre) : nous avions le soleil au zénith avec une chaleur plus grande qu'on ne l'avait éprouvée en passant la ligne. Nous y trouvâmes pour rafraîchissemens des cannes de sucre, des racines appelées patates, longues comme des navets, d'un goût tirant sur celui de la châtaigne, et de la chair d'un animal nommé anta, assez semblable à celle de la vache. Le pays est très fertile. Les habitans vivent jusqu'à cent vingt-cinq et cent quarante ans. Ils n'ont aucun culte; vivant selon

l'usage d'une nature brute; ils vont entièrement nus. Leur habitation est dans de longues cabanes, qu'ils nomment en leur langue *boi*. Ils couchent dans de grands filets de coton suspendus, sous lesquels on fait un peu de feu durant la saison du froid. Leurs barques ou canots sont d'une seule pièce de bois creusée avec des pierres aiguës à défaut de fer. Il y en a d'assez grandes pour tenir trente et quarante hommes: on les fait voguer avec des rames faites en pelles à four. Les hommes sont de couleur moins noire qu'olivâtre, agiles et bien taillés: ils mangent leurs ennemis.

Hommes et femmes se peignent le corps d'une manière bizarre, et se brûlent le poil, de façon qu'on ne leur en voit ni au visage, ni sur le corps, ni aux parties naturelles, que les deux sexes portent toujours à découvert. Ils se font des vêtemens de plumes de perroquet, ornés par-derrière d'une longue queue qui nous donnait envie de rire. Ils se trouent le visage en deux ou trois endroits, où ils passent des morceaux de pierre de la longueur du doigt. Leur pain, fait de moelle d'arbre, est mauvais quoique blanc. Le pays produit des oiseaux à large bec en forme de cuillère, sans langue; de jolis petits singes que les habitans mangent; de beaux perroquets, dont leur chef, nommé *cacique*, nous donnait une dizaine pour un miroir. Ils nous donnèrent aussi deux filles en échange;

mais pour rien au monde ils ne céderaient leurs femmes, qui ne s'abandonnent point aux étrangers, et ne souffrent le commerce de leurs maris que dans l'obscurité, et non durant le jour. Elles portent les enfans derrière le dos dans un filet de coton. Nous restâmes deux mois sur cette côte. Les habitans, qui sont d'un naturel fort doux, nous croyaient venus du ciel, opinion dans laquelle ils furent confirmés par une pluie qui tomba peu après notre arrivée. Comme il ne pleut pas dans ce climat, ils crurent que nous avions apporté cette pluie du ciel avec nous.

Nous vînmes ensuite à 35 degrés au cap Sainte-Marie, où nous crûmes d'abord avoir trouvé le détroit. Mais ce n'était que l'embouchure d'un grand fleuve large de dix-sept lieues. Le pays produit des pierres précieuses. Les hommes cannibales y mangent la chair humaine. Nos gens aperçurent un habitant d'une taille gigantesque qui se sauvait en criant d'une voix de taureau. Dix des nôtres sautèrent à terre et coururent après lui sans pouvoir le joindre.

Plus avant, vers le pôle, nous découvrîmes une baie où la mer n'a point de fond, et nous la nommâmes du jour de la fête, la baie *Saint-Mathias*; puis deux îles pleines de loups marins et d'oies en si grand nombre, qu'il n'aurait pas fallu plus d'une heure pour en charger les cinq vaisseaux. Elles vi-

vent de poissons et ne savent pas voler. Elles sont noires, à bec de corbeau. Les loups marins sont de la taille d'un veau et de diverses couleurs; ils ont la tête dorée, les oreilles courtes et rondes, les dents longues, et deux pieds garnis d'ongles assez semblables à des mains. Nous nommâmes ces îles, *îles des Oies*. Les gens que nous y envoyâmes à la chasse pensèrent mourir de froid et être mangés des loups marins.

L'hiver nous obligea de séjourner dans un port à quarante-neuf degrés et demi, le port Saint-Julien, où l'on resta deux mois sans apercevoir âme vivante, jusqu'à ce qu'un jour un géant vint à nous chantant, dansant et jetant de la poussière sur sa tête. Le capitaine ordonna de faire la même chose: ces gestes rassurèrent le sauvage. Il s'avança vers nous dans une petite île, donnant à notre vue les plus grandes marques de surprise; il levait un doigt vers le ciel, voulant dire que nous en venions. Nos gens lui allaient à peine à la ceinture; il était dispos de sa personne; il avait le visage long, peint en jaune autour des yeux, et en figure de cœur aux deux joues, les cheveux teints en blanc. Son habillement était d'une peau d'animal bien cousue. Ce sauvage avait les pieds passés dans le bout de la peau comme dans des pantoufles, tellement qu'il paraissait avoir des pates de bête; ce qui fit que notre général le nomma *Patagon*. Il portait un arc gros et court fait

de cordes de nerfs , un trousseau de flèches longues d'une canne, emplumées, armées dans le bout d'une pierre à fusil aiguisée. Magellan lui fit donner à manger et à boire. On lui présenta un miroir ; il fut si effrayé d'y voir sa figure , que d'un saut qu'il fit en arrière il jeta quatre de nos gens par terre. Après lui avoir fait présent de ce miroir, d'un peigne , de quelques sonnettes et chapelets de verre, on le renvoya à terre avec quatre des nôtres. Un de ses compagnons, le voyant revenir accompagné de nos gens , courut avertir la troupe des sauvages qui se dépouillèrent de leurs vêtemens, se mirent à danser et chanter, à lever le doigt vers le ciel, et présentèrent à nos gens une certaine poudre blanche dont ils font leur nourriture ordinaire. Ils paraissaient avoir dix palmes (environ sept pieds) de haut.

On leur fit signe de venir aux vaisseaux. Alors ils firent remonter leurs femmes, dont ils paraissaient jaloux, sur des animaux pareils à des ânes, et les renvoyèrent. Ils ne prirent que leur arc et se mirent en marche. Ils n'étaient pas de si haute stature que le premier, quoiqu'ils eussent la tête d'une coudée de long. Ils étaient vêtus de même, sauf un morceau de peau dont ils se couvraient le milieu du corps, et plus noirs que ne l'indiquait la température du climat. Nous leur vîmes quatre petits animaux apprivoisés dont ils se

servaient à la chasse comme d'appeaux pour en tuer d'autres.

Trois seulement de ces Patagons vinrent à notre bord, faisant signe qu'ils souhaitaient que quelques-uns des nôtres vinssent avec eux plus avant dans le pays jusqu'à leurs habitations. Magellan en donna la commission à sept Espagnols bien armés qui marchèrent environ sept milles jusqu'à un bois sans route, où ils trouvèrent deux cabanes dans l'une desquelles habitaient cinq hommes, et dans l'autre treize femmes ou enfans. On tua une espèce d'âne sauvage dont on servit à nos gens les pièces à demi rôties. Il faisait trop de neige et de vent pour pouvoir coucher à l'air hors de la cabane. Mais, dans la défiance réciproque où l'on était, chaque nation laissa une sentinelle éveillée près du feu autour duquel tout le monde se coucha. Les Patagons ronflaient d'une manière effroyable.

Le lendemain au matin les Espagnols voulurent amener toute la troupe sauvage à nos vaisseaux. Ils usèrent même de quelques violences, voyant ceux-ci peu disposés à les suivre. Alors les sauvages se retirèrent dans la cabane des femmes. On crut d'abord que c'était pour tenir conseil; mais on les vit peu après sortir, l'arc et les flèches à la main, le visage peint d'une manière affreuse, entortillés de la tête aux pieds de peaux de bêtes qui les faisaient paraître encore plus grands. Nos gens tirèrent en

l'air un coup d'arquebuse, au bruit duquel cette troupe gigantesque remplie d'épouvante demanda la paix, et convint d'envoyer trois des leurs aux vaisseaux. Deux de ceux-ci s'échappèrent en chemin, faisant semblant de vouloir prendre un âne sauvage. Nos gens, qui ne pouvaient suivre qu'à la course le pas ordinaire de ceux-ci, n'eurent garde de les atteindre. Ils nous amenèrent le troisième, qui, se voyant seul, ne voulut jamais prendre de nourriture, et mourut en peu de jours.

Une autre fois six de ces sauvages parurent sur le rivage, faisant signe qu'ils voulaient venir aux vaisseaux, ce qui nous fit grand plaisir. On envoya l'esquif pour les prendre. Il montèrent sur la *Capitane*, où le général leur fit servir une chaudière de bouillie assez grande pour rassasier vingt matelots. Ils la mangèrent en entier; aussi le plus petit d'entre eux était-il plus haut que le plus grand de nous. Dès qu'ils eurent mangé ils demandèrent qu'on les remit à terre.

Une autre fois encore un de ces géans, plus grand qu'aucun des autres, vint nous trouver avec les mêmes danses, gestes et chansons. Celui-ci était fort traitable. Au bout de quelques visites, il savait déjà répéter distinctement, quoique d'une voix rauque et grosse, plusieurs paroles latines et espagnoles; il paraissait avoir envie de se faire chrétien. Nous le nommâmes *Jean-le-Géant*. Un jour qu'il vit

un matelot prêt à jeter un gros rat dans la mer, il s'empressa de le demander pour le manger : autant on en prit dans le vaisseau, autant il en mangea. Il nous apportait des animaux. Le capitaine lui donna de la toile, une chemise, une casaque rouge, un bonnet, un peigne, un miroir. Peu après nous ne le revîmes plus, et nous nous imaginâmes que les habitans, irrités de son commerce avec nous, l'avaient mis à mort.

Quinze jours après, quatre autres vinrent nous trouver sans armes : ils les avaient cachées dans un buisson. Magellan avait grande envie d'avoir des hommes de cette rare espèce. Il remarqua deux de ceux-ci, jeunes et bien faits ; il leur remplit les mains de toutes sortes de présens, couteaux, ciseaux, chapelets, miroirs, etc. ; puis il leur fit attacher des fers aux pieds, sous prétexte de les leur donner, ne sachant où les mettre puisqu'ils avaient les mains embarrassées. Les deux autres voulaient prendre ce qu'ils tenaient en main ; Magellan les en empêcha, et ceux-là se laissèrent faire, tout joyeux de ce qu'on leur donnait du fer ; mais se voyant pris ils se mirent à mugir comme des taureaux, en invoquant *Sétébos*. On les plaça dans deux navires différens ; à force de monde on vint à bout de lier les mains aux deux autres. On en conduisit un sur le rivage où il se délia et s'enfuit, ainsi que firent tous les sauvages en courant fort vite, les plus pe-

tits mieux que les plus grands, et nous lançant des flèches dont ils tuèrent un des nôtres. On leur tira quelques coups de mousquet sans les atteindre.

Un autre jour, ayant surpris une troupe qui n'avait alors pour toute arme à feu qu'une seule arquebuse, ils nous tuèrent un de nos Castillans. Si nos gens n'eussent eu des rondaches, les sauvages les auraient tous tués, tant ils tiraient adroitement. Ceux-ci avaient autour du corps une ceinture de cuir d'où pendaient trois paquets de flèches, un autre cordon autour de la tête où étaient pareillement passés trois paquets de flèches. Nos gens les repoussèrent enfin à coups de sabre jusqu'en un recoin de vallée, où ils avaient leurs femmes avec une énorme provision de chair crue pour leur nourriture.

Ces peuples n'ont point de maisons fixes ; il font des cabanes de peaux qu'ils transportent à leur gré d'un lieu à un autre. Ils vivent de chair crue et d'une racine nommée en leur langue *capas*. Le prisonnier que nous avons sur notre bord mangeait en un repas une corbeille pleine de biscuit, et buvait tout d'un trait un demi-seau d'eau. Ils ont les cheveux coupés en rond comme des moines ; la tête liée d'une corde de coton dans laquelle ils passent leurs flèches. Quelques-uns, plus sensibles au froid, s'étaient lié le corps de certaines bandes, de façon

que leur partie virile rentrait tout-à-fait dans le corps.

Quand ils se sentent l'estomac chargé, ils s'enfoncent dans la gorge une flèche de la longueur d'une demi-coudée , et vomissent de la bile verte mêlée de sang. Si le sang les incommode , ils se font une large entaille dans l'endroit malade : notre Patagon nous dit un jour que le sang qu'il avait au dos n'y voulait plus rester. Nous apprîmes aussi de lui que quand l'un d'entre eux meurt, il vient dix ou douze démons peints tout le long du corps, ornés de cornes sur la tête , avec de longs cheveux jusqu'aux pieds, jetant le feu par la bouche et par le derrière, sauter et danser autour du cadavre ; il y en a un plus grand que les autres qui rit et se réjouit.

On trouve sur cette côte des chèvres appelées *missiliones*, plus longues que les nôtres, de petites huitres mauvaises à manger, des autruches, des renards et des lapins plus petits que les nôtres. Magellan prit possession du pays pour le roi d'Espagne , et fit élever une croix au sommet de la montagne.

Le long séjour que l'hiver nous obligeait de faire au port Saint-Julien contraignit notre général à restreindre au strict nécessaire la distribution journalière des vivres. On s'était encore flatté de trouver ici le détroit ; mais, lorsque les pilotes envoyés pour le reconnaître eurent rapporté que ce n'était qu'un cul-de-sac rempli de sèches et de bas fonds,

chacun commença de désespérer de la réussite. La mutinerie se mit dans l'équipage. On disait tout haut que ce prétendu passage n'était qu'une chimère ; qu'il y avait de la folie à s'obstiner plus long-temps dans une pareille recherche , malgré le ciel et la terre ; que le roi d'Espagne ne leur avait pas commandé l'impossible , ni prétendu qu'ils fussent obligés de trouver un détroit où il n'en existait point ; que c'était déjà une entreprise assez téméraire que d'avoir été si loin vers le pôle antarctique ; qu'il était temps de songer au retour , et que , pour peu que l'on voulût pénétrer plus avant , on ne pouvait attendre qu'une mort certaine dans les mers terribles de ces affreux climats.

« Quoi ! leur dit Magellan , informé de ces propos séditions , la nation castillane croit donc avoir assez fait pour sa gloire en venant jusqu'à la même hauteur du pôle où les Portugais sont tant de fois arrivés avant nous ? J'ai mes ordres de l'empereur , et je dois les faire exécuter. Ne navigue-t-on pas tous les jours sur les côtes de Norwège et d'Islande , plus effrayantes et plus voisines du pôle que celles-ci ? Craignez-vous de manquer de vivres sur un rivage où la chasse , la pêche , l'eau douce et le bois sont en abondance ? Nous avons , vous le savez , une ample provision de vin et de biscuit ; je n'en ai réglé la distribution qu'en vue de mieux pourvoir à votre propre sûreté à tout événement. Nous

trouverons le passage, n'en doutez point, dès que la saison nous permettra de remettre à la voile. Songez que nous allons naviguer sous le pôle avec la commodité que nous donnera pendant trois mois la présence continuelle du soleil sur l'horizon.»

Magellan crut avoir par de tels discours apaisé la sédition; mais bientôt il apprit que les capitaines des quatre autres vaisseaux conspiraient pour lui ôter la vie, et retourner ensuite en Espagne. Leur trame étant découverte et prouvée, le général leur fit faire leur procès avec toute la rigueur des lois. Trois furent écartelés; le quatrième fut abandonné sur la côte des Patagons, avec un prêtre français son complice. Cependant le général, pour calmer un peu les murmures, se relâcha sur l'étroite distribution des vivres qu'il avait ordonnée, et leva l'ancre du port Saint-Julien, le 24 août 1520, après cinq mois de séjour sur cette côte.

Le jour de Sainte-Croix, 14 septembre, nous découvrîmes une nouvelle rivière à laquelle on a donné le nom de la fête. Magellan se flattait encore que c'était le passage tant souhaité, d'autant mieux qu'au-delà d'un cap avancé la terre paraissait tourner vers le midi. Un des cinq vaisseaux de la flotte envoyé dans cette anse à la découverte fut jeté par un vent d'est contre la côte, où il fit naufrage. On ne put sauver que l'équipage et la charge du vaisseau. L'escadre entière entra dans la rivière; car

on reconnut bientôt que c'en était une, et non pas un détroit.

Alors tant d'événemens fâcheux renouvelèrent plus haut que jamais les murmures, surtout quand on vit que la côte ultérieure continuait à s'étendre en faisant face à l'orient. Bientôt on en vint à dire que la trahison du général était manifeste et l'énigme facile à deviner : que Magellan était Portugais, et que la haine invétérée de sa nation contre les Castellans n'était que trop connue; que ce perfide, sous prétexte de vouloir conduire les Espagnols à la fortune dans de riches îles, était venu tendre un piège à l'empereur dans le dessein de faire périr des sujets en ces climats glacés, pour ramener ensuite la flotte d'Espagne dans le port de Lisbonne, avec le petit nombre de Portugais dont il était accompagné. Un des capitaines de vaisseau donna publiquement l'ordre aux matelots d'appareiller son navire pour le retour en Europe. Magellan sauta sur son bord, où il tua de sa main le capitaine et les plus mutins de sa suite.

Ce coup d'autorité arrêta la révolte. Nous remîmes à la voile. La mer était peuplée de grosses baleines. La terre, quoique étendue à l'orient, tournait au sud. Le jour de Sainte-Ursule, le 21 octobre, après avoir doublé vers 52 degrés au cap auquel on donna le nom de *cap Vierge*, on vit la mer s'enfoncer dans les terres entre deux rivages assez

serrés dont l'un faisait face droit au sud, l'autre droit au nord. Toute l'escadre entra dans cette embouchure qui s'avancait toujours à l'ouest sur une largeur variable de deux à dix milles. Le général, rencontrant au bout de quelques jours divers canaux, envoya trois vaisseaux à la découverte de différens côtés. Nous étions au-delà du 52° degré. Les nuits n'étaient pas alors de cinq heures. Il avait projeté, si ce n'était pas ici le détroit, de sortir de cette baie et de monter vers le pôle jusqu'à 75 degrés, où le soleil serait toujours sur l'horizon. Des trois vaisseaux le premier fut repoussé par les courans dans la mer du nord.

Alors les Espagnols se saisirent du capitaine, neveu de Magellan, le mirent aux fers, et après lui avoir fait signer, dans la torture, une déclaration portant que ce détroit prétendu n'était qu'une fable inventée par son oncle et par lui à dessein de faire, ainsi qu'ils avaient fait, cruellement périr les Espagnols, ils reprirent le chemin de l'Europe, amenant avec eux l'un de nos géans patagons, qui mourut dès qu'il sentit les climats chauds. Le second bâtiment, qui avait opéré ses recherches dans un canal vers le sud-est¹, ne trouva qu'une mer basse.

¹ Il faut supposer sur ce détail que Magellan était alors vers les îles Pinguins du détroit, que le second vaisseau enfila le canal de Saint-Sébastien, et que le troisième s'avança vers le cap Forward.

pleine d'écueils et de roches escarpées. Mais le troisième, qui avait tiré au sud-ouest, rapporta qu'il avait trouvé une belle rivière remplie de sardines, et à laquelle on en avait donné le nom; que, quoique en trois ou quatre jours de navigation il n'eût point aperçu d'issue, il avait toujours trouvé la mer sans fond; que l'observation des grands courans, qui semblaient venir à lui d'une haute mer, l'avait déterminé à envoyer en avant la chaloupe, laquelle avait enfin découvert un cap avancé sur un nouvel océan.

A ces mots, des cris d'allégresse se répandirent par tout l'équipage. La plupart de nos gens pleuraient de joie. Notre général imposa d'avance à ce cap le nom de *cap Désiré*; et nous donnâmes au détroit celui de *Magellan*. Nous fîmes voile ayant à notre droite le continent, que nous appelons des *Putagons*; à la gauche un autre que nous nommâmes *Terre de Feu*, parce qu'on en voyait quantité sur les côtes, terre que le flux, aussi bien que le bruit des courans, nous fit juger être un amas d'îles.

Tout ce détroit me parut de la longueur d'environ cent lieues. On y trouve en abondance du bois, de l'eau douce, de belle verdure, des dorades, des abacores, des bonites, des poissons volans exquis à manger. Mais le pays était si froid, si rude, si peu cultivé, qu'avec l'impatience qui nous tenait tous de voir un nouvel océan, notre général ne ju-

gea pas s'y devoir arrêter. Nous descendîmes seulement dans les terres à une lieue du débouquement du détroit, et nous ne trouvâmes qu'une mauvaise cabane et plus de deux cents sépulcres. Il nous parut que les sauvages venaient inhumer ici leurs morts près du rivage, et qu'ils avaient leurs habitations plus loin dans les terres. La quantité de squelettes de baleines jetés par la tempête contre les côtes nous donna lieu de conjecturer que la mer était fort orageuse en ce détroit. Les côtes en sont, durant cinq lieues, pleines de belles baies les plus agréables du monde; le reste est semé de montagnes couvertes de neige, sauf certaines forêts de grands arbres, dont le bois brûlé rendait une bonne odeur qui nous rafraîchissait les esprits animaux.

Le 28 novembre, vingt-deuxième jour de notre entrée dans le détroit, nous aperçûmes enfin cet océan désiré, à qui son calme et sa beauté ont mérité de notre part le nom de *mer Pacifique*¹. Alors quelques-uns de nos pilotes dirent que, puisque l'on avait trouvé le passage, il fallait s'en retourner en Espagne, et revenir avec une flotte avitaillée de frais; mais le général voulut poursuivre la route et rejeta bien loin cet avis².

¹ Il était bien permis à ces premiers navigateurs de l'appeler ainsi, car ils ne jugeaient que sur l'apparence; mais on devait apprendre un jour que la mer Pacifique ne l'est souvent que de nom, surtout vers la Nouvelle-Hollande.

² Vasco Nunnez de Balbou est le premier européen qui ait vu

Nous naviguions au nord-ouest dans cette belle mer, faisant soixante et soixante-dix lieues par jour pour repasser l'équateur, sans tempête ni mauvais vent. Malgré cet avantage, la misère de l'équipage était extrême par la disette et la corruption des vivres. Nous n'avions plus que de l'eau jaune, que du biscuit en poussière, plein de vers, et puant à la rage l'urine des souris. On faisait tremper dans la mer de vieilles peaux qui avaient servi d'enveloppe aux grands cordages. Après les avoir ainsi ramollies pendant quatre ou cinq jours, on les coupait en quartier, on les faisait cuire à la marmite, et on les mangeait. Quelques-uns de nos gens avaient les gencives si gonflées qu'ils ne pouvaient plus mâcher. Nous en perdîmes quinze, du nombre desquels fut notre géant patagon.

Nous courûmes plusieurs milliers de lieues cet immense abîme de mer, durant trois mois et vingt jours, sans voir aucune terre, que deux petites îles désertes dans une mer sans fond, l'une à quinze¹, l'autre à neuf degrés au sud de la ligne¹; elles n'avaient que des arbres et des oiseaux, sans qua-

la mer du Sud. Il la découvrit du haut des montagnes de l'isthme Darien, le 25 septembre 1513. Il y descendit, entra dans la mer jusqu'à la ceinture, et, mettant l'épée à la main, il déclara qu'il en prenait possession pour le roi d'Espagne.

¹ Guillaume de l'Île les place entre 17 et 20 degrés latitude sud, vers 240 degrés long., et les distingue fort bien des autres îles Des-venturades, Saint-Ambor et Saint-Félix, découvertes par Jean Fernand, plus près de la côte du Chili.

drupèdes ni habitans. Dans la douleur de n'y pas trouver les rafraîchissemens que nous espérions, et dont l'équipage avait si grand besoin, on leur donna le nom d'*îles Malheureuses* (*Desventuradas*). Nous vîmes encore l'île Zipangu à 2 degrés de la ligne, et l'île Sembdit à 15 degrés ¹.

Enfin, nous repassâmes la ligne, et le 6 mars 1521, à 166 degrés de longitude, on découvrit trois îles, Juvagana, Acaca et Setana ², à la plus grande desquelles notre général voulut descendre, ce qui ne se fit pas sans peine, tant les habitans du pays nous incommodaient avec leurs barquettes, dont ils entouraient le vaisseau, dérochant tout ce qu'ils pouvaient attraper, même les clous fichés dans le navire; jusque-là qu'ils prétendaient amener nos voiles et conduire notre bâtiment à leur rivage. Ils nous lançaient sur les vaisseaux des grêles de pierres ou de bâtons, dru et menu comme une pluie. Le général, irrité de leur obstination, fit une descente, accompagné de quarante hommes, brûla une cinquantaine de cabanes, outre un plus grand nombre de canots, leur tua sept hommes, et ramena notre chaloupe qu'ils nous avaient volée.

Quand nous leur avons tiré des flèches qui les perçaient de part en part, ils les retiraient de

¹ On ne sait ce que c'est que ces îles. Zipangu est l'ancien nom du Japon.

² La première est probablement l'île de Guham.

leurs corps, les considérant avec attention, restant là sans prendre la fuite jusqu'à ce qu'ils tombassent morts. Nous ne pouvions nous en débarrasser. Ils s'opiniâtraient à nous suivre avec plus de cent barquettes, sur lesquelles on fut contraint de faire passer le navire. Alors nous vîmes plusieurs femmes crier et s'arracher les cheveux, pleurant, selon toute apparence, la perte de leurs maris. Malgré ces mauvais traitemens, ils étaient si bêtes ou si avides, qu'ils revenaient comme si de rien n'eût été, pour commercer ou pour voler.

Nous ne reconnûmes parmi ces peuples aucune forme de gouvernement. Ils vivent à leur guise. Ils sont de même taille que nous, bien faits, ont le teint olivâtre, les dents rouges et noires : ce qui passe pour une grande beauté parmi eux. Ils vont nus, la tête couverte d'un grand chapeau de feuilles de palmier. Leurs cheveux sont si longs qu'ils les attachent à la ceinture. Ils s'oignent tout le corps et les cheveux d'huile de cocos. Ils vivent de patates, de noix de cocos, de cannes de sucre, de figues longues d'une palme, d'oiseaux et de poissons volans. Leurs enfans naissent blancs. Les femmes sont belles et délicates, plus blanches que les hommes, ayant les cheveux épais, très noirs et si longs qu'ils leur descendent jusqu'aux pieds. Elles sont nues, à l'exception d'un morceau d'écorce intérieure de palmettes aussi mince que du papier,

dont elles se couvrent le milieu du corps. Leur occupation est de fabriquer des filets et des nattes de feuilles de palmier, ou autre chose pour le service du ménage.

Leurs cabanes sont en bois, couvertes de perches et de certaines longues feuilles de figuier. On voit dans chaque cabane une fenêtre, avec un lit garni d'une natte de feuilles de palmier, et d'une façon de matelas aussi de petites feuilles de palmier fort douces. Ils n'ont pour arme qu'un bâton armé d'os. Leurs barquettes ou pirogues sont peintes en noir, en blanc, en rouge; elles ont un mât avec sa vergue de traverse, soutenant une voile de feuilles de palmier cousues; un gouvernail comme une pelle à four; une pointe à chaque bout du bateau, qui fait également proue et poupe: de sorte que pour changer de route ils ne se donnent la peine que de tourner la voile sans tourner le bâtiment: ils voguent avec une vitesse incroyable. Je ne puis mieux les comparer qu'à des poissons fendant l'eau comme un trait. Ces peuples sont tout-à-fait pauvres, mais subtils et grands voleurs. Aussi nommâmes-nous ces îles *îles des Larrons*¹.

Le 10 mars nous remîmes à la voile, et découvrimmes une grande île nommée Lamal², où le

¹ On a depuis nommé ces îles *les Mariannes*.

² Ou *Zamal*, à trente lieues des îles des Larrons.

climat est admirable et les peuples plus doux et plus civilisés. Nous en trouvâmes par la suite quantité d'autres dans le voisinage de celle-ci.

Le 16 mars 1521, nous nous trouvâmes près d'une terre élevée, à trois cents lieues des îles des Larrons. Nous aperçûmes bientôt que c'était une île. Elle se nomme Zamal ¹. Derrière elle en est une autre qui n'est point habitée, et qu'on appelait Humunu. C'est ici que Magellan voulut prendre terre pour faire aiguade avec plus de sûreté et jouir de quelque repos après un si long et si pénible voyage ². L'île déserte de Humunu où nous étions établis fut nommée par nous l'*Aiguade aux bons Indices*, parce que nous y avons trouvé deux fontaines d'une excellente eau, et que nous aperçûmes les premiers indices d'or dans ce pays. Ayant découvert autour de nous le dimanche de carême une quantité d'îles qu'on appelle de Saint-Lazare, nous leur donnâmes le nom d'*archipel de Saint-Lazare* ³.

¹ Ile Samar, par 15 degrés latitude, à trois cents lieues à l'ouest de Guham.

² Parti de San-Lucar, en Espagne, il avait passé à travers l'océan Atlantique, par les Canaries, le cap Vert, le Brésil, pour arriver par le cap des Vierges, situé à l'est du détroit de Magellan, qui a le cap Désiré à l'ouest. Du cap Désiré, il vint par l'océan Pacifique aux îles Infortunées, près Otaïti; puis à Guham, une des îles des Larrons; puis aux Philippines et aux Moluques, d'où il toucha ensuite à Bornéo et à Célèbes, pour regagner le cap de Bonne-Espérance, le cap Vert et l'Espagne.

³ On les a appelées ensuite *îles Philippines*, du nom de Philippe d'Autriche, fils de Charles-Quint.

Partis le 25 mars en gouvernant entre l'ouest et le sud-ouest, nous passâmes au milieu de quatre îles appelées Cenalo, Hainangan, Ibusson et Abarien. Le 28 nous mîmes le cap sur une autre île. Le jour suivant, le capitaine envoya à terre, et on mouilla près de la maison du roi de cette île, d'où nous voguâmes vers Massana, et de là nous dirigeant au sud-est, nous passâmes au milieu de cinq îles qu'on appelle Ceylon, Bohol, Canigen, Baybay et Gatigan. De Gatigan nous allâmes aux îles Polo, Ticobon et Pozon, et puis à l'île de Zubu, distante de Gatigan d'environ quinze lieues, et par 10 degrés lat. N. 154 degrés long. O.

Le capitaine envoya un interprète au roi, qui accepta des présents et accueillit les Européens. Un traité fut conclu entre le prince et Magellan, qui reçut ensuite un député du roi de Massana, avec lequel il fit de même une alliance au nom du roi d'Espagne. Le roi de Zubu se convertit à la religion chrétienne le 14 avril et prêta serment de fidélité au roi d'Espagne.

Tout allait donc au mieux pour Magellan; mais une guerre allumée avec un roi de Matan, ennemi de celui de Zubu, obligea le capitaine à livrer un combat. Il reçut à la jambe une flèche empoisonnée, eut le casque deux fois renversé par des flèches, et périt accablé de traits et percé d'un coup de lance au milieu de ces insulaires. le 27 avril 1521.

C'est dans l'île de Zubu que nous avons eu connaissance des îles Malucco¹. Nous quittâmes ce séjour à jamais déplorable, et parvînmes à une île qu'on appelle Butuan², où nous mouillâmes. Le roi vint sur notre vaisseau, et, pour nous donner une preuve d'amitié et d'alliance, il se tira du sang de la main gauche, en souilla sa poitrine et le bout de sa langue. En partant de cette île nous vînmes à Cagayan, qui s'appelle Palaoun, et qui est très riche en végétaux. De là nous arrivâmes à l'île Burné³, si grande que, pour en faire le tour avec une embarcation, il faudrait y employer trois mois. Nous y restâmes près de trente jours.

En partant de cette île nous retournâmes en arrière pour chercher un endroit propre à radoubier nos vaisseaux près d'une île appelée Bibalon⁴. Nous rencontrâmes ensuite sur notre route quatre îles appelées Ciboco, Biranam-Batolach, Sarangani et Candigar; puis nous passâmes près de Sanghir, par 3 degrés 38 minutes latitude nord. En continuant notre route nous vîmes beaucoup d'autres îles, et enfin le 8 novembre nous étions à Tadore⁵, d'où, après avoir aperçu beaucoup d'autres îles, séjourné à Timor jusqu'au 11 février 1522, et passé le cap Ma-

¹ Les Moluques, îles qu'on avait si long-temps cherchées.

² Partie de Mindanao.

³ Bornéo.

⁴ Aujourd'hui Balaba.

⁵ Tidór, une des Célèbes.

laca par 1 degré 30 minutes lat. sud, nous poursuivîmes notre navigation en doublant le cap de Bonne-Espérance par 34 degrés 30 minutes latitude sud, à seize cents lieues du cap Malaca ; nous gagnâmes le cap Vert que nous atteignîmes le 9 juillet. Enfin, le 6 septembre 1522¹, grâce à la Providence, nous rentrâmes dans la baie de San-Lucar ; et, de soixante hommes qui formaient notre équipage quand nous partîmes des îles Malucco, nous n'étions plus que dix-huit, qui pour la plupart encore étaient malades. Les autres s'étaient enfuis dans l'île de Timor ou avaient péri. Nous avons ainsi parcouru quatorze mille quatre cent soixante lieues et fait le tour du monde entier en courant toujours de l'est à l'ouest, durant trente-sept mois². Le seul vaisseau amiral de Magellan, nommé *la Victoire*, alors commandé par Sébastien Cano, avait revu l'Europe.

Ici se termine la relation du chevalier Pigafetta,

¹ On remarqua avec surprise que ce jour, que l'on croyait être le 6 septembre, était réellement le 7. C'est la première fois qu'on ait eu lieu de faire cette observation, si souvent réitérée depuis, qu'en naviguant autour du monde, selon le cours du soleil, on gagne un jour en trois ans, comme on en perd un si l'on fait route en sens contraire.

² Magellan avait fait le premier voyage autour du monde en onze cent vingt-quatre jours ; Drake fera le second en mille cinquante-six jours, et Candish le troisième en sept cent soixante-dix-sept jours. Olivier de Noort ou du Nort, qui sera le quatrième à faire le tour du monde, y emploiera onze cent quarante-neuf jours ; et le cinquième, Jacques Lhermite, plus de cinq ans, à cause des relâches. A. M.

que nous avons beaucoup abrégée. Les dix-huit hommes restans de l'équipage allèrent tous pieds nus rendre grâce à Dieu dans la cathédrale de Séville, d'où Pigafetta se rendit à Valladolid, près de l'empereur Charles-Quint, auquel il fit le récit de son voyage. Le vaisseau *la Victoire* fut hissé à terre à Séville et soigneusement conservé comme un monument de cette mémorable expédition.

Sébastien Cano vint à la cour avec sa suite, où il fut reçu de l'empereur avec des éloges et des caresses proportionnées au service qu'il venait de rendre. Il remit à Charles-Quint deux lettres, l'une de Corala, roi de Ternate, l'autre d'Almanzor, roi de Tidor, deux des îles Moluques, lesquels se reconnaissaient vassaux de la couronne d'Espagne. Il lui présenta quelques Indiens des Moluques, dont un était si rusé dans le commerce, que la première question qu'il fit dès qu'il put s'énoncer en castillan fut pour s'informer combien le ducat valait de réales, combien la réale de maravedis, et combien on avait de poivre pour un maravedi. L'empereur défendit qu'on laissât retourner cet homme dans son pays; les autres y furent renvoyés. Il fit présent à l'équipage du quart de ce qui lui appartenait sur le chargement du vaisseau. Sébastien Cano eut une gratification, une pension de quinze cents ducats, des lettres de noblesse, un écu chargé d'armoiries avec cette devise sur un globe : *Primus circum-*

dedisti me. Les autres furent récompensés à proportion, tant en argent qu'en lettres de noblesse.

CARJAVAL ET LADRILLEROS.

(1524.)

La seconde flotte qui passa le détroit de Magellan dans le dessein d'aller aux Moluques fut équipée aux frais de Jutières Carjaval, évêque de Plaisance. Les quatre navires dont elle était composée entrèrent dans le détroit avec un bon vent; mais, à peine y eurent-ils fait vingt milles, que le vent tourna à l'ouest avec tant de violence qu'il brisa contre la côte trois des vaisseaux, du nombre desquels était celui de Quiros, commandant de l'expédition, et rejeta le quatrième dans la pleine mer d'où il sortait. Après que la tempête fut apaisée, ce dernier rentra dans le détroit pour recueillir les débris du naufrage. On aperçut un grand nombre de ces malheureux dispersés le long du rivage, tendant les mains vers le navire, implorant à grands cris le secours de leurs compagnons. Mais le capitaine jugeant, à la vue d'une si grosse troupe, qu'il n'y avait dans son vaisseau ni assez de place ni assez de vivres pour eux, passa outre sans aborder, abandonnant ces infortunés, au nombre d'environ deux cent cinquante hommes, dont on n'a jamais ouï parler depuis. Il sortit du détroit par l'embouchure de la mer du sud, et ne se crut plus en état

de tenter la traversée jusqu'aux Moluques. Il vint aborder à Lima dans le Pérou, où son vaisseau fut hissé à terre et soigneusement conservé comme un monument du second passage d'une mer à l'autre. Le mât du navire fut planté au devant du palais de Lima, où on le voyait encore à la fin du dix-septième siècle.

Garcie de Mendoce, gouverneur du Chili, voulut à son tour faire tenter le passage de la mer du sud à celle du nord par le même détroit; ce que l'on croyoit impraticable, et ce qui néanmoins doit être plus facile, puisque l'on éprouva dans ce détroit que l'on est plus aisément jeté par les vents et par les courans à l'embouchure de l'est qu'à celle de l'ouest. Le capitaine Ladrilleros, parti du Chili, traversa le détroit jusqu'à la mer du nord; mais la trouvant agitée d'une furieuse tempête, car c'était la saison de l'hiver en ces climats, il n'osa pousser plus avant et revint sur ses pas au Chili. George Spilberg rapporte dans son journal que Ladrilleros avec ses deux vaisseaux trouva au sud du détroit de Magellan un passage par lequel il s'éleva en haute mer, courant du nord au sud, sans suivre le détroit. C'est peut-être le canal Saint-Isidore.

Ces deux expéditions de l'évêque de Plaisance et du gouverneur du Chili, qu'on nous dit être la seconde et la troisième courses faites dans le détroit, doivent par conséquent être environ de l'an

1523 ou 1524 : ainsi il n'est pas vrai que Winter, capitaine dans la flotte anglaise de Drake , soit , comme le rapporte Hacluyt, le premier européen qui ait, en 1579, repassé ce détroit de l'ouest à l'est. Mais les Espagnols, qui avaient intérêt de faire croire la chose impossible, ont probablement tenu secret le voyage, par ordre de Mendoce.

GARCIE DE LOAISE ET ALPHONSE SALAZAR.

(1525.)

L'empereur Charles-Quint fit partir de la Corogne en Espagne, au mois de juillet 1525, une flotte de six vaisseaux destinés à faire le tour du monde par la route du détroit. Garcie de Loaise, commandeur de Malte, en eut le commandement. On lui donna d'amples instructions tant pour la route que pour les Moluques, et pour vice-amiral le célèbre Sébastien Cano, qui avait ramené à Séville le navire de Magellan. La flotte entra le 14 janvier 1526 dans la rivière de Sainte-Croix, où l'on trouva des espèces de pigeons blancs, à bec et pieds rouges, et une telle quantité d'oies marines, que la terre en était couverte.

Le vice-amiral Cano, envoyé pour reconnaître le détroit, perdit son vaisseau avec une partie de l'équipage vers le cap des Vierges, par une grande tempête, qui désempara le reste de la flotte. Elle embouqua néanmoins le détroit le 26 du même

mois , d'où les vents contraires la repoussèrent , après de grands travaux , dans la mer du nord , près de la rivière Sainte-Croix. Quelques soldats qui descendirent à terre ne trouvèrent aucune habitation en quatre jours de marche , mais seulement quelques feux nouvellement éteints. On en avait aperçu quantité sur cette côte lors du premier passage. On y trouva des jaspes de différentes espèces , des bois de senteur , et d'une espèce d'écorce de cinnamome vert en abondance.

La flotte , en voulant regagner le détroit , fut poussée sur les côtes une lieue au-delà vers le sud , où l'on fit une descente sans y rencontrer d'habitans , quoiqu'on y eût discerné sur le sable des pas d'hommes d'une très grande stature. Les Espagnols rentrèrent dans le détroit le 8 avril ; apercevant des feux de côté et d'autre , sur les deux terres , ils vinrent mouiller dans une bonne baie qu'ils nommèrent *Saint - George*. On trouva quelques mauvaises plantes comestibles , de ces arbres verts de cannelle , des bois de cerf , avec un canot de sauvages , garni de cinq rames en forme de pelle.

L'amiral fit visiter toute la bande du sud , où il y a de bons ports. Deux canots vinrent à bord de la flotte , portant des sauvages de haute stature , que quelques - uns de nos gens , dit la relation , traitaient de géans ; d'autres les appelaient *Patagonis*. Ils nous montraient de loin des tisons allumés. Les

nôtres entendant par-là qu'ils mettraient le feu aux navires, n'osèrent s'approcher du rivage, ni ne purent atteindre les canots qui naviguaient avec une surprenante vitesse. Ils se jetèrent dans un port qui fut nommé le *port Froid* (*puerto frio*), plusieurs des hommes de l'équipage y étant morts de la froidure, pour n'être pas assez vêtus.

Après plus de quatre mois de séjour en ces parages, et près de cinquante jours de traversée, l'escadre entra du détroit dans la mer du sud, le 25 mai. Il peut avoir cent dix lieues de long du cap des Vierges au cap Désiré, et depuis une lieue jusqu'à sept de large ¹. Dans quelques endroits serrés, les montagnes des deux rivages sont si hautes, qu'elles paraissent toucher le ciel. Le froid est extrême en ces endroits, où le soleil ne pénètre que rarement et souvent par moment : on peut juger ce que c'est dans la saison de l'hiver quand les nuits y

¹ Des cent lieues que ce détroit a de long, la mer du sud en possède trente, et la mer du nord soixante-dix : ce que l'on connaît par une séparation manifeste entre les deux eaux, et par une certaine alternative des marées, au-delà du cap Forward, près du détroit appelé *Jelouchète* ou *Jelouzel*.² L'embouchure du détroit ne saurait être discernée sans peine par ceux qui viennent de l'ouest. Il est fort profond dans ce même espace, et la côte de chaque côté y est fort droite, de manière que les ancres y peuvent difficilement tenir. Les eaux du détroit croissent et décroissent comme les marées. On voit à l'œil les marées venir d'un côté de la mer du nord, et de l'autre de la mer du sud. Dans la mauvaise saison de l'hiver, le détroit devient innavigable par la furie de la mer.

sont environ de dix-sept heures de durée. La neige à force d'y vieillir est devenue bleue. Malgré cela on y trouve abondance de beaux arbres verts, de bonnes eaux, de bons poissons, sardines, anchois, merluques, tiburons, bonites, etc.; des chèvres, d'une grande espèce et des missillions; enfin, de bons ports où l'on peut mouiller sur quatorze et quinze brasses de fond. Les marées des deux mers y montent à la hauteur d'environ cinquante lieues, se rejoignant vers le milieu du détroit, où le flux et le reflux sont très forts.

Un des petits vaisseaux et la patache perdirent de vue le reste de la flotte dans la mer du Sud, vers 47 degrés. Bien désolés de se voir séparés, n'ayant plus de chaloupes, que la violence des flots leur avait fait perdre, et très peu de vivres pour le nombre de gens qu'ils étaient, les gens de l'équipage attrapaient quelques oiseaux qui venaient se poser sur les bâtimens : pour de la pêche, il n'y en avait point à espérer dans ce grand abîme. Par bonheur la patache avait conservé un coq et une poule. Dès qu'on se fut rapproché des climats chauds, la poule pondait tous les jours un œuf. Le capitaine du vaisseau offrit jusqu'à mille ducats de cette poule au capitaine de la patache, qui les refusa, n'ayant d'autre ressource pour ses malades.

A sept degrés au nord de la ligne ils virent une

terre, le 11 juillet, sans pouvoir dire si c'est une île ou un continent, peut-être l'île de la Passion, vers 264 degrés de longitude. Quelques poissons qu'ils y prirent leur apportèrent quelque soulagement. Enfin, le 25 juillet, ils approchèrent d'une côte qu'ils virent garnie de sauvages. Ceux-ci, avec une bannière blanche, leur faisaient signe d'aborder; mais la côte était basse. Quelque besoin qu'on eût d'approcher on ne le pouvait. Dans cette extrémité, où il fallait absolument que quelqu'un se sacrifiât pour procurer du secours au reste de la troupe, l'aumônier Juan d'Arreyzaga s'offrit de se mettre sur un coffre vide pour gagner le rivage. On lui donna quelques présents pour offrir aux sauvages, et se garantir, s'il pouvait, d'être tué ou mangé. On le lia par la ceinture à une corde attachée au coffre de l'autre bout, afin de pouvoir remonter dessus s'il venait à tourner.

En cet équipage, n'ayant gardé qu'un caleçon et une épée, il se mit à la mer suivi des yeux par les gens du vaisseau. Il n'était plus qu'à un demi-quart de lieue du bord lorsque le coffre tourna. L'aumônier se croyant plus près qu'il n'était du rivage, fit de grands efforts pour le gagner à la nage. Mais les forces lui manquèrent, et il se serait infailliblement noyé si les sauvages ne fussent entrés dans l'eau pour le secourir. Ils le retirèrent sur le sable à demi mort. Lorsqu'il eut repris les

sens, les sauvages l'entourèrent en se prosternant à terre sans dire une parole. L'aumônier en fit autant. Alors ils chargèrent le coffre sur leurs épaules et firent signe à l'aumônier de les suivre; de sorte que ceux du vaisseau les perdirent de vue.

On le conduisit dans un bois, au-delà duquel il trouva une bonne habitation avec des tours et des vergers. Plus de vingt mille personnes armées d'arcs et de flèches s'assemblèrent sur la route jusqu'à ce qu'il fût arrivé vers leur chef, qu'il trouva se reposant sous un gros arbre. Ils se parlèrent un moment sans s'entendre. Mais un moment après, le cacique lui montra du doigt une croix de bois plantée en terre en lui disant *Sancta Maria*. A cette vue si consolante, l'aumônier se prosterna en adoration, pleurant de joie. Il apprit bientôt qu'il était à Tehuantepec, sur les côtes du Mexique. On porta des vivres à la patache. On lui montra un mouillage où elle jeta l'ancre; et le capitaine étant descendu, eut, peu après, la visite d'un Espagnol qu'on avait envoyé chercher et qui le conduisit vers Fernand Cortez.

Les mêmes coups de mer qui avaient écarté de la flotte les deux bâtimens ci-dessus en séparèrent aussi d'autres qui ne la revirent jamais depuis. De ce nombre était le vaisseau amiral, et un autre commandé par George Manrique. Ce dernier, suivant ce que l'on raconta d'abord, vint à Mindanao.

où il fut massacré par les insulaires avec une partie de son équipage, et le reste vendu pour esclaves. L'année suivante Alvar de Saavedra en trouva quelques-uns qu'il reprit avec lui, et découvrit bientôt que ce que l'on avait dit de la mort de Manrique n'était pas vrai; qu'il avait été jeté dans la mer par ses propres gens, qui après avoir tué leurs officiers, s'étaient emparés du bâtiment pour pirater dans les îles.

L'amiral Garcie de Loaise n'était point sur son bord au moment de la séparation. Il continua la route avec la flotte, et il mourut de maladie près de l'équateur vers la fin de juillet. Le fameux Sébastien Cano, nommé pour lui succéder, ne survécut que quatre jours.

Alphonse de Salazar, alors commandant, prit la route des îles des Larrons, le 13 septembre. Il découvrit l'île Saint-Barthélemi à 14 degrés latitude nord, 181 degrés longitude. Vainement il voulut y mouiller : on ne trouva point de fond à cent brasses. Il fallut faire voile jusqu'aux îles des Larrons, en abordant à celle qu'il nomme *Borta* ¹.

Les habitans apportèrent en foule du poisson, des noix de cocos, des fruits et de l'eau douce, en criant ces mots en espagnol : « des clous, du fer ! » Leurs canots sont d'une ou deux pièces, portant une sorte de voile latine de nattes fort bien tis-

¹ Peut-être Rota.

sues. Les hommes vont entièrement nus; les femmes se couvrent le milieu du corps d'une ceinture de feuilles. Ils adorent les os de leurs ancêtres, qu'ils tiennent chez eux dans une espèce de chapelle, où ils les oignent d'huile de coco. Nous ne vîmes qu'une espèce de tourterelle, que les habitans estiment beaucoup; ils les tiennent en cage et leur apprennent à parler. Ils travaillent le bois avec des pierres à fusil, n'ayant aucune espèce de métal. Ils sont bien faits; ils se graissent le corps d'huile de coco. Plusieurs d'entre eux portent la barbe longue. Les femmes comme les hommes se couvrent la tête d'un large chapeau. Leurs armes sont la fronde, et des bâtons garnis, au lieu de fer, de l'os du bras d'un homme taillé à dentelures comme une scie. Ils n'ont ni biens ni avoir : tout ce qu'ils estiment le plus ce sont les écailles de tortue, qui leur servent à faire des peignes et des hameçons.

Le commandant Alphonse de Salazar resta cinq jours dans ces îles, d'où il enleva furtivement onze hommes pour travailler à la pompe, car son navire faisait eau de tous côtés. De là il prit le chemin des Moluques; mais il mourut dans le trajet. Après sa mort, le commandement fut disputé entre Martin Iniguez, major de l'escadre, et Bastumante, qui avait déjà fait le tour du monde avec Magellan. Iniguez, qui l'emporta, conduisit le navire à Mindanao le 2 octobre, puis aux îles Moluques de

Gilolo et de Tidor, où il mourut par le poison, comme on le rapportera ci-après.

ALVAR DE SAAVEDRA.

(1528.)

L'arrivée de Juan d'Arrayzaga, aumônier de la patache, au Mexique, confirma Fernand Cortez, marquis de la Val, dans le projet qu'il avait conçu d'envoyer à la recherche des îles de l'Épicerie au travers de la grande mer du Sud. Il fit équiper une escadre de trois vaisseaux, dont il donna le commandement à dom Alvar de Saavedra son parent.

Celui-ci ayant fait voile du port de Jevatlancio, dans la province de Soconusc, au Mexique, le dernier jour d'octobre 1526, fut séparé de ses deux conserves par une tempête; et, après une navigation de deux mille lieues, qu'il estime en faire environ quinze cents en droiture, il découvrit, le jour de l'Épiphanie 1527, un amas d'îles qu'il nomma *les îles des Rois*.

L'amiral vint à Mindanao, puis aux Moluques, où les Portugais et les Castellans se faisaient une cruelle guerre. Il y trouva plusieurs personnes de l'ancienne flotte de Magellan, et une partie de celle de Garcie de Loaise, alors commandée par Ferdinand de Valdaya qui avait empoisonné Martin Iniquez pour avoir sa place : ce qu'il avoua à sa

mort, arrivée peu après dans un combat où don Alvar battit les Portugais.

L'amiral remit à la voile de Tidor, le 3 juin 1528, pour le retour au Mexique. Après un calme de trente jours et une navigation de deux cent cinquante lieues, il mouilla dans un grand port à certaines îles d'Or, sans les mieux désigner.

Saavedra, à son retour de la recherche des îles des Épiceries, et revenant à la Nouvelle-Espagne, découvrit, à cent lieues de l'île Gilolo, les côtes des terres habitées par les peuples papous, qu'il nomma *Nouvelle-Guinée*, la croyant à l'opposite de la Guinée d'Afrique, sous le même cercle méridien.

Les habitans de ces îles d'Or sont des nègres à cheveux crépus; ils vont nus, portant des armes ferrées et de bonnes épées. Cent autres lieues de trajet amenèrent don Alvar en d'autres îles, dont les habitans étaient aussi des nègres armés de flèches. Il en prit trois qu'il emmena, et, ayant encore navigué deux cent cinquante lieues, il trouva des îles, à un degré de l'équateur, peuplées d'hommes tout blancs : il s'émerveillait fort de cette différence totale de couleur dans l'espèce humaine à si peu de distance. Ceux-ci faisaient des efforts pour monter sur le navire, et lançaient des pierres avec une fronde. De là il courut au nord et au nord-ouest jusqu'à 14 degrés, où un vent violent de nord-est le repoussa du côté d'où il venait jusqu'aux îles des

Larrons. Le vent ne lui permit pas d'y mouiller. Il passa à la bande du sud et fut chassé sur les côtes de Mindanao.

Il repartit une seconde fois de Tidor, en 1529, pour retourner au Mexique. Sa route fut la même que dans le voyage précédent. Il revit les îles d'où il avait enlevé trois nègres. Courant au nord-est, il découvrit cinq petites îles : la plus grande avait quatre lieues de long; les autres, une lieue seulement. Les peuples en étaient nus, noirs et barbus; ils faisaient voguer des pirogues mâtées à voiles turques de feuilles de palmier. Ces îles sont à sept degrés de l'équateur, à moitié chemin de Tidor au Mexique, distantes d'environ mille lieues de l'un et de l'autre. Probablement ce sont les îles des Barbus, dans le même archipel que les îles des Rois. Quatre-vingts lieues plus loin, toujours sur la route du nord-est, le bâtiment mouilla vers des îles basses, où des gens qui puisaient de l'eau leur firent signe avec une bannière.

Ce peuple est blanc; il se peint le corps et les bras. Les femmes sont jolies, à grands cheveux noirs, et toutes vêtues de nattes très fines. Leurs armes sont des bâtons brûlés, leur nourriture, du poisson et des noix de cocos.

Quand le vaisseau eut repassé le tropique, il trouva les vents contraires qui le rechassaient de nouveau. L'amiral mourut sur ces entrefaites, re-

commandant à son équipage de tâcher de gagner la hauteur de 30 degrés ¹, et alors, si le vent ne changeait pas, de retourner à Tidor, où il consignerait le vaisseau et tous les effets appartenant au roi d'Espagne entre les mains du capitaine Fernand de la Tour : ce qui fut exécuté.

HURTADO ET GRIJALVA.

(1533.)

Le marquis de la Val ², en 1533, fit équiper une autre escadre commandée par Diego Hurtado et Fernand de Grijalva, pour courir à la découverte de la mer du Sud. Cette expédition eut peu de succès. Les mariniers virent vers 14 degrés 30 minutes lat. nord un poisson qu'ils affirmèrent tous avoir la forme d'un homme marin : il fut vu de tout l'équipage.

Le 21 décembre, à 20 degrés 30 minutes lat. sud, on découvrit une île où, après beaucoup de peine, on mouilla vers la bande du sud, sur vingt-cinq brasses fond de sable blanc. Elle est partagée par une haute montagne. Le capitaine Grijalva descendit avec quelques hommes; et, étant monté au sommet des rochers, il ne vit que de grands bois, dont

¹ On savait dès lors qu'il faut aller à 30 degrés de latitude nord chercher les vents d'ouest qui mènent tout droit à la côte de Californie.

² C'était Fernand Cortez, gouverneur du Mexique.

l'épaisseur dérobaît la vue du reste de l'île. On y trouva une quantité de tourterelles à plumes de perdrix et bec de pigeon, des aigles, des faucons; on entendit les cris d'animaux quadrupèdes; les côtes parurent fort poissonneuses. L'île peut avoir vingt-cinq lieues de tour. Le capitaine la nomma *Saint-Thomas*, du jour de la fête. A trente lieues du continent, près d'une île déserte et de mauvaise apparence, on aperçut une seconde fois un poisson où homme marin de la même espèce que le précédent. Il sauta et se promena autour du vaisseau assez long-temps pour que l'on pût le bien discerner et reconnaître. Il faisait des sauts dans l'eau comme un singe, plongeant, se lavant le corps avec les mains, regardant les spectateurs, comme s'il avait eu de l'intelligence; mais quand on voulut lui jeter quelque chose, il plongea et disparut. L'escadre revint sans avoir fait de plus amples découvertes.

GAETAN ET DE LA TORRE.

(1542.)

La relation de ces deux navigateurs fut dressée par un pilote espagnol. Quoique aride, nous en rapporterons quelques fragmens: c'est le chef de l'expédition qui est censé parler.

Nous partîmes du port de la Nativité, au Mexique, le premier novembre 1542, et, après trente jours de navigation vers l'ouest, dans un espace de

neuf cents lieues , nous découvrîmes diverses îles outre celles que nous avions déjà vues. Nous nommâmes ces dernières découvertes *îles des Rois*. Les habitans sont de pauvres gens qui vont nus, n'ayant qu'une espèce de brayette pour couvrir leurs parties honteuses. On y voit des poules semblables à celles de Castille; la côte y produit du corail et des cocos , et quelques autres fruits.

Je n'ai pas daigné faire mention des îles inhabitées que nous avions découvertes avant celles-ci : telles que Saint-Thomas , à cent quatre-vingts lieues des côtes du Mexique , par 20 degrés 40 minutes lat. nord, 263 long., et deux cents lieues plus loin, Rocca Partida ou Roche-Taillée, par 20 degrés lat., 251 long. Ces îles des Rois s'étendent depuis le 9^e parallèle jusqu'au 11^e, par 9 degrés lat. , 187 degrés long. Vingt lieues plus avant nous en découvrîmes d'autres sous les mêmes parallèles par 10 degrés lat. , 182 long. : nous leur donnâmes le nom d'*îles du Corail*. Les habitans sont semblables à ceux que nous avions déjà vus. Les îles suivantes, par 9 degrés 30 minutes lat., 177 long., sont vertes , belles et bien plantées de palmiers : aussi les appelâmes-nous *les Jardins*.

Deux cent quatre-vingts lieues plus loin , toujours à la même latitude , nous nommâmes *la Matelote* une autre petite île fertile en palmiers et peuplée d'assez bonnes gens qui nous donnèrent un peu de

poisson et des cocos. Celle d'Arezife ¹, trente lieues plus avant, est plus grande et ne paraît avoir guère moins de vingt-cinq lieues de tour ². Nous y aperçûmes, comme à l'autre, quantité de bosquets de palmiers; mais, sans nous y arrêter, nous nous hâtâmes d'arriver à Mindanao, puis aux Moluques, aux Philippines où était notre destination, envoyant de là Bernard della Torre sur un petit bâtiment rendre compte au vice-roi du Mexique de notre heureux trajet.

Nous apprîmes, depuis, que ce capitaine, ayant fait sa traversée sous un parallèle plus voisin de l'équinoxe que celui par lequel nous avions navigué, avait découvert à sa droite, vers un demi-degré de latitude méridionale, une côte dont il avait continué d'avoir la vue durant six cent cinquante lieues; et qu'y ayant pris terre, vers le sixième parallèle sud, il trouva le pays habité par un peuple nègre à cheveux courts et crépus. Ce peuple est fort agile, et porte pour armes des bâtons et des flèches non empoisonnées. Pour nous, après avoir essuyé de grandes difficultés de la part des Portugais, au sujet de notre arrivée aux Moluques, difficultés qui se terminèrent par un accord parti-

¹ C'est-à-dire *des Chaussées*. Les îles étant fort basses en ces parages, on les environne de digues pour contenir les eaux.

² Ces deux dernières îles doivent faire partie de l'archipel appelé *les Nouvelles-Philippines*.

culier que notre commandant fit avec eux malgré moi, nous reprîmes le chemin de l'Europe. (Ici se termine la relation.)

Ce voyage de Gaëtan a quelque chose de remarquable, en ce qu'il comprend presque le tour du monde, fait en partant d'Amérique.

Quant à la terre découverte à un demi-degré de l'équateur, par Bernard della Torre, à son retour au Mexique, c'est le cap Mabo, dans le pays des Papous. L'endroit où il prit terre est voisin d'Arimoa.

MENDOCE ET MINDANA.

(1567.)

En 1567 le gouverneur du Pérou envoya don Alvar de Mendoce, son parent, et don Alvar de Mindana, naviguer dans la mer Pacifique. Ce fut alors qu'on découvrit, à huit cents lieues du Pérou, ces îles que l'opinion que l'on conçut de leur richesse en or fit nommer *îles de Salomon*.

Il y en a dix-huit principales, sans beaucoup de moindres que l'on ne connaît pas, dit la relation : on n'en a pas fait le tour, et on ne les a peut-être pas même aperçues. On prétend qu'il y en a quelques-unes des plus grandes dont le circuit va jusqu'à cent, deux cents et trois cents lieues. La température y est bonne, l'air serein, les vivres abondans, le bétail en quantité. Les habitans sont noirs. Il y

en a néanmoins de blancs , de roux , et même de blonds. La plus grande île est Isabella , sous le huitième et le neuvième degré. Elle a, vers le nord-est, un port très commode nommé *l'Estrelle*.

Les peuples de ces mêmes îles vont nus ; leurs armes sont l'arc , les flèches et la pique. Les animaux les plus communs dans cette contrée sont les cochons , les poules et les petits chiens. On y trouve du clou de girofle , du gingembre , de la cannelle : mais la cannelle n'est pas des meilleures. Ces peuples montent de grands canots capables de contenir jusqu'à cent hommes. C'est sur ces barques qu'ils se font la guerre entre eux. Mais elles ne seraient pas à même de faire grand obstacle aux vaisseaux d'Europe. Une bonne pinasse avec deux fauconneaux viendrait à bout d'une flotte de cette espèce.

Les Espagnols employèrent quatorze mois à ces différentes découvertes ; après quoi les vents et d'autres circonstances les obligèrent à songer au retour , n'osant pas , de peur de grandes tempêtes , s'aventurer plus loin vers le sud. Le vaisseau amiral repassa au nord de la ligne dans le dessein de toucher au Mexique. Il essuya dans le trajet de terribles tourmentes. Il resta neuf mois entiers à la merci des vagues , dans une grande disette de vivres et d'eau. Une partie de son équipage y périt de misère ; et ceux qui survécurent n'avaient de-

puis cinq jours plus rien à boire ni à manger, quand le navire aborda dans un port espagnol.

Les autres vaisseaux de la flotte ayant mieux ménagé leurs vivres, leur route fut moins pénible. Ils s'avancèrent jusqu'à la hauteur du détroit de Magellan; et, chemin faisant, ils visitèrent diverses îles qui se trouvent sur la route du détroit aux Moluques. On en peut tirer beaucoup d'utilité pour le trajet, par la quantité de rafraîchissemens qu'elles peuvent fournir, en cochons, poules, excellentes amandes, patates, cannes de sucre et autres bons alimens. On y trouve beaucoup d'or; et les Espagnols, qui, pour cette fois, n'avaient pas la recherche de ce métal pour objet principal, ne laissèrent pas que d'en rapporter quarante mille pezos, outre une grande quantité de clous de girofle, de gingembre et de cannelle.

La richesse de ces îles leur fit donner par l'équipage le nom de *Salomon*, dans la supposition que la flotte de ce roi venait ici chercher tout l'or dont il orna le temple de Jérusalem. Au retour de l'escadre espagnole, on avait eu la pensée d'y envoyer des colonies, lorsqu'on apprit que l'amiral Drake venait de se frayer un passage dans la mer du Sud. Alors, dans la crainte que l'on eût que, si cet archipel était une fois peuplé et cultivé par les Espagnols, il ne devînt impossible d'en défendre la possession contre les entreprises des vaisseaux

anglais, ou autres peuples de l'Europe qui voulaient s'ouvrir un chemin par le détroit jusqu'aux Moluques, et qui, dans le trajet, retireraient toute l'utilité du nouvel établissement, on abandonna pour un temps ce projet de colonies; et l'on jugea qu'en de pareilles circonstances, il était plus à propos de laisser toutes ces îles entre les mains des naturels du pays.

FRANÇOIS DRAKE.

(1577.)

Le célèbre amiral Drake était né en Devonshire, comté d'Angleterre, de parens assez obscurs. Son père, aumônier d'un vaisseau et fort pauvre, fut obligé de le mettre sous un patron de barque, lequel fut si satisfait des talens du jeune homme, qu'en mourant il lui laissa la propriété de sa barque. Ce fut par-là que ce grand marin commença tant de fameuses expéditions navales. Ayant perdu tout ce qu'il possédait lors du malheureux voyage du capitaine Hawkins au golfe du Mexique, où les Anglais furent impitoyablement traités par les Espagnols, il en conçut une telle animosité contre cette nation, qu'il ne fut occupé toute sa vie que des moyens de lui faire tout le mal possible : ce à quoi il ne réussit que trop bien.

Jusqu'à lui, les Espagnols étaient seuls en possession du passage par le détroit, sans qu'aucun

autre peuple de l'Europe eût encore tenté de profiter de cette grande découverte. Il entreprit le premier d'en rendre l'utilité commune à sa nation, et d'aller se venger de ses ennemis jusqu'aux extrémités du monde, où étaient les sources des richesses qu'il leur enviait. Sa tentative eut un plein succès. Il franchit le détroit en seize jours seulement, plus vite que personne n'a jamais fait, quoique ce fût vers la fin d'août, durant l'hiver de ces climats. Il porta dans les possessions espagnoles de la mer du Sud une terreur d'autant plus grande, qu'elle était plus imprévue pour des gens qui vivaient en pleine sécurité dans un lieu où ils n'avaient jamais vu paraître d'autres vaisseaux que les leurs. Voici comment s'exprime l'auteur de la relation de ce voyage.

Le chevalier François Drake partit de Plymouth, le 15 septembre 1577, avec une flotte de cinq navires, montée de cent soixante-quatre hommes. Cinglant quelque temps le long de la côte méridionale, au sud de Rio de la Plâta, nous avons trouvé une belle baie fort commode, où étaient plusieurs agréables îles, en l'une desquelles il y a tant de loups marins, que nous aurions pu en charger toute la flotte. En l'autre existe une quantité aussi incroyable que réjouissante à voir, d'une espèce de grandes oies sans ailes, qui font leurs tanières en terre; raison pour laquelle quelques Français les

appelaient *crapauds* ; les Anglais les nommaient *pinguins*.

Notre amiral étant à terre, le peuple l'est venu voir, sautant et dansant d'allégresse, exprimant le désir de trafiquer avec nous : ce qui néanmoins n'est pas aisé dans l'exécution. Ces gens-ci ne voulant rien prendre de la main à la main, il faut poser à terre tout ce qu'on leur offre. Ils sont robustes, agiles à la course, d'une physionomie rebutante et stupide, cependant assez rusés, à ce que nous pûmes conjecturer.

Nous restâmes ici quelques jours à faire une provision de loups marins : nous en tuâmes, en moins d'une heure, environ trois cents. Ici notre général fit brûler un de ses petits bâtimens. Tandis qu'on y était occupé, certains sauvages vinrent vers nous tout nus, et chacun d'eux n'avait qu'une petite peau de loup marin sur le dos. Quelques-uns portaient sur leur tête une apparence de corne, et presque tous avaient pour chapeaux force belles plumes d'oiseau. Ils avaient aussi le visage peint et diversifié de plusieurs sortes de couleurs, et tenaient chacun à la main un arc long d'une aune et deux flèches. Ces hommes sont fort agiles, et fort bien entendus au fait de la guerre : car ils gardaient un bon ordre en marchant et avançant ; et de peu d'hommes qu'ils étaient, ils se faisaient paraître un grand nombre. Ils ont été

quelque temps sans rien vouloir prendre de nos mains , par la défiance qu'ils avaient de nous. Mais enfin , pour leur témoigner une entière amitié , notre général est descendu à terre : ce dont ils ont marqué une grande joie ; et ils ont sauté et dansé à leur mode autour de lui , tournant quelquefois le dos les uns contre les autres. Même un d'entre eux s'est approché de lui , et ayant pris son chapeau garni d'un cordon d'or , et se l'étant mis sur la tête , il est retourné vers ses compagnons , montrant à l'un le chapeau , et à l'autre le cordon.

Le 2 juin 1578 nous avons mouillé l'ancre en un endroit que Magellan a nommé *port Saint-Julien*. Nous avons trouvé un gibet planté sur la terre , qui nous a donné à connaître que Magellan a fait faire justice en ce lieu sur quelques rebelles et mutinés de sa compagnie. Le 22 plusieurs des nôtres s'étant ensemble avancés quelque peu sur le terrain , ont découvert trois sauvages.

On vit en ce lieu huit géans près de qui les plus grands Anglais étaient fort petits : ils étaient armés d'arcs et de flèches. Un Anglais qui se piquait de bien tirer de l'arc lança une flèche dont il perça un de ces Indiens : les autres tirèrent de leur côté et tuèrent deux Anglais. La guerre étant ainsi déclarée , les Indiens furent vivement attaqués ; mais ils s'enfuirent avec tant de vitesse ,

qu'ils semblaient voler et ne pas toucher des pieds à terre.

Le 17 août nous sommes partis du port Saint-Julien, et le 20 nous sommes entrés dans le fameux détroit de Magellan pour passer à la mer du Sud. Le 21 nous nous sommes avancés un peu dedans, et en avons trouvé le canal fort sinueux, comme s'il n'y eût point eu du tout de passage : puis un vent contraire s'est levé, qui nous a contraints de retourner au lieu d'où nous étions partis.

En ce détroit il y a plusieurs beaux havres dans lesquels tombent de bonnes sources d'eau douce ; mais la meilleure commodité y manque : en plusieurs endroits on ne peut ancrer, même tout contre terre, à cause du trop de profondeur, si ce n'est en quelques rivières ou sous quelques roches. Il y vente si fort, que si l'on est surpris de ces coups de tourbillons contraires on court ordinairement de grands périls. La terre des deux côtés y est fort haute, étant bordée de montagnes inaccessibles : celles du côté de l'est et du sud y sont en toute saison couvertes de neige. Le détroit a deux lieues de largeur en quelques endroits, en d'autres, trois et quatre : le moins est une lieue. Il est très froid, n'étant guère sans verglas, neige ou gelée. Les arbres néanmoins y sont toujours verts ; et il y a dessous quantité de bonnes herbes ou de plantes

qui produisent d'excellens fruits. Quand il vente, vous diriez que tous ces arbres tombent du haut en bas, tant ils font de bruit.

Le 24 août nous surgîmes à une île dans le détroit, en laquelle nous trouvâmes quantité de ces pinguins qui ne peuvent voler faute d'ailes. Ils sont fort gras. Nous en tuâmes pour notre provision trois mille en un jour. Nous nommâmes ces îles, *Saint-George*, *Saint-Barthélemi*, *Sainte-Élisabeth*.

Vers l'embouchure du détroit, l'amiral fit mouiller contre une île pour pouvoir examiner cette embouchure. Il envoya la chaloupe dans un canal qui s'étend vers le nord, où elle fit rencontre d'un canot de sauvages fait d'écorce d'arbre, si adroitement cousue avec des courroies de loups marins, qu'il n'y entraît que point ou fort peu d'eau par les jointures : les deux pointes de l'avant et de l'arrière étaient recourbées en forme de croissant. Les sauvages de ce canton ont la taille médiocre, les membres bien fournis, le visage peint en rouge. On trouva une de leur cabanes construite de pieux, recouverte de peaux, dans laquelle il y avait du feu, de l'eau dans des vases d'écorce, des moules et de la chair de loup marin. Ici les coquillages de moules sont fort grands. Les naturels, à force de les aiguïser sur des pierres, les rendent propres à couper non-seulement le bois le plus dur, mais même des os.

Ce fut le 6 septembre que Drake sortit du détroit pour entrer dans la mer du Sud, autrement Pacifique. Aussitôt après il expédia en Angleterre un petit bâtiment du port de cinq tonneaux; pour y donner avis de son passage. Cette pinasse repassa le détroit, et vint aborder au nord de la rivière de la Plata, sur un rivage habité par un peuple sauvage, appelé *Tupines*. Les Anglais fuyant de cette côte, où les sauvages avaient tué une partie de leurs gens, touchèrent contre une petite île d'environ une lieue de tour, éloignée de trois lieues de la côte. Leur pinasse fut brisée contre un rocher. Dans le petit nombre de gens qui restaient lors de ce naufrage, Carder, qui commandait, et un autre demeurèrent seuls en vie. Ils se nourrirent dans cette île de fruits assez semblables à l'orange, de feuilles pareilles à celles du tremble, de crabes et de petites anguilles qu'ils trouvaient dans le sable du rivage. Mais il n'y avait pas une goutte d'eau douce : ils étaient obligés de boire leur urine. Ils la rendaient dans une jarre, et, l'ayant laissée reposer et rafraîchir durant la nuit, ils l'avalèrent le lendemain. A force de passer et de repasser ainsi dans leurs corps, elle devint en peu de temps aussi rouge que le sang; tellement qu'il n'était plus possible d'en boire; et comme il ne tombait point de pluie qui pût leur procurer de soulagement en leur fournissant une boisson salubre, il fallut de nouveau se

remettre en mer sur quelques planches du débris de la pinasse.

Après qu'ils eurent été ballottés par les flots trois jours et deux nuits, la vague les poussa sur le rivage du continent, dans un lieu nommé *Tupan-Basse*, près d'une petite rivière d'eau douce. Le compagnon de Carder, malgré les conseils de celui-ci, voulut en boire sans modération, et en mourut deux heures après. Carder tomba entre les mains des sauvages, qui, quoique cannibales, et dans le barbare usage de manger leurs prisonniers de guerre, le reçurent assez bien, et le prirent même bientôt en amitié, voyant qu'il se rendait utile par diverses petites inventions. Il fit parmi eux un séjour assez long pour apprendre leur langue et se mettre au fait de leurs usages.

Il obtint du chef des sauvages la permission de partir. On lui donna des vivres et des guides, qui le conduisirent sur les frontières les plus voisines de la domination portugaise. Après diverses aventures il revint en Angleterre en 1586. Mylord Howard, grand amiral, le présenta à la reine Élisabeth, qui prit grand plaisir à lui faire détailler toutes les particularités de son voyage.

Quant à Drake, le 17 septembre, il avait dérivé par une grande tourmente environ deux cents lieues et plus en longitude, et un degré du côté du midi. Le 15 il vit une éclipse de lune à six heures de la

nuit alors fort obscure. On observa ici le contraire de ce que quelques-uns ont écrit, que la partie du ciel voisine du pôle méridional n'était parsemée que d'un petit nombre d'étoiles de la dernière grandeur, et qu'il n'y en avait que trois qui fussent un peu considérables. On aperçut aussi deux petits nuages de la même couleur que la voie lactée, que les gens de l'équipage appelèrent *les nuées de Magellan*.

Étant arrivé en une baie que l'on nomma *Séparation des Amis*, on dériva au midi du détroit 55 degrés et un tiers; et en cette hauteur on alla jeter l'ancre près d'une île où il y avait de bonne eau douce et des herbes de singulière vertu. Le général nomma ces îles *Élisabéthides*, du nom de la reine d'Angleterre. Les hommes et les femmes, portant sur leur dos leurs enfans enveloppés de peaux, voguaient çà et là dans leurs canots.

Le 20 octobre, ayant par un vent propice repris route vers le nord, on découvrit trois îles, en l'une desquelles il y avait un grand nombre d'oiseaux.

Le vaisseau de John Winter, que la violence de la tempête sépara du reste de la flotte, regagna le détroit, et, repassant de la mer du sud dans la mer du nord, il arriva en Angleterre, en 1579.

A l'égard de Drake, il abandonna, vers la fin de novembre, les environs du détroit, dont il remarqua que l'embouchure du côté de la mer du Sud

est fort dangereuse, par de continuelles tempêtes et de grandes pluies; joint à ce que les navires courent grand risque d'échouer sur les sables voisins des côtes. Il vint à l'île Mocha sur les côtes du Chili, d'où il parcourut les établissemens des Espagnols. Après avoir fait sur eux un butin immense, il résolut de retourner en Europe par les mers du nord de la Tartarie, en cherchant le détroit d'Anian. Un projet si grand et si hardi, de la part d'un homme déjà chargé de richesses, montre quelle était la grandeur du courage de ce célèbre voyageur.

On lui a reproché, dit Guillaume Mouson, sa rudesse, ses hauteurs et ses rodomontades; mais ce sont des qualités inhérentes à sa profession, des défauts qui lui sont communs avec tous ceux de son état. Il parlait avec hauteur, mais avec tant d'éloquence, que ceux en qui l'éducation avait le mieux cultivé le talent de la parole en étaient étonnés. C'était en lui un don de la nature fortifié par l'intrépidité, la franchise, l'intelligence des choses, le penchant à discourir et l'habitude de la parole. Si la vanité est un vice inexcusable, il faut convenir que ce furent ses grandes actions qui le rendirent vain; qu'il dut à l'habitude de parler la facilité qu'il en avait; et qu'il tenait de son expérience la prudence dont il se vantait. Il faut pardonner la hauteur au général, quand même on la tiendrait pour inexcusable dans l'homme. Il arrive souvent qu'on

accuse un homme d'être fier, lorsqu'on devrait le louer du talent de se faire obéir.

Parmi tant de grandes actions qui relèvent la gloire de Drake, je n'insisterai ici que sur son fameux voyage autour du monde, par le passage de Magellan, qu'il a tenté dans un temps où les navigateurs n'en parlaient pas sans frémir. Ce qui fait son plus grand mérite est de s'être conduit pendant les longueurs et les dangers d'une navigation si ennuyeuse et si peu connue, avec tant de discrétion, de patience et d'intrépidité, qu'il sut tantôt apaiser, tantôt prévenir, tantôt étouffer les murmures du matelot, l'espèce de gens la plus prompte à entreprendre et à repousser une entreprise. Il souffrit pendant deux ans toute la misère et tous les malheurs auxquels on peut être exposé. Il erra avec une confiance plus qu'humaine sur des mers inconnues; et lorsque la raison semblait lui conseiller le retour et le repos dans sa patrie, il s'aventura sur de nouvelles mers situées au 48° degré, et se mit à chercher un passage dont on avait jusqu'alors vainement tenté la découverte. Cette action seule devrait fermer la bouche à ses antagonistes. Elle montre un courage extraordinaire, un désir immodéré d'enrichir sa patrie, et une patience au-dessus de tout événement.

Chemin faisant, il découvrit la Californie septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Nouvelle-*

Albion, parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre, par la verdure et la beauté de ses côtes. Il nous en a laissé une description très curieuse, où il parle avec éloge de la douceur et du bon caractère des habitans, qui, prenant les Anglais pour des dieux, leur rendirent, à leur manière, des honneurs infinis. Le grand froid de ce climat dégoûta tout-à-fait les gens de Drake de la route du nord, prévoyant qu'ils ne la pourraient faire sans se perdre, et lui-même résolut de retourner vers la ligne pour revenir en Europe par la route des Moluques et du cap de Bonne-Espérance.

Le 13 octobre 1579, après avoir long-temps vogué sans voir la terre, il découvrit, à 8 degrés du nord de la ligne, certaines îles dont les habitans vinrent dans des canots ou petites barques, creusées avec beaucoup d'art, et polies au dehors comme de la corne brunie, apporter à l'équipage force cocos et autres fruits. Ce peuple se perce les oreilles, et y fait de grands trous en rond, y pendant des bagatelles qui sont raisonnablement pesantes et leur pendent fort bas. Ils ont les ongles des doigts de leurs mains longs comme la largeur d'un pouce, et les dents noires comme la poix des navires. Pour les rendre telles, ils les frottent d'une certaine herbe, qu'ils portent toujours avec eux pour cet usage. Il y a apparence que leurs ongles leur servent d'armes offensives.

Le 14 novembre il passa les Philippines, d'où il vint débarquer à Ternate, dont le roi le combla de faveurs en lui accordant la liberté du commerce. De là, passant par les îles de Célèbes et de Java, il arriva, le 18 juin 1580, au cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vue d'aucune terre, et le 22 juillet à Sierra-Leone. Enfin, le 3 novembre de la même année, il mouilla heureusement au port de Plymouth.

La durée de son voyage autour du monde fut de trois ans moins douze jours, à compter de celui de son départ jusqu'à celui de son retour en Angleterre. La reine fit à Drake l'accueil qu'il en attendait. Son vaisseau, nommé *le Pélican*, fut conduit à Deptford dans un bassin où on le laissa comme un monument élevé à la gloire de la nation et du capitaine. Elisabeth vint manger sur son bord, lui conféra la dignité de chevalier, et lui donna pour armoiries deux étoiles sur un fond d'azur, avec un vaisseau pour cimier. On grava sur le grand mât du vaisseau quatre vers latins rappelant son voyage. Enfin on imita pour Drake en Angleterre tout ce qu'on avait fait en Espagne pour le pilote de Magellan.

Informé des ravages que l'amiral Drake faisait dans la mer du Sud, le vice-roi du Pérou fit sortir, le 11 octobre 1579, deux vaisseaux sous le commandement de Pedro Sarmiento, lequel, après

avoir exploré le détroit de Magellan et passé de l'océan Pacifique dans l'océan Atlantique, relâcha au Brésil où il se laissa prendre par l'amiral Raleigh, qui l'emmena prisonnier en Angleterre. Nous n'indiquons cet incident que pour montrer que Sarmiento n'appartient pas à ce chapitre, n'ayant point fait le tour du monde; Candish sera le troisième qui l'aura accompli.

THOMAS CANDISH,

(1586.)

Le chevalier Thomas Candish équipa à ses propres frais une escadre de trois vaisseaux, dont il prit lui-même le commandement, à dessein d'aller, à l'exemple de Drake, s'enrichir aux dépens des Espagnols, avec qui on était alors en guerre, et de réparer une fortune ruinée.

L'un de ses compagnons rédigea la relation du voyage; nous allons en extraire ce qu'elle présente de plus intéressant : c'est l'auteur de la relation qui parle.

Nous fîmes voile de Plymouth le 21 juillet 1586, vieux style. Le 17 décembre nous entrâmes dans un port du pays des Patagons, que notre amiral nomma le port *Désiré*. On y voit deux îles où l'ancre est excellent, sur lesquelles nous trouvâmes une effroyable quantité de chiens marins semblables à des lions par la partie antérieure de leur

corps , ayant la tête , le cou et les épaules garnis d'une très longue crinière bien fournie, et les pieds de devant comme des mains d'homme : ils font des petits tous les mois. La chair de ces jeunes animaux, bouillie et rôtie, ne diffère en rien de celle du mouton. Ces lions marins ont la vie si dure, que quatre de nos gens avaient de la peine à en assommer un; tout percés de coups de pique ou d'épée, ils se sauvaient encore à la mer : on ne pouvait les faire mourir qu'en leur brisant la tête. Il y a aussi dans ces îles des troupes sans nombre d'oiseaux, qui, comme les lapins, font des terriers dans le sable où ils couvent leurs œufs. Nous les nommâmes *pinguins*, c'est-à-dire têtes blanches : ils sont de très bon goût. Ils font des trous dans la terre, s'y tiennent comme nos lapins, et y pondent leurs œufs; mais ils vivent de poissons et ne peuvent voler, n'ayant point de plumes à leurs ailes, qui pendent à leurs côtés comme des morceaux de cuir.

Quelques-uns de nos gens, occupés à laver du linge le jour de Noël, près d'un puits qu'ils avaient creusé, furent surpris et blessés à coups de flèches par les sauvages. Candish y courut avec seize hommes, et les mit sans peine en fuite, quoiqu'ils fussent environ soixante. Ces hommes vivent comme de vraies brutes et fuient soigneusement l'aspect des Européens. Ils enterrent leurs morts sous de grandes pierres longues, au sommet des écueils

du bord de la mer, ornant les sépulcres de coquillages taillés et carrés, de flèches peintes en rouge, dont ils se peignent eux-mêmes durant leur vie, et de tout ce que le mort avait de plus précieux, ce qui n'est pas grand'chose. Leurs flèches sont des roseaux minces armés d'une pierre très aiguë.

Après avoir salé notre provision d'oiseaux, nous entrâmes, le 3 janvier 1587, près d'un beau cap¹, dans ce dangereux et serré détroit de Magellan, où les ouragans nous désolèrent.

Le 7 nous trouvâmes sur le rivage un misérable Espagnol, seul de vingt-quatre qui y étaient encore, reste de quatre cents que l'on y avait mis trois ans auparavant dans une forteresse bâtie pour garder le détroit. Le surlendemain, ayant passé certaines îles pleines de ces mêmes oiseaux pinguins, nous vîmes les restes de cette forteresse nommée par les Espagnols *Philippeville*, et par nous *port de Famine*, située par les 53 degrés 18 minutes lat. Elle avait quatre bastions, et sur chacun une pièce de canon de fonte qu'on avait enterrée lorsque Candish y arriva; mais il les fit tirer de terre et les prit. La situation était agréable et avantageuse, proche des bois et de l'eau, dans le meilleur endroit de tout le détroit de Magellan. On y avait bâti une église, et les Espagnols avaient exercé une sévère justice, puisqu'on y trouva un demi-gibet où un

¹ C'est le cap Vierge.

homme de cette nation était pendu. Cette ville avait été pourvue de quatre cents hommes de garnison, afin de garder si exactement le détroit qu'aucun vaisseau n'y pût passer pour aller dans la mer du Sud sans leur permission. Mais le succès fit connaître que le ciel ne favorisait pas leurs desseins; car pendant trois ans qu'ils furent dans cette nouvelle place rien de tout ce qu'ils semèrent et plantèrent ne put croître, et les bêtes sauvages vinrent souvent les attaquer jusque dans leur propre fort. Enfin quand toutes leurs provisions furent consommées, n'en ayant pu recevoir de nouvelles d'Espagne, la plupart périrent de faim, et lorsque les Anglais y terrirent, ils les trouvèrent encore tous vêtus et étendus morts dans les maisons.

Cette grande quantité de morts restés sans sépulture ayant infecté la ville, le peu de gens qui y restaient encore avaient été obligés de l'abandonner et de s'en aller, errant le long de la côte, afin d'y chercher leur nourriture. A cet effet ils prirent chacun un fusil et d'autres choses nécessaires autant qu'ils en pouvaient porter, c'est-à-dire ceux qui avaient encore quelques forces, car il y en avait de si faibles, qu'ils avaient assez de peine de se traîner. Ces infortunés passèrent ainsi une année entière mangeant des feuilles, des fruits, des racines et quelques oiseaux quand ils en pouvaient tuer. Enfin, ne se trouvant plus que vingt-trois de

reste du nombre de quatre cents qui s'étaient là établis, entre lesquels vingt-trois il y avait deux femmes, ils résolurent de prendre le chemin de Rio Plata, ainsi que nous le dit cet Espagnol nommé Hernando, seul resté des vingt-trois. Nous l'emmenâmes en Angleterre : pour les autres, on n'a pas su ce qu'ils devinrent.

L'escadre parvint le 14 à la pointe du continent d'Amérique, la plus voisine du pôle; elle reçut de nous le nom de *cap Forward* ou *Pointe ultérieure*; de là sur la côte du sud dans une rivière que nous appelâmes *Rivière des Coquillages*, par le grand nombre qui s'y en trouvait. Puis nous arrivâmes sur la côte du nord dans une belle baie sablonneuse par nous appelée *Élisabeth*, du nom de la reine.

A deux milles de là, le général remonta trois lieues dans la chaloupe, le long d'une jolie rivière où le terroir est plus uni et plus fertile que nous n'en avons encore vu ici. Il y vit plusieurs sauvages très farouches, anthropophages, et mangeant la viande toute crue. Ce sont ceux-ci sans doute qui ont détruit les Espagnols de Philippeville; car nous trouvâmes chez eux des couteaux, des lames d'épées rompues, et autres ferremens dont ils faisaient usage pour armer leurs flèches. Ils firent tout ce qu'ils purent pour nous attirer à eux et pour nous faire entrer plus avant dans la rivière; mais le général, devinant leur dessein, donna ordre de

tirer un coup de canon qui en tua plusieurs.

La route de là jusqu'au canal Saint-Jérôme ne fut accompagnée que de tempêtes et de coups de vent furieux qui nous forçaient à chaque moment de chercher quelque abri. Bien nous prit d'avoir de forts câbles d'un bon tissu, sans quoi il aurait fallu couler bas par les raffales qui descendaient brusquement des montagnes. Nous souffrions aussi de la faim, n'ayant vécu, tant que nous fûmes dans le détroit, que de coquillages et d'oiseaux de mer. Depuis le canal Saint-Jérôme le détroit tire assez droit, au nord-ouest, jusqu'à l'embouchure qui se trouve à peu près à la même latitude que l'entrée, savoir, 52 degrés 40 minutes. J'estime que la longueur du détroit peut être de quatre-vingt-dix lieues.

Le 24 février, après cinquante-deux jours de traverse, nous entrâmes dans la mer du Sud près d'un beau promontoire pyramidal, laissant au nord certaines petites îles que les Espagnols appellent *Anegadas*, îles noyées. Une nouvelle tempête nous tourmenta pendant trois jours à la sortie du détroit, et, ayant séparé de la flotte le vaisseau sur lequel j'étais, le poussa sur l'île Mocha, où nous fûmes fort maltraités par les habitans, qui sont en guerre perpétuelle avec les Espagnols. Mais nous rejoignîmes notre amiral à l'île Sainte-Marie, où nous reçûmes toutes sortes de rafraîchissemens des

insulaires, qui nous croyaient venus d'Espagne.

Ici le malheureux que nous avions sauvé du port de Famine, et que nous avions envoyé s'aboucher avec ses compatriotes sur les côtes du Chili, nous quitta par une insigne perfidie, malgré les sermens réitérés de ne nous abandonner jamais. Il donna sans doute avis aux Espagnols de notre mauvais état, car ceux-ci envoyèrent deux cents hommes de cavalerie pour nous attaquer à l'aiguade; mais ils nous trouvèrent encore mieux préparés à la défense qu'ils ne l'auraient souhaité. Ils nous tuèrent cependant douze hommes; mais nous nous en vengeâmes par la prise de quantité de leurs bâtimens et par la ruine de leur ville de Payta.

Prettey raconte ensuite fort au long comment Candish ravagea les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique, et s'empara, près de la pointe de la Californie, du grand galion amiral de ces mers, nommé *Sainte-Anne*, du poids de sept cents tonneaux, chargé d'or et d'étoffes précieuses.

De là, continue-t-il, nous vîmes le 3 janvier 1588 à Guham, l'une des îles des Larrons, où soixante-dix canots d'insulaires apportèrent autour du vaisseau des patates, des bananes, des cocos, du poisson frais. On leur tendait en contre-échange des morceaux de fer au bout d'une ficelle. Enfin ils vinrent en tel nombre, et l'avarice de ces gens-là pour le fer est si grande, qu'ils brisaient leurs canots à force de

se presser et de se pousser ; mais ils ne s'en soucient guère, car ils nagent sous l'eau aussi bien que des poissons : nous ne pouvions nous en débarrasser. Il fallut tirer le canon sur eux sans que je puisse dire s'il en tua ou non ; car en un clin d'œil toute la troupe tomba dans la mer, se jetant à la nage entre deux eaux.

Je n'ai rien vu de plus joli ni de plus adroitement travaillé sans outils de fer que leurs canots. Ils n'ont que deux pieds de large sur vingt à trente de long, pareils des deux bouts, avec un mât, une voile carrée ou triangulaire de *seggos*, des cordages d'osier et une petite figure sculptée sur la proue. Ces canots tiennent depuis quatre jusqu'à huit personnes. Les insulaires sont plus grands que nous, de couleur basanée tirant sur le noir. Ils vont tout nus, et portent de longs cheveux renoués sur le front.

Après avoir passé par le travers du cap Espiritu Santo à la pointe de Manille, les navires vinrent mouiller à une autre île de barbares nommée *Capul*. La plupart des habitans y sont nus et de couleur tannée. Les hommes n'ont qu'une espèce de tablier au milieu du corps, fait d'une toile tissue de feuilles de bananes ; ils passent ce tablier entre leurs jambes et l'attachent pour couvrir leurs parties naturelles.

Ces gens ont une coutume bien étrange : ils pas-

sent un clou d'étain dans le gland de l'organe générateur de chaque enfant mâle. La pointe du clou est fendue et rivée, et la tête en est comme une petite couronne. La blessure que ce clou fait aux enfans se guérit sans beaucoup de peine. Ils retirent et remettent ce clou lorsqu'ils en ont envie ou besoin. Pour s'assurer mieux de la vérité de ce fait, le général rapporte que ces gens mêmes avaient tiré un de ces clous de sa place, et l'avaient remis dans le gland d'un petit garçon de dix ans, fils du cacique qui était venu à son bord. On lui dit que cette invention était venue des femmes, qui, voyant les hommes fort adonnés à la sodomie, présentèrent requête aux régens, et obtinrent que pour prévenir cet inconvénient on en userait à l'avenir ainsi.

Les deux vaisseaux de Thomas Candish, car le troisième avait été brûlé en Amérique, revinrent en Angleterre chargés de richesses, par la route des petites Moluques et du cap de Bonne-Espérance. Ils mouillèrent à la rade de Plymouth, le 9 septembre 1588, d'où Candish écrivit à lord Hudson, grand chambellan, une lettre contenant le détail abrégé de sa course, que les auteurs anglais nous ont conservé.

Candish s'était si bien trouvé de la première expédition, qu'il équipa une seconde flotte de cinq bâtimens pour le même dessein. Elle mit à la voile

de Plymouth, le 6 août 1591. La tempête la battit rudement sur la côte des Patagons; mais enfin toute la flotte se rejoignit le 18 mars 1592 dans le port Désiré, à l'exception d'un navire qui retourna en Angleterre. Les autres entrèrent dans le détroit.

La flotte anglaise traversa le détroit jusqu'à quatre lieues de son embouchure, où d'affreux coups de vent chassèrent les matelots dans un endroit serré, et les y retinrent un mois dans une grande disette de vivres, obligés de se nourrir de coquillages et d'herbes marines. Le dégoût s'empara des gens de l'équipage; ils voulurent retourner au Brésil, malgré les exhortations de l'amiral, qui fut enfin obligé d'y consentir. On abandonna sans humanité, sur la côte, près du cap Forward, les malades de l'équipage qui périrent dans la neige. Les navires rentrèrent dans la mer du nord à la fin de mai, et perdirent de vue, par une nuit obscure, le vaisseau de l'amiral. La tempête les jeta vers certaines îles inconnues, à dix-sept lieues de l'embouchure du détroit, où ils pensèrent faire naufrage. Ils retournèrent dans le détroit chercher leur amiral, et vinrent mouiller dans une baie serrée, où les sauvages vivaient nus dans les bois, au milieu du mois d'août, malgré l'extrême âpreté de l'hiver.

C'étaient de grands hommes robustes qui lançaient fort bien des pierres de cinq livres pesant.

Ils jetaient aussi de la poussière en l'air, courant çà et là sur le rivage comme des bêtes. On eût dit qu'ils avaient des masques, et leurs visages ressemblaient à de vraies têtes de chiens. On craignit qu'ils missent le feu au vaisseau ; car ils en allument avec une surprenante promptitude. Ils le mirent à un bois voisin, d'où ils étouffaient de fumée les gens de l'équipage. Les Anglais perdirent ici neuf hommes, qu'ils soupçonnaient avoir été tués et mangés par les cannibales.

Deux fois les vaisseaux anglais entrèrent dans la mer du sud ; deux fois le vent les repoussa dans le détroit, et la seconde les rechassa bien vite dans la mer du nord, d'où, après avoir été bien battus par les Portugais sur les côtes du Brésil, il arrivèrent en Irlande.

Le 11 juillet 1599, Thomas Candish avait repris le même chemin, et il mourut en route. Une copie de ses dernières volontés, et d'une relation par lui écrite à 8 degrés de latitude nord au chevalier Tristan George, peu de temps avant son décès, fait connaître qu'il était accablé de tristesse et se plaignait amèrement du contre-amiral Davis, à qui il impute la ruine de l'entreprise et sa mort.

Après Candish, deux autres marins, Jean Chidley et Hawkins, le premier en 1590 et le second en 1593, avaient tenté de pénétrer aussi dans la mer du Sud ; mais ils se bornèrent forcément à

l'exploration des côtes de la Patagonie et du détroit de Magellan : ils ne sont point ici de notre sujet. Un autre navigateur, qui fut plus heureux dans ses entreprises, Alvar de Mindana, réclame son tour.

ALVAR DE MINDANA.

(1595.)

A son retour d'un voyage qu'il avait fait avec Alvar de Mendoce, en 1568, dans la mer Pacifique, Alvar de Mindana rédigea des mémoires sur l'importance des nouveaux pays qu'on avait découverts. Le roi d'Espagne, frappé de l'utilité qu'on pourrait en tirer, écrivit en 1594 à don Garcie de Mendoce, vice-roi du Pérou, de faire équiper et pourvoir abondamment le galion *le Saint-Jérôme* et trois autres navires, d'en donner le commandement à don Alvar de Mindana, et d'y faire embarquer tout ce qu'il y aurait d'hommes et de femmes inutiles au Pérou, pour aller former une colonie dans ces îles éloignées de la mer du Sud. Le projet, qui fut réalisé dès l'année 1595, était bon sans doute, mais l'on se pressa trop d'envoyer la colonie, avant que la position et l'abordage des îles, qu'on n'avait vues que dans une première course, fussent parfaitement connus : ce qui fit qu'on les chercha long-temps, qu'on se trompa plusieurs fois dans la recherche, et que la longueur du

voyage jeta l'équipage dans une misère qui rendait trop difficile l'établissement de la colonie. Elle était nombreuse en hommes, femmes et soldats, et il y avait sur la flotte deux dames de grande distinction, dona Isabelle Baretto et dona Beatrix, lesquelles étaient peut-être les femmes du général et de l'amiral.

Les premiers mots du fragment de la relation espagnole nous font voir que Mindana était alors mouillé vers les îles qu'il appelle *les Marquises de Mendoce*, par 10 degrés latitude sud, de 250 à 260 longitude, et que Dudley croit être les mêmes qu'on s'avisa de nommer *îles de Salomon*, parce qu'elles produisent de l'or, et sur la ridicule supposition que l'Ophir, où la flotte de ce roi des Hébreux allait chercher de l'or, était ici. Le fragment continue ainsi :

Ils nous lançaient des pierres à coups de fronde : un soldat en eut le bras cassé. Les nôtres voulurent tirer leurs arquebuses ; mais la poudre mouillée avait peine à prendre feu ; cependant du peu de coups qui partirent, un des chefs fut atteint d'une balle à la tête, et tomba raide mort. C'était une chose épouvantable que d'entendre le bruit et les cris de toute cette populace qui s'embarrassait dans les canots, les sauvages voulant tous se cacher les uns derrière les autres. Après qu'ils se furent éloignés, nous en vîmes revenir trois dans un canot,

criant de toute leur force, et tenant en main un rameau vert, d'où pendait quelque chose de blanc, ce que nous prîmes pour un signal de paix. Les hostilités cessèrent donc. Ils nous firent entendre que nous leur ferions plaisir d'aller mouiller dans leur port; mais nous n'en voulûmes rien faire. De cette sorte ils se séparèrent de nous après avoir laissé quelques noix de coco.

Cette île est à 10 degrés de l'équateur, environ à mille lieues de Lima. Elle est fort peuplée; car, outre la quantité de gens qui remplissaient les canots, le rivage en était encore tout garni: elle paraît avoir une dizaine de lieues de tour. La côte est haute et montueuse, taillée net en écores. Le port se trouve à la bande du sud. Mindana ne la reconnut point, et, nous avertissant de notre erreur, il nous dit qu'à moins qu'il ne se trouvât quelque autre marque, ce n'était pas ce que nous cherchions.

A peu de distance de celle-ci nous en découvrîmes trois autres, que le commandant nomma *Saint-Pierre*, *Madeleine* et *Dominique*. Les deux premières sont basses, bien boisées, d'environ quatre lieues de circuit. Je ne puis dire si elles sont habitées ou non. La Dominique est plus grande: elle a bien treize lieues de tour. L'aspect en est tout-à-fait agréable, plein de beaux arbres et de bonnes baies. Elle n'est séparée d'une quatrième, nommée

l'île *Christine*, que par un canal limpide et profond, large d'une lieue. Le commandant nomma toutes ces îles réunies, *les Marquises de Mendocce*.

Comme il cherchait à mouiller à la Dominique, nous vîmes venir à nous plusieurs pirogues remplies d'Indiens de couleur plutôt noire qu'autrement, parmi lesquels était un vieillard de bonne mine, portant en main un rameau vert garni de blanc. Ils criaient de toutes leurs forces pour nous faire approcher du rivage, faisant signe de leurs grands chapeaux et montrant la terre. Le commandant en avait assez envie ; mais les houles brisaient si fort, que la chaloupe envoyée pour chercher l'ancrage ne put jamais approcher. Le pilote aperçut quantité de gens sur la côte. Il nous raconta qu'un de ces insulaires, qui était entré dans la chaloupe, levait sans peine d'une main un gros veau par les oreilles. Trois d'entre eux montèrent sur la capitane ; après y avoir resté quelque temps, l'un d'eux saisit tout d'un coup une fort jolie petite chienne, et, faisant un cri, tous trois se jetèrent légèrement à la mer avec assez de grâce, et regagnèrent leur pirogue à la nage.

Le lendemain, 25 juillet, l'amiral envoya dans la chaloupe un maître de camp, suivi de vingt soldats, chercher un port et de l'eau sur l'île *Christine*. Il fit sa descente en bon ordre au bruit du tambour. Les insulaires, au nombre d'environ trois

cents, tournaient tout autour de sa troupe. Il leur fit signe d'approcher, et de ne pas passer une raie que l'on traça sur la terre : ce qu'ils exécutèrent, apportant de l'eau, des noix de coco et autres fruits. Les femmes s'approchèrent aussi : elles sont tout-à-fait charmantes et de très facile accès. On fit signe aux hommes de remplir les tonneaux ; mais ils nous firent signe à leur tour que nous n'avions qu'à en prendre la peine nous-mêmes ; et, prenant quatre de nos barriques, ils s'enfuirent, raison pour laquelle on tira sur eux.

Le 28 le commandant vint à terre avec sa femme dans ce même port, où il fit dire la messe que les insulaires entendirent à genoux, paisiblement et en grand silence, faisant tout ce qu'ils nous voyaient faire. Une jolie Indienne aborda de fort bonne grâce dona Isabelle, et, voyant qu'elle avait de beaux cheveux blonds, lui fit signe d'en couper une boucle et de la lui donner ; mais comme Isabelle reculait et se tenait sur ses gardes, l'Indienne se retira de peur de lui déplaire. Le peuple est affable, et paraît plus prévenant qu'aucune autre nation indienne.

Mais à peine Mindana fut-il de retour à son bord, que nos gens, restés dans l'île avec le maître de camp, prirent querelle par leur mauvaise conduite avec les naturels : on en vint aux coups. Les Indiens jetèrent sur les Espagnols une grêle de pierres et de lances : il n'y eut néanmoins qu'un soldat

blessé à la jambe ; puis, emmenant leurs femmes et leurs enfans, ils s'enfuirent vers la montagne, où ils se fortifièrent par des tranchées : les nôtres les poursuivirent à coups d'arquebuse. Le soir et le matin ils jetaient tous à la fois une espèce de cri concerté qui retentissait horriblement dans les roches : ils se répondaient de troupe en troupe, et faisaient assez connaître l'envie qu'ils avaient de nous nuire ; mais ce fut en vain. Le maître de camp posa trois corps-de-garde, pour la sûreté des mariniers qui faisaient de l'eau, et des femmes de l'équipage qui se divertissaient sur le bord de la mer.

Les Indiens, voyant donc que leurs lances étaient des armes fort inégales contre nos mousquets, en revinrent à faire des signes de paix, abordant amicalement les soldats avec des racines de platane et d'autres fruits ; ils paraissaient avoir besoin de certaines choses qu'ils n'avaient pas eu le loisir d'emporter de leurs cabanes, et suppliaient par signes qu'on leur permit d'y aller. Au retour ils apportaient libéralement des vivres au corps-de-garde, et se liaient d'amitié avec les Espagnols. Un d'eux se mit si bien en liaison avec le chapelain, qu'on les appelait *les camarades*. Celui-ci lui enseignait à faire le signe de la croix, et à prononcer *Jesus, Maria*. Les deux nations se prirent ainsi d'amitié ; on voyait de côté et d'autre un Espagnol et un Indien se promener tête à tête, s'entre-demandant par

signes comment on appelait le soleil, la lune, la terre, la mer et le reste. On s'écoutait avec grand plaisir, et les Indiens en se séparant ne manquaient pas de dire : *Amigos, camaradas*.

Les gens du corps-de-garde proposèrent par signes au camarade du chapelain de le mener au vaisseau amiral, à quoi il répondit d'un air gai *amigos*. Le commandant le reçut avec toutes sortes de caresses. On lui servit du vin et des confitures, mais il ne voulut ni boire ni manger; il admira beaucoup notre bétail, et demanda comment s'appelaient ces bêtes en notre langue; il regardait avec étonnement le navire, les mâts, les voiles, les cordages; il voulut aller partout entre les ponts, et considérait chaque chose avec un soin qui n'avait rien d'un sauvage : il disait *Jésus* quand on lui en faisait signe. Au bout de quelque temps, il demanda d'être remis à terre; mais il continua de nous porter tant d'affection, qu'il se chagrina beaucoup en apprenant notre prochain départ, et qu'il demanda la liberté de nous suivre.

Cette île Christine, située sous le neuvième parallèle, est bien peuplée, haute dans le milieu, pleine de roches et de vallées où les insulaires ont leurs habitations. Le port faisant face à l'ouest est en fer à cheval, étroit d'entrée, bon fond de sable sur trente brasses au milieu, et douze près du rivage; il a une bonne source d'eau douce qui sort

d'un rocher plus grossè que le bras ¹. Les naturels de cette île sont plus basanés que ceux de la Madeleine; d'ailleurs c'est à peu près le même langage et les mêmes habitudes.

L'habitation est disposée en équerre sur deux lignes, bien pavée d'un côté, et de l'autre disposée en place publique plantée d'arbres. Les maisons sont plus élevées que le sol, couvertes à deux eaux. Les portes sont basses et les fenêtres percées vis-à-vis dans le mur opposé; elles paraissent communes: du moins vîmes-nous un grand nombre de places à coucher marquées dans chaque cabane. Les femmes ont la main et le visage très jolis, la taille fine, le corsage bien fait, le teint passablement blanc: en un mot, elles sont mieux que nos plus jolies femmes de Lima. Elles sont vêtues, de la poitrine en bas, d'un fin tissu d'écorce.

Nous vîmes près de la bourgade une espèce de temple ou sanctuaire formé d'une enceinte de palissades où étaient quelques figures de bois mal travaillées, auxquelles les insulaires présentent pour offrandes diverses choses comestibles. Nos gens y prirent un cochon, et venaient pour emporter le reste, lorsque les naturels les arrêtrèrent en leur faisant signe de n'y pas toucher, et que c'était un lieu respectable.

¹ L'auteur donne un grand détail des marques propres à reconnaître l'île, le port et l'aiguade. Il nomme le port *Mère de Dieu*.

Leurs pirogues sont fort bien creusées d'une seule pièce, quille, poupe et proue recouvertes de planches et amarrées en cordages de cocotier. Il y en a qui tiennent jusqu'à trente et quarante rameurs. Ils les travaillent avec des doloirès d'os de poissons et d'arminettes de coquillages qu'ils aiguissent sur de gros cailloux.

Les forces, la stature et l'air sain des insulaires sont de bons indices de la saine température du climat : nous n'y sentîmes ni serein ni rosée du matin. L'air y est si sec que les linges mouillés qu'on laissait sur terre pendant la nuit se trouvaient séchés le lendemain matin, sans qu'on eût pris la précaution de les étendre ; le soleil n'incommode pas beaucoup durant le jour, et la nuit on supporte bien une couverture.

Les animaux les plus communs sont des poules et des cochons semblables à ceux de Castille ; il y a un fruit gros comme la tête d'un enfant, d'un vert foncé qui s'éclaircit en mûrissant, marqué sur l'écorce de raies qui se traversent, d'une figure oblongue plus étroite au bout qu'au pied. Il n'a ni noyau ni pépins ; le dedans est une substance blanche de peu de suc, mais fort délicate, saine et nourrissante : nous le nommions *blanc-manger*. Les feuilles de l'arbre sont grandes, très dentelées, à peu près semblables à celles des papaias. Il y a un autre fruit hérissé de pointes comme les

châtaignes, mais six fois plus gros; un autre hui-leux, d'une écorce très dure, assez semblable à la noix, sinon qu'il n'y a point de zeste qui le partage dans le milieu. Les citrouilles sont comme en Espagne, si ce n'est que certaines espèces ont de très belles fleurs sans odeur. Je ne puis rien dire de l'intérieur de l'île, que nous n'avons pas visité. On éleva quatre croix sur le rivage, au bas desquelles on grava la date de notre voyage.

Le 5 août nous remîmes à la voile faisant route à l'ouest, pour continuer la recherche des îles dont nous étions en quête. On fit environ quatre cents lieues à l'ouest ou au nord-ouest. Un jour la sentinelle cria qu'elle croyait voir la terre cherchée, ce qui remplit tout l'équipage d'une joie à laquelle la tristesse succéda bientôt quand on n'aperçut rien en regardant de plus près; car l'eau et les provisions commençant à manquer, la faiblesse et le découragement, compagnons ordinaires des entreprises incertaines et laborieuses, se glissaient déjà parmi nous.

Le 20 août, jour de Saint-Bernard, les vaisseaux se trouvèrent à vue de quatre petites îles basses, sablonneuses, couvertes d'arbres, disposées comme un cadre en carré d'environ huit lieues de circuit: nous ne sûmes pas si elles sont habitées. Quelques gens dirent cependant qu'ils avaient aperçu deux canots; mais c'est par l'envie qu'ils avaient de pren-

dre terre. Le général nomma ces îles *Saint-Bernard*. Elles sont à 10 degrés 20 minutes latit. sud, à quatorze cents lieues à l'ouest de Lima, 219 degrés long.

Après les avoir passées, le vent devint sud, mêlé de pluies et de grands et épais nuages de formes bizarres qu'on soupçonna venir de terre, d'autant mieux qu'ils se montraient régulièrement du côté inconnu. Nous naviguions toujours entre le huitième parallèle et le douzième, sans nous en écarter, selon nos instructions. Le 29 on découvrit une île basse, ronde, plantée d'arbres et environnée de chaussées, à ce qu'il paraissait. Elle était seule : aussi la nommâmes-nous *la Solitaire*, à 10 degrés 40 minutes latitude, et mille cinq cent trente-cinq lieues de Lima, 210 degrés longitude. Nos petits bâtimens y allèrent faire de l'eau et du bois ; mais ils crièrent à l'amiral de s'éloigner à cause des roches cachées sous l'eau. Nous regagnâmes au plus vite la haute mer, tout épouvantés de nous voir environnés d'écueils. On navigua jusqu'au 7 septembre avec vent arrière du sud-est. Le soir on crut apercevoir la terre : c'était un gros nuage noir qui couvrit tout le ciel, et produisit une pluie affreuse avec une telle obscurité qu'on n'apercevait plus les fanaux. Le matin, quand elle fut dissipée, on aperçut la terre ; mais l'on fut très inquiet de ne plus voir le vaisseau amiral. La terre était environnée de rochers, toute sèche, montueuse et crevassée. Le pic était un

volcan qui ne cessait de mugir et de lancer des étincelles. Cette pointe ou pic sauta peu de jours après avec un bruit effroyable , en donnant une telle secousse à la terre que nous la sentîmes fortement sur nos vaisseaux à dix lieues de là.

Le général avait envoyé une frégate à la recherche de l'amiral. Cependant , comme nous approchions de terre , nous vîmes venir à nous une cinquantaine de canots pleins de gens qui criaient et remuaient les mains. Ils étaient les uns basanés , les autres d'un noir vif. Tous avaient les cheveux frisés , blancs , rouges ou d'autres couleurs , car ils étaient peints , les dents de même , teintes en rouge ; la tête à demi rasée ; le corps nu , à l'exception des parties naturelles couvertes d'un voile de toile fine ; le visage et les bras peints en noir reluisant , rayés de diverses couleurs ; le cou et les membres chargés de plusieurs tours de cordon en petits grains d'or ou de bois noir , en dents de poisson , en espèce de médailles de nacre de perles. Les canots étaient petits , attachés deux à deux. Ils portaient pour armes des arcs , des flèches empennées , à pointe aiguë , endurcie au feu , ou armées d'os et trempées dans un suc d'herbe ; de grosses pierres , des épées de bois lourd , des dards d'un bois raide avec trois pointes de harpons , de plus d'un palme chacune. Ils avaient en bandoulière des havre-sacs de feuilles de palmite fort bien travaillés , remplis de biscuits

qu'ils font de certaines racines dont ils se nourrissent.

Dès que le général les aperçut, il dit qu'il les reconnaissait pour les habitans du pays dont on était en quête. Il nommait les îles à la vue desquelles nous nous trouvions; cependant, quand il leur parla en la langue qu'il avait apprise à son premier voyage, il ne put ni les entendre ni se faire entendre d'eux. Ils s'arrêtèrent long-temps à considérer la flotte autour de laquelle ils allaient en croisant. Quelque invitation qu'on leur fît d'y monter, ils n'en voulurent rien faire. Après s'être parlé entr'eux, ils prirent tout d'un coup les armes par le conseil, à ce qu'il nous parut, d'un vieil Indien fort maigre qui était à leur tête. A mesure que celui-ci parlait, la parole courait partout : ils agissaient ou s'arrêtaient tout court. Enfin ils jetèrent un grand cri et déchargèrent sur la flotte une nuée de flèches qui ne blessèrent personne. Nos soldats se tenaient tout prêts. Ils firent feu à l'instant. Les Indiens, l'un desquels fut tué et plusieurs blessés, prirent la fuite pleins d'épouvante. Sitôt que nous en fûmes délivrés, on se hâta d'approcher de terre. C'était l'objet des vœux de tout l'équipage, qui croyait, en sautant à terre, trouver du remède à ses souffrances.

Le lendemain matin le général monta sur la galiote pour aller chercher un port. On en trouva

un petit au nord-ouest du volcan sur un fond de douze brasses, près d'un village et d'une rivière. On découvrit, le jour suivant, un meilleur port, bon abri sur quinze brasses de fond, près d'une rivière et de plusieurs villages, d'où nous entendîmes toute la nuit les chants et les danses des Indiens au son d'un tambour et de deux bâtons qu'ils frappaient en mesure l'un sur l'autre.

A notre arrivée il en vint un grand nombre ayant la tête et les narines parées de fleurs rouges. Quelques-uns se laissèrent persuader de monter à bord de la capitane, laissant leurs armes dans leurs canots. Il vint un homme de bonne mine, assez beau de visage, un peu basané, maigre, les cheveux blancs, âgé d'environ soixante ans, coiffé de plumes bleues, rouges et jaunes, armé d'un arc avec des flèche à pointe d'os. Deux personnes qui paraissaient supérieures aux autres se tenaient à ses côtés. On vit bien, à sa parure et au respect qu'on lui rendait, que c'était un homme de distinction. Il demanda aussitôt par signes où était le chef des étrangers : le général courut à lui à bras ouverts.

Alors l'Indien dit qu'il s'appelait Malope. Notre général répliqua qu'il s'appelait Mindana. Aussitôt l'Indien s'efforça de faire entendre qu'il fallait troquer de nom ; qu'il s'appellerait Mindana, et que le général se nommerait Malope. Il parut fort satisfait de cet échange ; car, lorsque dans le discours on le

nommait Malope, il faisait signe du doigt, en montrant le général, que c'était là Malope, et que, pour lui, il était Mindana. Il nous dit aussi qu'il s'appelait *Taurique*: ce que nous prîmes pour un titre équivalent à celui de chef ou de cacique.

Le général lui donna une chemise et quelques autres effets de peu de valeur. Nos soldats donnèrent à ses compagnons des plumes, des grelots, des colliers de verre, des épingles, des morceaux de toile et de taffetas. Ils pendirent tout cela à leur cou. On leur enseigna à dire *amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser: ce qu'ils recommencèrent souvent après l'avoir appris. On leur montra des épées, des miroirs; on leur rasa la tête; on leur coupa les ongles des pieds et des mains, ce qui les réjouissait beaucoup. Ils voulurent aussitôt avoir les rasoirs et les ciseaux. Ils regardèrent sous nos habits, et voyant qu'ils ne faisaient point partie de notre corps, ils se mirent à faire les mêmes contorsions que ceux de la première île.

Ceci dura quatre jours, pendant lesquels ils nous apportèrent des vivres. Malope venait souvent, et paraissait fort de nos amis. Un jour il vint avec cinquante canots, au fond desquels on avait caché des armes. Il monta sur la capitane; mais, voyant un soldat prendre par hasard un fusil, il s'enfuit à terre sans qu'on pût le retenir. Les siens le reçurent sur le rivage avec de grandes démonstrations de joie.

Ils parurent se consulter ensemble, et le même soir ils retirèrent tous leurs effets des maisons voisines du port. Toute la nuit on vit des feux allumés de l'autre côté de la baie, les canots aller et venir d'un village à l'autre, comme entre gens qui se donnent des avis, et qui se préparent à quelque chose.

Le matin, l'équipage de la galiote étant allé à l'aiguade de la rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens qui le poursuivirent à coups de flèches. On fit feu des vaisseaux sur eux pour les contraindre à se retirer. Après que les blessés furent pansés, le général envoya le maître de camp à la tête de trente hommes pour tout mettre à feu et à sang. Les Indiens firent tête, et ne prirent la fuite qu'après qu'on leur eut tué cinq hommes. Nous ne perdîmes personne dans ce choc. On leur brûla quelques canots et quelques maisons, et l'on coupa les palmiers d'alentour.

Le capitaine dom Lorenzo fut renvoyé avec la frégate à la recherche de l'amiral, et le maître de camp avec quarante hommes à l'attaque d'un village indien. On voulut essayer si en leur faisant un peu de mal on ne pourrait pas se dispenser de leur en faire davantage. Les Indiens ne s'y attendaient pas. Sept d'entre eux, surpris dans les maisons où l'on avait mis le feu, après s'être vaillamment défendus, se jetèrent au milieu des nôtres sans faire cas de leur vie, et périrent tous, à l'exception d'un seul qui

fut blessé en prenant la fuite. Le maître de camp revint avec sa troupe et deux soldats blessés.

Le village appartenait à Malope, qui vint le soir au rivage en se frappant la poitrine, et appelant le général par le nom de Malope, tandis qu'il se donnait celui de Mindana. Il faisait signe qu'on lui avait fait injustice; que ce n'était pas ses gens qui avaient attaqué les nôtres; que c'étaient d'autres Indiens demeurant de l'autre côté de la baie; et bandant son arc, il donnait à entendre qu'il se joindrait à nous pour en tirer vengeance, si nous le voulions. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction, et l'on se fit de nouvelles protestations d'amitié des deux parts.

Le jour de Saint-Mathieu, 21 septembre, la flotte alla mouiller dans un meilleur port placé dans la même baie. Dom Lorenzo revint sans avoir encore vu l'amiral. Il nous dit qu'en faisant le tour de l'île il avait trouvé à la bande du nord une baie plus peuplée et mieux fournie que celle où nous étions; qu'un peu au-delà il avait vu deux îles moyennes fort peuplées; qu'à huit lieues, à la bande du sud-ouest, il en avait découvert une autre d'environ huit lieues de circuit; qu'à dix lieues au nord-ouest il y en avait trois autres peuplées de mulâtres de couleur claire, pleines de palmiers, et coupées de tant de chaussées avec leurs entrées et canots, qu'on n'en pouvait voir le bout.

L'escadre vint à cette autre baie. Les sauvages passèrent la nuit à mugir et à faire des risées, criant d'une voix distincte *amigos*. Au point du jour ils lancèrent des traits et des pierres; mais étant trop éloignés pour atteindre l'équipage, ils se jetèrent à la nage à grands cris, et accrochèrent les bouées des vaisseaux, qu'ils espéraient entraîner à terre. Lorenzo marcha contre eux dans la chaloupe. Une partie de la troupe prit des boucliers pour couvrir l'autre. Cependant les flèches des insulaires les percèrent de part en part, et blessèrent deux Espagnols. Ces barbares se battaient postés çà et là, sautant et se montrant lestes et si courageux, que nous vîmes bien qu'on ne brûlerait pas leurs maisons impunément. Je pense qu'ils croyaient d'abord que nos armes ne faisaient point de mal; mais quand la chute de trois d'entre eux les eut détrompés, ils quittèrent la place emportant leurs morts.

Le lendemain notre maître de camp mena sa troupe sur un petit tertre, où il voulait jeter les fondemens d'une habitation pour la colonie. Son projet ne fut pas du goût des soldats, surtout de ceux qui étaient mariés. Ils vinrent dire au général qu'on choisissait un lieu malsain; qu'il valait mieux s'établir dans un village des Indiens, où l'on trouverait les maisons toutes bâties et plus saines, puisqu'elles avaient été déjà habitées. Le général, à leur prière, descendit à terre, où l'on assembla la troupe.

On voyait des Indiens sortir de leurs îles dans leurs canots , à voiles et sans voiles. Ne pouvant passer par-dessus les chaussées, ils sautaient dessus, et nous appelaient de là en gesticulant des mains. Sur le soir un Indien sortit des baies seul dans un canot. Il passa sur le vent trop loin de nous pour que nous pussions voir s'il avait de la barbe : car on était dans le passage des insulaires barbus. Il nous parut être de bonne taille, nu, à longs cheveux flottans. Il mangeait quelque chose de blanc et portait à sa bouche une coque de coco, dans laquelle il buvait selon l'apparence. Il ne voulut pas venir à nous, quelques signes que nous lui fissions. Cette île est à 6 degrés lat. nord, ronde, couverte d'arbres, les côtes garnies de rosiers. A trois lieues vers l'ouest, il y en a quatre autres, outre quantité de petites, toutes environnées de chaussées. Elle paraît plus dégagée à la bande du sud.

On continua de naviguer sur le rumb nord nord-ouest. Le lundi 1^{er} janvier 1596, à 14 degrés lat., on porta droit à l'ouest avec vent frais, si bien que le 3 au matin nous découvrîmes les îles des Larrons où nous voulions aller. Nous passâmes entre Guham et la Serpane.

Il sortit de Guham un grand nombre de canots aussi légers que du liège. Il n'y tient qu'un seul homme, quoique la pirogué porte un mât, sa voile, antenne, dresses, écoutes et timon. L'homme gou-

verne d'une main ; de l'autre il hausse , amène , vire de bord , lâche ou serre la voile , menant à chaque pied une écoute. Il vire la voile et se trouve à route sans tourner , la barque étant à deux proues. Si elle verse , le conducteur se jette à l'eau comme un poisson et la retourne avec l'épaule. A terre , il porte sa barque au pied d'un arbre sur lequel il fait son habitation comme dans un nid et vit de sa pêche.

Ces insulaires apportèrent à bord une abondance de fruits et poissons qu'ils attrapent dans les creux des rochers. Il n'y en a point qui leur échappent , si ce n'est le caïman , le tiburon et la caëlla : n'osant les prendre , ils se sont imaginé de les adorer comme des divinités. Ils leur paient une dîme des fruits de la terre , qu'ils lancent à l'eau dans un bateau où il n'y a personne. Le bateau en moins de rien tourne et s'abîme. Ces insulaires sont de couleur truitée : ils vont tous nus , hommes et femmes. Ils sont forts et courageux. Tout nus et sans chaussure , ils se fourrent dans les ronces ; ils sautent de rocher en rocher comme des cerfs.

Nous étions d'abord assez embarrassés de commercer avec eux. Ils ne voulurent ni de notre or ni de notre argent ; mais ils avaient une grande cupidité pour notre fer , surtout pour les haches et les couteaux , parce qu'avec du fer on coupe les arbres et l'on travaille le bois. Nos soldats allant à terre virent plusieurs fois de ces habitations ni-

chées sur les arbres. Les chaumières de la plaine n'étaient que des sépultures contenant des squelettes entrelacés les uns avec les autres. Ce sont les os de leurs ancêtres qu'ils adorent comme les divinités, et dont ils croient que les âmes passent après la mort dans le corps des tiburons et autres poissons ci-dessus nommés. Ils adorent aussi la lune et le soleil; ils désossent les cadavres de leurs parens, brûlent les chairs et avalent la cendre mêlée avec du tuba, qui est un vin de coco. Ils pleurent les défunts tous les ans pendant une semaine entière. Il y a grand nombre de pleureuses qu'on loue exprès. Outre cela, tous les voisins viennent pleurer dans la maison du défunt : on leur rend la pareille quand le tour vient de faire la fête chez eux. Ces anniversaires sont très fréquentés, parce qu'on y régale copieusement les assistans. On pleure toute la nuit et l'on s'enivre tout le jour. On récite, au milieu des pleurs, la vie et les faits du mort, à prendre dès le moment de sa naissance, durant tout le cours de son âge, racontant sa force, sa taille, sa beauté, en un mot tout ce qui peut lui faire honneur. S'il se rencontre dans le narré quelque action plaisante, la compagnie se met à rire à gorge déployée; puis subitement on boit un coup et l'on se remet à pleurer à chaudes larmes. Il se trouve quelquefois deux cents personnes à ces ridicules anniversaires.

En 1568 Lopez d'Aguire et Laurent Chacon passèrent ici, allant aux Philippines. Le navire poursuivit sa route à l'ouest sous le 13° parallèle nord. Notre premier pilote, à qui ces parages étaient inconnus, marchait par conjecture en cherchant le cap Saint-Esprit des Philippines. Le 14 janvier on entrevit le sommet d'une montagne. La joie fut si grande qu'on aurait dit qu'il n'y avait plus qu'à prendre terre le même jour. La plus grande partie de l'équipage ne pouvait plus se tenir sur pied : ce n'était plus qu'une troupe de squelettes qui ne pouvaient monter sur le pont sans se soutenir les uns les autres. Cependant le vaisseau ne naviguait que fort lentement, le pilote n'allant que la sonde à la main au milieu de quantité de chaussées et de bas-fonds ; mais ses bonnes raisons pour ne rien précipiter ne lui servaient guère auprès de gens accablés de misère et d'ennui. La mer était grosse, les cordages du vaisseau pourris. Quand on voulait hausser la vergue, les palans se rompaient, et la voile tombait. L'équipage désespéré se jetait dans le découragement et voulait tout laisser aller à l'aventure : il ne voulait pas seulement mettre la main à l'œuvre pour y apporter remède. Il ne restait plus qu'un hauban de chaque côté du mât ; de sorte que nous crûmes qu'il allait se casser à la première secousse ; ce qui aurait tout fini : par bonheur il tint bon.

Enfin nous entrâmes dans une baie par un canal environné de basses eaux. Trois Indiens vinrent nous montrer l'ancrage. L'un d'eux était chrétien et parlait un peu latin; l'autre était le même que le capitaine anglais Thomas Candish avait amené pour le guider dans ce labyrinthe. Ils répandirent une grande joie dans l'équipage en nous apprenant que nous étions au cap Saint-Esprit. On fournit ici en abondance les vivres si nécessaires à des gens affamés, qui en usèrent avec si peu de discrétion que plusieurs en moururent, et que d'autres retombèrent dans la disette peu de temps après; car il fallut long-temps errer à travers ces détroits où nous devions nous perdre cent fois sur les bas-fonds.

Le 1^{er} février la gouvernante envoya la barque à terre avec ses deux frères et sept de ses gens, sous prétexte d'acheter des vivres; mais nous sûmes qu'ils étaient allés en droiture par terre à Manille donner avis de notre arrivée. Nous ne pouvions trouver d'issue au milieu de tant de canaux. Les vivres manquaient, et les pirogues indiennes s'enfuyaient au plus vite à notre vue, prenant notre navire pour un vaisseau anglais. Nous vîmes presque jusqu'à la vue de Manille, mais le vent était contraire, le vaisseau dépourvu d'agrès, et l'équipage tellement accablé de fatigue, qu'on n'avancait que peu ou point.

Sur ces entrefaites on vit arriver dans une chaloupe le maître-d'hôtel du gouverneur des Philippines, suivi de quelques domestiques. Son maître, averti par une sentinelle de la côte, l'envoyait faire des complimens de condoléance à dona Beatrix sur son malheur¹. Tous les gens du vaisseau se mirent à pleurer de joie et à tendre les mains en voyant des Espagnols. Ceux-ci restèrent consternés et muets de saisissement à la vue de tant de malades et de squelettes nus et misérables qui criaient, surtout les femmes : « Nous mourons de faim et de soif; apportez-nous de quoi manger. » Les Espagnols n'avaient la force de dire autre chose que : « *Gracias a Dios! gracias a Dios!* » Ils annoncèrent la prochaine arrivée d'un bateau chargé de vivres, commandé par l'alcade Mayor, qui vint en effet avec les deux frères de la gouvernante.

Dès que les provisions furent dans le vaisseau, chacun se jeta dessus sans humanité, sans égard, ni subordination : les plus sains ravissant par force tout ce qu'ils pouvaient emporter à ceux qui en avaient le plus besoin. Un second bateau chargé de pro-

¹ Nous ne pouvons savoir quel était ce malheur, à cause des lacunes qui sont dans l'original. Peut-être dona Beatrix était-elle la femme de l'amiral. On lit dans la relation qu'il s'était égaré du reste de la flotte avec son vaisseau, et l'on ne voit pas s'il a été retrouvé. La flotte était de quatre vaisseaux, savoir : un navire, un galion, une frégate et une galiote. La narration rend compte par la suite de trois de ces bâtimens, et ne dit rien du galion sur lequel sans doute était l'amiral, et qui probablement fut perdu.

visions fut réparti avec plus d'égalité. Il en arriva un troisième, monté par des matelots habillés de soie de toutes sortes de couleurs, qui venaient aider à la manœuvre : de sorte que nous mouillâmes bientôt et prîmes terre à deux lieues de Manille, le 11 février 1596. Notre équipage avait perdu cinquante personnes dans le trajet, depuis Sainte-Croix ¹. Dès que nous eûmes mis pied à terre, un nombre infini de personnes poussées par la charité ou la curiosité accoururent pour nous voir, apportant des vivres en si grande abondance qu'il y en eut de reste. Dona Isabelle fit son entrée dans Manille au bruit du canon et de la mousqueterie des troupes qui avaient pris les armes. Elle reçut dans la maison royale les harangues de tous les corps. Les femmes et tous les gens de l'équipage furent logés aux frais du public. Les femmes se marièrent presque toutes à Manille, excepté quatre ou cinq qui entrèrent dans les ordres religieux.

Nous ne revîmes jamais la frégate ; nous sûmes qu'on l'avait trouvée échouée sur une côte, les voiles tendues et tout l'équipage mort dedans. La ga-

¹ Ceci nous apprend que l'île inconnue dont la dernière lacune nous a dérobé le nom, ainsi que la suite du narré dans l'endroit le plus intéressant, fut nommée par Mindana l'île *Sainte-Croix*. Elle est voisine de l'île *Isabelle*, ainsi nommée sans doute du nom de cette dame, qui était alors sur la flotte. Ces deux îles sont les principales des vraies îles Salomon, que Mindana avait découvertes dans son premier voyage avec Alvar de Mendocce en 1568.

liote aborda à Mindanao, où les gens s'étant égarés sur la côte, et mourant de faim, firent rencontre par hasard de quelques Indiens, qui les menèrent à un hospice de jésuites.

Telle fut l'issue de ce prodigieux voyage, plus considérable sans doute et plus curieux que ceux d'Ulysse et de Gama, qui ont mérité d'être chantés par les plus fameux poètes de la Grèce et du Portugal.

DE CORDES ET SEBALD DE WERT.

(1598.)

Le désir d'acquérir des richesses aux Indes, comme avaient fait les Espagnols et les Portugais, depuis la découverte des passages au sud de l'Afrique et de l'Amérique, et plus encore celui d'affaiblir en Europe les forces d'une puissance dont les Provinces-Unies travaillaient alors à secouer le joug, porta les Hollandais à chercher un passage pour y parvenir aussi par le nord de l'Europe et de l'Asie; mais les difficultés qu'ils y rencontrèrent leur firent prendre l'exemple récent des Anglais, qui venaient de traverser les mers australes de Magellan, dans l'espérance d'amasser, chemin faisant, un butin considérable sur les Espagnols de la mer du Sud. Ils équipèrent à Rotterdam une flotte de cinq navires, commandée par Jacob Mahu, qui, bientôt après,

par sa mort, arrivée en route, laissa la place à Simon de Cordes. Les quatre autres capitaines étaient ce même de Cordes, remplacé ensuite par Balthazar son frère, Girard Van-Beuningue, Jurieu Van-Bokolt, auquel succéda Dirik Gueritk, et Sebald de Wert.

La flotte mit à la voile le 27 juin 1598. Le 12 mars de l'année suivante, ayant passé Rio de la Plata, la mer parut aussi rouge que du sang. L'eau qu'on y puisa se trouva pleine de petits vers rouges¹ qui en les prenant, sautaient des mains comme des puces. Quelques-uns crurent, sans en avoir de preuve, que les baleines en certaines saisons jettent cette espèce de vers. Il y a plus d'apparence que ce sont les semences des petites écrevisses rouges, dont l'équipage de M. de Gênes trouva, cent ans après, la mer pleine sur les côtes du Brésil. La brume fut grande plusieurs jours sur la fin de mars.

Le 3 avril on était vers Porto-Santo, probablement la rivière Sainte-Croix, et le 6 l'escadre embouqua le détroit et vint mouiller aux îles Pinguins. L'amiral envoya cinquante hommes sur la côte, afin de voir s'il y avait des hommes ou des bêtes. Ils marchèrent bien trois lieues le long du rivage, et s'en retournèrent sans avoir rien découvert. Le 13 on entra dans une belle baie, qui était à vingt-une

¹ On en trouve de pareils dans le grand golfe de Californie : ce qui lui a fait donner le nom de *mer Rouge* ou *Termeille*.

lieues de la bouque. Les Anglais l'appellent *Mos-selbay* ou *baie des Moules*, à cause de la grande quantité de moules qu'on y trouve. On y fit de l'eau et du bois, qui y sont l'un et l'autre en abondance.

Le 17 on navigua entre deux côtes si élevées, qu'il semblait qu'on n'allait point trouver de passage, tant les rochers étaient serrés de chaque côté, et s'approchaient les uns des autres par le haut. Ils étaient presque partout couverts de neige.

Le 18 on laissa tomber l'ancre dans une baie qui était au nord, par les 54 degrés, et qui se nommait *la Grande-Baie*, ainsi qu'on l'apprit dans la suite. On y trouve beaucoup de moules, des oies et des canards. Il croît dans ces lieux beaucoup d'arbres tout-à-fait semblables au laurier, mais bien plus hauts : l'écorce en est amère et d'un goût aussi fort que le poivre. L'arbre est toujours vert ainsi que la plupart de ceux de ce détroit : il s'élève beaucoup. Le tronc est assez gros pour en tirer des planches larges de deux pieds et demi. Le bois en est très cassant et ne porte aucun fruit.

On perdit ici plus de cent hommes. Les équipages souffraient beaucoup de la saison de l'hiver. Les tempêtes étaient très fréquentes : à peine une avait cessé qu'une autre recommençait. Il y en eut de si violentes, que quelques vaisseaux chassèrent sur quatre ancres, si bien que les équipages étaient

toujours en mouvement, et avaient assez à faire pour se maintenir ; mais il leur fallait encore aller tous les jours à terre par la pluie, par la neige, par la grêle, soit pour faire du bois et de l'eau, soit pour chercher des moules ou d'autres vivres tels qu'ils en pouvaient trouver, exercices qui les fatiguaient extrêmement. De plus la faim les tourmentait aussi. Ils étaient dans un climat froid, où les estomacs demandaient plus de vivres qu'ailleurs ; ils étaient devenus presque insatiables, dévorant les moules et les herbes toutes crues, sans vouloir attendre qu'on les fît cuire. Il fallait que chaque capitaine sur son bord prît la peine de se tenir auprès des matelots, le bâton à la main, pendant qu'ils mangeaient, parce qu'ils vendaient leurs rations si cher, que quelques-uns aimaient mieux s'en passer, et remplir ensuite de moules et d'herbes leurs estomacs affamés : ce qui les jetait dans l'hydropisie, et les faisait mourir en langueur, quoiqu'ils eussent saines toutes les parties internes.

Au mois de mai le vice-amiral rencontra près de la baie Verte sept canots avec des sauvages qui avaient dix ou onze pieds de haut, autant qu'on le pouvait remarquer, étant de couleur rousse et ayant des cheveux longs. Dès qu'ils virent les chaloupes ils s'enfuirent à terre, d'où ils lancèrent une si grande quantité de pierres, que les Hollandais n'osèrent approcher davantage. Quand ils eurent

remarqué qu'on ne s'avancait plus, ils se rembarquèrent tous dans leurs canots, et les firent nager vers les chaloupes avec de grands cris.

Le vice-amiral les laissa venir jusqu'à portée de fusil; puis, ayant commandé à ses gens de faire une décharge sur eux, on en tua quatre ou cinq : sur quoi les autres, épouvantés, reprirent la fuite vers les terres. Là ils arrachèrent de leurs propres mains quelques arbres, qui de loin paraissaient être de l'épaisseur d'un empan, et en firent des retranchemens, amassant auprès d'eux toutes sortes de choses propres à être jetées. Mais le vice-amiral abandonna ces hommes sanguinaires à leur propre fureur, et aima mieux s'en retourner à bord que d'aller les combattre. Un autre jour, quelques matelots s'étant écartés en cherchant des vivres, une troupe de sauvages sortant d'un bois les attaqua inopinément, en tua trois, et en blessa deux dangereusement. Ils déchirèrent inhumainement ceux à qui ils ôtèrent la vie, et ils auraient traité de même ceux qu'ils blessèrent s'ils n'eussent été dégagés par le capitaine de Cordes.

Tous ces sauvages étaient entièrement nus, hormis un qui avait une peau de chien marin attachée autour du cou : elle lui couvrait le dos et les épaules. Leurs armes étaient des flèches d'un bois fort dur, qu'ils lançaient vigoureusement et fort droit avec la main. La pointe était faite comme un

harpon, et demeurait dans le corps de ceux qu'elle atteignait, n'étant attachée au bout de ce long bois qu'avec des boyaux de chien marin; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'on la pouvait retirer, parce qu'elle entraît fort avant.

L'hiver et la tempête retinrent la flotte au milieu des souffrances', jusqu'au 23 août, dans cette baie Verte, que l'on a nommée la *baie de Cordes*. Les vaisseaux passèrent plus loin dans une autre, où l'amiral institua un ordre de chevalerie relatif à son entreprise. Le but de cet ordre était de faire une guerre éternelle aux Espagnols de la mer du Sud, à peu près comme l'ordre de Malte l'a faite depuis aux Turcs dans la Méditerranée. On le nomma *l'Ordre du Lion déchaîné*, par allusion au lion belge sorti des chaînes de l'Espagne. La baie fut nommée la *baie des Chevaliers* (*Ridders bay*). On y éleva un monument accompagné d'une inscription contenant l'institution de l'ordre et la liste de ceux qu'on y venait de recevoir.

Mais ce monument fut de peu de durée : une des chaloupes aperçut, peu à près que l'on fut sorti de la baie, quatre-vingts sauvages à terre, ayant auprès d'eux huit ou dix hioles ou canots. Lorsqu'ils virent la chaloupe, ils poussèrent de grands cris et firent des signaux pour inviter les matelots à descendre à terre. Le capitaine, qui ne se trouvait

pas assez fort de monde, aima mieux s'en retourner à bord.

Les sauvages, le voyant prendre cette route, passèrent avec une vitesse extrême au travers des collines, des vallons, des halliers, tout le long du rivage, pour le suivre, criant toujours et faisant des signes pour attirer l'équipage. Le général, informé de cette aventure, fit incontinent armer trois chaloupes, qui, ayant navigué au rivage, ne trouvèrent plus rien, les sauvages ayant pris la fuite. Mais s'ils ne trouvèrent plus ces hommes cruels, ou plutôt ces bêtes féroces, ils virent des marques de leur brutalité dans les cadavres des Hollandais qui avaient été enterrés en ce lieu-là, et qu'ils avaient tirés de leur sépulture et inhumainement défigurés. Entre autres, ils avaient fait une grande entaille dans la joue du corps du chirurgien général, et lui avaient écrasé la tête avec une massue, lancé une flèche par le côté jusqu'au cœur, coupé les parties naturelles, et l'avaient ainsi traîné dans l'eau, d'où on le tira pour le remettre en terre. Le maître valet d'eau avait aussi été enlevé de sa sépulture, mais son corps ne fut point retrouvé. Quant à l'inscription, les sauvages l'avaient mise en pièces.

L'amiral voguait le premier sous le cinquante-quatrième parallèle dans le grand océan du Sud, par la brume et par une mer très grosse. Il ne vit

pas qu'un accident avait obligé le reste de l'escadre à mettre en panne, et il continua son chemin. Bientôt la tempête jeta les vaisseaux de Balthazar de Cordes et de Sebald de Wert sur la côte d'Amérique, où ce ne fut que par un hasard miraculeux qu'ils doublèrent les rochers sans y périr. Mais leur douleur ne fut pas moindre lorsque, la brume étant dissipée, ils se revirent seuls, séparés du reste de la flotte, et privés de leurs charpentiers, qu'ils venaient d'envoyer sur un autre navire pour un besoin pressant. La mer continuait d'être terrible. Un vent d'ouest violent empêchait d'avancer. Les matelots mouraient de faim, non qu'ils n'eussent une ration de vivres assez suffisante, mais parce qu'à force de s'être accoutumés à manger des coquillages à foison dans ces détroits, leurs estomacs ne pouvaient plus se contenter de peu. Il fallut donc retourner chercher une rade dans le détroit, en attendant l'approche de l'été.

Ils la trouvèrent le 1^{er} octobre, à sept lieues de l'embouchure, dans une baie qu'ils nommèrent *baie des Soucis*, parce qu'ils y passèrent vingt-un jours dans un chagrin et dans une peine extrêmes, étant obligés d'aller à terre incessamment pour y chercher d'assez mauvaise nourriture, qui, hormis quelques oiseaux, n'était que de moules et de limaçons qu'ils trouvaient collés contre les rochers. Malgré le renouvellement des saisons, le

temps ne devenait pas plus beau. Les matelots n'eurent jamais le loisir de se sécher, quoiqu'ils eussent du feu jour et nuit. Ils ne purent même, pendant près de neuf mois qu'ils passèrent dans le détroit, trouver l'occasion d'ôter les voiles des vergues; car, encore qu'ils les étendissent pour les faire sécher toutes les fois que le temps semblait le vouloir permettre, le beau temps ne durait jamais assez pour cet effet.

Les courans poussèrent une fois le vaisseau de Cordes si près de terre, qu'un homme aurait pu tenir un de ses pieds sur la galerie et l'autre sur la terre. C'était fait du navire si la mer eût été agitée ce jour-là. Wert, plein de courage, fit les derniers efforts pour calmer les murmures des deux équipages, et pour leur persuader de ne pas abandonner le projet de suivre les traces de leurs compagnons vers les Indes orientales. Mais il pensa succomber à sa tristesse lorsque après avoir longtemps dérivé, étant venu à bout de regagner un peu de terrain, et de doubler une pointe derrière laquelle il croyait trouver le vaisseau de Cordes, il ne le vit plus. Il l'aperçut néanmoins un peu après, mais ce fut pour le perdre de vue de nouveau et pour jamais. Ce fut près de cette pointe que ses gens virent trois canots conduits par des sauvages, qui, ayant découvert la chaloupe, sautèrent à terre, et s'en allèrent grimper comme

des singes contre les montagnes. On ne trouva dans les canots que de jeunes plongeurs, des harpons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages et d'autres bagatelles qu'ils y laissèrent.

Ensuite ils allèrent à terre afin de voir si les sauvages n'y avaient rien caché. Ils aperçurent au pied de la montagne une femme accompagnée de deux petits enfans, qui faisait tous ses efforts pour se sauver; mais elle fut prise avec ses deux enfans, et conduite dans un canot et ensuite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de tristesse ou d'émotion. C'était une femme d'une taille médiocre, qui avait un grand ventre pendant, était de couleur rousse, ayant un air farouche, des cheveux courts qu'elle s'était coupés jusqu'aux oreilles, selon leur coutume, avec des coquilles de moule au lieu de couteau ou de ciseaux. Pour les hommes, ils se laissent croître les cheveux et ne les coupent point. Pour ornement elle avait des coquilles de limaçons pendues au cou, et par derrière une peau de chien marin qui lui couvrait les épaules, et qui était attachée sous sa gorge avec des cordes de boyaux. Le reste de son corps était nu. Les mamelles lui pendaient comme des pis de vache. Elle avait la bouche grande, les jambes tortues et les talons fort longs. Comme elle ne voulut point manger de viande cuite, on lui donna des oiseaux qui étaient dans les canots, qu'elle prit, et

en ayant tiré les plus grandes plumes, elle les ouvrit avec des coquilles de moule, commençant à les couper derrière l'aile droite, puis au-dessus de l'estomac, et entre les deux cuisses jusqu'au derrière; ensuite elle les vida et jeta le fiel, les entrailles et le cœur; mais elle passa le foie sur le feu et le mangea encore si cru, que le sang lui coulait le long des lèvres. Après cela, elle vida le gésier, et lui ayant tourné le dedans en dehors, elle en mit un bout dans sa bouche, et tint l'autre en sa main gauche, le nettoyant deux ou trois fois de sa main droite, où elle avait un peu de raclure de bois, dont il y a toujours provision dans les canots, et ayant un peu chauffé le gésier, elle le mangea. Elle déchira de ses dents le reste du corps, mordant dedans, de façon que le sang lui coulait sur le sein. Ses enfans firent de même, et mangèrent des oiseaux tout crus. L'un était une fille âgée de quatre ans, et l'autre n'avait pas plus de six mois : néanmoins il avait beaucoup de dents, et pouvait déjà manger seul. Cet étrange repas se faisait d'un air fort sérieux, sans que la femme sourît le moins du monde, quelques éclats de rire que fissent les matelots. Quand elle eut mangé, elle se mit sur ses talons en la posture d'une guenon, regardant à peu près de même. Pour dormir, elle se replia tout en un monceau, si bien que les genoux lui touchaient au menton, et elle avait son plus jeune

enfant entre ses bras avec sa bouche à la mamelle.

On retint cette femme deux jours à bord; mais le 14, lorsque le gros temps cessa, le capitaine la fit ramener à terre, après lui avoir fait donner une robe qui avait des demi-manches et qui lui descendait aux genoux, avec un bonnet sur sa tête, et quelques grains de verroteries autour du cou et des bras : outre cela, il lui fit présent d'un petit miroir, d'un petit couteau, d'un clou, d'une baleine, et de quelques autres bagatelles dont elle fut très contente. On vêtit aussi son plus jeune enfant d'une robe verte, et on l'orna de grains de verroterie. A l'égard de sa fille de quatre ans, on la retint pour l'amener à Amsterdam où elle est morte. Cette circonstance ne plut pas à la mère, et elle parut en être fâchée : néanmoins elle s'embarqua volontairement dans la chaloupe sans faire de résistance, ni d'autres efforts pour amener son enfant. On alla la mettre à terre à une lieue du vaisseau, à l'ouest, qui était l'endroit qu'elle indiquait. Les matelots y trouvèrent du feu, des armes, et quelques ustensiles : ce qui fit connaître que les sauvages ayant découvert la chaloupe s'étaient enfuis.

Wert, seul dans le détroit, rentra dans la baie de Cordes, où la joie fut extrême de découvrir, le 16 décembre, une chaloupe qui naviguait vers le bâtiment, dans l'espérance que c'était celle du vais-

seau de conserve. La surprise fut encore plus grande en apprenant que c'était celle de l'amiral Olivier de Noort qui arrivait de Hollande. On s'accabla de caresses de part et d'autre. L'équipage de Wert admirait l'embonpoint et le teint frais de ces nouveaux venus. Ceux-ci leur firent grande chère en pinguins, car ils en avaient pris plus de deux mille aux îles de ce nom. A ces mots l'équipage de Wert voulait y aller mouiller sans délai; mais le capitaine ranimant par cette rencontre l'espérance de faire enfin sa route avec sa nouvelle escadre de Noort, ne voulut jamais s'en séparer. Il fallut néanmoins s'y résoudre malgré lui. Son vaisseau tout rompu, sale et mauvais voilier, ne put jamais suivre.

Dans les endroits serrés les autres vaisseaux faisaient leurs bordées, tandis que le sien était rejeté. Il fut donc obligé de rester en arrière sans avoir même pu obtenir de l'amiral une provision de biscuits dont celui-ci craignait de manquer lui-même. L'amiral lui raconta dans leur entrevue qu'il s'était battu, près des îles Pinguins, contre une troupe de vingt-cinq sauvages qui avaient tué trois de ses gens; que ces barbares combattaient avec tant d'acharnement, qu'une femme de leur troupe, blessée au pied d'un coup de mousquet, n'avait pas cessé de lancer des traits, accroupie sur les genoux, jusqu'à ce qu'elle eût été tuée d'un second

coup; que les sauvages, sans lâcher le pied, étaient tous morts sur la place jusqu'au dernier, à l'exception de six enfans qu'il emmenait prisonniers sur son bord.

Wert revint dans la baie des Chevaliers au commencement de l'année 1600. En cette saison il y avait encore des piles de glace de plusieurs brasses de haut, dont les morceaux étaient épais de trois à quatre pieds. Cependant on était au milieu de l'été, et les sauvages allaient nus. De là il fit voile vers la petite île des Pinguins, où, pendant qu'on faisait une provision de ces oiseaux, un terrible coup de mer brisa presque entièrement l'unique chaloupe qui restait au vaisseau, laissant tous les gens de l'équipage (car il n'était resté que trois mousses à la garde du vaisseau) dans l'affreuse crainte de passer le reste de leurs jours sur cette île déserte.

Cependant, à force de travail et d'industrie, on vint à bout de la réparer. En chassant aux oiseaux, sur cette île, les matelots trouvèrent dans un terrier de pinguins une femme sauvage qui s'y était tenue cachée depuis le temps que l'équipage était dans l'île.

Les *pinguins* sont ainsi nommés à cause de leur graisse (*propter pinguedinem*) ¹. Les vieux pèsent

¹ Le collecteur des voyages de la compagnie des Indes reprend Janson d'avoir tiré du latin *pinguis* l'origine du nom de ces oiseaux. Il dit que le mot *pinguin* est anglais, et qu'ils furent ainsi

depuis douze livres jusqu'à seize, et les jeunes, depuis huit jusqu'à douze. Ils sont noirs sur le dos, et blancs sous le ventre. Quelques-uns ont autour du cou une lisière blanche en forme de collier, si bien qu'ils sont à peu près demi-blancs et demi-noirs. Ils ont la peau presque semblable à celle des chiens marins, et aussi épaisse que celle d'un sanglier. Leur bec est aussi grand que celui d'un corbeau, mais non pas si crochu. Ils ont le cou fort épais et le corps aussi long que celui d'une oie grasse, mais moins large. Au lieu d'ailes, ils ont deux nageoires pendantes et couvertes de plumes, avec quoi ils nagent d'une grande force. Ils sont le plus souvent dans l'eau, et viennent rarement à terre, si ce n'est dans le temps qu'ils veulent cou-

nommés par Thomas Candish, à cause de leur tête blanche. En effet, ce nom a été tiré, non pas de l'anglais (car le mot n'est point anglais) mais de l'ancien celtique ou de la langue du pays de Galles, dans laquelle *pen* signifie tête, et *gwyn*, blanc. De là viennent les mots latins *pinna*, *apenninus*, *accipenser*, à cause de sa tête aiguë, etc. En celtique, *plenglar*, c'est-à-dire tête noire ou gros bleu : c'est le nom de la mésange ; *pen-huard*, c'est-à-dire tête de canard, est celui du brochet de mer. L'hirondelle est aussi nommée *gwynfol*, ventre blanc, de *gwyn* blanc, *bol* ventre. *Gwynnec* est le merlan ou le poisson blanc. Il n'est pas rare de voir les marins imposer aux objets des noms tirés de la langue celtique ou cimraëque, comme lorsqu'ils appellent *goélans*, oies de mer, certains oiseaux ; de *gwar* oie, *len* mer ; et *gwoëmon*, l'algue marine, parce que cette plante croît et rampe sous l'eau : de *gwo* dessous, et *mont* aller. Les provinces de Galles et de Bretagne, qui fournissent des matelots plus que nulle autre à l'Angleterre et à la France, ont imposé à grand nombre d'objets marins des noms tirés de leur langue.

ver. Ils se tiennent ordinairement trois ou quatre ensemble dans un creux. Leurs pieds sont noirs, et faits comme ceux des oies, quoique moins larges. Ils marchent debout, laissant pendre leurs nageoires comme si c'étaient des bras : en sorte que de loin on les prendrait pour des pygmées. Ces oiseaux ne vivent que de poisson, et cependant, quand ils sont cuits, ils n'en ont point du tout le goût : ils sont excellens à manger. Ils font leurs creux dans les dunes, fort avant en terre, de même que les lapins. Le terrain est partout si rempli de ces trous, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux, et quand il s'y trouve des pingvins, ils vous mordent aux talons.

Enfin, le 21 janvier, Sebald de Wert, après avoir encore perdu, par la tempête, sa dernière chaloupe et sa pénultième ancre, se vit contraint de sortir du détroit de Magellan, qu'il est tenté de nommer *le Détroit orageux*. Aucun marin, de son temps, ne l'a si bien connu que lui, et n'a donné de meilleurs détails pour en dresser des cartes. Trois jours après être rentré dans la mer du Nord, il découvrit le premier trois petites îles, jusqu'alors inconnues dans la terre australe, qu'il nomma *îles Sebaldes*. Elles gisent à soixante lieues du continent par la hauteur de 50 degrés 40 minutes lat., 319 degrés longit. On y vit des pingvins, que l'on aurait fort

désiré aller prendre ; mais on n'avait plus ni canot ni chaloupe.

Le 14 juillet 1600 le capitaine, rentrant dans la Meuse, ramena en Hollande trente-six hommes, de cent cinq qu'il avait en partant, après vingt-cinq mois de fatigues et de périls infinis.

Révenons aux quatre vaisseaux de l'escadre. Balthazar de Cordes, repoussé dans le détroit avec de Wert, fut plus heureux que lui. Il vint à bout d'en sortir une seconde fois par l'embouchure occidentale, d'où il alla ravager les possessions espagnoles sur les côtes du Chili. Les naturels du pays, charmés de se voir remis en liberté, lui déférèrent le titre de roi. Il courut les côtes du Pérou ; et, après avoir fait un grand nombre de prises sur les Espagnols, voyant qu'il ne trouvait point ses vaisseaux de conserve, il navigua seul aux Moluques, vint à l'île Tidor, où les Portugais lui enlevèrent son bâtiment et le menèrent prisonnier à Malaca. La même tempête qui avait fait perdre la flotte aux deux précédens dispersa de même les trois autres navires. Elle jeta Théodoric de Gueritk jusqu'au 64^e degré de latitude australe. Il y découvrit une côte d'un aspect semblable à celle de Norwège, monstrueuse, couverte de neige, s'étendant, à ce qu'il paraissait, du côté des îles Salomon. Il revint aux côtes du Chili, dans l'espérance de retrouver la flotte à l'île Sainte-Marie, où l'on s'était donné rendez-vous en

cas de séparation. Mais il se trompa de route, et vint surgir au port de Valparaiso, où les Espagnols lui refusèrent toutes sortes de secours, tellement que la misère l'obligea de se livrer volontairement lui-même aux mains de ses ennemis. On conduisit son bâtiment à Callao, port de Lima, où Guéritk vivait assez malheureux, à ce que l'on apprit depuis par Olivier de Noort.

Le vaisseau amiral, séparé des autres par la tempête, alla les chercher sur les côtes du Chili jusqu'à Baldivia, puis à l'île Mocha, où l'on vit près du cap le rivage couvert de naturels, sans qu'on pût deviner quelle était leur intention. On jeta l'ancre sur quinze brasses, dans une baie d'excellent fond. On envoya la chaloupe à terre pour lier commerce avec les habitans, qui ne s'étaient pas assemblés avec moins de promptitude qu'aux environs du cap. Mais ils reçurent les Hollandais à coups de flèches, et, dans la première surprise, ils en blessèrent plusieurs.

L'amiral, tenté par l'espérance des provisions que les besoins du vaisseau lui auraient fait préférer à tout l'or du monde, oublia ses résolutions, et fit débarquer vingt-trois hommes armés de sabres et de mousquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maisons qui n'étaient pas éloignées. Mais à peine eurent-ils fait deux cents pas, que plus de mille sauvages, sortant d'une embuscade, tombèrent sur eux avec les armes dont ils ont l'usage, et les mas-

sacrèrent jusqu'au dernier. Ceux qui étaient restés dans la chaloupe n'eurent rien de plus pressé à faire que de retourner promptement porter à bord cette triste nouvelle.

Dès le lendemain l'amiral leva l'ancre et vint au rendez-vous de l'île Sainte-Marie, où il trouva le vaisseau du vice-amiral qui, étant parti de Mocha un jour avant l'arrivée de l'amiral de Cordes, n'y avait pas été reçu avec plus de faveur. Le capitaine et ses officiers y avaient été blessés à terre. Cependant les deux bâtimens se consolèrent par le bonheur de s'être retrouvés. On fit voile pour le Japon, le 27 novembre 1599. Dans une si longue course à travers la mer du Sud, on tomba, vers le 16^e degré latitude nord, au milieu de certaines îles dont les habitans sont anthropophages. Sept ou huit hommes de l'équipage s'étant approchés de terre dans un esquif, furent saisis et mangés, comme on le suppose, par les barbares, sans pouvoir être délivrés de leurs mains. On prit néanmoins un insulaire, qui fut conduit à bord de l'amiral; mais on ne lui trouva qu'une stupidité féroce qui ne permit d'en tirer aucune lumière.

Le 24 février 1600 le vaisseau amiral fut perdu de vue, et n'a jamais été revu depuis. L'autre, au bout d'un mois, découvrit une île nommée *Colona*. A peine restait-il alors une dizaine d'hommes sur le navire en état de remuer les jambes. Il n'y en

avait plus que six qui fissent le service , lorsque le 19 avril le vaisseau mouilla dans le port de Bungo au Japon.

Incontinent, selon l'usage, le bâtiment fut saisi par les Japonais, et les Hollandais mis en prison jusqu'à ce que l'on eût reçu des nouvelles de la cour. On leur fit venir de Nangasaki pour interprète un jésuite portugais , à la vue duquel, disent-ils, ils ne s'attendirent à autre chose qu'à être incessamment crucifiés. Cependant le capitaine ayant obtenu permission d'envoyer un de ses gens à la cour, y députa le pilote Adams, qui eut de fréquentes conférences avec l'empereur, dont il reçut mille marques de bonté, quoique toujours retenu en prison. Il obtint un bon traitement pour l'équipage, et cinquante mille pièces de huit en dédommagement de la charge du vaisseau. Enfin sa faveur devint si grande que l'empereur lui fit une fortune considérable, en lui déclarant qu'il ne pouvait se passer de lui, et qu'ainsi il devait perdre la pensée de jamais revoir sa patrie. L'empereur avait de même formé le dessein de retenir tous les Hollandais, dont il tirait de bons services pour des arts inconnus dans son royaume. Cependant, au bout de cinq ans, il accorda leur retour aux prières du pilote.

Ce fut durant ce séjour que les Hollandais jetèrent les premiers fondemens de ce grand commerce exclusif qu'ils ont depuis établi au Japon, sur les

ruines des Portugais. Ils ne parlaient de leur état que comme d'un royaume fort au-dessus de l'Espagne et du Portugal, et de leur prince d'Orange que comme du plus puissant empereur de l'Europe. Ainsi cette expédition, si malheureuse en apparence, eut par l'événement un succès bien supérieur aux vues qui l'avaient fait entreprendre.

OLIVIER DE NOORT.

(1598.)

Olivier de Noort, amiral hollandais, que rencontra Sebald de Wert, était parti de Rotterdam, le 2 juillet 1598, avec quatre vaisseaux et deux cent quarante-huit hommes d'équipage, menant avec lui un pilote qui avait servi sous Thomas Candish, pour faire le tour de la terre, en passant par le détroit de Magellan.

Le 20 septembre 1599 il entra au port Désiré, dans le pays des Patagons, 47 degrés 40 minutes latitude sud, où, ayant pris terre, il trouva le pays nu et sans arbres. Les autruches y étaient en nombre infini et fort sauvages.

Au bout d'un mois de séjour en cette baie, de Noort, étant un jour allé à la découverte à deux lieues dans les terres, où il ne rencontra personne, avait laissé cinq hommes près du rivage à la garde d'un bateau. Ceux-ci, contre la défense que l'amiral leur avait faite d'aller à terre, débar-

quèrent , et furent attaqués par une trentaine de sauvages cachés , qui en tuèrent trois à coups de flèches , et percèrent la jambe au quatrième. Ces Patagons étaient de grande stature , avaient un regard terrible , la chevelure longue , le visage peint , et la couleur tannée. Ils étaient armés d'arcs et flèches de roseaux très minces , auxquels de petits morceaux de pierre aiguë , fort artistement ajustés , tenaient lieu de fer : ils en tiraient avec autant de force que de justesse. Les chirurgiens du vaisseau trouvèrent les morts percés de part en part au travers du cœur ou du foie. Ce fut la seule fois qu'on aperçut les habitans dans cette baie. Mais on vit diverses sépultures sur le sommet des rochers , couvertes de tas de pierres peintes en rouge , ornées de dards et de pennaches , et de certaines coquilles fines qu'on trouve sur le rivage. On les pose sous la tête des morts , après les avoir taillées en carré. Les mêmes chirurgiens trouvèrent aussi sur l'une de ces tombes deux grosses barres d'un fer qui leur parut être du fer d'Espagne.

L'amiral fit voile au cap Vierge , à l'entrée du détroit de Magellan , d'où l'on apercevait la Terre de Feu. Ce cap , avec deux sommets blancs , est élevé comme celui de Douvres : le reste de la côte ressemble assez à celle d'Angleterre. Le 22 novembre , à quatorze lieues dans le détroit , on aperçut du côté du sud un homme courant vers

le vaisseau, vêtu, à ce que l'on crut de loin, d'un manteau à l'européenne. On envoya promptement la barque vers le rivage ; mais les gens de la barque le reconnurent de plus près pour un sauvage couvert d'une robe de poil en dehors. Il dansait et sautait. Il avait le visage peint, et n'était pas d'une taille au-dessus de la stature ordinaire des hommes. Malgré tous les signes qu'on lui fit, il ne voulut pas approcher. Alors on vit plus loin divers autres sauvages, sur qui les gens de la barque tirèrent cinq ou six coups de mousquets. Le premier sauvage ne bougea point, ne sachant ce que c'était. A la fin cependant il se retira dans les terres au petit pas.

Le 25 du même mois, l'escadre, après avoir été rejetée à cinq fois différentes dans la mer du Nord, vint enfin dans le détroit jusqu'au cap, qu'elle nomma le *cap Nassau* ou *Forland*. Les Hollandais débarquèrent, à deux lieues de là, sur deux petites îles, où nous vîmes, dit la relation, des habitans nous faire signe de partir de là, jetant quelques pingvins du haut de la côte en bas. Mais, comme nous nous approchions plus près, ils nous tirèrent quelques flèches ; puis, entrant plus avant sur l'île, nous vîmes qu'ils étaient environ quarante, auxquels nous tirâmes : alors ils s'enfuirent et se cachèrent. Nous trouvâmes une caverne au penchant du pays, en laquelle on ne pouvait entrer par le

haut , et le bas était fort serré. Là étaient assis une troupe de gens qui se défendirent long-temps à coups de traits, tellement que trois ou quatre des nôtres en furent blessés; et quoique nous entrassions de force, ils ne voulurent pas néanmoins se rendre jusqu'à ce que les hommes fussent tués à coups de traits; alors nous vîmes auprès de quelques femmes et enfans qui étaient entassés les uns sur les autres, vieux et jeunes, pensant se sauver des traits en cette manière. Il y en avait aussi plusieurs de morts et de blessés. Nous prîmes quatre garçons et deux filles, que nous menâmes à bord; puis ayant entendu de l'un d'eux, qui s'était mis au fait de notre langue, les circonstances du pays, nous en apprîmes ce qui suit.

« Cette race se nomme *Enoo*, habitant un pays par eux nommé *Cossi*; mais cette petite île se nomme *Talke*; l'autre grande s'appelle *Castemme*, où il y a quantité de pingvins, de la plupart desquels ils s'alimentent, comme étant leur viande; de la peau ils font des manteaux, qu'ils ont autour du corps, étant du reste nus, habitant des cavernes creusées en terre. À notre avis ils étaient venus de terre ferme en cette île; car nous vîmes encore un grand nombre de gens sur la pointe du pays, à la distance de près d'une demi-lieue, venant quérir des pingvins pour leur nourriture. Il y a en terre ferme quantité d'autruches, qu'ils nom-

ment *talkes*, et qu'ils mangent. Il y a aussi une autre sorte d'animaux par eux nommés *cossini* : nous pensâmes que c'étaient des cerfs. Ces gens-ci s'assemblent par lignées, et nous conjecturâmes qu'il y en avait plusieurs, chaque lignée tenant sa demeure à part ; car ils en comptaient parmi eux de quatre sortes, savoir : des *Kemenettes*, habitans d'un lieu nommé *Karay* ; des *Kennekas*, habitans de *Karamay* ; des *Karaiques*, habitans d'un autre lieu nommé *Morine*. Ceux-ci sont tous de la stature de ceux d'*Enoo*, qui sont de la grandeur d'une personne ordinaire de notre pays ; mais ils sont larges et hauts de poitrine, colorant leur visage et leur front avec certaines couleurs. Les hommes avaient le bout de la verge noué d'un fil, et les femmes se couvrent les parties naturelles d'un morceau de peau de pinguin. La chevelure des hommes est pendante par dessus le front, celle des femmes est coupée. Ils vont tout nus, n'ayant qu'une peau de pinguin ou de quelque autre oiseau qu'ils nomment *oripogre*, et les pinguis *compogre* ; elle est tout autour si bien cousue, qu'on dirait qu'un pelletier l'a faite. Il y a encore une race, plus au-dedans du pays nommé *Ti-remen*, habitans d'un territoire nommé *Coin*. Ceux-ci sont grands comme des géans, ayant de dix à onze pieds de haut. Ils viennent faire la guerre à ces autres lignées, leur reprochant qu'ils sont mangeurs d'autruches, et il semble qu'ils aient de la

meilleure viande que les autres ; mais nous conjecturâmes que tous sont mangeurs de chair humaine. »

L'une de ces îles fut nommée *l'île des Pinguins*, l'autre, plus voisine du continent d'Amérique, *l'île des Patagons*. Plus loin dans le détroit on trouva une baie de bon ancrage, bon flux, une jolie rivière, la terre couverte de beaux arbres sur lesquels on voyait perchés de petits perroquets. Tout ce lieu était fort agréable : on le nomma la *baie d'Été* (*Summer bay*). On chercha vers le port Famine les ruines de Philippeville que les Espagnols y avaient ci-devant bâtie ; mais on n'en put apercevoir aucun vestige.

Les Hollandais bâtirent ici une pinasse dans une baie qu'ils appelèrent du nom de leur général Olivier, la *baie d'Olivier*. Vers le cap Forward, le plus méridional du continent de l'Amérique, les matelots mangèrent d'une herbe qui les jeta dans une violente frénésie de peu de durée. Le 25 décembre Olivier de Noort trouva près du cap Galant, dans une belle rade, la meilleure du détroit, le vaisseau du capitaine hollandais Sebald de Wert, qui lui raconta tout ce qu'il avait souffert dans ce détroit où il était arrêté depuis cinq mois à son retour de la mer du Sud. Il y a dans cette baie trois petites îles, les seules que l'on rencontre depuis les îles des Pinguins. On y trouva des moules, des coquillages ronds, meilleurs que les moules, et beau-

coup de groseilles rouges fort rafraîchissantes pour l'équipage.

On s'avança vers une autre baie à laquelle on donna le nom du prince *Maurice*. Les marées y étaient fort variables, quelquefois de douze, quelquefois d'une heure de durée, puis tout au contraire; et dans ces mouvemens inégaux il se formait divers raz de marées. Il y a quelque apparence que c'est ici que se fait la rencontre des deux grands Océans. On jugea que les terres plus loin au sud de la baie Maurice n'étaient qu'un amas d'îles, quoique les hautes montagnes dont elle est formée en fassent à la vue un terrain contigu.

Bien que l'on fût alors au milieu de l'été, car c'était au commencement de janvier 1600, les glaces étaient en monceaux, plongeant en haute mer de plus de dix brasses. On voulut en cet endroit aller chercher des moules vers le rivage, mais les sauvages tuèrent deux hommes de l'équipage à coups de longues zagaies de bois, et de lourdes masses attachées au bout d'une corde qu'ils lancent et retirent, gardant à la main l'autre bout de la corde. Ils emportèrent les corps morts pour les manger, à ce que l'on crut. On courut après eux; mais il ne fut pas possible de les retrouver. On en trouva d'autres près de la baie des Memnonistes, découverte par un pilote memnoniste¹, voguant dans trois canots dont on voulut

¹ C'est une secte religieuse en Hollande.

s'emparer. Ils les défendirent si bien depuis le rivage à coups de frondes dont ils étaient armés outre leurs massues et leurs zagaies, se mettant à couvert de la mousqueterie derrière des rochers, qu'il fallut s'en retourner sans rien prendre, après avoir eu beaucoup d'hommes blessés.

Enfin, après avoir essuyé toutes les raffales, les coups de vents descendus des montagnes, les courans, les tempêtes, les orages dont on ne manque pas d'être traversé au passage de ce long détroit, la flotte, contre son espérance, atteignit le cap Désiré, dans la Terre de Feu, vers l'embouchure occidentale, large d'environ sept lieues, ayant le côté septentrional garni des petites îles Anegadas (*îles Noyées*); et sortant du détroit le 29 février, elle alla par la mer du Sud se rafraîchir à l'île Mocha, sur les côtes du Chili. Il lui restait alors trois navires et cent quarante-sept personnes. On avait été obligé d'en brûler un à l'île Sainte-Claire, sur les côtes du Brésil. On en perdit, le 12 mars, par une grande brume, un second que l'on ne revit pas depuis.

Olivier de Noort, cinglant à l'est à travers la mer du Sud, arriva le 16 septembre de la même année à l'une des îles des Larrons qu'il jugea être Guham, à deux cent cinquante lieues des Philippines, et dont il fait la curieuse description suivante.

« Nous approchâmes près de l'île au côté est, et comme nous en étions bien encore à demi-lieue de

distance, il nous arriva un canot, puis plusieurs autres, apportant quelques provisions, savoir : cocos, bananes, cannes de sucre, ce que troquâmes contre du fer, car ils l'apprécient fort, le sachant nommer en espagnol *hierro*, à cause que les Espagnols y abordent annuellement. Nous cinglions aussi en côtoyant l'île qui s'étend sud et nord bien sept ou huit lieues selon notre conjecture. Nous courûmes autour du cap sud, d'où nous vîmes sortir une pointe basse où nous pensions ancrer, et les canots venaient à nous de tout côté pour troquer. Il y avait bien passé deux cents canots, et dedans chacun, deux, trois, quatre et cinq hommes, faisant une grande presse et huée, criant *hierro, hierro*, qui veut dire *fer, fer*, et par la presse nous en enfonçâmes bien deux ou trois par-dessous la quille ; mais ils ne s'en soucient guère, car ils sont fort bons nageurs, savent redresser leurs canots et rapporter dedans tout ce qui y était. »

Ces îles, suivant la remarque de Noort, avaient été justement nommées *îles des Larrons*, parce que les habitans étaient livrés au larcin, et qu'ils le commettaient avec une adresse surprenante. Ils trompèrent plusieurs fois les Hollandais. Quelques-uns leur présentèrent, sur des paniers de feuilles de cocos, du riz si bien arrangé, qu'à la première vue on s'imaginait qu'il y en avait beaucoup ; mais après l'échange on trouvait sous le riz des coquilles

élevées ou des feuilles. Cette ruse était d'autant plus sûre, que, pour commercer d'abord avec eux, il fallait attacher au bout d'une corde le morceau de fer qu'on leur offrait, le laisser pendre dans leurs canots, où ils avaient la liberté de l'examiner, et retirer de même ce qu'ils donnaient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vinrent à bord : on leur offrit à boire et à manger; mais ils ne pensaient qu'à voler tout ce qui se présentait à leurs yeux. Un d'entre eux, voyant une épée entre les mains d'un Hollandais, ne fit pas difficulté de la lui arracher, et, s'étant jeté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur lui et sur plusieurs autres qui emportèrent aussi divers instrumens; mais ils faisaient tant de chemin sous l'eau, qu'ils y étaient à couvert des coups. Ceux qui n'avaient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse demeuraient tranquilles, comme s'ils avaient ignoré ce qui se passait à leur vue. On les aurait pris pour des animaux amphibies, qui pouvaient vivre également sur la terre et dans l'eau. Noort fit jeter devant eux cinq morceaux de fer à la mer, pour se donner le plaisir de les voir plonger librement; ils les retirèrent en si peu de temps, qu'on ne pouvait leur refuser de l'admiration. Leurs canots sont si bien faits, que les Hollandais n'avaient rien vu d'égal dans tous leurs

voyages. Ce sont des troncs d'arbres de quinze à vingt pieds de long, sur un pied de largeur, commodes, légers à la voile. Au lieu de revirer de bord pour louvoyer, ils mettent le gouvernail où était le cap, sans faire aucun changement à la voile; elle est tissue de roseaux et de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut aussi plusieurs à bord, étaient nues comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Elles portent de longs cheveux : au contraire, les hommes les ont très courts; ils sont basanés; ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille est plus haute et mieux fournie que celle des Européens; mais la plupart ont le visage difforme. Quelques-uns avaient le nez défiguré par des maladies honteuses; du moins c'est ce qu'ils faisaient entendre eux-mêmes par leurs signes; leur bouche s'était resserrée, jusqu'à ne consister que dans un petit trou. Cette île, que les Hollandais prirent pour celle de Guana, leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres.

Deux jours après la flotte embouqua le détroit des Philippines, et vint mouiller à la petite île Capul, l'une des îles de ce nom, entre Samur et Ticao. Elle y trouva les sauvages armés d'arcs et de flèches, ayant toute la peau du corps brodée en piqures à raies et à fleurs.

Après quelques expéditions militaires, la flotte reprit en ces parages la route d'Europe, par Borneo, les Moluques et le cap de Bonne-Espérance. L'amiral rentra dans le port de Rotterdam, le 26 août 1601, ne ramenant de ses quatre navires que le seul vaisseau qu'il montait, ayant perdu l'autre aux Manilles dans un combat contre deux galions du Mexique, où il coula lui-même à fond l'un de ses bâtimens.

Ici se termine la série des voyages effectués autour du monde pendant le seizième siècle ; nous allons maintenant nous occuper de ceux du dix-septième. »

§ 2.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le seizième siècle avait marqué les premiers pas dans les découvertes sur l'immense Océan. Les quatre premiers voyages autour du monde, par Magellan, Drake, Candish et Olivier de Noort, avaient eu lieu, et de superbes conquêtes étaient assurées à l'Europe : il ne s'agissait plus que de les consolider en en faisant de nouvelles. Cette tâche était réservée au dix-septième siècle, où apparurent de célèbres marins, tels que Fernand Quiros, Spilberg, Shouten, Le Maire, Abel Tasman, Cowley et Dampier. Leurs expéditions maritimes vont successivement passer sous nos regards.

FERNAND DE QUIROS.

(1606.)

Le roi d'Espagne, Philippe III, curieux de perfectionner les découvertes faites dans les mers Pacifiques par Ferdinand Gallego et par Alvar de Mindana, sous le règne de Philippe II, son père, envoya dans ce dessein au Pérou Ferdinand de Quiros qui avait déjà couru ces parages avec Gallego. La cour de Rome et le conseil d'Espagne lui donnèrent des dépêches avec un ordre au vice-roi du Pérou de faire armer deux navires aussi forts et aussi bien pourvus qu'on en eût jamais équipé pour la mer du Sud. Quiros, perdant le souvenir des cruels travaux qu'il avait déjà essayés durant onze années en de pareilles recherches, partit le 21 décembre 1605, faisant voile sur la route de la Nouvelle-Guinée.

Le 26 janvier 1606 les deux navires découvrirent à leur sud-ouest, à mille lieues du Pérou, vers le 25° degré de latitude, une petite île rase, d'environ quatre lieues de circuit, où l'on apercevait de l'eau et quelque verdure; mais on ne vit aucun lieu d'abordage, et la mer y était sans fond, même dans une espèce d'anse. Deux jours après ils en découvrirent encore une autre autour de laquelle on voyait voler beaucoup d'oiseaux. Elle est haute et en plaine au sommet. La côte est tellement en pré-

cipice, que le vaisseau, n'ayant que vingt brasses de sonde à la proue, ne pouvait trouver le fond à la poupe avec deux cents brasses. Une grande tempête accueillit ici l'escadre. Après qu'elle fut dissipée on vit une autre île d'environ trente lieues de circuit, noyée au milieu, et entourée comme d'un mur de chaussée couvert de corail. On n'y put trouver ni fond ni port, et il fallut renoncer à l'espérance de faire ici de l'eau et du bois dont on avait grand besoin. A la suite de cette île on en vit cinq ou six vers 18 degrés 40 minutes latitude. C'était le 9 février.

La joie fut grande, peu de jours après, d'apercevoir une côte où la terre paraissait nouvellement remuée, signe certain qu'elle avait des habitans. Le petit vaisseau mouilla sur dix brasses fond de roches, sans abri et mal assurée. On mit quarante hommes dans ces canots pour aller au rivage sur lequel une centaine d'Indiens nous faisaient des signes. Mais la mer battait contre la côte d'une si terrible manière, qu'il ne fut jamais possible de prendre terre, quelque risque qu'on se fût déterminé à courir pour en venir à bout, les canots ayant manqué d'être plusieurs fois submergés par le coup de la vague et la quantité d'eau qu'elle jetait dedans.

« Nos gens, dit la relation, étaient près de s'en retourner, fort tristes pour eux et pour nous à qui ils

allaient rapporter de si mauvaises nouvelles, dans le besoin où nous étions d'avoir de l'eau et dans les bonnes dispositions où les insulaires paraissaient être à notre égard, lorsqu'un jeune homme nommé François Ponce se leva d'un air audacieux, criant qu'en une telle extrémité il serait honteux de retourner vers la flotte sans y porter du secours, et d'être arrêtés par le péril présent après en avoir bravé tant d'autres; qu'il allait se jeter à la nage et tenter de regagner le rivage au hasard d'être brisé contre les écueils. En disant ces mots il se déshabillait à la hâte, et se jeta dans la mer, gagnant à la nage l'endroit où la mer battait avec tant de fureur contre la côte.

Les sauvages montrèrent par leur geste quelque inquiétude de son sort, qui sans doute eût été malheureux; si ceux-ci, charmés de son courage, ne se fussent avancés dans l'eau pour lui aider. Ils l'amenèrent à ce rivage avec de grandes marques d'amitié en le baisant sur le front à diverses reprises, et recevant de bonne grâce les caresses qu'il leur rendait de son côté. Trois des nôtres, voyant ceci, se jetèrent à la mer et arrivèrent de même.

Les insulaires étaient armés les uns de gros bâtons, les autres de lances brûlées par le bout, longues de vingt-cinq à trente palmes. Ils ont leur habitation près du rivage dans des cabanes de palissades entre les palmiers dont le fruit fait leur

nourriture ordinaire avec du poisson de mer. Ils vont nus. Ils sont de couleur olivâtre, d'assez bonne mine, et bien proportionnés. Nos gens firent leur possible pour les déterminer par signes à visiter le vaisseau : n'en ayant pu venir à bout, ils regagnèrent assez tristement les canots et se mirent à la rame.

Nous allâmes huit lieues plus loin chercher quelques secours. Les chaloupes n'abordèrent qu'avec les mêmes risques, la côte étant garnie de brisans que la mer couvrait d'écume. Il y avait près du rivage un petit bois dans lequel nos gens entrèrent, cherchant de l'eau et quelque habitation. Le bois était si épais que les Espagnols étaient obligés de se frayer un chemin en coupant les branches avec leurs épées. Ils trouvèrent au milieu une place ronde entourée de petites pierres, avec un tas de plus grosses pierres debout en forme d'autel, d'une coudée et demie de haut, appuyé contre un grand arbre. De grosses touffes de feuilles de palmiers attachées au tronc de l'arbre pendaient sur cet autel. C'était sans doute un lieu sacré où ces barbares allaient rendre leurs hommages au prince des ténèbres. Au-delà de ce bois en était un autre, et des prairies humides arrosées de quelques flaques d'eau saumâtre qui ne valait rien à boire. Les matelots étanchèrent leur soif avec des noix de cocos, et ne trouvant point d'eau, ils se chargèrent de ces noix pour en

porter à leurs camarades , marchant le long du rivage dans l'eau jusqu'aux genoux.

On découvrit aussi cinq ou six pirogues étroites , voguant au moyen de leurs voiles latines faites d'un tissu de palmettes recousues avec du fil de même arbre, et fabriquées à peu près comme les nattes de même étoffe dont les femmes du pays se couvrent de la ceinture en bas. Les Indiens sautèrent de leurs almadies sur le rivage , et vinrent à la troupe des Espagnols. Le chef des Indiens , homme robuste , de belle taille , bien proportionné , le front et les épaules larges, portait sur la tête une espèce de couronne de petites plumes noires aussi douces et aussi fines que de la soie. Ses cheveux rouges et crépus lui tombaient à moitié des épaules. Les Européens furent si étonnés de voir un homme qui n'était pas blanc avec une chevelure si rouge , qu'ils crurent que c'étaient des cheveux de femme qu'il avait mis sur sa tête. On lui fit signe de venir aux vaisseaux où il serait régaté. Il monta dans nos chaloupes avec quelques-uns des siens : mais à peine fut-on embarqué que ceux-ci , saisis tout à coup d'une épouvante extrême, se jetèrent à l'eau fuyant vers le rivage.

Leur chef en allait faire autant si les nôtres ne l'eussent retenu par force en l'embrassant par le milieu du corps , et voguant au vaisseau le plus vite qu'ils purent. Le barbare s'agitait comme un

furieux, remuant les bras avec une grande vigueur ; mais ses efforts furent inutiles. On l'amena au vaisseau, d'où, après l'avoir régalé et habillé, on le renvoya à terre en liberté.

On remit à la voile, et depuis le 14 février on découvrit quelques autres îles non propres à l'abordage : cependant les besoins de prendre terre étaient de plus en plus pressans. On envoya cinquante hommes dans les chaloupes chercher un port. Ils trouvèrent tant de poissons et d'oiseaux sur la côte, qu'on les y prenait à la main. Les palmiers y étaient aussi en abondance ; mais l'eau douce dont on avait le plus grand besoin y manquait : aussi la terre est-elle sans habitans. Elle peut avoir huit ou dix lieues de tour : elle a au milieu un grand lac d'eau salée. Il en est de même de plusieurs autres îles que l'on abandonna pour n'y avoir point trouvé d'eau douce : on les nomma *Saint-Bernard* : latit. 10 degrés 30 minutes, long. 229.

Le 2 mars on découvrit une nouvelle terre cultivée. Le petit bâtiment s'approcha d'une habitation de cabanes palissadées dans un enfoncement du rivage, d'où il sortit une centaine d'Indiens bien plus méchans qu'ils ne le paraissaient. Ils étaient au nombre de quatre ou cinq dans de petites pirogues fort légères faites d'un seul tronc d'arbre. Ils vinrent hardiment autour du vaisseau faisant des menaces et brandissant leurs longues lances.

On leur jeta du vaisseau quelques vivres et quelques vêtemens pour les apprivoiser.

Là-dessus un de ces sauvages s'avança d'un air arrogant dans une petite pirogue, faisant des cris et des gestes furieux du bras et de la jambe. Il avait un bonnet de palmette et une espèce de camisole rouge de même tissu. Il s'approcha de la galerie de poupe où nous étions à considérer ses bravades, et, prenant sa lance à deux mains, il la jeta de toute sa force contre nous, s'éloignant ensuite d'une grande vitesse. On le menaça tant qu'on put de la voix; ce qui ne l'empêcha pas de revenir à la charge. Le capitaine, qui ne voulait pas effrayer les Indiens, fit tirer un coup de mousquet sans balle, pour l'épouvanter seulement. Mais sans s'effrayer du bruit, il continua de brandir sa lance, tournant tout autour du navire dans sa pirogue avec une vitesse incroyable. On descendit soixante hommes dans la chaloupe pour leur donner la chasse. Ils se mirent à l'environner, faisant leurs efforts pour l'enfoncer dans l'eau, tandis qu'une autre troupe nombreuse nouvellement survenue jeta une corde sur la proue de la pinasse, dans l'espérance de la tirer à bord.

Quand ils virent qu'on coupait leur corde, ils tâchèrent de l'attacher à nos cordages. En un mot, on eut assez de peine à s'en défaire à coups d'arquebuses qui en blessèrent et tuèrent quelques-uns,

entre autres celui qui s'était si long-temps obstiné à attaquer. Le commandant donna ordre de se préparer à faire le lendemain une descente à terre pour y prendre une provision d'eau et de bois. Soixante hommes descendirent dans les chaloupes afin de remorquer la pinasse jusque auprès d'une chaussée naturelle contre laquelle la mer battait avec fureur. C'était pourtant l'endroit où la descente était le plus praticable. Mais à peine quelques hommes du vaisseau eurent-ils mis pied à terre, que cent cinquante insulaires vinrent tomber sur eux, lances baissées.

L'inquiétude fut d'autant plus grande à cette vue que le commandant était du nombre de ceux qui avaient mis les premiers le pied sur le rivage en entrant dans l'eau jusqu'au cou. Mais le feu de la mousqueterie des chaloupes ayant fait fuir les barbares plus vite qu'ils n'étaient venus, la descente s'opéra avec un peu moins de difficulté, quoique toujours avec grand danger, la violence du vent augmentant l'agitation et la vague. La troupe, mise en ordre de bataille, s'achemina vers une habitation d'où l'on vit sortir une douzaine de vieillards portant des torches allumées d'une espèce de bois résineux qui brûle comme un flambeau : c'est parmi eux un signe de paix et d'amitié. Ils firent entendre que les hommes s'étaient enfuis dans un bois voisin, où ils avaient déjà caché leurs

femmes et leurs enfans , près d'une lagune salée dans les terres , que la mer inonde quand elle est haute.

La troupe qui le suivait fut bien joyeuse à la vue d'un ruisseau , et bien triste d'en trouver l'eau salée : car tout le monde mourait de soif. On trouva là un insulaire qui avait de l'eau douce plein une noix de coco. On lui demanda où il l'avait prise , il fit signe que c'était de l'autre côté de la lagune. Torres détacha sept soldats guidés par l'insulaire pour l'aller reconnaître. Ils passèrent à travers des jardins ou enclos dans lesquels s'étaient tapis les Indiens , qui se levèrent en faisant des signes de paix ; surtout les femmes , qui avaient une jolie figure et un air tout-à-fait agréable.

On ne peut trop s'étonner de la blancheur extrême de ce peuple barbare , dans un climat où l'air , le soleil et le froid auxquels les naturels sont sans cesse exposés devraient les hâler et les noircir. Ces femmes sauvages effaceraient nos beautés espagnoles si elles étaient parées et façonnées par le commerce du monde. Elles sont vêtues de la ceinture en bas de fines nattes de palmier bien tissues , et d'un petit manteau de même sur les épaules. Elles nous jetèrent d'abord un coup d'œil doux et soumis , puis vinrent nous embrasser avec les plus grandes marques d'amitié. Nos gens furent bien satisfaits de voir les choses tourner ainsi

à la paix. L'insulaire qui les guidait les mena près d'une source d'eau douce dont le filet était si petit, qu'il n'aurait pu suffire aux besoins de l'escadre.

On envoya dire toutes ces nouvelles au commandant, qui de son côté dépêcha un messenger pour les apprendre à la troupe restée sur le rivage et aux gens des navires. Cet homme, repassant dans l'habitation sans autre arme que son épée nue à la main, fut attaqué par une dizaine de barbares qui fondirent en troupe sur lui, armés de bâtons pointus et de pieux brûlés. Un d'entre eux lui porta un coup de demi-pique qu'il para de son épée; mais il ne put s'en venger, ayant trop de gens sur ses bras. Les cris qu'il faisait attirèrent bientôt les Espagnols de toutes parts assez à temps pour lui sauver la vie, mais non pas pour l'empêcher d'être bien blessé au bras et à la tête. Une décharge faite sur ces barbares en tua quatre ou cinq et en blessa d'autres. Parmi ceux qui périrent en cette occasion, on fut dans la plus grande surprise d'en voir un qui, nu et mal armé, défendit long-temps sa vie contre vingt soldats espagnols.

Le danger fut plus grand que jamais en quittant la côte, tant la lame était terrible sur les écueils. Les coups de mer pensèrent faire périr cent fois le vaisseau. Il fallut laisser à terre les jolies nattes, les noix de cocos et les autres rafraîchissemens

que l'on devait porter à la flotte, trop heureux de pouvoir sauver les armes et d'arriver aux navires bien tristes, mouillés de la tête aux pieds, meurtris par les brisans, mais assez contents de n'avoir eu personne de tué ni de noyé. Cette île, que l'on nomma *la Belle Nation*, court nord et sud, et peut avoir six lieues de tour, par lat. 13, long. 219,

On fit voile vers l'île Sainte-Croix, que le capitaine, dans un précédent voyage, avait trouvée commode et fertile, bien que, par un malentendu, il fût arrivé, entre les insulaires et les Espagnols, une querelle où quelques hommes perdirent la vie de part et d'autre. On courut jusqu'au 7 avril 1606, laissant des terres à babord et à tribord, autant que l'on put en juger par la quantité d'oiseaux et de rochers de pierres-ponces que l'on apercevait. L'après-midi le grand navire vit à l'ouest-nord-ouest une terre noire et brûlée comme un volcan. On mit en panne durant la nuit, de crainte des basses eaux.

En s'avancant le lendemain vers la terre, on trouva douze ou quinze brasses de fond pendant deux heures de route, puis une mer sans fond. Il fallut encore différer au lendemain 9. Torres s'avança dans le petit vaisseau, longeant la bande du sud-ouest, dans un canal entre deux petites îles, où il aperçut non loin du rivage diverses cabanes

parmi les arbres. On mouilla, sur vingt-cinq brasses, entre la grande île et les deux îlots. Les barques allèrent à terre, d'où elles rapportèrent aux navires quelque peu d'eau douce, des patates, des cocos, des palmettes, des cannes douces et d'autres racines, pour montre des productions du pays.

On prit là-dessus le parti d'envoyer cinquante ou soixante hommes, qui découvrirent, au milieu d'un îlot entouré de chaussées, un monticule de pierres au-dessus duquel il y avait une soixantaine de cabanes couvertes de palmiers, et garnies de nattes en dedans. On apprit depuis que c'était une forteresse où les insulaires se retirent quand ils sont attaqués par leurs voisins, qu'ils attaquent souvent eux-mêmes, ayant de grandes et bonnes pirogues avec lesquelles ils fendent le canal en toute sûreté.

Les Indiens vinrent au-devant de l'équipage avec un air de gaité. Leur chef tenait en main un rameau de palmes qu'il offrit à Paz de Torres en l'embrassant. Ses compagnons en firent de même, et les Espagnols ne se sentaient pas de joie de se voir si bien reçus dans un pays où l'on trouvait de l'eau et du bois, dont l'équipage avait tant besoin.

Quand les Espagnols se virent bien en sûreté, et que le chef indien eut dispersé son monde de côté et d'autre, ils résolurent de prendre un peu

de repos après tant de fatigues. On posa deux corps-de-garde, l'un sur la côte, l'autre dans l'habitation, et le reste, s'étant désarmé, se répandit dans la forêt, où il cueillait des fruits, tandis que les sauvages amenaient dans leurs pirogues du bois et de l'eau pour l'escadre.

C'était le jour de Pâques : on célébra la messe dans une cabane, où la plupart des gens de l'équipage firent leurs dévotions.

Après avoir touché à l'île Taumago, par 13 deg. lat., 201 deg. long., Torres, n'ayant pas besoin de rafraîchissemens, ne s'arrêta pas sur cette côte; il y alla seulement un moment parler aux naturels, qui lui firent présent de quelques noix de cocos, et d'une mante de tissu de palmettes. Ils lui firent entendre qu'il y avait dans ce parage de grandes terres habitées par un peuple plus blanc que celui que l'on venait de quitter. Faisant route au sud par des vents assez variables, on découvrit, par 13 deg. 30 min. lat., 188 min. long., une longue et haute côte, qui fut appelée *Nuestra Senora de Luze* (Notre-Dame-de-Lumière); puis une autre à l'ouest; puis une autre au sud-est, garnie de hautes montagnes dont on ne voyait que le bout. La côte était mauvaise, escarpée, pleine de grosses sources d'eau qui se précipitaient en ravines dans la mer. On aperçut des jardins ou enclos semés, et des habitans qui criaient en montrant des ra-

meaux de palmier. Les insulaires continuant de faire des signaux de paix par des fumées sur les montagnes, et s'approchant sans armes dans leurs bateaux, on envoya vers eux un officier avec vingt soldats armés de rondaches et de mousquets. Ils entrèrent dans une grosse rivière qui coulait entre de belles roches vives, et dont la source paraissait venir des montagnes voisines.

La plage offrit une quantité de cochons semblables à ceux d'Espagne, et grand nombre d'habitans de trois couleurs : les uns tout noirs ; les autres fort blancs, à cheveux et barbe rouges ; les autres mulâtres, ce qui parut un indice de la grande étendue que cette contrée devait avoir.

L'envie de connaître cette grande terre qu'on voyait au sud-est fit lever l'ancre. Ceux qu'on y envoya le 30 avril rapportèrent qu'ils avaient trouvé une bonne baie, large, bien à l'abri, bon mouillage sur trente brasses ; que la côte s'étendait fort au loin en retour, déclinant au sud-sud-ouest ; qu'on leur avait fait des signaux par des feux allumés sur les montagnes ; que les peuples de cette côte étaient de haute stature ; qu'ils les avaient abordés dans une pirogue avec des marques d'amitié, quoique feintes comme on l'éprouva ensuite, et leur avaient fait présent d'une belle aigrette de plumes de héron. Le rapport combla de joie l'équipage, qui se voyait parvenu au but de ses desirs

par la découverte d'une grande terre et d'un bon port.

L'escadre entra le 1^{er} mai dans la baie, qu'elle nomma du nom de la fête *Saint-Jacques et Saint-Philippe*. L'ouverture, d'environ huit lieues de large, court nord et sud; la bande de l'est peut en avoir douze et celle de l'ouest quinze, lat. 15 degrés 40 minutes, long. 187. Le 3 mai on mouilla dans un bon port à l'embouchure de deux rivières fond de sable net depuis quarante brasses jusqu'à six. C'était le jour de l'Invention de la Sainte Croix. On nomma le port *Vera Cruz*; tout le continent, *Terre australe du Saint-Esprit*; et les deux rivières, l'une *Jourdain*, et l'autre *Saint-Sauveur*.

Les bords de ces deux rivières sont d'une beauté ravissante, garnis de fleurs et de verdure. La plage y est large et plaine, si bien à l'abri, que quelque vent qui souffle dans la baie, la mer reste calme et tranquille dans le retour. Le rivage, jusqu'à la pente des montagnes, est couvert d'arbres; les montagnes, aussi vertes que la plaine, sont séparées par de larges vallons, plats, fertiles, arrosés de rivières: en un mot il n'y a point de contrée si belle en Amérique, et bien peu qui l'égalent en Europe. La terre y produit en abondance et presque sans culture des fruits de bon goût, des patates, des ignames, des papas, des plantins, des oranges, des limes, des amandes, des obos et divers autres fruits très savoureux. On y trouve de

l'aloès, des noix muscades, de l'ébène, des poules, des cochons, et, plus avant dans le pays, du gros bétail, des oiseaux qui chantent à merveille, des ramiers, des perdrix, des perroquets, des abeilles. Les habitans sont noirs; ils demeurent dans des cabanes basses couvertes de paille; le pays est sujet aux tremblemens de terre, signe d'un continent d'assez grande étendue.

Après quelque séjour en cette baie les vaisseaux levèrent l'ancre, et l'on en sortit; mais il y fallut bientôt rentrer. Les gens de l'équipage tombèrent tout d'un coup malades en si grand nombre, qu'il ne restait plus personne en état de faire la manœuvre. On ne pouvait attribuer cet accident à la nature même du poisson dont on avait mangé en quantité durant le séjour dans la baie; mais on soupçonna que le dernier qu'on avait pêché pouvait avoir avalé quelque poison, ou avoir été habillé et coupé en morceaux sur des herbes vénéneuses. En peu de temps les deux vaisseaux devinrent semblables à l'hôpital d'une ville pestiférée. Cependant les chirurgiens, quoique malades eux-mêmes, servirent les autres avec tant de zèle et d'habileté, que les effets de cet accident furent bientôt passés, sans que personne en mourût.

Durant ce second séjour on fit aussi quelques descentes à terre, et l'on relâcha les enfans enlevés de l'habitation, dans l'espérance qu'ils seraient

les instrumens d'un traité de paix entre les naturels et les Espagnols; mais ceci n'ayant aucun effet, on leva l'ancre une seconde fois.

Le 5 juin, empressé d'aller reconnaître les terres sur le vent, d'en prendre possession pour le roi, et d'y bâtir une ville, comme on l'avait fait dans la baie, on en fonda une qu'on nomma *Jérusalem-la-Neuve*, dans laquelle on établit des alcades, des corrégidors et autres officiers du roi.

La saison s'avancait, et les vents d'aval régnaient depuis le mois d'avril. Le capitaine et les pilotes furent d'avis de faire route et d'aller par la hauteur de 10 degrés chercher l'île Sainte-Croix, où était le rendez-vous des vaisseaux en cas de séparation. Le navire aperçut peu après une voile à laquelle on donna la chasse; mais on la laissa quand on eut reconnu que c'était un bâtiment de ces Indiens des îles voisines. On chercha l'île Sainte-Croix vers 10 degrés 20 minutes sans la trouver.

En cette occurrence le capitaine rassembla tout le monde pour donner son avis sur ce qu'il fallait faire : nous étions tous fort tristes. Il nous restait de côté et d'autre un long trajet de mer, et un vaisseau fort peu en état de le faire, soit qu'on voulût aller à la Chine ou au Mexique. On se détermina pour le Mexique.

Le 3 octobre 1606 on vit les côtes de la Californie. On eut pendant 14 jours de suite la vue de

cette terre sans pouvoir y toucher. Il arriva ici une chose fort extraordinaire : un des matelots, Italien de naissance, jeune homme fort vigoureux, se jeta dans la mer. On sut peu après qu'il avait rempli d'une quantité de vivres suffisante pour gagner la terre, éloignée d'environ quatre lieues, deux bouteilles bien bouchées de cire, et amarrées à une large planche, sur laquelle il espérait se tenir assis et gagner le rivage. Au sortir d'ici le vaisseau fut assailli d'une terrible tempête, qui, après avoir cent fois mis l'équipage au dernier moment de sa vie, le jeta enfin à Zalagua, près du port de la Nativité au Mexique, où l'on attendit le moment de faire voile pour Acapulco.

Voici en quels termes Fernand de Quiros décrit les habitans et la terre australe du Saint-Esprit.

« Toute cette partie du monde est extrêmement peuplée d'hommes de diverses couleurs, blancs, noirs, olivâtres ou de couleurs mélangées ; il y en a de rougeâtres, peut-être pour avoir été brûlés de l'ardeur du soleil. Les uns ont les cheveux noirs, longs et épars ; d'autres les ont épais et crépus ; d'autres aussi les ont jaunes et luisans : ce qui peut être un indice qu'il y a eu parmi eux du mélange dans les espèces. Ils ignorent les arts, n'ont ni villes ni forteresses, ni lois ni souverains. Dans cet état de pure nature, ils sont souvent divisés entre eux par de fréquentes querelles. Leurs armes sont l'arc et

des flèches sans venin, des bâtons, des lances et des zagaies de bois. Ils ne les quittent pas même en naviguant dans leurs canots : d'où l'on peut conjecturer qu'ils sont ordinairement en guerre avec leurs voisins. Ils ne se couvrent le corps que de la ceinture au milieu des cuisses ; du reste ils ont assez de soin de se tenir propres ; ils sont gais, accessibles, et fort reconnaissans des marques d'amitié qu'on leur donne.

On trouve parmi eux quelques sortes d'instrumens de musique. Ils aiment la danse, et leur humeur paraît portée à la joie et aux divertissemens. Ils ont des barques assez bien construites, dont ils se servent pour aller d'une île à l'autre. Quelques-uns ont des voiles d'un fil assez semblable au chanvre, mieux fabriquées que celles des Indes et de Java. Ils habitent des maisons de bois couvertes de feuilles de palmite. Ils ont des cimetières et des oratoires pour leur culte d'idolâtrie, auquel ils paraissent fort adonnés, des jardins potagers divisés en planches et assez bien cultivés. Ils savent polir le marbre, fabriquer des pots de terre, des cuillères de bois et des tissus d'écorce. Ils sont dans l'usage de châtrer les porcs et la volaille. La nacre est de toutes les matières la plus utile pour eux : ils en font des couteaux, des ciseaux, des scies, des coutres de charrue et autres ustensiles ; quant aux perles, ils les portent en collier autour du cou.

Leur pain se fait sans aucun travail de trois espèces de racines que l'on ne fait que rôtir au feu, et qui sont un aliment solide et d'assez bon goût. Il y a de ces racines longues de plus d'une coudée et grosses environ de la moitié. On trouve dans le pays des plantains et des amandiers de plusieurs espèces, des arbres qu'ils nomment *obis*, dont le fruit ressemble au coing, des noyers, des citronniers, de l'ébène et d'autres grands bois de construction, du miel, des cannes de sucre, des herbes potagères, comme citrouilles, bettes, fèves, etc.; des palmiers à dattes et à chou, propres à faire du vin ou du vinaigre; mais surtout un grand nombre de cocotiers, dont les usages pour toutes les nécessités de la vie sont si connus qu'il n'est pas besoin de les décrire ici.

De l'huile de coco ils font du baume pour les plaies, et du goudron qu'ils appellent *galagala* pour spalmer les barques indépendamment d'une autre résine servant aussi au même usage; de l'écorce ils filent de si bonnes cordes qu'on s'en pourrait servir à traîner des pièces d'artillerie, sans parler d'une espèce de chanvre qui est assez semblable au nôtre. Les feuilles leur sont surtout d'un grand usage pour couvrir les toits et garnir en dedans les murailles des cabanes. Le pays nourrit aussi du gros et du menu bétail, du gibier et des oiseaux domestiques à peu près comme en Europe. La mer

abonde en toute sorte de poissons, tellement que les vaisseaux d'Europe trouveraient ici de quoi se rafraîchir à merveille, et que toutes les productions de nos climats qu'une colonie y voudrait cultiver y fructifieraient fort bien selon l'apparence.

Les richesses du pays consistent en or, argent, perles, noix muscades, mastic, gingembre, poivre et cannelle. Il est à croire que le clou de girofle n'y manque pas, puisque la région n'est pas éloignée du parallèle des Moluques. On y trouve aussi de quoi faire des étoffes de soie. Les essaims d'abeilles que l'on aperçoit sont une preuve qu'il y a de la cire et du miel.

L'air y est salubre, tempéré, et le terroir fertile et agréable, partie montueux, partie de plaine. Il y a de bonnes rivières, grandes et petites, sur lesquelles on peut construire des usines de toute espèce : on trouve au bord de quelques-unes des roseaux de cinq ou six palmes de tour. Le marbre, la pierre à bâtir, l'argile à pétrir la brique, le bois de charpente n'y manquent pas non plus ; enfin on y trouve des salines.

La baie de Saint-Jacques et Saint-Philippe s'enfonce environ vingt lieues dans les terres ; les bords en sont remplis d'habitations. Le port, appelé *Vera Cruz*, à 15 degrés 40 minutes lat., peut contenir mille vaisseaux à l'ancre sur environ dix brasses, bon fond de sable noir. Il est formé par l'embou-

chure de deux rivières, l'une desquelles égale le Guadalquivir; l'autre est navigable aux chaloupes et donne une aiguade. Le chant des petits oiseaux est fort agréable sur la rive, ainsi que l'odeur des fleurs, surtout celle du citronnier et du basilic. Ces rivières ne sont infestées ni de serpens ni de crocodiles. On ne voit sur la terre ni fourmis, ni chenilles, ni mosquitoes, ni tant d'autres insectes qui désolent certaines contrées.

Outre le pays ci-dessus, Quiros avait pris terre à l'île Taumaco, à douze cent cinquante lieues du Mexique. Il toucha ensuite à Manicolo qui, cent quatre-vingt-deux ans plus tard, devait être le tombeau de l'infortuné Lapeyrouse. Quiros y entendit parler d'une autre île placée plus loin, à environ quatre journées de navigation, et appelée *Chicayna*. On lui nomma aussi l'île de Tucopia, grande comme celle d'Acapulco, sur les côtes du Mexique, habitée par une nation nègre et de petite taille, qui a un langage particulier, et qui néanmoins est alliée de son pays natal; île avec une grande baie où se jettent quatre rivières non guéables, et où l'on trouve beaucoup de perles. On lui nomma encore les îles Pilen, Pupam, Fonfono et autres adjacentes. Cette dernière n'est qu'à deux ou trois journées de Taumaco. Les habitans sont des nègres de haute taille, qui ont aussi leur langue particulière. Enfin on lui parla d'une grande région nommée *Pouro*, fort

peuplée, dont les habitans étaient presque noirs, vigoureux, peu traitables et guerriers, où néanmoins les homicides étaient punis de mort et pendus.

SPILBERG.

(1614.)

Georges Spilberg, déjà célèbre pour avoir conduit aux Indes orientales une flotte hollandaise en qualité d'amiral, fit voile de Zélande le 8 août 1614 avec six navires de la compagnie des Indes chargés pour les Moluques, donnant rendez-vous à ses vaisseaux, en cas de dispersion, dans la baie de Cordes du détroit de Magellan, ou dans l'île Mocha de la mer Pacifique.

Il entra le 7 mars 1615 dans la rivière Gallego, puis le 25 dans le détroit, près du cap Vierge, où il voulut inutilement mouiller, le fond étant si mou que les ancres n'y pouvaient mordre. Ses équipages n'avaient nulle envie de suivre cette route pour aller aux Indes. Ils lui proposèrent d'un ton de mutinerie de reprendre celle du cap de Bonne-Espérance; mais l'amiral tint ferme à suivre ses ordres, sur quoi l'un des petits vaisseaux se révolta et s'enfuit secrètement. Il en avait perdu un autre près du Rio de la Plata; si bien que son escadre se trouvait réduite à quatre. On vit sur la Terre de Feu un homme de très grande taille, qui se montra plusieurs fois, montant quelquefois sur

une colline ou sur une petite montagne pour nous voir. Voisine du pas ou détroit, cette terre est un lieu fort sec, où il y a des dunes semblables à celles de Zélande. Sur la côte septentrionale, on n'aperçut point d'hommes, mais seulement deux autruches courant plus vite qu'un cheval à la course, sur le bord d'une grande et large rivière bordée d'arbrisseaux portant des grains noirs de bon goût.

L'endroit fut alors nommé *cap de Viane*. On vit aux îles Pinguins deux corps morts enterrés sans doute à la manière de ce pays-là, n'ayant qu'un peu de terre sur eux et des flèches et des arcs tout autour. On les découvrit un peu, et on les vit ensevelis dans des peaux de pinguis. L'un était de la taille ordinaire d'un homme, et l'autre n'avait pas plus de deux pieds et demi de long. Ils avaient au cou de petits colliers artistement faits de coquilles de limaçons, aussi lustrées que des perles. On remit ensuite sur eux toute la terre qu'on en avait ôtée. On ne trouva rien dans ces îles qui fût bon à manger; le terrain en étant si infertile qu'il n'y croît qu'un peu d'herbe, que les pinguis mangent, à peu près comme il en croît sur les dunes en Hollande, où elle est aussi mangée par les lapins. Près des ruines de Philippeville le terrain était tout semé d'arbres, et fort uni en quelques endroits, avec des apparences que

les Espagnols l'avaient autrefois cultivé. Le 16 avril le navire entra dans la baie de Cordes, où les autres vaisseaux étaient arrivés le même jour.

Les équipages eurent ici quantité de moules fort bonnes; une autre sorte de coquillage à peu près du goût des huîtres, mais meilleure; du cresson; du persil de Macédoine, et des grains rouges d'arbrisseau. Sur le rivage opposé quantité de gens avaient allumé un feu; ils avaient des canots, l'un desquels s'avança vers nous faisant signe avec une pagaie : mais il n'osa venir à bord.

Plus avant, l'amiral, du haut d'une montagne, reconnut distinctement que l'ouverture qu'il avait déjà vue était un vrai passage pour aller dans la mer du Sud ¹. On l'aurait pris si les instructions n'avaient porté de suivre le détroit de Magellan sans tenter d'autres passages : car plusieurs marins tenaient déjà cette opinion qu'il y a dans le détroit une ouverture allant droit au sud, par où l'on se met promptement au large, et par où l'on gagne bientôt la mer du Chili.

Le 6 mai on vit le cap du sud fort reconnaissable par sa hauteur en écore, et par quelques pointes qui sont comme de petites tours. Ainsi on débouqua le long de la côte méridionale, y ayant plusieurs dangereux écueils, et de petites îles le

¹ Ce doit être le canal appelé *Jelouchète*, qui rentre dans la mer du Sud faisant face au pôle.

long de la côte septentrionale, et l'on passa dans la mer du Sud. Les vaisseaux se trouvèrent en grand péril, à cause de certaines îles que l'on nomma *Sorlingues*, parce qu'elles sont au bout du canal, comme les vraies Sorlingues sont au bout du canal de la Manche. La sortie de ce canal est dangereuse par la quantité d'îles et d'écueils fort élevés, n'y ayant aucun lieu où, en cas de besoin, on puisse ancrer et se mettre à l'abri. Le cap méridional, qu'on nomme le cap Désiré, est d'une forme très extraordinaire, ainsi qu'on peut le voir dans les cartes. Dès qu'on l'a doublé, on commence à trouver une mer agitée et du gros temps; de sorte qu'après les périls du détroit, on se trouve exposé à de nouvelles extrémités.

L'amiral hollandais livra sur les côtes du Pérou un sanglant combat naval contre la grande armée espagnole, composée de six gros galions de guerre, dont il coula bas les trois principaux. Après cette mémorable victoire, il courut les côtes de l'Amérique jusqu'au cap Corientes, dans le Mexique, où il mit le cap à l'ouest, le 26 novembre, dans la résolution de courir droit aux îles des Larrons.

Il fut surpris le 3 décembre d'avoir la vue de deux îles, ne sachant pas qu'il y en eût si avant en pleine mer, et plus encore le lendemain de voir, sous le dix-neuvième parallèle nord, un rocher

isolé à plus de cinquante-cinq lieues au large sans aucune terre qui en fût proche ¹. Il toucha, le 14 janvier 1616, aux îles des Larrons. Il arriva le 10 mars à Ternate, fit voile à l'île de Java, où il vit arriver le célèbre Jacques Le Maire, qu'il fit arrêter et empoisonner. Nous verrons dans l'article suivant quels furent les prétextes d'un traitement si dur fait à un homme à qui ses compatriotes auraient dû ériger une statue. Les deux principaux vaisseaux de la flotte revinrent en Europe, et rentrèrent dans les ports de Hollande, après une absence de trois ans quatre mois.

LE MAIRE ET SCHOUTEN.

(1525.)

Tant que les Hollandais ne se virent disputer le passage du détroit de Magellan que par les Espagnols, diverses compagnies formées dans plusieurs villes de leurs provinces suivirent heureusement cette route sur les traces d'Olivier Noort. Mais les États même de Hollande, embarrassés de tant de compagnies, ayant accordé à la compagnie générale des Indes de nouvelles lettres, qui portaient

¹ Ces deux îles et le rocher peuvent être Saint-Thomas, la Mudleta et Rocce-Partida de Jean Gaëtan, sous le dix-neuvième parallèle, entre le 264 et le 251 méridien; cependant nos grandes cartes marines les distinguent, et placent les deux îles et le rocher de Spilberg plus près des côtes du Mexique.

défense à toutes les autres de passer par ce détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déjà découvert, un marchand, nommé Jacques Le Maire, originaire d'Amsterdam, quoique établi dans la petite ville d'Egmont, employa toutes ses réflexions à trouver quelque nouvelle voie sans nuire au privilège exclusif de la compagnie générale.

On a dû voir d'ailleurs, par les voyages qu'on vient de lire, combien ce passage du détroit de Magellan offrait de difficultés, de fatigues et de dangers. C'était donc un important service à rendre à la navigation que d'ouvrir, de la mer du nord à celle du sud, une communication plus sûre et plus facile. C'est ce qu'entreprit Le Maire, et le succès a rendu son nom immortel.

Il avait eu plusieurs entretiens avec Schouten, homme exercé dans la marine, qui avait fait trois fois le voyage des Indes orientales, et qui en avait parcouru toutes les régions en qualité de pilote, de commis et de capitaine. Schouten, conservant son ancienne ardeur pour les voyages de long cours, fit comprendre à Le Maire qu'il y avait sans doute une autre voie que celle de Magellan pour entrer dans la mer du Sud, et que, cette voie n'étant pas comprise dans la défense des États, il devait être permis d'y passer. D'ailleurs ils se flattèrent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux

pays, d'y faire un gros commerce, et de ramener leurs vaisseaux chargés de précieuses marchandises. Si l'entreprise manquait de succès, on pourrait passer furtivement par l'ancien détroit, et se rendre, par la mer du Sud, aux Indes orientales, voyage dont il y aurait toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux hommes entreprenans résolurent de pénétrer dans la partie australe du monde, qui était encore inconnue, au midi du détroit de Magellan, et de chercher un nouveau passage dans la mer du Sud, en se conduisant par diverses observations qu'on avait faites aux environs de ce détroit. Par leur charte-partie, ou leur traité, Le Maire devait fournir la moitié des frais du voyage, du vaisseau et de la cargaison; et Schouten, se chargeant de l'autre moitié, avec le secours de ses amis, prenait encore sur lui les soins de l'équipement et des préparatifs. Bientôt on vit entrer dans leurs vues plusieurs négocians d'une considération distinguée, qui prirent entre eux la qualité de directeurs, et dont le crédit leur fit rassembler de grosses sommes; mais sans déclarer à ceux qu'ils s'associaient le motif de l'entreprise ni la nature de leurs espérances.

Munis de lettres-patentes signées de Barneveldt le 27 mars 1614, ils équipèrent à Horn deux bâtimens, dont le plus grand, nommé *la Concorde*, était du port de trois cent soixante tonneaux. L'au-

tre fut un simple yacht. Schouten, qui entendait la navigation, prit la qualité de maître, ou de commandant du premier, et Le Maire se réduisit à celle de commis. Ils avaient à bord soixante-cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pièces de petit canon, douze pierriers, des mousquets et des munitions de guerre, deux chaloupes, l'une à voile et l'autre à rames, une barque et un canot, et double provision de toutes sortes d'agrès.

Comme leur dessein ne cessa point d'être un mystère pour le public, la principale condition de l'engagement, pour les officiers et les matelots, fut d'aller où le capitaine jugerait à propos de les conduire. On parla différemment d'une si singulière entreprise, et le peuple donna aux intéressés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les directeurs s'attribuèrent le titre de *Compagnie australe*.

Ce fut le 14 de juin 1615 que les deux bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 octobre, que, sur le midi, à la hauteur de 4 degrés 27 minutes du nord, on entendit un grand bruit à l'avant de *la Concorde*. Le pilote, jetant les yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de sang. Son étonnement fut extrême; mais on découvrit, dans la suite, que c'était un monstre marin, dont la corne avait donné dans le bordage avec tant de violence, qu'elle s'y était rompue. Lorsque le vaisseau fut mis en carène, au port

Désiré, on vit à l'avant, sept pieds sous l'eau, une corne fort enfoncée, à peu près de la figure et de l'épaisseur d'une dent d'éléphant, qui n'était pas creuse, mais parfaitement remplie, et d'un os fort dur. Elle avait pénétré au travers des trois bordages, jusque dans l'éguillette, c'est-à-dire, plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du bâtiment. Le sang était sorti de la plaie avec assez d'abondance pour teindre l'eau dans un grand espace.

Le 20 du même mois on passa la ligne. Les équipages ignoraient encore l'intention de leurs chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, portant que les deux vaisseaux chercheraient un autre passage que celui de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, et pour y découvrir certains pays méridionaux, dans l'espérance d'y faire d'immenses profits; et que, si le ciel ne favorisait pas ce dessein, on se rendrait par la même mer aux Indes orientales. Tout le monde reçut cette ouverture avec des transports de joie, et chacun se flatta de participer aux avantages d'une si grande entreprise.

Le 6 décembre on eut la vue du port Désiré, entrée du détroit de Magellan. Le 9 on s'avança jusqu'à l'île que Noort avait nommée *l'île du Roi*. On envoya la chaloupe au rivage, pour faire de l'eau.

On trouva, sur une montagne, des monceaux de

pierre, qu'on eut la curiosité de remuer, et sous lesquels on vit des squelettes d'hommes qui avaient dix et onze pieds de long. Pendant qu'on travaillait, d'un autre côté, à caréner les deux vaisseaux, le feu prit malheureusement au yacht, et s'étendit si promptement aux manœuvres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi les Hollandais se trouvèrent resserrés dans le seul bâtiment qui leur restait.

Le 18 on laissa les îles de Sebalde à trois lieues au sud-est, et l'on se trouva, vers midi, à la hauteur de 15 degrés. La navigation fut tranquille jusqu'au 24. On avait gouverné au sud quart de sud-ouest. Le matin du 24, après avoir vu les terres du côté droit, à la distance d'une lieue, on trouva fond à quarante brasses. La côte courait à l'est quart de sud-est, et présentait de hautes montagnes couvertes de neige. Vers midi on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'est, qui parut aussi fort élevée. On jugea que la distance entre ces deux côtes pouvait être d'environ huit lieues, et qu'il y avait un passage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vue des courans, qui portaient au sud dans cet espace. A midi on se trouvait à 54 degrés 46 minutes. Un vent du nord porta légèrement le navire hollandais vers l'ouverture. Mais, sur la brume, il fut pris d'un calme, et pendant toute la nuit il ne fut porté que par les courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'équipage dans

la nécessité de courir des bordées et de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Le matin du 25 on se trouva près de la côte la plus orientale, qui était fort haute et fort entrecoupée, et qui, du côté septentrional, courait à l'est-sud-est, autant que la vue pouvait s'étendre. On lui donna le nom de *Terre des États* ; et celle qui était à l'ouest fut nommée *Maurice de Nassau*. Schouten et Le Maire se flattèrent ici de trouver de bonnes rades et des baies de sable, parce que, des deux côtés, on voyait des rivages sablonneux. Le poisson, les pinguins et les chiens marins y sont en abondance ; mais on n'y découvre pas un arbre. On avança beaucoup au sud-sud-ouest, avec un vent de nord. On était à 55 degrés 36 minutes ; d'où, gouvernant au sud-ouest, on remarqua que la côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrémité occidentale du pays de Maurice de Nassau, courait à l'ouest-sud-ouest et au sud-ouest, et qu'elle ne cessait pas d'être haute et entrecoupée.

Vers le soir, le vent s'étant rangé au sud-ouest, les lames furent très grosses pendant la nuit, et l'eau fort bleue ; ce qui fit conclure que ce parage était d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, et qu'on n'eût heureusement découvert un passage ignoré jusqu'à ce jour. Bientôt il ne put rester aucun doute. On vit des mouettes de mer qui avaient le corps aussi

gros que des cygnes, et dont chaque aile étendue n'avait pas moins d'une brassée de long. Elles venaient se percher sur le navire, et se laissaient prendre par les matelots.

Le 26, à la hauteur de 57 degrés, on essuya une grosse tempête du sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles on mit à la cape, sans cesser de courir au sud. La haute côte se montrait toujours au nord-ouest. On y tourna la proue, et le 26 à midi on était à 56 degrés 51 minutes. Le froid était extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 29, après avoir couru au sud-ouest, on découvrit deux îles à l'ouest-sud-ouest. On en approcha vers midi. C'étaient des rochers gris et arides, à 57 degrés de latitude du sud. Ils furent nommés *Olden Barneveldt*, du nom du grand pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'ouest-nord-ouest; et, sur le soir, on revit les terres au nord-ouest et au nord-nord-ouest. C'étaient celles qui sont au sud du détroit de Magellan, et qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y apercevait que de hautes montagnes, couvertes de neiges, qui se terminent par un cap fort pointu, à 57 degrés 48 minutes, et que Le Maire nomma le *cap Horn*, du nom de la ville de Horn, où l'équipage s'était organisé pour le départ.

De là on tourna les voiles à l'ouest, à la faveur d'un courant fort rapide. Le 30 on suivit la même

route avec les mêmes courans. L'eau était bleue, et la mer toujours grosse, ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage qu'on cherchait. Le reste du jour et le lendemain, les vents furent variables. A 58 degrés on avait doublé le cap de Horn, pointe australe de la Terre de Feu, et les terres avaient disparu. Les lames roulaient de l'ouest, et l'eau continuait d'être fort bleue. On se crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, et de n'avoir plus de terres à la proue.

Le 3 janvier, à midi, on était à 59 degrés 25 minutes. On ne découvrit point de terres, et l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au sud. Les deux chefs de cette heureuse expédition ne balancèrent plus à faire célébrer leur découverte par une fête publique. Le même jour, après une délibération du conseil, ce passage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de Nassau et la Terre des États, fut nommé *le Détroit de Le Maire*.

Pendant le temps qu'on avait employé au passage de ce nouveau détroit, on avait eu, presque sans cesse, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards et beaucoup de grêle et de neige. Mais la joie du succès, et l'espérance d'en recueillir bientôt le fruit, inspirèrent aux Hollandais une constance égale.

Le 11 on passa, pour la seconde fois, le tropique du Capricorne, en gouvernant au nord-ouest,

avec un bon vent. Ensuite on trouva les vents alisés de l'est et de l'est-sud-est. Le 15, à 18 degrés, on changea de route; et courant à l'ouest, on aperçut quantité d'oiseaux, surtout des queues de flèches, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues d'environ deux pieds de longueur.

Cependant la moitié de l'équipage se trouvait infectée du scorbut, et le capitaine du yacht en était mort. On faisait des vœux ardents pour la vue de la terre. Le 10 avril on découvrit une île fort basse et de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages et de l'eau de pluie, qui était tombée le même jour. On n'y voyait qu'une seule bordure d'arbres verts. Cette île, qui fut nommée *île des Chiens*, parce qu'on crut y avoir aperçu trois de ces animaux, qui n'aboyèrent point et qui ne jetèrent aucun cri, est à 12 degrés, et, suivant l'estimation des pilotes, à neuf cent vingt-cinq lieues de la côte du Pérou¹. Les brisans y sont fort impétueux.

Le vent ayant commencé à souffler du nord, on courut à l'ouest, dans l'espérance de rencontrer les îles de Salomon. Le 14 on découvrit à l'est une grande île fort basse. Vers le soir on n'était pas à plus d'une lieue de la terre lorsqu'on vit venir un

¹ Jérôme Benzon prétend que c'est une de celles que Magellan appela *les Infortunées*.

canot monté de quatre insulaires, nus et peints de rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étaient noirs et fort longs. Ils s'approchèrent du vaisseau, à la portée de la voix, invitant les Hollandais par des cris et des signes à descendre au rivage. Mais comme on ne put les entendre, et qu'en approchant de l'île on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, sans compter que la côte était couverte d'un grand nombre d'insulaires, dont on ignorait les dispositions, on prit le parti de s'éloigner. Cette île est fort longue, mais elle a peu de largeur. On y voyait quantité d'arbres, qu'on prit pour des palmiers et des cocotiers. Elle gît par 15 degrés 15 minutes, et son rivage parut de sable blanc.

Après avoir fait pendant la nuit environ dix lieues au sud-sud-ouest, on fut surpris le matin de se trouver fort près d'une côte, où l'on vit encore plusieurs hommes nus. Trois d'entre eux partirent dans un canot et s'approchèrent de la chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardiesse de monter sur le vaisseau; mais, au lieu de prêter l'oreille aux discours des Hollandais, il se mit à tirer les clous des petites fenêtres d'une cabane, et son adresse parut extrême à les cacher dans ses cheveux. Les deux autres, tournant autour du vaisseau, tiraient de toute leur force les grandes chevilles, et s'irri-

taient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avaient d'estime que pour le fer. Ils étaient peints du haut en bas de diverses figures qui semblaient représenter des serpens, des dragons et d'autres objets monstrueux. Le fond de la couleur était bleu, tel que celui qui reste d'une brûlure causée par de la poudre à canon. On leur versa du vin dans leur canot; mais après l'avoir bu ils refusèrent de rendre la coupe.

Cependant, comme ils n'avaient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étaient armés de mousquets, et six de grands sabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces barbares, sortant d'un bois avec de grosses massues, entreprirent de leur arracher leurs armes, et de tirer la chaloupe à sec. Ils s'étaient déjà saisis de deux Hollandais, qu'ils s'efforçaient de traîner dans les bois; mais les mousquetaires tirèrent sur eux trois coups, qui en blessèrent quelques-uns mortellement, et qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs massues ils portaient une autre arme dont le bout paraissait garni de branches ou d'épines. Ils avaient aussi des frondes, avec lesquelles ils lançaient d'assez grosses pierres, dont ils ne blessèrent néanmoins personne. On ne leur vit point d'arcs ni de flèches. Quelques femmes, poussant de grands cris, prirent à la gorge

ceux qui paraissaient disposés à tenir ferme ; les Hollandais s'imaginèrent qu'elles voulaient les dérober au péril, et les forcer de se retirer.

Cette île fut nommée *l'île sans fond*, parce qu'on n'en trouve pas sur ses bords. Sa hauteur est de 15 degrés, à cent lieues de l'île des Chiens. Le rivage était planté de palmiers ; mais l'intérieur de l'île paraissait couvert d'eau. Une terre si ingrate et des habitans si sauvages firent prendre aussitôt le large aux Hollandais, malgré les gémissemens de leurs malades. Ils trouvèrent la mer assez unie et sans brisans, ce qui leur fit juger qu'il y avait assez proche d'autres terres au sud.

Le matin du 16 ils eurent la vue d'une autre île au nord, dont ils s'approchèrent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouvèrent pas plus de fond qu'à la précédente, et le milieu en était aussi submergé. Elle était bordée d'arbres, qui n'étaient ni des palmiers ni des cocotiers. Les matelots de la chaloupe, qui allèrent sonder jusqu'au rivage, n'aperçurent point d'hommes ; mais ils découvrirent, assez près de la mer, une mare d'eau douce : les brisans ne leur permirent pas d'en emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent plus heureusement d'une sorte d'herbe qui avait le goût du cresson, et dont on fit cuire une pleine chaudière ; ce qui soulagea beaucoup les malades. Cette île est à quinze lieues de celle qu'on venait de quit-

ter. On lui donna le nom de *Waterland*, ou *Pays d'Eau*, parce qu'on y avait trouvé un peu d'eau douce. Elle gît par 14 degrés 46 minutes de latitude.

Le matin du 18 on découvrit encore une île basse, au sud-ouest, à vingt lieues de la précédente, et l'on y trouva fond sur vingt, vingt-cinq et quarante brasses, près d'une pointe, sous laquelle un banc étroit s'avance en mer et paraît finir à la portée du mousquet. Ceux qui descendirent au rivage n'eurent pas peu de peine à traverser les brisans. Ils entrèrent assez loin dans un bois, d'où la vue de quelques sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent suivis d'une légion de mouches qui s'attachèrent avec une étrange opiniâtreté à leurs visages et à leurs mains. La chaloupe même et les rames en étaient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; et l'on ne dut la fin de ce tourment qu'à un vent frais qui les fit disparaître en un instant. On ne manqua point de donner à l'île le nom d'*île des Mouches*.

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau commençait à se faire sentir si vivement, qu'on était réduit à tendre des linceuls et des voiles pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à 15 degrés 4 minutes, le vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames roulaient du sud, quoique les vents fussent du nord-est, et particulièrement de l'est et de l'est-quart-de-sud-est. Quel-

ques-uns se persuadèrent que la terre australe qu'on cherchait était encore à deux cent cinquante lieues devant eux. Le jour d'après, le 25, les lames continuèrent de rouler du sud, comme elles roulent ordinairement du nord-ouest, dans la mer d'Espagne.

Le 3 mai, en courant à l'ouest, vers 15 degrés 3 minutes, on vit, pour la première fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des pilotes, on était alors à mille cinq cent-dix lieues des côtes du Pérou et du Chili, éloignement immense, dans une mer si peu connue. Les malades se livraient au désespoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une barque de sauvages. Elle venait du sud, et, portant au nord, elle passa par le travers du vaisseau. Schouten fit tirer inutilement ses pièces de chasse pour la faire amener. Sa légèreté lui fit gagner le vent. Mais la chaloupe, qui était encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, et n'en étant plus qu'à une demi-portée de mousquet, lui en tira quatre coups.

Aussitôt, d'un assez grand nombre de sauvages, plusieurs se précipitèrent dans les flots, et les autres y jetèrent diverses provisions, telles que des nattes et des poules. Les Hollandais de la chaloupe, n'ayant pas trouvé de résistance dans la barque, se hâtèrent de la conduire à bord pour retourner au secours de ceux qui s'étaient jetés dans la mer. Il

ne restait dans la barque que deux hommes et huit femmes, avec trois enfans à la mamelle, et quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetèrent aux pieds des officiers. L'un était un vieillard qui avait la tête grise. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

La chaloupe ne put retirer des flots que deux hommes qui se soutenaient encore sur une rame; ils montraient de la main le fond de la mer, où ils voulaient faire entendre que leurs compagnons étaient ensevelis. Tous ces insulaires étaient absolument nus et peints de rouge; les femmes n'avaient qu'une petite pièce d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir on fit rentrer les hommes dans leur barque. Ils y reçurent des embrassemens très affectueux de leurs femmes qui les croyaient perdus. Pour quelques bijoux de verre dont on leur fit présent, elles donnèrent deux nattes très fines et quelques noix de cocos, les seules qui leur restaient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer dont elles donnèrent aussi à leurs enfans : ce que les Hollandais ne virent pas sans admiration.

Leur barque était d'une fabrique extrêmement singulière. Elle était composée de deux longs et beaux canots, entre lesquels il y avait quelque espace. Au milieu de chaque canot régnaient deux

larges planches d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvait couler, et d'autres planches les joignaient d'un bord à l'autre : elles étaient fort bien liées toutes ensemble ; mais elles n'allaient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant et l'arrière étaient couverts de longues pointes ou de longs becs, qui n'étaient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des canots avait un mât avec une voile d'artimon et sa vergue. Ce mât était terminé par un taquet. La voile était de nattes ; et, de quelque côté que vînt le vent, ces sauvages savaient le prendre. Ils pouvaient faire leurs navigations sans boussole et sans autres instrumens pour la pêche que des hamçons, dont le haut était de bois, et le bas d'un os noir ou d'écaille de tortue. Ils en avaient même de nacre de perles. Leurs cordages étaient bons, et de l'épaisseur d'un câble, filés ou tissus d'une matière qui ressemblait beaucoup à celle des cabas de figues qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du navire, ils prirent leur route au sud-est.

Le 10, en gouvernant à l'ouest et au sud-ouest, on vit à la gauche du navire des terres fort hautes, à la distance d'environ huit lieues : leur couleur paraissait bleue. On continua d'avancer tout le reste du jour sans en pouvoir approcher ; mais le lendemain, après avoir louvoyé toute la nuit, on se trouva près d'une île fort élevée, à deux lieues

de laquelle on en découvrait une autre au sud. Le navire passa sur un banc où la profondeur de l'eau n'était que de quatorze brasses, fond pierreux. Aussitôt qu'on l'eut passé on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues de la terre. La chaloupe fut mise en mer. Après quelques recherches elle revint annoncer qu'elle avait trouvé, à la pointe de la première île, bon fond de sable sur vingt-cinq brasses. On ne fit pas difficulté d'y mouiller à la vue de plusieurs canots qui bordaient le rivage. Cette île est proprement une haute montagne. On découvrit un grand nombre de cocotiers, qui relevèrent le courage des malades, et qui lui firent donner le nom d'*île des Cocos*. L'autre, plus longue et plus basse, s'étend de l'est à l'ouest.

Lorsque le bâtiment fut établi sur ses ancres, trois petits bâtimens sauvages en vinrent faire le tour, et dix ou douze canots l'abordèrent. Quelques-uns déployèrent de petits pavillons blancs, et les Hollandais en arborèrent aussi. Les canots portaient chacun trois ou quatre hommes. Ces canots étaient arrondis à l'avant, aigus à l'arrière, et composés d'une seule pièce de fort beau bois rouge. En approchant du navire les insulaires sautaient dans l'eau et venaient à bord à la nage, les mains pleines de noix de cocos et de racines d'ubas, qu'ils troquaient pour des clous et de la verroterie, deux marchandises dont ils paraissaient faire beaucoup

de cas. Ils donnaient quatre ou cinq noix pour un clou ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si grand nombre que l'espace manquait pour s'y retourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'île, envoya sonder autour de la côte pour en trouver un plus sûr. La chaloupe ne fut pas plus tôt éloignée du navire, qu'elle se vit environnée d'une multitude d'autres canots. Les sauvages avaient l'air furieux, et portaient de gros bâtons d'un bois très dur, dont la pointe était tranchante. Ils abordèrent la chaloupe dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors la nécessité de se défendre força les Hollandais de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit et la flamme ne parurent pas les effrayer ; mais lorsqu'au troisième coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos et leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne pensèrent qu'à s'éloigner. Ces insulaires avaient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi dont ils avaient paru saisis, un d'entre eux, plongeant dans la mer, à la vue des Hollandais, déroba sous l'eau un plomb de sonde. A bord du vaisseau, ils prenaient tout ce qui tombait sous leurs mains et se sauvaient à la nage avec leur proie. Les uns volèrent des oreillers et des couvertures ; d'autres des couteaux, et leur passion la plus vive étant pour le fer, ils faisaient de grands efforts pour arracher

les clous et les chevilles du bâtiment. On se crut obligé le soir de héler la chaloupe par précaution pour la nuit. Ces sauvages étaient hauts, robustes et bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût uniforme, ils n'avaient pas la même ressemblance dans la manière dont ils portaient leurs cheveux. Les uns les avaient courts, d'autres frisés avec art, d'autres tressés et liés diversement. La situation de leur île est à 16 degrés 10 minutes.

Le lendemain paraissant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apportèrent, avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'ubas, quelques petits porcs et de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entre eux. Chacun, voulant être le premier à bord, sautait de son canot et plongeait au travers des autres au-dessous, pour vendre ce qu'il portait entre les dents ou dans ses mains. Aussitôt qu'ils avaient fait leur marché, la plupart retournaient à leurs canots. Quelques-uns ne se lassaient point d'admirer la force et la grandeur du navire. Ils se glissaient en bas le long du gouvernail, et, frappant sous l'eau contre le bordage, ils paraissaient observer sa force dans les différentes parties. Un autre canot apporta un sanglier noir, et l'on crut connaître à divers signes que c'était un présent de la part du roi, surtout lorsque ceux qui l'avaient apporté refusèrent les présents qu'on voulut leur faire

aussi. Bientôt le roi vint lui-même dans une grande pirogue à voiles, de la forme des traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il était escorté de vingt-cinq canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit répéter plusieurs fois, était *Latou*. On le reçut au son des trompettes et des tambours. Sa surprise parut assez vive pour faire juger qu'il n'avait jamais rien entendu d'approchant. Les insulaires de sa suite firent beaucoup d'honneurs et de caresses à l'équipage hollandais, ou du moins ils inclinaient souvent la tête, ils frappaient dessus avec le poing, ils faisaient d'autres postures qu'on ne pouvait prendre que pour des civilités. Le roi même, s'étant approché du vaisseau, poussa de grands cris et parut témoigner sa joie par des agitations de corps, qui furent imitées de tous ses gens. Il n'avait rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui était la même, on ne s'apercevait de son rang qu'à la soumission avec laquelle il était obéi. Schouten l'invita par des signes à passer à bord. Il n'eut pas la hardiesse de s'y exposer. Son fils y passa, et fut traité avec distinction. Ceux qui montèrent avec lui se jetèrent à genoux, baissèrent les pieds des chefs, et marquèrent de l'admiration pour tout ce qui frappait leurs yeux. Ils semblaient presser les Hollandais par leurs signes de descendre sur leur côte et de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons qui

pendaient à des roseaux. Ils étaient un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles.

Le 13 on fut sollicité si vivement par d'autres canots de s'approcher de la seconde île, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour on vit venir environ quarante-cinq canots, qui furent suivis d'une flotte de vingt-trois petits bâtimens à voile. Ces bâtimens portaient chacun vingt-cinq hommes, et les canots quatre ou cinq. Le commerce se fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi ; mais ce prélude n'était qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le roi se trouvait dans un de ces petits bâtimens. En vain renouvela-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination parut d'autant plus suspecte, que toute sa flotte environnait le vaisseau. Enfin il quitta son bâtiment pour passer dans un canot. Son fils passa dans un autre, et tous leurs gens firent aussitôt un grand cri, qui était apparemment le signal de l'assaut. En effet, le bâtiment que le roi venait de quitter aborda le vaisseau avec autant de force que s'il avait espéré de le couler à fond et de passer par-dessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'était promis. Les étraves des deux canots, qui soutenaient la machine du bâtiment, se brisèrent ; et, dans leur surprise, les sauvages qui les montaient s'élancèrent au milieu des flots. Alors tous les autres commencèrent à jeter

une telle nuée de pierres, que les Hollandais durent en être effrayés. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie et de trois pierriers chargés de balles et de vieux clous. Quantité d'insulaires tombèrent sans vie. Le reste, saisi d'épouvante à la vue d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avait beaucoup d'apparence que, pour cette entreprise, le roi avait rassemblé toutes ses forces; car on compta dans sa flotte plus de mille hommes, entre lesquels on en distingua un qui avait la blancheur d'un Européen.

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'équipage, qui n'avait pas eu le temps de faire assez d'eau, lui demandait la permission de descendre et d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. La première île, qui est fort haute, fut nommée la *Montagne des Cocos*; et la seconde, l'*île des Traîtres*.

Le 14 on découvrit une autre île à cinquante lieues des deux dernières; et le désir qu'on eut d'y faire de l'eau lui fit donner le nom de *l'Espérance*. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la chaloupe en mer pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, fond de petites pierres molles et noires, et quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'île,

qu'à deux longueurs de la chaloupe on cessait absolument d'en trouver. D'ailleurs la mer brisait avec tant de violence contre la côte, qu'il aurait été difficile d'y descendre. On ne voyait dans l'île que des rochers bruns, qui étaient verts au sommet, et des terres noires plantées de cocotiers. Quelques maisons s'offraient dans l'éloignement, et l'on aperçut même un gros bourg. En général, cette île est montueuse, quoique les montagnes y soient d'une hauteur médiocre. Pendant que la chaloupe continuait de sonder, on vit paraître dix ou douze canots, qui s'en approchèrent avec des intentions suspectes. Les Hollandais, n'étant qu'au nombre de huit, se crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer quelques coups de mousquet, dont ils tuèrent deux hommes. L'un fut aussitôt renversé, et l'autre, après avoir essuyé pendant quelques instans le sang qui sortait de sa plaie, tomba aussi dans la mer. Cet exemple effraya les autres; mais le vaisseau n'en remit pas moins à la voile.

Le 18 on était à 16 degrés 5 minutes, avec des vents de l'ouest extrêmement variables. Schouten représenta au conseil qu'on avait déjà fait seize cents lieues, à l'est des côtes du Pérou et du Chili, sans avoir découvert la terre australe qu'on cherchait, et qu'il n'y avait aucune apparence de réussir plus heureusement; qu'on s'était même avancé à l'ouest beaucoup au-delà de son intention;

qu'en continuant cette route on se trouverait infailliblement au sud de la Nouvelle-Guinée, et que, si l'on n'y trouvait point de passage, comme on n'en avait aucune certitude ni la moindre connaissance, le vaisseau et l'équipage couraient sans doute à leur perte, puisqu'il serait impossible de retourner à l'est, contre les vents d'est qui règnent continuellement dans ces mers; enfin qu'il restait fort peu de vivres, et qu'on ne voyait aucun moyen de s'en procurer: d'où il conclut qu'il était nécessaire de changer de route, et de mettre le cap au nord, pour se rendre aux Moluques par le nord de la Nouvelle-Guinée.

Cet avis étant approuvé du conseil, on tourna aussitôt les voiles au nord-nord-ouest, jusqu'au lendemain, qu'avec un vent du sud on porta droit au nord. Le 21 on se trouva proche d'une île, d'où vingt canots vinrent à bord avec des marques extraordinaires de franchise et de douceur. Cependant un des insulaires, qui était armé d'une zagaie fort aiguë, menaça un matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'élevèrent au même moment, furent pris pour un signal d'attaque. On leur tira deux coups de canon et quelques coups de mousquet, qui en blessèrent deux, et qui disposèrent les autres à s'éloigner. Ensuite la chaloupe s'étant approchée de la terre avec la sonde, les insulaires de six ou sept canots, dont elle se vit environnée, s'effor-

cèrent d'y entrer et d'arracher leurs armes aux matelots. Cette violence attira sur eux une décharge de mousqueterie qui en tua six, et qui en blessa un plus grand nombre. Dans une extrémité moins pressante, surtout après tant d'exemples de la barbarie des insulaires, on n'aurait pensé qu'à s'éloigner; mais le capitaine se mit lui-même dans la chaloupe, et trouva un fort bon mouillage assez proche, dans une baie voisine peu éloignée d'une rivière. La mer y était fort unie : l'ancre y fut jetée devant l'embouchure de la rivière, de sorte qu'en descendant au rivage, sur l'un ou l'autre des deux bords, le canon mettait les matelots à couvert de l'insulte des sauvages.

Le même jour, on vit paraître plusieurs canots, qui vinrent échanger paisiblement diverses provisions pour des clous, des couteaux et des grains de verre. Ils n'étaient pas moins exercés au vol que les habitans des autres îles, ni moins adroits à plonger. Leurs maisons, qu'on apercevait du vaisseau, étaient couvertes et fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, et terminées presque en pointe. Elles avaient à peu près vingt-cinq pieds de tour, et dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvait passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes aussi sèches que le foin, et qui servent de lit aux habitans, avec un ou deux

hameçons et leurs verges, et dans quelques-unes des massues de bois.

L'inquiétude où l'on était sans cesse à la vue d'un grand nombre de canots qui s'assemblaient de toutes les parties de l'île, et le refus que les insulaires faisaient constamment de venir à bord, firent prendre au capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens pour y demeurer en otages. On retint, en même temps, six des principaux sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiser par la bonne chère et des présents. Les autres ne marquaient pas moins d'affection aux trois Hollandais. Le roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs. Il tint, près d'une demi-heure, ses deux mains l'une contre l'autre, et son visage dessus, se baisant presque à terre, et demeurant dans cette posture, pour attendre apparemment que les Hollandais lui fissent la même révérence. Ils s'avisèrent de la faire. Aussitôt il baisa leurs pieds et leurs mains. Un autre insulaire, qui était assis près de lui, pleurait à chaudes larmes, et leur tenait des discours auxquels ils ne comprenaient rien. Enfin le roi tira ses pieds de dessous son derrière, sur lequel il était assis; et, se les passant sur le cou, il s'humilia et se roula, suivant l'expression de l'auteur, comme un ver de terre. Les présents qu'on lui fit parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche,

qu'Aris, un des trois Hollandais, avait mise le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits pores.

Après cette espèce de traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux chaloupes, dont l'une était armée, pour défendre celle qui portait les tonneaux. Il s'y rendit un si grand nombre de sauvages, que les matelots en étaient embarrassés : mais tout se passa sans désordre. Le roi s'empressait lui-même d'écarter les importuns, ou les faisait chasser par ses officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'insulaires autour du vaisseau. Un d'entre eux, étant monté par l'arrière, entra dans la chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux officiers du roi. Sur-le-champ ils cherchèrent le voleur ; et l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déjà, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandaient. Ils montraient avec les doigts, qu'ils lui passaient sur la gorge, que si son crime était connu du roi, il lui en coûterait la tête. Depuis ce jour on ne s'aperçut pas du moindre vol, à bord et sur le rivage.

Les insulaires redoutaient extrêmement les ar-

mes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisait fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pièces tiraient aussi. Le roi parut désirer une fois ce spectacle. On eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente, et toutes les assurances qu'on lui avait données, ne l'empêchèrent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens; et lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs otages; et les trois Hollandais revinrent librement à bord. Le jour suivant on fut agréablement surpris d'y voir venir quelques-uns des principaux sauvages avec leurs femmes. Ils portaient au cou des feuilles vertes de cocos qui étaient la marque de leur grandeur, et, dans les mains, des branches vertes, avec une banderole blanche, pour signe de paix et d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avait vu faire au roi. Schouten les reçut dans sa chambre, où leur admiration tomba particulièrement sur une montre, une sonnette, un miroir et des pistolets. Après leur avoir fait quelques présents, pour eux-mêmes et pour le roi, on prit l'amusement de la pêche avec eux. Entre plusieurs poissons, on trouva dans le filet deux raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étaient fort épaisses, elles avaient

la tête grosse, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nageoires, la queue étroite et fort longue, et deux petites sonnettes aux côtés. En général, si l'on excepte la queue, elles ressemblaient beaucoup aux chauve-souris.

Les Hollandais se crurent obligés à des retours de politesse. Le Maire et Aris descendirent dans l'île, précédés des trompettes, et portant, comme en cérémonie, un petit miroir et d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le rivage un homme courbé sur des pierres, les mains jointes sur la tête et le visage contre terre. C'était le roi même, et cette posture était une révérence. Ils le relevèrent pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouvèrent remplie de spectateurs ou de ses officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement et la frayeur se répandirent également dans l'assemblée. Un seigneur, que les Hollandais prirent pour un second roi, ou pour la seconde personne de l'île, entra doucement, le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derrière leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Ensuite il fit un grand saut en l'air, pour retomber assis, les jambes croisées sous lui.

Comme la chambre était pavée de pierres, les Hollandais s'étonnèrent qu'il ne se fût pas cassé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une prière, après laquelle on servit une sorte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage était composé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux étrangers, on étendit quantité de nattes pour les faire marcher dessus. Les deux rois leur firent présent de leur couronne, qu'ils mirent eux-mêmes sur la tête de Le Maire et d'Aris. C'était un cercle de plumes blanches, longues et étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes et rouges, qui venaient des perroquets de l'île. On y voit un autre oiseau, dont l'auteur juge que les insulaires font beaucoup de cas, parce que tous les conseillers du roi en avaient un perché près d'eux, sur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque ressemblance avec le pigeon, sont blancs jusqu'aux ailes, et noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux rois quelques présents de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains.

Le 29 quelques Hollandais entreprirent de visiter l'île. Le roi et son frère s'étant empressés de les accompagner, ils montèrent sur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages,

et quelques vallées stériles. Ils trouvèrent une terre rouge, dont les femmes du pays font une teinture, qui leur sert à se frotter la tête et les joues. En retournant au rivage ils passèrent par des lieux plus rians, et plantés de cocotiers qui étaient chargés de noix. Là, tandis qu'ils se reposaient sous ces arbres, le frère du roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attachait aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des arbres les plus hauts et les plus droits; il y cueillit des noix, qu'il apporta aux étrangers et qu'il ouvrit très facilement avec un petit morceau de bois. Le roi fit entendre à ses hôtes qu'il avait souvent la guerre contre les habitans de la seconde île. Il leur montra des cavernes dans la montagne, et des bois qui servaient de retraite à ses sujets, ou dans lesquels ils dressaient des embuscades. Le Maire comprit, par ses signes, qu'il demandait le secours de leur vaisseau pour attaquer ses ennemis; mais on lui fit comprendre, à son tour, que cette faveur ne pouvait être accordée. L'auteur ne dissimule pas qu'on y aurait pu consentir, s'il y avait eu quelque avantage à se promettre de cette expédition.

Ces peuples sont d'une taille extraordinaire. La plupart étaient aussi hauts que les plus grands Hollandais; et ceux qui étaient distingués par leur grandeur auraient passé pour des géans en Eu-

rope. Ils sont vigoureux et bien proportionnés, légers à la course, excellens nageurs. Leur peau est d'un brun jaunâtre. Ils aiment à se parer de leur chevelure, qu'ils disposent suivant leur goût. Les uns avaient les cheveux crépus; d'autres les avaient très bien frisés, d'autres adroitement noués en cinq ou six tresses, d'autres enfin hérissés et droits sur la tête. La chevelure du roi était divisée en une longue tresse qui lui pendait, du côté gauche, jusqu'à la hanche, et le reste était relevé en deux nœuds. Ses courtisans avaient deux tresses, c'est-à-dire une de chaque côté. Mais tous étaient nus, sans distinction de sexe ni de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très laides aux Hollandais, mal faites, de petite taille, et si luxurieuses, qu'elles n'avaient nulle honte de se mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la personne du roi. Elles portent les cheveux fort courts; mais, en récompense, elles ont de longues mamelles, qui leur pendent comme des sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre.

On ne put distinguer si ces insulaires étaient idolâtres, ni s'ils avaient quelque autre culte que la prière qu'on croyait leur avoir vu faire; mais on remarqua facilement qu'ils vivaient avec aussi peu de soin que les animaux. Ils n'avaient aucune idée de commerce; les présents qu'ils firent aux

Hollandais étaient donnés par boutades ou par saillies, et les Hollandais réglaient leurs libéralités sur celles qu'ils recevaient d'eux. Ils ne sèment ni ne moissonnent; ils ne font aucune sorte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne consistent guère qu'en noix de cocos, en ubas, en bananes et peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent dans le creux du rivage les petits poissons que la mer y laisse en se retirant; les autres pêchent avec de petits hameçons.

Le roi de la seconde île était venu visiter l'autre; il avait amené seize porcs, et son cortège était composé de trois cents hommes, qui avaient autour de la ceinture une provision d'herbes vertes; dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le roi son voisin, il lui fit un grand nombre d'inclinations et de révérences; il baissa le visage jusqu'à terre, en priant d'une voix fort haute qui approchait d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, et ne le reçut pas avec moins de gestes et de contorsions. Enfin, s'étant relevés tous les deux, ils entrèrent dans le *belez*: c'est le nom que les insulaires donnent au logement de leur roi. L'assemblée qui se forma autour d'eux était d'environ neuf cents hommes; ils passèrent ensuite sur le vaisseau hollandais, où, s'apercevant qu'on appareillait pour

remettre à la voile, ils marquèrent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avaient toujours paru craindre qu'on se saisît de leurs îles. Aussi cette dernière visite fut-elle signalée par de nouveaux présens. Ils s'étaient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs, et chacun des deux rois en porta lui-même un sur sa tête.

En partant les Hollandais donnèrent aux deux îles le nom d'*îles de Horn*, de celui de la ville où le vaisseau avait été équipé, et qui était la patrie de la plus grande partie de l'équipage. La baie fut nommée *baie de la Concorde*, du nom du navire. Elle est dans un golfe, au côté méridional de la première île. Le fond en est si aigu qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, paraît à découvert dans la basse marée. De l'autre, c'est la côte, qui est fort sale, le long du rivage. Ce parage est à 14 degrés 56 minutes.

L'équipage hollandais partit fort content de s'être rafraîchi avec si peu de danger, et surtout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'ouest, on se trouva, le 1^{er} juin, à la hauteur de 13 degrés. Le 3 on fut surpris de n'apercevoir aucune terre, et les pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derrière la Nouvelle-Guinée. Pour sortir de cette incertitude.

on fit mettre le cap au nord. La nuit suivante on était à 12 degrés et demi. Les principaux officiers soupçonnaient qu'on était plus à l'ouest qu'on n'avait pensé, et que la Nouvelle-Guinée était encore à côté d'eux. Ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les pilotes, et d'examiner les pointages depuis la côte du Pérou. Celui de Schouten marquait mille sept cent trente lieues ; un autre, mille six cent soixante-cinq, et toujours en diminuant jusqu'à mille six cent dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avait été d'environ mille six cent soixante lieues.

Comme on continuait de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer de route et de porter à l'ouest. Le 13, à midi, la hauteur fit juger qu'on était à cent cinquante-cinq lieues des îles de Horn, et la couleur de l'eau parut changée. Quantité de bonites, beaucoup d'autres poissons et quelques oiseaux même qui commencèrent à se montrer, ne laissèrent aucun doute qu'on ne fût proche des terres ; cependant on avança jusqu'au 20 sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du 20, on eut la vue d'une côte à 4 degrés 50 minutes : la prudence obligea de jeter l'ancre dans la crainte d'y échouer.

Le lendemain on reconnut cinq ou six petites îles qui paraissaient couvertes d'arbres et de grands bancs de sable qui s'étendaient au nord-ouest. Le mouillage y était si mauvais qu'on remit le cap à

l'ouest, en laissant les îles à 4 degrés 47 minutes. Le 22 on en découvrit douze ou treize autres, à 4 deg. 45 min.; elles furent laissées à la gauche du vaisseau. On ne vit aucun courant dans ce parage.

Le 24 on aperçut trois basses îles au sud-ouest, remplies d'arbres et couvertes de verdure; mais les côtes étaient bordées de rochers, et l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les *îles Vertes*, à cause de la verdure qui les couvrait. On découvrit une autre terre avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au sud-ouest par d'autres terres de la même hauteur, on la prit pour le cap de la Nouvelle-Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la côte; et ne reconnaissant qu'une île, on lui donna le nom de *Saint-Jean*, parce que c'était le jour de cette fête qu'elle avait été découverte.

Après avoir rasé long-temps le rivage sans y trouver de fond, on doubla le cap vers le soir, et l'on entra dans une baie où l'on mouilla sur quarante-cinq brasses, fond de sable et de cailloux. La mer y était unie et l'eau fort bleue. Deux pirogues s'approchèrent du bord au clair de la lune; elles portaient quelques hommes noirs, qui parlèrent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit on observa que les habitans faisaient la garde sur leurs côtes et surtout à l'entrée d'une rivière, près de laquelle on était à l'ancre.

Vers la pointe du jour, le temps étant fort serein et la lune très claire, quelques pirogues s'avancèrent jusque sous les galeries. On leur jeta des grains de rassade, en parlant aux sauvages d'une voix caressante et s'efforçant de leur faire entendre, par des signes, qu'on leur demandait des noix de cocos, des pourceaux, des bœufs et des boucs. Ils continuèrent, pendant le reste de la nuit, à pousser des cris autour du vaisseau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des pilotes, cette côte était à mille huit cent quarante lieues de celle du Pérou.

Le matin du 26 on vit paraître huit autres pirogues, dont l'une portait onze hommes et les autres six ou sept. Ils tournèrent plusieurs fois autour du vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des massues de bois, des sabres et des frondes. On leur parla du ton le plus humain, on leur distribua quelques merceries; mais, pour réponse, ils commencèrent à lancer des pierres et des zagaies. Cette attaque irrita l'équipage; on fit jouer tout à la fois le gros canon et la mousqueterie. Leur grande pirogue fut coulée à fond avec trois ou quatre hommes, et dix ou douze hommes tombèrent sans vie. On mit aussitôt en mer la chaloupe à rames, qui, passant au travers de ceux qui se sauvaient à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois qui étaient fort blessés,

et quatre pirogues, dont elle se saisit, furent mises en pièces pour servir au chauffage. Un des trois prisonniers mourut deux heures après.

La chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avait bien traités, et qu'à force de signes on leur avait fait comprendre qu'on ne demandait d'eux que des rafraîchissemens, ils exhortèrent apparemment leurs compagnons à s'approcher avec des fruits ; car un petit canot se hâta de venir présenter deux petits pourceaux et un paquet de bananes. On renvoya un des prisonniers qui était fort blessé, et l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui qu'on venait de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, le vint prendre par-dessous les bras, et l'emmena sous quelques arbres, où, s'asseyant autour de lui, ils parurent tous fort empressés à le secourir.

Ces barbares ont les deux oreilles et les narines percées ; quelques-uns ont un trou de plus au diaphragme du nez, et toutes ces ouvertures servaient à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches. Ils portaient des bracelets de nacre de perle au-dessous des coudes et aux poignets. Leur unique vêtement est une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paraissent très robustes et bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont

noires et leurs cheveux de la même couleur, courts et crépus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Éthiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte; ils en portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espèce de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coiffure de femme. La plupart avaient une petite corbeille de jones pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour saupoudrer ce que l'auteur nomme leur *pinang*.

Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à se mettre les mains sur la tête, et à s'y mettre aussi des feuilles d'arbre, qui paraissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous. En venant à bord ils chantaient ensemble avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées; mais cette arme, et celles qu'on a nommées, ne sont que pour les ennemis de leur nation. Lorsqu'ils sont mécontents l'un de l'autre, leur usage est de se mordre entre eux comme des chiens. Tous leurs canots ne sont pas égaux : on compte jusqu'à dix-sept couples de rameurs sur les grands, et depuis deux couples jusqu'à dix sur les petits. Ils gouvernent également de l'avant et de l'arrière, et ces petits bâtimens ont des châteaux comme les galions. Cependant leur largeur ne suffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes pirogues, dont les pièces étaient jointes ensemble

par des coutures bien goudronnées ou frottées de térébenthine.

L'équipage fit de l'eau sans obstacle. Mais, le jour suivant, quelques canots étant venus à bord sans y rien apporter et sans vouloir payer la rançon du prisonnier, on prit le parti de le remettre à terre et de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la côte on aperçut une autre île au nord. La nuit du 29 Schouten fit remettre à la voile, et dans tout le jour suivant on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittait. Elle courait à l'ouest et au nord-ouest-quart-d'ouest, avec plusieurs baies; mais le même jour on eut la vue de deux hautes îles, toutes deux au nord de la grande; et le 30 au matin on vit approcher plusieurs canots montés d'hommes noirs qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes : c'était apparemment un signe de paix; mais ils n'avaient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent tout ce qui s'offrait à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors. Ils avaient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs canots étaient mieux construits que les autres, et portaient même quelques ornemens de sculpture à l'avant et à l'arrière. On observa que ces insulaires avaient un soin extraordinaire de leur barbe et de leurs cheveux, et qu'ils se les poudraient de chaux. Ils étaient ve-

nus de trois ou quatre îles qui paraissaient remplies de cocotiers; mais tous les signes par lesquels on croyait se faire entendre ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies n'avait été qu'une ruse pour surprendre le vaisseau.

Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il se trouva le matin entre une île de deux lieues de long et une autre côte. Vingt-cinq pirogues remplies de sauvages ne tardèrent point à se présenter. On crut reconnaître une partie de ceux qu'on avait vus la veille, et Schouten ne fit pas difficulté de les laisser approcher. Il y avait à l'avant du vaisseau deux ancres à pic et parées pour mouiller, sur chacune desquelles un nègre alla s'asseoir, la rame à la main, dans l'opinion sans doute qu'ils pourraient mener le navire au rivage. Les autres tournaient à l'entour, et semblaient chercher le moyen d'y monter. Enfin, se croyant sûrs de leur conquête, ils commencèrent à lancer des zagaies et des pierres : elles étaient poussées avec tant de vigueur que, se rompant contre les mâts et le bordage, elles en faisaient voler de petits éclats.

Un matelot fut blessé dans la première surprise, et les autres ne purent demeurer sur le pont; mais au fort de cette attaque, et lorsque les sauvages se disposaient à monter à bord, on leur envoya les

bordées du haut pont, et l'on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La chaloupe, qui était bien armée, les suivit aussitôt et se saisit d'un canot dans lequel il y avait trois hommes : l'un fut tué, un autre sauta dans la mer et le troisième demeura prisonnier. C'était un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de *Moïse*, qui était celui du matelot blessé; et l'île fut nommée aussi l'*île de Moïse*. Ces insulaires vivaient d'une sorte de pain composé de racines d'arbre.

On s'éloigna de cette race perfide. L'observation méridienne fit trouver 3 degrés un tiers de hauteur. Vers le soir on rangea la côte au nord-ouest, et l'on découvrit une belle baie de sable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 juillet, à 3 degrés 12 minutes, on vit à la gauche du vaisseau des terres basses divisées par une grande montagne, et une île basse à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent de courir à l'ouest-nord-ouest, on aperçut encore de hautes terres à l'ouest, vers 2 degrés 40 minutes. Dans les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des îles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes et petites, hautes et basses, à différentes distances entre elles, depuis 2 degrés 25 jusqu'à 30 minutes. La nuit qui survint ne permit point d'y chercher une rade, et

le lendemain à midi on fut conduit par de meilleures espérances, vers une fort haute montagne qu'on aperçut au sud-ouest.

Les pilotes avaient si peu de connaissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouvèrent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'île de Banda, et à la hauteur, qui était à peu près la même, leur fit juger qu'on était à la vue de cette île; mais bientôt on découvrit, au nord, trois ou quatre autres montagnes à six ou sept lieues de la première : ce qui prouva la fausseté de leur conjecture. Derrière la première montagne, on vit à l'est et à l'ouest une si grande étendue de pays, en partie haut et en partie bas, que des deux côtés on n'en apercevait pas la fin; et, comme il s'étendait à l'est-sud-est, on crut enfin que c'était la Nouvelle-Guinée.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jetait des flammes de sa cime, et qui dirigeait le vaisseau par cette lumière, quoiqu'elle fût mêlée de fumée et de cendres. Le jour fit connaître que c'était une île bien peuplée et remplie de cocotiers, qu'on nomma l'*île du Volcan*. Les habitans envoyèrent quelques pirogues; chacune desquelles portait cinq ou six hommes, avec une espèce d'échafaudage élevé sur des bâtons et qui couvrait chaque petit bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le nègre Moïse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des sauvages. Ils

étaient nus à l'exception du milieu du corps; les uns avaient les cheveux courts et d'autres les avaient longs. Leur couleur était plus jaune que celle de Moïse. On ne put trouver de mouillage sur leur côte; et, comme plusieurs autres îles étaient en vue au nord et au nord-ouest, on porta vers un cap uni qui faisait face à la proue. L'eau était de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; et comme elle était plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venait de quelque rivière qui avait son embouchure à peu de distance. On voyait aussi flotter des arbres et des branches, sur lesquelles on distinguait quelquefois des oiseaux et des écrevisses.

Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit on gouverna le matin à l'ouest-sud-ouest, entre une haute île qu'on avait à la droite du vaisseau et des terres moins hautes qu'on laissait à gauche. Vers le soir on trouva fond sur soixantedix brasses, à peu de distance du rivage, et l'on y laissa tomber l'ancre. Les canots qui vinrent à bord étaient conduits par des hommes fort singuliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avaient les cheveux courts et frisés, des anneaux passés dans le nez et dans les oreilles, de petites plumes sur la tête et sur les bras, et des dents de porc autour du cou et sur la poitrine. Leurs femmes étaient affreuses. L'auteur compare leurs longues mamelles à de gros boyaux qui leur tombaient jusqu'au

nombril, et leur ventre à un tonneau. Elles avaient les jambes et les bras fort menüs, un visage de singe, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reste nu. Chacune avait quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuse, bossue, et quelque marque de mauvaise santé, ce qui fit juger que l'air du pays était malsain, d'autant plus que les maisons y étaient élevées sur des pieux à huit ou neuf pieds de terre.

La hauteur de cette côte est de 3 degrés 43 minutes. Quelques sauvages qu'on reçut à bord apportèrent des essais de gingembre, d'où l'on conclut qu'ils étaient exercés au commerce. On alla chercher un meilleur mouillage dans une baie voisine où l'ancre fut jetée sur vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé d'argile. Les habitans de deux villages qui s'offraient assez près de là, envoyèrent à bord deux canots avec quelques noix de cocos qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandaient pour quatre noix une brasse de toile; et c'était à cette marchandise qu'ils s'attachaient le plus. Un commerce si peu avantageux joint à la rareté des vivres, qui se réduisaient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandais. Ils se retrouvèrent le lendemain à 4 degrés; et, dans l'inquiétude de leur sort, les rations furent réglées. Ils ignoraient absolument dans quelle partie du monde ils étaient, près ou loin des îles de l'Amérique, et si c'était la

Nouvelle-Guinée dont ils ne cessaient plus d'avoir la vue : toutes leurs cartes ne leur offrant aucune lumière sur les pays qu'ils découvraient chaque jour, ils n'avaient plus d'autres règles que de faibles conjectures.

La course du 11 fut à l'ouest-nord-ouest, avec peu de changement, le long de la côte, qu'ils ne se lassaient pas de suivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublèrent un haut cap. Ces terres, qui étaient en effet celles de la Nouvelle-Guinée, s'étendent la plupart au nord-ouest-quart-d'ouest, quelquefois un peu plus à l'ouest, ou un peu plus au nord. Le 12, à 2 degrés 58 minutes, ils eurent la faveur des courans qui portaient à l'ouest, suivant leur direction ordinaire le long des côtes de la Nouvelle-Guinée. Le 13 et le 14 on continua de suivre la même côte; et le 15, trois îles basses et peuplées, qui paraissaient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante brasses jusqu'à sept, à demi-lieue de la grande terre, on y mouilla sur un excellent fond. Les Hollandais auraient trouvé sur-le-champ du remède à tous leurs besoins, s'ils y étaient descendus avec moins d'imprudence. Mais, n'ayant observé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la chaloupe, les insulaires, qui étaient sur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirèrent une nuée de flèches, qui blessèrent seize matelots. On ne

laissa point d'aborder à la plus petite des deux îles, où, dans le premier feu de la vengeance, on brûla quelques maisons dispersées. Les sauvages de l'île voisine parurent tout furieux, et poussèrent d'horribles cris; mais ils n'osaient passer d'une île à l'autre, dans la crainte de quelques pièces de canon qui battaient le long du rivage et dans le bois, où les boulets pénétraient avec un fracas épouvantable. Le soir ils envoyèrent demander la paix, après quoi, deux ou trois canots étant au-dessus du vent du vaisseau, sans oser s'en approcher, jetèrent des noix de cocos dans la mer, afin que le courant les portât aux Hollandais. On les pressa de venir à bord, par des signes qui leur inspirèrent enfin plus de hardiesse. Ils apportèrent quantité de noix et de bananes, du gingembre vert et des racines jaunes, qui leur tiennent lieu de safran, pour lesquelles on leur donnait en échange des grains de verre, des clous et des couteaux rouillés. Ces insulaires sont absolument nus. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qui devaient leur être venus des Espagnols. Ils ne paraissaient pas surpris de la forme du navire; et, quoique effrayés de l'artillerie, ils n'en craignaient ni le bruit ni la vue. Ils donnaient à la plus orientale de leurs îles le nom de *Moa*, celui d'*Insou* à la seconde, et celui d'*Arimon* à la dernière et la plus haute, qui est à cinq ou six lieues de la Nouvelle-Guinée. On ne cessa point de

trouver ces sauvages fort traitables, et d'en recevoir, à vil prix, toutes sortes de rafraîchissemens. Ils font du pain et des galettes de cassave; mais elle n'est pas comparable à celle des Indes occidentales.

Le 20, on leva l'ancre pour continuer de suivre la côte à l'ouest-nord-ouest. On eut, à 13 degrés, la vue de plusieurs îles, vers lesquelles on était porté par les courans, ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond sur treize à quinze brasses, on ne mouillât, le soir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avait point aperçu de feu dans l'île voisine. Cependant la pointe du jour fit découvrir six grands canots, avec des ailes et de l'accastillage. Les sauvages qui les montaient s'approchèrent timidement, quoique armés d'arcs et de flèches. Ils montraient, de loin, du poisson sec, des noix de coco, du tabac et un petit fruit qui ressemblait à nos prunes. On les encouragea par des signes de paix et d'amitié. D'autres canots, qui paraissaient venir de la même île, apportèrent des vivres et quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vue du navire et du canon, fit juger qu'ils connaissaient les vaisseaux de l'Europe. Ces sauvages avaient la peau plus jaune et la taille plus haute que ceux des îles précédentes. La plupart portaient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvaient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces appa-

rences soutenaient le courage des Hollandais ; mais elles ne jetaient pas plus de jour sur leur navigation.

Le 24 ils se trouvèrent à la hauteur d'un demi-degré. Leur course fut au nord-ouest et à l'ouest-sud-ouest, le long d'une belle et grande île, qu'ils nommèrent l'*île de Schouten*, du nom de leur capitaine. Ils donnèrent à sa pointe orientale le nom de *cap de Bonne-Espérance*, parce que, trouvant, dans leurs cartes, des îles à l'est de Banda, ils se flattèrent que ce cap pouvait être une pointe de ces îles, et que la route était libre pour arriver à Banda par le sud. Cependant, comme l'île de Schouten s'étendait jusque sous la ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les cartes à l'ouest de la Nouvelle-Guinée jusqu'à la ligne. Dans cette supposition, ils s'exposaient à tomber dans quelqu'un des golfes de Gilolo. Schouten, embarrassé de ce doute, prit le parti de monter promptement au sud ou au nord. Le vent qui venait alors de l'est amena autour du navire une prodigieuse quantité de poissons, d'herbes et de feuilles ; mais on ne trouva point de fond à la vue continue de la côte. L'équipage était consolé par l'abondance et la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avait tirés des dernières îles, il y en avait un qui était jaune en dedans, ou couleur d'orange, et vert en dehors ; mais creux, rempli de pepins, et

plus petit que le melon, auquel il ressemblait assez par le goût. On en mangea beaucoup avec du sel et du poivre, et les malades même le trouvèrent fort sain.

Le 25 on découvrit à la gauche du vaisseau une grande étendue de pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au sud-sud-ouest. Le 26 on eut la vue de trois îles, et le 27, à la hauteur de 29 minutes, on vit au sud de hautes terres et d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'ouest-nord-ouest. La nuit du 28 au 29 on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les matelots, effrayés, sautaient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venaient les terribles secousses qui ébranlaient le vaisseau, surtout dans un parage où l'on ne trouvait pas de fond. Le 30 on entra dans un grand golfe, qui paraissait environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre et des éclairs qui semblaient couvrir le vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens matelots n'avaient rien vu de semblable. Les dangers du climat et la crainte de ne pas trouver, dans le golfe, d'autre ouverture que son entrée, firent mettre le cap au nord. Le soir du 31, on passa, pour la seconde fois, sous la ligne, et l'on mouilla sur douze brasses, près d'une île déserte, à peu de distance du continent. On se trouva le lendemain à quinze minutes de latitude du

nord. Le 3 un banc de sable fort large, à 45 minutes, ôta presque entièrement la vue des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on était à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée, après avoir fait plus de deux cent quatre-vingts lieues le long des côtes. Les courans portaient à l'ouest-sud-ouest, excellent fond, néanmoins, depuis quarante brasses jusqu'à douze. Le même jour on vit des baleines et des tortues. Vers le soir deux îles se présentèrent à l'ouest.

Le 4 on observa que la direction des courans était à l'ouest, et la course étant au sud-sud-ouest, on eut la vue de sept ou huit îles, ce qui obligea de passer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop sur les côtes. On gouverna le lendemain au sud et au sud-est; mais un vent contraire força les pilotes à s'approcher d'une île où la chaloupe ne put trouver de fond que sous le rivage, à quarante-cinq brasses. Trois pirogues, qui l'abordèrent aussitôt avec la bannière blanche, ne firent pas difficulté de la suivre jusqu'au vaisseau.

Elles portaient des montres de fèves et de pois des Indes, du riz, du tabac, et deux oiseaux de paradis, dont l'un était blanc et jaune. Les insulaires, qui s'approchaient avec tant de confiance, n'avaient pas laissé de témoigner quelque frayeur en reconnaissant des Hollandais; mais ce n'était plus des sauvages dont la barbarie fût redoutable

après les traités le plus saints et jusqu'au milieu de leurs caresses. Ils portaient des ceintures d'assez belle toile ; quelques-uns même avaient des caleçons de soie, des turbans, des bagues d'or et d'argent aux doigts, et les cheveux d'une admirable noirceur. On était embarrassé à distinguer leur nation, lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendait le malais, crut distinguer plusieurs mots ternatais et quelques termes espagnols. Quelle consolation pour un équipage languissant, qui était encore composé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plupart épuisés de fatigue ou consumés de maladies, et tous également consternés de l'incertitude de leur sort !

Ils s'empressèrent de demander aux Indiens le nom de leur île et celui de leur nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclaircissement ; mais le refus même de ces insulaires, joint à d'autres circonstances, leur fit juger qu'ils étaient à l'extrémité orientale de Gilolo, qui s'étend à l'est par trois langues de terre, et que ceux qui paraissaient craindre de s'expliquer étaient des sujets du roi de Tidor, ami des Espagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller assez près du rivage ; et l'on apprit dans un bourg, nommé *Soppi*, que l'île voisine, nommée *Maba*, d'où les trois pirogues étaient venues, relevait du roi de Tidor. Les matelots d'une pirogue ternataise, qui arriva quatre

jours après dans la baie de Soppi, s'empressèrent de venir raconter à Schouten qu'il y avait actuellement près de vingt vaisseaux, hollandais et anglais, autour de Ternate; et, peu de jours après, il se revit effectivement au milieu d'une nombreuse flotte de sa nation.

Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes-Orientales par le détroit de Magellan, se trouvait alors dans l'île de Java, fut chargé par le gouverneur général de prendre sur son bord Le Maire et Schouten, et de les conduire en Hollande. Mais observons ici, comme ailleurs, l'espèce de récompense presque toujours réservée aux grands services. Le gouverneur général qui commandait aux Moluques pour les Hollandais, commença par se saisir du vaisseau de Le Maire, et confisqua tous ses effets, en attendant la décision des états. Le Maire mourut dans la traversée, près l'île Maurice, le 22 janvier 1617, semblable en sa mort, comme dans sa vie, au fameux Magellan, dont il avait presque égalé la réputation. Il n'eut que le stérile honneur de sa découverte; mais du moins sa patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de ses travaux. Six ou sept ans après, les états-généraux et le prince Maurice de Nassau prirent la résolution de faire visiter le même passage par une flotte d'onze vaisseaux, qu'ils y envoyèrent sous le commandement de l'amiral Jacques Lher-

nite. Toutes les observations de Jacques Le Maire et de Schouten furent vérifiées, et ce fameux détroit devint la route commune de tous les navigateurs qui, connaissant les dangers de celui de Magellan, voulaient se rendre avec moins de lenteur et plus de sûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer jusqu'aux Indes orientales par le sud-ouest. Mais aujourd'hui les marins préfèrent doubler le cap Horn.

• JACQUES LHERMITE.

(1624.)

Malgré le projet formé par les Hollandais de ruiner les établissemens de l'Espagne en Amérique, et de lui enlever les sources des richesses par le secours desquelles elle continuait à soutenir contre eux la guerre en Europe, les difficultés qui se rencontraient dans la longue traversée du détroit de Magellan pour porter la guerre dans la mer du Sud, les incommodités qui ruinaient les flottes en ce passage, commençaient à rebuter d'une entreprise si éloignée, et dont l'exécution souffrait tant de difficultés. Mais lorsqu'on eut bien vérifié que Le Maire avait en effet trouvé une nouvelle entrée plus courte et plus facile, les anciens projets furent remis sur le tapis. Le prince Maurice d'Orange donna ordre d'équiper une armée navale de onze vaisseaux, montés chacun de seize à dix-sept hommes,

et de près de trois cents pièces de canon. On la pourvut d'un bon pilote nommé Valentin, qui venait de faire le voyage en 1619, avec Garcie de Nodal, sur les caravelles espagnoles. Jacques Lhermite fut fait amiral, et Hugues Schapenham vice-amiral de cette flotte, qu'on ne destinait à rien moins qu'à faire l'entière conquête du Pérou.

Parti de Gorée le 29 avril 1623, le 2 février de l'année suivante on arriva devant la bouque du détroit de Le Maire, que l'on reconnut aux hautes montagnes qui sont au bord occidental. Ces terres orientales qui sont le long du détroit, nommées le *Pays des États*, sont hautes, montueuses et entrecoupées; et au côté occidental, nommé *le Pays de Maurice*, on voit quelques collines rondes tout près du rivage. Les courans portaient avec rapidité dans le détroit sur cette côte. L'amiral mouilla au-dessus d'une pointe sur quinze brasses, fond de roches. De ce mouillage il enfila le milieu du détroit et le traversa.

Le capitaine Verschoot, qui avait mouillé sur la Terre de Feu, dans la baie de son nom, et dans celle de Valentin, rejoignit l'amiral vers 56 degrés, et lui fit le récit de ce qui lui était arrivé. Ses gens étaient entrés dans une petite rivière, et y avaient trouvé une rade propre à de petits bâtimens, où ils pouvaient être à l'abri de presque tous les vents; mais il n'y avait pas assez d'eau pour les grands

vaisseaux. Ils avaient trafiqué avec les habitans, qui leur avaient donné des peaux de chiens marins, mais point de bétail ni d'autres rafraîchissemens. Ils avaient pêché à l'hameçon dans cette baie, et pris quantité de poissons de la figure et du goût du merlan ; mais comme ils n'étaient pas à couvert du vent d'est, et que les houles étaient hautes, qu'elles incommodaient beaucoup, ils avaient levé l'ancre le plus tôt qu'ils avaient pu.

Le 6 février on était à trois lieues au-dessous du cap Horn, et, ayant mis le cap au sud, on arriva par les 58 degrés et demi, où le froid était extrême. Sur la côte occidentale du cap il y a un grand golfe qui entre dans les terres aussi avant que la vue peut s'étendre. Cette baie, où l'on ancre, fut nommée *baie de Nassau* : le mouillage y est bon sur vingt-cinq à trente brasses. Il y a deux îles à quinze lieues à l'ouest, apparemment les îles Ramirez ou Barnevelt. Les capitaines, allant à terre, trouvèrent une autre bonne baie voisine des bois et d'une aiguade commode : on la nomma *Schapenham*, du nom du vice-amiral.

Les matelots étant à l'aiguade furent abordés par des sauvages, qui parlèrent et agirent amiablement. Il survint un si terrible orage, que dix-neuf hommes de la troupe furent contraints de demeurer à terre, n'ayant pu regagner les chaloupes. Le lendemain on ne retrouva plus en vie

que deux hommes des dix-neuf. Les sauvages étaient venus sur la brune et en avaient tué ou assommé dix-sept avec leurs frondes et leurs massues : ce qui ne leur avait pas été difficile, les matelots n'ayant point d'armes. Cependant aucun de ceux-ci n'avait fait le moindre tort ou la moindre insulte à ces barbares. On ne trouva sur le rivage que cinq corps ; ils étaient coupés par quartiers et déchirés d'une étrange manière. Les sauvages avaient déjà enlevé les autres pour les manger.

Le vice-amiral vint à la côte, vers l'endroit où l'on avait vu de la fumée dans une autre baie, que l'on nomma *Winthond* (levrier), où il trouva quelques huttes de sauvages, qui lui parlèrent ; puis il ancrâ dans un canal, en dedans d'une île appelée *Terhalten*, du nom du capitaine des troupes de débarquement. Il rapporta que la Terre de Feu, ainsi qu'on la voit dans les cartes, est divisée en plusieurs îles ; que, pour passer dans la mer du Sud, il n'est point nécessaire de doubler le cap de Horn ; qu'on le peut laisser au sud, en entrant par l'est dans la baie de Nassau, et gagner la haute mer par l'ouest de ce cap ; que, comme on voit partout des anses, des baies et des golfes, dont la plupart s'enfoncent dans les terres, autant que la vue peut s'étendre, il est à présumer qu'il y a des passages dans la grande baie appelée

golfe de Nassau, par où les vaisseaux pourraient traverser dans le détroit de Magellan ¹.

La plus grande partie de la Terre de Feu est montueuse; mais il y a quantité de belles vallées et de prairies arrosées d'agréables ruisseaux qui coulent des montagnes. Entre les îles sont plusieurs bonnes rades où des flottes entières peuvent être à couvert. On y peut faire du bois partout, et l'on y trouve de bon lest de pierres. Les montagnes, qui, à leur aspect du côté de la mer, paraissent arides, sont toutes couvertes d'arbres, qui penchent tous vers l'est, où les pousse la violence des vents d'ouest, qui soufflent ordinairement en ces pays-là. Le sol de ces montagnes est caverneux. La terre, où tant d'arbres croissent, n'a que deux ou trois pieds de profondeur, ce qu'on mesure facilement avec un bâton, en faisant un creux jusqu'à la roche. Les vents d'ouest y règnent presque toujours, et il y fait de fréquentes tempêtes, apparemment causées par les grandes exhalaisons qui sortent des eaux, et qui sont chassées avec impétuosité de l'ouest à l'est. Comme les vents d'ouest sont aussi impétueux dans tout ce climat de la Terre de Feu qu'en aucun autre

¹ Un relèvement très exact des côtes ou parages de la Terre de Feu a eu lieu récemment par les soins du capitaine King, dont les travaux seront mis à contribution lorsque nous traiterons de l'Amérique.

lieu du monde ; qu'ils se lèvent si subitement , ainsi que nous l'éprouvions sans cesse dans la baie de Nassau , qu'à peine a-t-on le temps d'amener les voiles ; qu'ils font chasser les vaisseaux , même quand ils sont affourchés sur deux ou trois ancres , et mouillés à l'abri de la côte d'où le vent vient ; qu'ils renversent les chaloupes qui sont à la toue ou amarrées à bord ; il faut que ceux qui veulent faire route à l'ouest évitent cette terre autant qu'ils peuvent , et qu'ils courent au sud ; par ce moyen ils se trouveront délivrés des vents d'ouest , et , selon que notre expérience nous donne lieu de conjecturer , ils rencontreront les vents du sud , qui les conduiront sans doute au lieu de leur destination.

Les habitans de cette terre sont aussi blancs que ceux de l'Europe ; mais ils se frottent le corps d'une couleur rouge , et se le peignent de diverses autres couleurs et en différentes manières. Les uns ont le visage , les bras , les mains , les jambes ou d'autres membres peints de rouge , et le reste du corps blanc , tout marqueté de peinture et de couleurs. Il y en a qui sont demi-rouges , ou tout rouges d'un côté et tout blancs de l'autre ; enfin chacun se peint à sa fantaisie. Ils sont puissans et bien proportionnés dans leur taille , qui , en général , est à peu près comme celle des Européens. Ils ont des cheveux noirs , épais et longs , qui les font paraître

plus affreux ; leurs dents sont aussi aiguës que le tranchant d'un couteau.

Les hommes vont tout nus , mais les femmes couvrent d'un morceau de cuir leurs parties naturelles. Elles sont peintes comme les hommes , et ont autour du cou des colliers de coquilles ou de coques de limaçons. Il y en a quelques-uns qui mettent sur leurs épaules une peau de chien marin : ce qui ne les garantit guère du froid , qui est fort âpre en ce lieu-là ; et c'est une chose surprenante qu'ils le puissent supporter.

Leurs maisons , ou plutôt leurs huttes , sont faites d'arbres , elles sont rondes par le bas , et se terminent à la manière des tentes , presque en pointe par le haut , où il y a une petite ouverture pour faire sortir la fumée. Elles ont en dedans deux ou trois pieds de profondeur dans la terre , et sont enduites de terre par dehors. Tous les meubles de ces huttes consistent en quelques corbeilles de jones , où sont les instrumens dont ils se servent pour la pêche , savoir : des lignes et des hameçons faits de pierres assez artistement travaillées. Ils y attachent des moules , et par ce moyen ils prennent autant de poissons qu'ils veulent.

Ils sont armés différemment : quelques-uns ont des arcs et des flèches , au bout desquelles il y a des harpons de pierre faits aussi avec assez d'art ; d'autres ont de longs javelots , avec un os tranchant

à la pointe, et garni de crochets pour mieux tenir dans la chair. Les autres ont des massues, des frondes et des couteaux de pierre fort tranchans. Ils ne sont jamais sans leurs armes, parce que, selon que nous le pûmes comprendre, ils sont toujours en guerre avec un autre peuple qui est à quelques lieues de leur pays, à l'est de Gorée et vers l'île de Terhalten. Ce peuple-ci est tout peint de noir, de même que celui de la baie de Schapenham et de celle du Levrier l'est presque tout de rouge.

Leurs canots sont fort singuliers. Ils dépouillent un des plus gros arbres de toute son écorce, et la courbent si adroitement, en ôtant des bandes de certains endroits, pour les recoudre en d'autres, qu'ils lui font prendre la figure des gondoles de Venise. Pour les fabriquer ainsi, ils mettent l'écorce sur un certain bois, à peu près comme en Hollande on met les vaisseaux sur les chantiers. Quand elle a pris la forme convenable, ils la garnissent dans le fond d'un bout à l'autre, des pièces de bois qui la traversent pour l'affermir, et couvrent encore ces bois d'une autre écorce, par le moyen de laquelle le bâtiment demeure étanché et franc d'eau. Les canots ont dix, douze, quatorze et seize pieds de long, et à peu près deux pieds de large; sept ou huit hommes y peuvent tenir, sans qu'il soit besoin d'y mettre d'élancement aux côtés, et ils nagent aussi vite que les chaloupes à rames.

Ces sauvages ont plus de rapport avec les bêtes qu'avec les hommes ; car, outre qu'ils déchirent les hommes et en dévorent la chair crue et sanglante , on ne remarque pas en eux la moindre étincelle de religion ni de police. Au contraire , ils vivent tellement comme des animaux , que , s'ils se trouvent près les uns des autres et qu'il leur prenne envie d'uriner , ils se lâchent leur eau sur le corps , à moins que celui qui se trouve à portée ne se retire. Ils sont méchants , rusés et infidèles. Ils paraissent affables envers les étrangers , et dans le même temps ils cherchent le moyen de les surprendre , de les attaquer et de les massacrer.

La flotte leva l'ancre , en grande peine de savoir si elle pourrait venir à bout de doubler les terres et de remonter dans la mer Pacifique. L'amiral et le vice-amiral étaient tous deux si malades qu'il n'y avait guère d'apparence que ni l'un ni l'autre revinssent en vie de cette expédition.

Le 8 mars, vers 61 degrés, on trouva un vent de sud-sud-est assez frais et qui était favorable. Ce vent mena le navire aux côtes du Chili et à Juan Fernandez , île abondante en poissons. Différentes tentatives sans succès firent voir aux Hollandais que la conquête du Pérou était plus facile à projeter qu'à exécuter. On se rabattit à tenter de faire sauter avec des brûlots un grand galion resté à Callao ; mais ce dessein échoua pareillement.

On se borna donc à mettre le feu à quantité de petits bâtimens sur la côte du Pérou, à brûler quelques petites villes et à faire des prisonniers. Cette guerre se fit de part et d'autre avec une grande inhumanité.

Le gouverneur du Pérou ayant refusé de traiter de la rançon des prisonniers, ils furent tous mis à mort de sang-froid par ordre de Schapenham, qui venait d'être fait amiral en place de Lhermite, mort sur ces entrefaites. La flotte vint ensuite au Mexique à la vue d'Acapulco, dans l'espoir de s'indemniser par la prise des galions de Manille. Elle tira de là aux Larrons, et vint mouiller, le 26 janvier 1625, à l'île de Guham.

Les Larrons sont plus grands que les Ternatais et que les autres Indiens, et sont bien proportionnés dans leur taille. Ils ont le teint rougeâtre et vont tout nus, si ce n'est les femmes qui couvrent leurs parties naturelles d'une feuille d'arbre. Leurs armes sont des zagaies et des frondes dont ils savent habilement se servir. Leurs canots sont bien faits et propres à pincer le vent. Ils les emploient pour aller jusqu'à deux ou trois lieues au large, quoique la mer soit grosse; car, quand les canots tournent, ils les retournent aisément et en vident l'eau.

Le 14 février 1625, on fut par les 10 degrés et demi, et l'on vit une île que l'on crut être celle de Saavedra, quoique cette estime ne s'accordât

pas bien avec les cartes. Le 15, à neuf heures du matin, on vit une autre île dont les habitans étaient de la même taille que les Larrons. Ils avaient les cheveux noirs et longs et quelques ornemens à leur mode autour du corps.

Enfin la flotte arriva à Mindanao, et d'îles en îles à Batavia où elle se sépara. Le vice-amiral en prit une partie destinée à une entreprise sur Malaca : une autre fut envoyée sur la côte de Coromandel. L'amiral reprit avec le reste le chemin de l'Europe le 29 octobre, si malade alors, qu'il mourut au bout de quatre jours, avant d'être sorti du détroit de la Sonde. Son vaisseau territ au Texel le 9 juillet 1626.

ABEL TASMAN.

(1642.)

Le navigateur qui, dans la mer du Sud et dans l'ordre des dates, vient le premier après Jacques Lhermite, est Abel Tasman, auquel surtout on doit la découverte de la terre de Van-Diemen et de la Nouvelle-Zélande. Il a lui-même publié en langue hollandaise le journal de sa route qui a été traduit en français en 1722. Nous en extrairons ce qui suit, en priant le lecteur de se rappeler que Tasman n'était point parti d'Europe pour faire directement des découvertes, mais qu'il se trouvait employé par la compagnie hollandaise des Indes orientales au-

près du gouverneur général, alors Van-Diemen, demeurant à Batavia. Écoutons maintenant notre nouvel explorateur.

Je fis voile, dit-il, de Batavia le 14 août 1642, avec deux navires. J'allai mouiller à l'île Maurice (l'île-de-France), d'où je fis route au sud, et le 24 novembre à 42 degrés 25 minutes lat. sud, 163 degrés 50 minutes long., je découvris une terre à quatre lieues de moi, à laquelle je donnai le nom de *Van-Diemen*, général de notre compagnie des Indes. L'aiguille aimantée se tournait alors droit vers cette terre. Un gros temps continua de me porter au sud.

Le premier décembre, à 43 degrés 10 minutes lat., 167 degrés 55 minutes long., je mouillai dans une baie que je nommai *Frédéric-Henri*, du nom du prince d'Orange. J'entendis ou crus entendre du bruit sur le rivage, comme s'il y eût eu du monde; mais je ne découvris personne. Je vis seulement deux arbres qui avaient deux brasses ou deux brasses et demie d'épaisseur, et soixante ou soixante-cinq pieds de haut au-dessous des branches. On avait taillé dans l'écorce de ces arbres, avec un caillou, des degrés pour pouvoir y monter et aller dénicher des oiseaux. Ces degrés étaient à cinq pieds de distance les uns des autres, de sorte qu'il faut, ou que les habitans de cette terre soient d'une taille excessive, ou qu'ils se servent de ces

degrés d'une manière inconnue. Dans l'un de ces arbres les degrés paraissaient comme s'ils n'eussent été taillés que depuis quelques jours.

Le bruit que nous entendîmes ressemblait au son d'une espèce de trompette qui n'était pas fort éloignée ; mais cependant on ne vit personne. J'aperçus des traces de bêtes sauvages, dont les griffes devaient être comme celles d'un tigre ou de quelque autre pareil animal. Je trouvai encore de la gomme d'arbre et de la laque. La marée monte et descend dans cet endroit d'environ trois pieds. Les arbres n'y sont pas fort épais ni embarrassés de buissons ou de broussailles. Je vis aussi de la fumée en plusieurs endroits, et n'y fis autre chose que planter un poteau, où chacun mit son nom ou sa marque, et où j'attachai un pavillon. Je trouvai à cet endroit trois degrés de variation vers le nord-est. On ne sait si cette terre de Diemen, située au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, la touche ou non ¹.

Mon dessein était d'aller de là chercher les îles Salomon. Le 13 décembre je vis, par 42 degrés 10 minutes latitude, 188 degrés 28 minutes longitude, la terre élevée et montueuse que nos cartes nomment aujourd'hui Nouvelle-Zélande. Je gou-

¹ Ce doute a été depuis éclairci, et l'on sait maintenant qu'un assez large canal maritime sépare de la Nouvelle-Hollande ou Australie la terre de Van-Diemen ou Tasmanie.

vernai nord-nord-est le long de la côte jusqu'au 18 décembre, que je mouillai dans une baie par 40 degrés 50 minutes latitude, 191 degrés 41 minutes longitude.

Nous trouvâmes des habitans en cet endroit. Ils ont la voix rude et la taille grosse. Ils n'osaient approcher du vaisseau qu'à la distance d'un jet de pierre, et ils jouaient très souvent d'un instrument qui rendait un son semblable à celui d'une trompette : à quoi ceux du vaisseau répondaient avec leurs instrumens. Ils étaient d'une couleur entre le brun et le jaune, et avaient les cheveux noirs, à peu près aussi longs et aussi épais que ceux des Japonais, attachés au sommet de la tête, avec une plume longue et épaisse au milieu, de la même façon que les Japonais attachent les leurs derrière la tête. Ils avaient le milieu du corps couvert, les uns de nattes, les autres de toiles de coton ; mais le reste de leur corps était nu.

Le 19 décembre, ces sauvages commencèrent à devenir plus hardis et plus familiers ; ils osèrent même venir à bord pour y faire des échanges. M'en étant aperçu, et craignant quelque surprise de ces gens-là, j'envoyai ma chaloupe avec sept hommes pour avertir l'équipage de ne se pas trop fier à eux. Mes sept hommes, qui étaient sans armes, furent attaqués par ces sauvages, qui en

tuèrent trois de sept, et forcèrent les autres à se sauver à la nage : ce qui me fit nommer cet endroit *baie des Meurtriers* ¹. Ceux de nos vaisseaux voulaient en tirer vengeance; mais le gros temps les en empêcha.

De cette baie nous fîmes route à l'est, et nous nous trouvâmes entourés de la terre de tous côtés. Cette terre nous parut bonne, fertile et bien située; mais, à cause du mauvais temps et du vent d'ouest, nous eûmes beaucoup de peine à sortir de ce lieu.

Le 4 janvier 1643 nous fîmes voile jusqu'au cap qui est au nord-ouest par 34 degrés 35 minutes latitude, 191 degrés 9 minutes longitude, où nous trouvâmes de grosses houles qui venaient du nord-est : ce qui nous fit juger qu'il devait y avoir une grande mer au nord-est, et par conséquent que nous avions trouvé le passage, ce dont nous fîmes extrêmement joyeux. Il y a dans cet endroit-là une île qu'on nomma *l'île des trois Rois*, sur laquelle nous mîmes le cap, à dessein de nous y rafraîchir.

Nous en étant approchés, nous aperçûmes sur la montagne trente ou trente-cinq personnes qui étaient d'une taille fort haute, autant que nous en pûmes juger de loin, et qui avaient de gros bâtons. Ils criaient d'une voix haute et forte; mais on ne

¹ Ou *baie des Assassins*.

put comprendre ce qu'ils voulaient dire. On remarqua que ces insulaires faisaient de grands pas en marchant.

On fit le tour de cette île, où l'on ne découvrit que peu d'habitans, et point de terre cultivée. Nous y trouvâmes une rivière d'eau douce, et résolûmes ensuite de porter à l'est jusqu'à 220 degrés de longitude, et après, au nord, jusqu'au 17^e degré de latitude sud; de là, à l'ouest, jusqu'aux îles des Cocos et de Horn, qui furent découvertes par Guillaume Schouten, et où nous avions dessein de nous rafraîchir, en cas qu'on ne pût le faire auparavant; car nous avions bien abordé à la terre de Van-Diemen, mais on n'y avait rien trouvé; et pour la Nouvelle-Zélande, on n'y avait pas été une seule fois à terre.

Le 19 janvier on découvrit une île par 22 degrés 35 minutes latit., 204 degrés 15 minutes long., 7 degrés 30 minutes var. E., d'environ deux ou trois milles de circonférence, élevée, escarpée et stérile, autant qu'on en put juger. Nous aurions fort souhaité en approcher, mais les vents de sud-est et sud-sud-est ne nous le permirent pas. On la nomme l'*île de Pylstaart* ou *des Plongeurs*, à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'on y voit.

Le lendemain nous découvrîmes deux autres îles : la plus septentrionale et la plus grande est située par 21 degrés 20 minutes latit., 205 degrés

29 minutes long., 7 degrés 15 minutes var. E. Nous en approchâmes : on nomma l'une *Amsterdam* et l'autre *Rotterdam*. Sur celle d'Amsterdam nous trouvâmes quantité de cochons, de poules et toutes sortes de fruits. Les insulaires n'avaient point d'armes, et parurent assez doux et bienfaisans, excepté qu'ils prirent la liberté de nous voler. On ne fait de l'eau qu'avec peine en cet endroit.

Les insulaires de Rotterdam ressemblent à ceux de l'île précédente : ils sont doux et n'ont point d'armes ; mais ils sont grands voleurs. On y fit de l'eau et l'on y trouva quelques autres rafraîchissemens. Nous allâmes d'un bout à l'autre de cette île et y vîmes quantité de cocotiers, plantés fort régulièrement les uns auprès des autres, et de très beaux jardins bien ordonnés et garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers, tous plantés en droite ligne, ce qui produisait un très bel effet.

Après avoir quitté cette île de Rotterdam, on découvrit quelques autres îles, et l'on résolut, suivant le premier dessein, de filer au nord jusqu'au 17^e degré de latitude sud, et ensuite à l'ouest, sans passer près de l'île des Traîtres et de celle de Horn. De là nous nous trouvâmes engagés entre dix-neuf ou vingt îles, toutes entourées de sables, de bas-fonds, de bancs et de rochers. On les nomme dans les cartes *les îles du Prince Guillaume* et les

bas-fonds de Heemskerk ¹, par 17 degrés 19 minutes latit., 201 degrés 35 minutes long. Nous courûmes la mer par un gros temps pluvieux et un vent variable jusqu'à ce que nous eussions la terre à quatre milles à notre ouest.

C'était une vingtaine d'îles nommées dans les cartes *Anthong Java*. Elles sont à quatre-vingt-dix milles de la côte de la Nouvelle-Guinée, par 5 degrés 2 minutes latitude, 178 degrés 32 minutes long. Puis nous vîmes aux îles de Mark, toutes découvertes par Guillaume Schouten et Jean Le Maire : il y en a quatorze ou quinze. Les habitans sont des sauvages qui ont les cheveux noirs, et attachés comme ceux de la baie des Meurtriers dans la Nouvelle-Zélande. (25 mars, 4 degrés 35 minutes latitude; 170 degrés 10 minutes longitude; 9 degrés 30 minutes var.)

Les deux derniers jours du mois, nous passâmes à l'île Verte (*Green Island*) et à celle de Saint-Jean. Nous gagnâmes la côte de la Nouvelle-Guinée, par 4 degrés 30 minutes lat.; 171 degrés 2 minutes long.; 8 degrés 45 minutes var., vers le cap que les Espagnols appellent *cabo Santa-Maria*, et faisant voile le long de la côte qui gît nord-ouest, nous passâmes les îles d'Antoine Caens, de Gardener et de Vischer, vers le promontoire appelé *Struis Hoek*, où la côte court sud et sud-est. Nous la suivîmes

¹ Nom du principal vaisseau de Tasman.

et fîmes route au sud, jusqu'à ce qu'on pût trouver un passage au sud.

Le 12 avril nous eûmes un tremblement de terre qui réveilla ceux qui dormaient. On monta sur le tillac, dans la croyance que le vaisseau avait touché sur quelque rocher; mais ayant jeté la sonde, on ne trouva point de fond. Nous sentîmes encore plusieurs secousses, mais non pas si violentes que la première. Nous avons doublé alors le Struis Hoek, et nous étions dans la baie de Bonne-Espérance. Nous cherchâmes un passage un peu plus à l'ouest; mais nous trouvâmes que ce n'était qu'une même côte et nous y fûmes pris de plusieurs calmes.

La nuit du 20 nous approchâmes de l'île Brûlante, 5 degrés 4 minutes latitude; 164 degrés 27 minutes long.; 8 degrés 30 minutes var. E., et aperçûmes une grande flamme qui sortait du haut d'une montagne dont Schouten a fait mention. Nous vîmes grand nombre de feux près du rivage et sur la hauteur, d'où nous jugeâmes que ce pays est fort peuplé. Le long de cette côte de la Nouvelle-Guinée, on eut plusieurs calmes, et l'on y vit souvent du bois flottant, comme de petits arbres, des bambous et autres broussailles que les rivières emportaient de la côte dans la mer, d'où l'on conjecture qu'il doit y avoir un grand nombre de rivières, et qu'il faut que le pays soit bon.

Nous crûmes ensuite avoir la vue de l'île de

Moa; mais c'était Jama, qui est un peu plus à l'est que Moa. Nous y trouvâmes quantité de noix de cacao et autres choses. Les habitans sont tout-à-fait noirs, et peuvent répéter facilement toutes les paroles qu'ils entendent dire aux autres; ce qui est une marque évidente que leur langage est fort abondant. Il est aussi fort difficile à prononcer, parce qu'ils se servent beaucoup de la lettre *R*, et même deux ou trois fois dans une seule parole.

Le lendemain on mouilla devant l'île de Moa, où l'on trouva beaucoup de rafraîchissemens, et où les vents contraires nous obligèrent de rester jusqu'au 6 mai. On y fit des échanges pour environ six mille noix de cacao et cent paquets de pysangh. On ne fut pas plus tôt en traite avec les habitans de cette île, qu'un matelot fut blessé d'une flèche qu'un insulaire lâcha, soit par malice soit autrement.

Dans le temps que ceci arriva, nous travaillions à aborder la terre avec nos vaisseaux, ce qui épouvanta si fort les insulaires, que de leur propre mouvement ils amenèrent à bord l'homme qui avait fait le coup, afin qu'on fit de lui ce qu'on voudrait. Après cela ils furent de plus facile abord, soit pour le commerce soit pour autre chose. Nos équipages prirent des cercles de fer, dont ils firent des couteaux qu'ils leur donnèrent en échange pour leurs denrées.

On n'avait pas oublié ce qui était arrivé à nos

gens le 16 juillet 1616, du temps de Guillaume Schouten.

Ces sauvages agirent fort mal alors avec Schouten ; mais Jacob Le Maire fit avancer son vaisseau tout près de terre entre les îles , et tira quelques bordées de canon le long du rivage et entre les bois ; en sorte que les boulets sifflaient à travers les arbres : ce qui épouvanta si fort ces nègres , qu'ils prirent tous la fuite et n'osèrent montrer le nez jusqu'à ce qu'ils devinssent plus traitables.

De là nous fîmes voile à l'île Schouten. Elle est bien peuplée , et les insulaires y sont actifs. Elle a seize ou dix-neuf milles de longueur. De là , ayant passé à la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée , nous vîmes à l'île Céram , et retournâmes ensuite à Batavia , où nous arrivâmes le 15 juin 1643 , après dix mois de voyage.

COWLEY.

(1683.)

Les quatre premiers voyages autour du monde effectués par Magellan , Drake , Candish et Noort , durant le seizième siècle , avaient ouvert la voie à leurs émules. Dans le siècle suivant , Jacques Lhermite fut le cinquième navigateur qui accomplit de même le tour entier du monde , ainsi que nous l'avons vu : entreprise où devaient plus tard , c'est-à-dire vers la fin du dix-septième siècle , se distinguer

successivement le hardi Cowley et le fameux Dampier, lesquels vont maintenant nous occuper. Nous reproduirons d'abord la relation de l'Anglais Cowley, d'après la traduction française qui en fut donnée en 1715; viendra ensuite le voyage de Dampier.

Cowley était parti de la Virginie en 1683, accompagné de Guillaume Dampier. Il visita l'île Pepys par 47 degrés latitude sud, et, arrivé par 53 degrés, il vit la Terre de Feu; puis le détroit de Le Maire qu'il résolut de passer par le canal que le capitaine Sharp découvrit en 1681, à son retour de la mer du Sud. Il tira au sud-ouest et vint à la hauteur du cap Horn, le 14 février 1684.

Ce fut alors, dit-il, qu'étant occupés à choisir des valentines, suivant la coutume de notre pays, et à raisonner sur les intrigues des femmes, il s'éleva une furieuse tempête qui dura jusqu'au dernier jour de ce mois, et nous poussa jusqu'à 60 degrés 30 minutes, c'est-à-dire plus loin au sud qu'aucun vaisseau n'eût jamais été avant nous : d'où nous conclûmes qu'il n'était pas bon de parler des femmes en mer, que cela portait malheur et avait causé l'orage.

A l'entrée du mois de mars le vent se mit au sud, et nous passâmes bientôt dans un climat plus chaud; car à 60 degrés le froid était si excessif, que chacun de nous pouvait boire, sans être incommodé, trois pintes de brandevin par jour. Nous

courûmes nord-quart à l'est jusqu'au 40^e degré, où nous joignîmes le capitaine Jean Eaton. Bien aises les uns et les autres de cette rencontre, nous allâmes de conserve à l'île de Juan Fernandez, qui est à 33 degrés 40 minutes. Nous y trouvâmes quantité de bonnes chèvres grasses, d'excellens poissons, des bois merveilleux pour la charpente, et de l'eau exquise. A l'égard du poisson, il y en a tant, que dans un jour un seul homme peut en prendre assez pour suffire à deux cents hommes. Le capitaine Sharp était venu ici en l'année 1680, et il donna le nom de la reine *Catherine* à cette île. Comme il n'y avait trouvé personne, lorsqu'il en partit il y laissa un Moskite indien, qui, à l'approche de nos vaisseaux, crut que nous étions Anglais; de sorte qu'il tua deux chèvres et les tint prêtes pour servir à nos équipages, dont plusieurs étaient avec le capitaine Sharp, quand il mit cet Indien à terre, entre autres le capitaine Edmond Cook et Guillaume Dampier.

Nous eûmes ici de grosses bouffées de vent qui venaient des montagnes, et qui nous auraient fait chasser sur nos ancres si nous n'avions eu le soin d'en jeter une à soixante brasses d'eau, et une autre à deux brasses. Cette île est si bien fortifiée par la nature, qu'avec cent hommes et une dépense de cent livres sterling, on pourrait la défendre contre mille assaillans. Elle est située à cent-dix lieues ouest du port de Valparaiso.

De là je remontai vers l'équateur pour voir si nous trouverions ces îles que les Espagnols appellent *Gallapagos* ou les *îles Enchantées*. Au bout de trois semaines de navigation nous découvrîmes plusieurs îles, et comme j'y arrivai le premier, je leur imposai des noms à toutes, savoir, *roi Charles*, *duc d'York*, *Norfolk*, *Albemarle*, *Narborough*, *Cowley*, etc. La première que nous vîmes était à 1 degré 30 minutes latitude méridionale. Nous mouillâmes dans un fort bon havre, qui est à l'extrémité la plus septentrionale d'une belle île sous la ligne, où il y avait quantité de poissons et d'excellentes tortues de mer et de terre, dont quelques-unes pesaient plus de deux cents livres. On y voyait aussi une infinité d'oiseaux, de flemingos et de tourterelles qui étaient si familières, qu'elles venaient se percher sur nous et que nous les prenions en vie; mais lorsque nos gens eurent tiré dessus elles devinrent plus craintives. On trouve dans celle d'York d'excellente eau douce, du bois et une riche veine de minéral. Il y avait sur toutes ces îles ou dans leurs parages quantité d'oiseaux, de tortues, de poissons et de gros alguanos ou guanos de très bon goût; mais nous ne trouvâmes de l'eau douce que sur l'île du duc d'York.

Après quelques prises faites sur les Espagnols vers ces côtes d'Amérique, nous gouvernâmes à l'ouest, jusqu'à ce que nous fussions presque aussi

bas que les rochers de Saint-Barthélemi , par 240 deg. long. Nous passâmes d'ici à 15 deg. lat. jusqu'à l'île de Guham. Nous avions toujours un bon vent réglé ; mais l'équipage , attaqué du scorbut , était en misérable état. Ce fut le 14 mars 1685, à 13 deg. 2 min. lat. , que nous vîmes devant nous cette île. Nous avions fait , par notre estime , deux mille cinq cent quarante-neuf lieues.

Après y avoir mouillé nous envoyâmes la chaloupe à terre , avec un pavillon blanc en signe de paix ; mais nous vîmes à notre approche que les naturels de l'île avaient mis le feu à leurs maisons , et qu'ils s'étaient retirés à la clarté des flammes. Quoi qu'il en soit , nous abattîmes quelques cocotiers , et nous en cueillîmes cent quatre-vingts ou deux cents noix pour rafraîchir nos malades , qui étaient extrêmement faibles. Lorsque notre chaloupe se retirait , quelques Indiens , qui s'étaient cachés derrière des buissons , parurent avec leurs lances et faisaient mine de vouloir nous attaquer. Nos gens avaient beau leur crier que nous étions de leurs amis , ils se défiaient toujours de nous , jusqu'à l'instant où ils virent le pavillon blanc. Alors un d'eux alla couper une petite branche d'un arbre dont il ôta l'écorce , et s'avança vers nos gens avec ce signe d'amitié ; mais un de ses camarades , qui s'aperçut qu'il n'avait point de bonnet pour le saluer , le rappela et lui en donna un.

Le 16 nous trafiquâmes encore librement avec les Indiens, et nous cueillîmes quelques noix de coco ; mais , le 17 au matin, lorsque notre chaloupe retournait à la petite île basse, les naturels se mirent à jeter des pierres et à darder leurs lances contre nos gens, qui leur tirèrent quelques mousquetades pour les éloigner. Il y eut quelques Indiens tués et d'autres blessés dans cette occasion ; mais les nôtres en échappèrent sans recevoir aucun mal.

Deux jours après , le gouverneur de Guham, qui était un Espagnol, vint sur une pointe de terre qui n'était pas fort éloignée de notre vaisseau, et nous envoya sa chaloupe avec une lettre écrite en espagnol, en français et en hollandais , pour nous demander, au nom du roi d'Espagne, qui nous étions , où nous allions et d'où nous venions. Nous lui répondîmes en français qu'il y avait quelques messieurs en France qui nous employaient pour faire de nouvelles découvertes dans les pays inconnus.

Il n'eut pas plus tôt vu cette réponse, qu'il renvoya sa chaloupe pour prier notre capitaine de l'aller trouver ; là-dessus le capitaine Eaton prit avec lui vingt hommes bien armés, et se rendit à terre. Lorsqu'il y débarqua, le gouverneur fit tirer une salve , à laquelle nous répondîmes par dix coups de canon. Cet Espagnol fut bientôt de bonne

intelligence avec nous, et, sur les excuses que nous lui fîmes à l'égard des Indiens que nos gens avaient tués, il nous permit de les tuer tous si nous voulions.

L'île a quatorze lieues de long. Il y a quantité de noix de coco, de patates, d'yams, de papahs, de plantains, de bananes, de sour-sops ¹, d'oranges, de limons, et quelque peu de miel. Les habitants nous dirent qu'ils reçoivent d'ordinaire, tous les ans, deux vaisseaux du quartier méridional de Mexique, et huit de Manille, qui leur apportent du sucre, du tabac, de la soie, et d'autres marchandises. S'il faut les en croire, les Espagnols venaient d'y bâtir l'année dernière un vaisseau du port de cent soixante tonneaux, qu'ils envoyèrent trafiquer à Manille, et ils y entretiennent cinq ou six cents soldats. Quoi qu'il en soit, le 18 de ce mois, vers midi, le gouverneur de cette île nous envoya un de ses capitaines, avec un présent de dix cochons, quantité de patates, de plantains, d'oranges, de papahs et de poivre rouge. Le lendemain, à peu près à la même heure, notre capitaine renvoya cet officier avec une bague montée d'un diamant, qui valait vingt pièces, pour le gouverneur, et il donna une épée à chacun de ceux qui étaient venus à notre bord.

Le 20 un capitaine, un jésuite et un moine, vin-

¹ Sorte de fruit : ce mot anglais signifie *morceau aigre*.

rent voir M. Eaton, de la part du gouverneur, et le prier de lui fournir quelque peu de poudre, parce qu'il était en guerre avec les Indiens. Notre capitaine leur en donna quatre barils, et leur offrit même quatre gros canons, qu'ils ne voulurent pas accepter. Ils avaient eu soin de prendre avec eux une caisse où il y avait environ seize cents pièces de huit en or ou en argent, pour servir à payer la poudre; mais, sur ce que M. Eaton n'en voulut absolument rien, le gouverneur lui envoya une bague à diamant de 50 livres sterling. Il nous envoya aussi quelques noix de coco, des patates et du chocolat, une pièce de vaisselle d'argent et six tasses de porcelaine de la Chine. Un jésuite français, qui accompagnait tout ceci, nous apprit que, pour faire de bon lait, il n'y avait qu'à râper la chair des noix de coco, la presser ensuite, et y mettre de l'eau. Nous trouvâmes, en effet, que cette liqueur était blanche comme du lait, et d'un goût fort agréable.

A notre arrivée les Indiens nous avaient pris pour le vaisseau d'Acapulco, parce que, quand nous fûmes près de terre, nous arborâmes le pavillon espagnol. A la fin quelques naturels du pays vinrent à côté de notre vaisseau pour nous demander si nous étions amis ou ennemis. Sur ce que nous leur répondîmes « Amis », ils se rendirent à bord avec des patates, des bananes, des noix de

coco et des plantains, qu'ils nous donnèrent pour de vieux clous et de méchante ferraille. Nous avions quelquefois le tillac tout couvert de ces Indiens; mais, convaincus de leur perfidie, nous ne les recevions jamais que l'épée au côté et nos pistolets à la ceinture; nos canons même étaient chargés à boulet et à cartouche, et nous mettions en leur présence des sentinelles vers la poupe.

Après avoir entretenu quelque temps cette familiarité, nous crûmes que les Indiens avaient oublié notre première salve, qui avait coûté la vie à quelqu'un des leurs; de sorte que nous allions souvent à terre pour nous divertir avec eux ou avec les Espagnols. Plusieurs même de nos gens se hasarderent un jour d'aller à la pêche avec ces infidèles, qui, sous prétexte de jeter leur seine, la mirent autour de notre chaloupe dans le dessein de la traîner à terre; mais les dix hommes que nous avions dessus lâchèrent quelques mousquetades sur le gros des Indiens, dont plusieurs furent tués; les autres prirent la fuite, et ceux de nos gens qui étaient sur le rivage ne manquèrent pas de les régaler d'une pareille salve.

Ces Indiens sont d'une taille fort avantageuse; il y en a qui ont sept pieds et demi de haut. Ils vont tout nus, sans couvrir la moindre partie de leur corps; ils n'enterrent jamais personne, mais ils exposent les cadavres au soleil, qui les réduit

en poudre. Ils n'ont pour armes que des frondes et des lances, dont la pointe est faite d'os humains; ils en tirent d'un corps de quoi en garnir huit, c'est-à-dire que ceux des jambes servent pour deux, ceux des cuisses pour autant, et ceux des bras pour quatre; ils les taillent en forme d'escoupe et les dentellent comme une scie. Lorsque l'on est blessé d'un coup de ces lances, si l'on n'en guérit pas dans huit jours on est perdu sans ressource. Nous prîmes quatre de ces Indiens, que nous amenâmes à bord, les mains attachées derrière le dos; mais il y en eut trois qui, malgré tout cela, se jetèrent dans l'eau pour s'enfuir à la nage. Nous envoyâmes la chaloupe après eux, et un de nos hommes fort vigoureux ne put point du premier coup percer leur cuir avec un coute-las. Je crois que l'un deux avait bien reçu quarante coups de mousquet dans le corps avant qu'il mourût, et que le dernier de ces trois avait nagé un bon mille d'Angleterre avant qu'on le tuât, quoiqu'il eût non-seulement les mains attachées derrière le dos, mais aussi les bras liés.

Pour revenir aux honnêtetés du gouvernement espagnol, il nous envoya les jours suivans, par un de ses capitaines, trente cochons, quelques citrouilles, des herbages, des patates et du riz. En échange, notre capitaine lui fit présent de six petites pièces d'artillerie. Quand nous eûmes gratté

et radoubé notre vaisseau, il fallut remplir nos barriques. Sur ces entrefaites, deux Indiens, natifs de Manille, vinrent trouver nos gens sous prétexte de trafic, mais nous les retînmes. Ils nous dirent que la plupart des Indiens de cette île s'étaient retirés à une autre qui en est à dix lieues, et ils nous insinuèrent que les Espagnols étaient si faibles, que nous pourrions les tailler en pièces si nous voulions, et enlever toutes les richesses de l'île; mais notre capitaine ne voulut pas donner les mains à une action si lâche.

A cinq cent soixante lieues plus loin, vers certaines îles, le vaisseau tomba dans un courant fort rapide, comme le raz de Portland, qui le jetait tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Nos gens n'y trouvèrent personne à terre; mais ils y virent quantité de noix-muscades et de chèvres, et ils en prirent quelques-unes. D'ailleurs, le rivage y est plein de rochers et de bancs de sable, outre que le fond n'y vaut rien. Après que nous eûmes passé à travers ce détroit, nous fîmes route au sud-ouest pour Luconia, la plus grande des Philippines.

De là je fis un voyage à la Chine, puis un autre à Bornéo et dans l'île de Java, d'où je revins en Europe par la route du cap de Bonne-Espérance. Après l'avoir passé je tins la même route que j'avais faite en venant d'Angleterre en Virginie et au détroit de Magellan; de sorte qu'on ne

peut avoir fait d'une manière plus complète tout le tour du monde; car, à mon retour, j'allai aussi avant vers le nord que j'avais été vers le sud. Or, il n'y a personne que je sache qui ait été si loin au sud, puisque je poussai jusqu'aux 60 degrés 30 minutes latitude méridionale. D'un autre côté, résolu de faire le tour de l'Écosse pour me rendre en Hollande, je passai au-delà de 60 degrés au nord, ce qui est assez avant, quoique cela ne soit pas fort extraordinaire; mais il l'est beaucoup qu'une personne ait approché si près des deux pôles. J'arrivai à Londres le 12 octobre 1686.

DAMPIER.

(1684-1699.)

Ce navigateur a passé sa vie dans les voyages de long cours, et fait trois fois le tour du monde, d'abord en suivant le cours apparent du soleil, d'orient en occident, puis en allant dans un sens contraire depuis le Brésil jusqu'aux îles Célèbes. C'est à lui que l'on doit la première relation circonstanciée de la Nouvelle-Hollande, que le célèbre Cook a visitée depuis avec tant de soin. Nous allons tirer de ses relations ce qu'elles présentent de plus intéressant. Notre fragment sera puisé dans le voyage qu'il commença en août 1683 et acheva en 1688, et dans celui qu'il entreprit en 1699, et qu'il termina

en 1701. Dampier avait exécuté fort jeune un autre voyage avec Cowley, Sharp, Wafer et autres marins célèbres; mais il n'était qu'en seconde ligne avec eux. Il en fit un dernier, en 1708, avec le capitaine Roggers, dont nous donnerons bientôt la relation, qui ouvrira la série du dix-huitième siècle, après que Dampier aura clos celle du dix-septième. Dans ce double fragment nous conserverons la forme du récit, en laissant parler le voyageur lui-même.

Premier fragment.

Nous partîmes des côtes de la Virginie le 23 août 1683, au nombre de soixante-dix aventuriers, sous le commandement du capitaine Cook, dans le dessein de courir la mer du Sud. Le 28 janvier 1684 nous vîmes les trois îles Sebald de Wert. Elles sont toutes trois pierreuses, stériles et sans arbres, si ce n'est quelques arbrisseaux de dildo qui y croissent. Je crois qu'il n'y a point d'eau; au moins n'y a-t-il aucune apparence qu'il y en ait. Nous ne pûmes pas approcher des plus septentrionales; mais nous vîmes bien près de la plus méridionale, et nous ne pûmes trouver terre qu'à la longueur de deux câbles du rivage, où nous la trouvâmes bien pierreuse.

Le jour que nous avions cinglé du côté de ces îles, nous avons vu des troupes de petites écre-

crabes, qui rougissaient la mer à un mille à la ronde, et nous en prîmes quelques-unes avec nos seaux. Elles n'étaient pas plus grosses que le bout du doigt ; cependant et les grandes et les petites avaient des pâtes volumineuses comme celles que les Anglais appellent *lobsters*. Je n'ai jamais vu que là de cette sorte de poisson rouge naturellement ; car les écrevisses que nous avons sur nos côtes d'Angleterre sont noires de leur nature et ne deviennent rouges qu'après qu'elles ont bouilli ¹. Je n'ai jamais vu non plus de poisson de cette espèce si petit, si ce n'est peut-être des chevrettes.

Le 6 février nous vîmes le détroit de Le Maire, qui est un pays fort haut de tous les côtés, et dont le détroit est fort serré. Nous avions un vent frais de nord-nord-ouest ; et, voyant l'entrée du détroit, nous allâmes de ce côté à la faveur de notre bon vent, qui nous dura jusqu'à quatre milles de l'embouchure ; ensuite le calme nous prit, et nous trouvâmes une marée vigoureuse qui nous chassait

¹ On trouve aussi dans les mers du nord une espèce de petites langoustes naturellement rouges avant que d'avoir été bouillies ; elles sont un peu plus grosses que les chevrettes. Frédéric Martens en a donné une description détaillée dans son *Histoire des animaux du Spitzberg*, chap. v. On rapporte que dans le golfe de Californie la mer est couverte de vers rouges : il est plus naturel de penser que cette circonstance lui a fait donner le nom de *mar Vermeio* ou *mer Vermeille*, que de dire qu'elle a été ainsi nommée par la ressemblance de sa forme longue et étroite, et de sa direction entre les terres, assez semblable à celle de la mer Rouge, entre l'Égypte et l'Arabie.

du détroit vers le nord, et qui pensa couler bas notre vaisseau. Je ne sais si c'est le flux ou le reflux mais je sais que cela faisait une mer aussi courte et aussi hérissée que si nous avions été dans un lieu où deux marées se fussent rencontrées. En effet la mer allait de tous côtés : tantôt elle se brisait sous le milieu du vaisseau, tantôt sous la poupe tantôt elle passait sous notre château d'avant, et faisait rouler le vaisseau comme une coquille d'œuf, de sorte que de ma vie je n'ai ressenti un mouvement si incertain et si bizarre. Dans ce voyage j'allai près du pôle jusqu'à 60 degrés. C'est la plus grande latitude méridionale où je me sois jamais trouvé. Nous remontâmes donc vers l'équateur et vîmes le 22 mars à Juan Fernández, et fûmes le premier continent à terre pour voir le Moskito que nous y avions laissé lorsque nous en avions été chassés par les Espagnols en 1681, dans le temps que j'étais avec le capitaine Sharp.

Cet Indien y avait demeuré tout seul plus de trois ans, et quoique les Espagnols, qui savaient que nous l'y avions laissé, l'eussent cherché dix-sept fois, ils n'avaient néanmoins jamais pu le trouver. Il était dans les bois à chasser des chèvres quand le capitaine Watlin fit rembarquer ses gens et les vaisseaux étaient à la voile quand il arriva sur le rivage. Il avait son fusil et un couteau, avec une petite corne de poudre et un peu de plomb.

Après qu'il eut consommé son plomb et sa poudre, il trouva moyen de scier avec son couteau le canon de son fusil en petits morceaux, et d'en faire des harpons, des lances, des hameçons et un long couteau. Il chauffait premièrement les pièces au feu, qu'il allumait avec sa pierre à fusil et un morceau du canon qu'il durcit; ce qu'il avait appris des Anglais. Les pièces de fer étant chaudes, il les battait avec des pierres et leur donnait la figure qu'il voulait. Il les sciait ensuite avec son couteau, dont il avait fait une espèce de scie; leur faisait une pointe à force de bras, et les durcissait suivant le besoin qu'il en avait. Ceci paraîtra surprenant à ceux qui ne connaissent pas l'industrie des Indiens; mais il n'y a rien en cela que ce que les Indiens font ordinairement dans leur pays, où ils font leurs instrumens de pêche sans forge ni enclume: seulement ils y mettent beaucoup de temps.

D'autres Indiens, ne connaissant pas l'usage du fer comme les Moskites qui l'ont tiré des Anglais, font des haches d'une pierre extrêmement dure, et en coupent des arbres, mais principalement de ceux qui portent le coton, dont le bois est doux et tendre, et dont ils bâtissent ensuite des maisons ou ils en font des canots. Quoiqu'ils ne puissent pas percer leurs canots si proprement ni si délicatement, ils les font néanmoins assez bien pour s'en servir. Ils font avec le feu ce qu'ils ne peuvent faire

avec leurs outils , soit pour abattre des arbres , soit pour percer leurs canots. C'est principalement les Indiens sauvages de la rivière de Blew-Field qui pratiquent ces inventions. Leurs haches de pierre ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur et trois d'épaisseur dans le milieu ; elles sont plates et aiguës par les deux bouts. Au milieu et tout autour, ils y font une coche si large et si profonde, qu'un homme peut y mettre le doigt tout du long ; ils prennent un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient autour de la tête de la hache dans cette coche le plus fort qu'ils peuvent, et s'en servent comme d'un manche. Les autres Indiens ne sont pas moins ingénieux ; ceux de Patagonie surtout font la tête de leurs traits de pierres coupées ou brutes, que j'ai vues et admirées. Mais revenons à notre Moskite de l'île de Juan Fernandez.

Avec les instrumens faits de la manière qu'on vient de dire, il eut toutes les provisions que l'île produit, soit chèvres soit poissons. Il nous dit qu'avant qu'il eût fait des hameçons, il avait été forcé de manger du veau marin, qui est une nourriture très ordinaire ; mais que depuis il n'avait tué des veaux marins que pour faire des lignes de la peau, qu'il coupait par courroies. A un demi-mille de la mer, il avait une petite maison ou hutte revêtue de peaux de chèvres. Son lit ou barbant était sur des pieux qui avaient deux pieds de hauteur, et était

couvert des mêmes peaux. Il ne lui était point resté d'habit, ayant usé ceux qu'il avait eus du capitaine Watlin, et il n'avait qu'une simple peau autour des reins. Il aperçut notre vaisseau le jour avant que nous mouillassions, et ne doutant pas que nous ne fussions Anglais, il tua trois chèvres le matin avant que nous fussions à l'ancre, et les fit cuire avec des choux pour nous régaler quand nous serions à terre. Il vint donc sur la côte pour nous féliciter de notre heureuse arrivée.

Quand nous débarquâmes, un Moskite indien, nommé Robin, sauta le premier à terre en courant à son frère le Moskite, et se jeta tout de son long à ses pieds, le visage en terre. L'autre l'ayant relevé, et l'ayant embrassé, se jeta aux pieds de Robin le visage en terre, et en fut aussi relevé. Nous nous arrêtâmes avec plaisir pour voir la surprise, la tendresse et la cérémonie d'une entrevue toute pleine d'affection de part et d'autre. Les civilités étant faites, nous nous approchâmes pour embrasser celui que nous avions retrouvé et qui était ravi de voir arriver ses vieux amis qui venaient le chercher exprès, à ce qu'il croyait. Il s'appelait Will, comme l'autre se nommait Robin : noms que les Anglais leur avaient donnés ; car ils n'en ont point entre eux, et regardent comme une grande faveur d'être nommés par quelqu'un de nous. Quand ils sont parmi nous, si nous ne leur donnons point de nom, ils

s'en plaignent, disant qu'ils sont de pauvres gens qui n'ont point de nom.

Les premières chèvres qu'il y eut dans l'île y furent mises par Juan Fernandez ; qui en fit la première découverte en allant de Lima à Baldivia. Il découvrit aussi une autre île à peu près de la même grandeur ; et, à vingt lieues de celle-ci du côté de l'occident , des premières chèvres que Fernand laissa dans l'île qui porte son nom , sont venues toutes celles qui y sont à présent. Fernand étant de retour à Lima , après la découverte de son île , demanda qu'on la lui assurât par une patente , résolu de s'y établir ; et ce fut à son second voyage qu'il y mit trois ou quatre chèvres qui y ont si bien multiplié , qu'elles ont peuplé toute l'île ; mais il ne put jamais obtenir la patente qu'il demandait. De là vient , dit la relation , que l'île est encore sans habitants , quoiqu'elle puisse incontestablement faire subsister quatre ou cinq cents familles des seules denrées qu'elle pourrait produire. Je ne dis rien de trop ; car les pâturages pourraient , à l'heure qu'il est , nourrir mille pièces de bétail , sans compter les chèvres. Il y a de l'apparence que si la terre était cultivée elle produirait du grain et même du froment , de bons pois , des yams et des patates ; car , dans les vallées et à côté des montagnes , le terroir est noir , bon et fertile. La mer n'y est pas moins productive que la terre. Le poisson y est en si

grande abondance que deux pêcheurs à la ligne en prendront en deux heures de temps pour régaler cent hommes, avec chacun une ligne seulement.

Le capitaine Cook, qui mourut au cap Blanc, était déjà fort malade peu après notre départ de cette île. Nous ne laissâmes pas que de continuer notre route le long des côtes espagnoles, où nous fîmes diverses prises jusqu'à ce que nous vinssions aux îles Gallapagos, que les hydrographes placent entre 276 degrés et 281 minutes long. ; mais je crois qu'ils les mettent trop à l'est ¹. Les Espagnols disent qu'elles sont en grand nombre. Cependant nous n'en vîmes pas plus de quatorze ou quinze. Il y en a qui ont sept ou huit lieues de long et trois ou quatre de large. Elles sont raisonnablement élevées : la plupart sont plates et unies au sommet. Quatre ou cinq des plus orientales sont pierreuses, stériles et montagneuses, et ne produisent ni herbes, ni pâturages, ni arbres que des dildos, si ce n'est du côté de la mer.

Le dildo est un arbrisseau vert et plein de piquans qui croît de la hauteur d'environ dix à douze pieds, et qui ne produit ni feuilles ni fruits. Il est de la grosseur de la jambe d'un homme, depuis le pied jusqu'à la tête, plein depuis un bout jus-

¹ Les îles Gallapagos sont situées sur l'équateur, par 95 degrés longitude occidentale, en face de Quito, situé par 81 degrés 5 minutes 3 secondes.

qu'à l'autre de piquans rangés en rayons fort près à près : cet arbrisseau n'est bon à rien , pas même à brûler. Il y a en certains endroits , près de la mer, de petits arbres nommés borions qui sont fort bons à brûler. Cette sorte d'arbre vient en divers lieux dans les Indes occidentales, et principalement dans la baie de Campêche et dans les îles Sambales. Je n'en ai jamais vu sur ces mers qu'aux îles de Gallapagos.

Il existe entre les rochers de ces îles stériles des lacs et des fossés où il y a de l'eau. Quelques autres de ces mêmes îles sont unies et basses. Le terroir en est stérile et produit diverses sortes d'arbres qui nous sont inconnues. Quelques-unes des plus occidentales ont de neuf à dix pieds de long, et de six à sept de large; la terre y est profonde et noire. Elles produisent de grands arbres, principalement des mammetts, qui y croissent avec tant d'abondance qu'on voit des bois qui ne sont composés que de ces arbres. Il y a dans ces grandes îles des rivières assez larges, et, dans les autres de moins d'étendue, des ruisseaux de bonne eau.

Lorsque les Espagnols firent la première découverte de cet archipel, ils y trouvèrent quantité de guanos et de tortues de terre, et les nommèrent les îles de *Gallapagos* ou îles des *Tortues*. Je ne crois pas qu'il y ait pays au monde où il existe tant de ces animaux. Les guanos y sont aussi gras et aussi gros

que j'en aie vu de ma vie, et si familiers qu'un homme en peut assommer vingt avec un bâton en une heure de temps. Les tortues de terre y sont en si grande quantité, que cinq ou six cents hommes pourraient en subsister pendant plusieurs mois sans aucune sorte de provisions. Elles sont extraordinairement grosses et grasses, et si délicates qu'il n'y a point de poulet qui se mange avec plus de plaisir : une des plus grosses pèse cent cinquante ou deux cents livres. Il y a dans ces îles des serpens verts, mais je n'y ai point vu d'autre animal terrestre. Il y a force tourterelles, et si privées, qu'un homme en peut tuer cinq ou six douzaines en une après-midi avec un simple bâton.

Les tortues, dans le temps de leur ponte, abandonnent pendant deux ou trois mois les lieux où elles trouvent leur vie la plus grande partie de l'année, et vont ailleurs seulement pour y pondre. On croit qu'elles ne mangent rien durant ce temps-là : de sorte que le mâle et la femelle deviennent extraordinairement maigres ; mais surtout le mâle le devient à un point que personne ne veut en manger. Il n'y a pas de doute qu'elles ne fassent de grandes traites pour se rendre au lieu de leur ponte.

Gallapagos est un des lieux de la mer du Sud où elles habitent le plus volontiers ; cependant elles passent la mer et vont pondre à la terre éloignée de cent

lieues pour le moins. Quand elles font le trajet, elles sont accompagnées d'une infinité de poissons qui les suivent. La femelle allant ainsi au lieu où elle doit pondre, le mâle l'y accompagne et ne l'abandonne jamais qu'ils ne soient de retour. Le mâle et la femelle sont gras lorsqu'ils commencent leur voyage; mais avant leur retour le mâle est, comme j'ai dit, si maigre qu'il n'est pas bon à manger alors, tandis que la femelle l'est toujours, quoique moins grasse qu'au commencement de la saison.

On dit que ces animaux travaillent dans l'eau à la propagation de leur espèce, et que le mâle est neuf jours sur la femelle. Il est à remarquer que, quand ils sont dans cette situation, le mâle n'abandonne pas aisément la femelle. J'ai pris des mâles en cette posture, et un fort médiocre tireur peut alors les transpercer, car le mâle n'est point du tout sauvage; la femelle voyant un canot quand elle s'élève pour souffler, fait des efforts pour s'échapper; mais le mâle la tient avec ses deux nageoires de devant et l'empêche de fuir. Quand ils sont ainsi accouplés, le meilleur est de darder la femelle la première; car alors vous êtes sûr du mâle. On dit que ces animaux vivent long-temps; et les Jamaïcains, qui pêchent les tortues remarquent qu'elles sont long-temps avant que d'être parvenues à leur parfaite grandeur.

L'air de ces îles est assez tempéré, vu le climat.

Il fait tout le jour sans interruption un petit vent de mer, et la nuit un vent froid : ainsi la chaleur n'y est pas si violente que dans la plupart des lieux voisins de la ligne. La saison pluvieuse de l'année est aux mois de novembre, de décembre et de janvier. Le temps est alors extrêmement sombre et orageux, mêlé de tonnerre et d'éclairs. Quelquefois, avant et après ces mois, il y a de petites pluies rafraîchissantes ; mais le temps est toujours fort beau durant les mois de mai, de juin, de juillet et d'août.

Nous étions mouillés dans une île, sous la ligne, pierreuse et stérile, de cinq ou six lieues de long et de quatre de large. Le long de la côte est d'un accès difficile, et l'on ne peut ancrer qu'en ce seul endroit-là. La rade est médiocre, car le fond est tellement escarpé que, si l'ancre lâche une fois, elle ne s'accroche jamais, et le vent vient d'ordinaire de la terre, si ce n'est durant la nuit que le vent de la terre est plus à l'ouest ; car il souffle tout le long de la terre, mais fort doucement. Il n'y a d'eau que dans les lacs et dans les trous des rochers. L'endroit où nous mouillâmes d'abord a de l'eau du côté du nord. Elle tombe comme un torrent des rochers hauts et escarpés situés dans une baie sablonneuse. Mais le capitaine David y a trouvé des lieux fort commodes à caréner de bons canots entre ces îles et plusieurs lieux propres à ancrer. Il trouva aussi force ruisseaux de bonne eau douce, et assez de

bois à brûler, y ayant quantité d'arbres bons à plusieurs choses. Le capitaine Henri dont je parlerai dans la suite y vint aussi, et trouva des îles qui avaient quantité d'arbres mammets et d'assez grandes rivières. La mer des environs est fort poissonneuse, aussi bien que celle des îles de Juan Fernandez. Ces îles sont grandes ; le terroir en est gras et aussi fertile que celui des îles Juan Fernandez. Elles abondent aussi en sel.

Non loin de ces îles-ci, dans la mer Pacifique, il y a une autre île que les Espagnols ont nommé *Cacao*, parce qu'il y a quantité de cacaos. Ce n'est pas seulement en deux ou trois lieux qu'ils croissent ; mais il y en a de grands bois tout autour de l'île près de la mer. Cette île n'est pas habitée. Elle a environ sept ou huit lieues de circuit, elle est passablement élevée dans le milieu, où il n'y a pas d'arbres ; mais elle paraît fort verte et fort agréable au moyen d'une herbe que les Espagnols appellent *gramadal*. Elle est basse près de la mer.

Elle est à 5 degrés 15 minutes du nord de la ligne, et entourée de rochers qui la rendent presque inaccessible. Il n'y a qu'un petit havre du côté du nord-est, par où les vaisseaux peuvent entrer et mouiller sûrement. Il y a dans ce havre un petit ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. Voilà ce que les Espagnols en disent, et ce que j'en ai appris du capitaine Eaton qui l'a visitée depuis.

L'équipage de ce capitaine et le nôtre, commandé par Edouard David depuis la mort de Cook, furent employés à diverses entreprises contre les Espagnols du Mexique et du Pérou, jusqu'au 31 mars 1686, que nous partîmes du cap Corientes dans le dessein d'aller aux Indes orientales en relâchant aux îles des Larrons, où nous n'étions pas fort certains de trouver des provisions. Nous n'avions pas pour soixante jours de vivres, à ne donner à chacun qu'un peu plus d'une pinte de maïs par jour. Il ne nous restait pour toute provision que ce seul maïs (encore avions-nous à bord quantité de rats que nous ne pouvions pas empêcher d'en manger une partie) et pour toute pitance qu'environ de quoi faire trois repas de poissons à suif salés. Ajoutez à cela la grande distance qu'il y a entre le cap Corientes et l'île de Guham, sur laquelle les sentimens sont fort partagés. Les Espagnols, qui doivent connaître cette île mieux que personne, la mettent entre deux mille trois cents et deux mille quatre cents lieues. Nos livres varient aussi, et la placent entre 90 et 100 degrés; ce qui ne revient pas à deux mille lieues; mais sans tout cela, ce voyage avait de quoi nous épouvanter, vu la disette des provisions. Le capitaine Swan qui nous commandait alors nous engageait aussi à prendre cette route, ayant secrètement formé la résolution de quitter le métier de pirate aventurier dès qu'il serait aux

Indes, où il pourrait facilement trouver une occasion de retourner en Angleterre. Il fit croire à nos gens qu'il avait meilleure mémoire que les Espagnols; que la distance était moindre qu'on ne le croyait d'ici aux îles des Larrons, et que nos vaisseaux, légers à la course, y arriveraient en quarante jours.

Nous faisons chaque jour beaucoup de chemin à la faveur d'un fort beau temps et d'un vent alisé frais. Nous en profitâmes : nous portâmes toutes nos voiles, et fîmes au soleil plusieurs bonnes observations. Dès que nous mîmes à la voile, nous fîmes route à 13 degrés de latitude, qui est presque la latitude de Guham; ensuite nous tournâmes le cap à l'ouest, gardant la même latitude. Après vingt jours de route, nos gens, voyant que nous faisons tant de chemin et qu'il y avait apparence que le vent continuerait, n'étaient pas contents de la petite portion de vivres qu'on leur distribuait. Le capitaine Swan leur donna de belles paroles, et tâcha de les porter à avoir un peu de patience : cependant rien ne put les apaiser, que l'augmentation de leur portion. Le capitaine Swan, quoique avec répugnance, la leur fit un peu augmenter, c'est-à-dire que nous étions dès lors réduits à dix cuillerées de maïs bouilli chacun, et cela une fois le jour, au lieu qu'auparavant nous n'en avions que huit. Je suis persuadé que cette diète invo-

lontaire me fit beaucoup de bien, quoique les autres s'en trouvassent affaiblis; car je sentais revenir mes forces, et mon hydropisie se dissipa. Cependant je buvais trois fois, de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures; mais plusieurs de nos gens ne buvaient pas une fois en neuf ou dix jours, et quelques-uns en douze. Il y en eut un qui fut dix-sept jours sans boire, et il dit, quand il but, qu'il n'était pas altéré: cependant il ne laissait pas de pisser tous les jours, tantôt plus, tantôt moins.

Après avoir fait dix-neuf cents lieues, suivant notre calcul, qui est ce que les Anglais comptent du lieu d'où nous étions partis à Guham, nos gens commencèrent à murmurer contre le capitaine Swan, qui leur avait fait entreprendre le voyage; mais il continua de les payer de belles paroles, et leur dit que le compte des Espagnols était peut-être le meilleur, et que, comme il y avait apparence que le vent continuerait un peu de temps il mettrait fin à nos peines. Bien en prit au capitaine Swan que nous vissions l'île de Guham le vingt mai avant la fin de nos provisions, dont nous n'avions plus que pour trois jours; car j'ai su depuis qu'on avait concerté de le tuer le premier et de le manger quand les provisions seraient achevées, et ensuite tous ceux qui avaient voulu qu'on entreprît ce voyage. De là vient que

le capitaine Swan me dit après que nous fûmes arrivés à Guham : « Ah, Dampier, vous leur auriez fait faire un méchant repas. » Il avait raison, car j'étais aussi maigre et décharné qu'il était gros et dodu.

L'île de Guham de loin paraît plate et unie ; mais, à mesure qu'on en approche, on s'aperçoit qu'elle penche du côté de l'est, qui est le plus élevé. Elle est défendue par des rochers escarpés, lesquels arrêtent la violence de la mer qui y bat continuellement, poussée qu'elle est par les vents alisés. On ne saurait ancrer de ce côté-là. A l'occident elle est assez basse et pleine de baies sablonneuses, divisées par autant de pointes de rocher. Le terroir est rougeâtre, aride et passablement fertile. Les principaux fruits qu'elle produit sont du riz, des pommes de pin, des melons d'eau, des melons musqués, des oranges, des citrons, des noix de cacao, et une sorte de fruit que nous nommons *fruit à pain*.

Il croît sur un grand arbre, aussi gros et aussi haut que nos plus gros pommiers. Sa tête est large et pleine de branches et de feuilles noirâtres. Le fruit croît aux branches comme les pommes. Il est aussi gros qu'un pain d'un sou lorsque le froment est à cinq schellings le boisseau ; de figure ronde, avec une écorce épaisse et forte. Quand il est mûr, il est jaune et lisse, et d'un goût plaisant et agréable. Les naturels de cette île s'en servent au lieu de pain ;

ils ne le cueillent que quand il est bien mûr, c'est-à-dire quand il est vert et dur. Alors on le cuit au four, où l'écorce se grille et se noircit ; on ôte le grillé, et il reste une croûte mince et tendre ; le dedans est bon, tendre et blanc comme la miette d'un pain d'un sou. Ce fruit n'a ni pepin ni noyau, mais tout est substance pure comme le pain. Il faut le manger frais, car si on le garde plus de vingt-quatre heures il devient sec, de mauvais goût et prend à la gorge ; mais il est fort agréable avant que d'être trop rassis. Ce fruit dure huit mois de l'année ; et, pendant ce temps, les naturels ne mangent point d'autre pain que celui-là. Je n'ai vu que là de cette sorte de fruit. Les originaires du pays nous dirent que ce fruit est fort abondant dans toutes les autres îles des Larrons ; mais je n'ai pas entendu dire qu'il y en eût ailleurs.

Guham a également du riz ; mais comme le terroir en est aride, il n'est pas fort propre à cette semence : aussi n'en sème-t-on pas beaucoup. Le poisson y est rare ; cependant il y en avait beaucoup à l'endroit où notre barque toucha : c'est aussi là que les habitans vont ordinairement pêcher.

Les gens du pays sont robustes, et ont les membres gros et bien formés ; ils sont noirâtres comme les autres Indiens ; ils ont les cheveux noirs, longs, les yeux mal proportionnés, le nez grand, les lè-

vres grosses et les dents passablement blanches. Ils ont le visage long et l'air féroce; cependant nous les trouvâmes civils et obligeans. Il y en a plusieurs d'incommodés d'une espèce de lèpre, maladie fort commune à Mindanao.

Les Guhamois sont fort sains à cela près, et sur tout durant la saison sèche; mais, pendant les humides qui viennent en juin et durent jusqu'en octobre, l'air est plus épais et plus malsain, ce qui cause des fièvres. Mais les pluies n'y sont ni violentes ni de durée; car cette île est tellement à l'ouest et si éloignée des autres îles Philippines ou autres terres, qu'il est rare que les vents d'ouest soufflent si loin, et quand ils y soufflent, ce n'est pas pour long-temps. Mais les vents d'est y soufflent continuellement. Ce sont des vents secs et sains: aussi cette île est-elle très saine, comme nous l'apprîmes durant le séjour que nous y fîmes.

Il n'y a point de gens au monde plus ingénieux que les Guhamois à faire des chaloupes ou *proas* comme on les nomme dans les Indes. Cette sorte de vaisseau mérite une description particulière parce que je crois qu'il n'y en a pas au monde de meilleur. J'ai fait ici l'épreuve de la légèreté d'un de ces vaisseaux pour ma propre satisfaction. Nous faisons route avec notre ligne; elle avait douze nœuds qui furent plus tôt passés qu'un sable de demi-heure ne fut écoulé. Suivant ce compte, il peut

faire pour le moins douze milles par heure; mais je crois qu'il en pourrait faire vingt-quatre dans le même espace de temps : c'était un plaisir de voir la vitesse avec laquelle le petit bateau allait à côté du grand. Les Indiens ne sont pas moins expérimentés à mener ces bâtimens qu'à les construire : j'ai entendu dire qu'ils vont de Guham à l'une des îles des Larrons, qui en est éloignée de trente lieues, qu'ils y font leurs affaires et reviennent en moins de douze heures. On m'a dit qu'un de ces bâtimens ayant été envoyé exprès à Manille, distant de plus de quatre cents lieues de Guham, il fit le voyage en quatre jours.

Les maisons des Guhamois naturels sont petites et propres, et bien couvertes de feuilles de palmites. Ils demeurent ensemble du côté de l'ouest dans les villages maritimes, et ont des prêtres espagnols pour les instruire dans la religion chrétienne. A l'ouest, tirant sur le midi, les Espagnols ont un petit fort, avec six pièces de canon, un gouverneur, et vingt ou trente soldats de leur nation : voilà tout ce qu'il y a d'Espagnols dans l'île, à deux ou trois prêtres près.

Peu de temps avant notre arrivée, les habitans s'étaient soulevés contre les Espagnols et en avaient tué plusieurs; mais enfin le gouverneur l'emporta avec sa garnison et les chassa du fort. Les Indiens se voyant frustrés de leurs espérances se jetèrent

sur les plantations qu'ils ruinèrent, et ils passèrent ensuite aux autres îles. Il y avait alors dans cette île trois ou quatre cents Indiens; mais à présent ils ne sont pas plus de cent; car tous ceux qui étaient de cette conspiration s'enfuirent. Quant à ceux qui restent, s'ils n'eurent pas directement part à ce soulèvement, cela n'empêche pas néanmoins qu'ils ne soient mal intentionnés pour les Espagnols; car ils nous offrirent de nous mener au fort et de nous aider à conquérir l'île; mais le capitaine Swan ne fut pas d'avis de chagriner là les Espagnols.

Nous n'avions pas encore mouillé qu'un ecclésiastique vint à bord de nuit avec trois Indiens. D'abord ils nous demandèrent d'où nous étions; nous leur répondîmes en langue espagnole que nous étions Espagnols et que nous venions d'Acapulco. Comme la nuit était obscure, ils ne purent voir la construction de notre vaisseau, ni bien discerner qui nous étions. Ils vinrent donc à bord; mais, s'apercevant qu'ils s'étaient trompés en prenant notre vaisseau pour un vaisseau espagnol, ils voulurent s'échapper; mais nous retînmes leur bateau et les fîmes monter. Le capitaine Swan reçut l'ecclésiastique avec beaucoup de civilités, et l'ayant mené dans sa chambre, il lui dit que le manque de provisions l'avait contraint d'approcher de leur île; qu'il n'y venait point comme ennemi, mais comme ami, pour y acheter les choses dont il avait besoin; et

que, cela étant, il le pria d'écrire au gouverneur pour lui apprendre qui ils étaient, et pourquoi ils venaient; et qu'enfin, puisqu'il était à bord, il était résolu de l'y retenir en otage jusqu'à ce qu'il eût des provisions. Le moine dit au capitaine Swan que les provisions n'étaient pas rares dans l'île, et qu'il était persuadé que le gouverneur ferait ce qu'il pourrait pour lui en faire avoir.

Le lendemain au matin, les Indiens qui étaient venus avec le moine furent renvoyés au gouverneur avec deux lettres, l'une du moine, l'autre du capitaine Swan. Celle-ci était des plus obligeantes et accompagnée de quatre aunes d'écarlate qu'il lui envoyait pour présent, avec une pièce de galon d'or et d'argent fort large. Le gouverneur demeure au bout de la partie méridionale de l'île du côté de l'ouest, et à environ cinq lieues de l'endroit où nous étions; c'est pourquoi nous n'attendions réponse que le soir, ne sachant pas encore combien les bateaux de ces Indiens étaient légers. Le canot indien étant parti, nous laissâmes deux des nôtres, dont l'un alla pêcher, et l'autre fut à terre chercher des noix de cacao. Nos pêcheurs ne firent rien; mais ceux qui étaient allés à terre revinrent chargés de noix de cacao.

Vers onze heures du même matin le gouverneur fit réponse au capitaine Swan pour le remercier de son présent, et lui offrit autant de provisions

qu'il y en avait dans l'île et dont on pouvait se passer ; et pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui envoya six cochons d'une petite espèce, mais les plus excellens que j'aie jamais mangés. On les nourrit de noix de cacao, et la chair en est ferme comme celle du meilleur bœuf. Ils étaient sans doute de ceux qu'on élève dans l'Amérique¹, et qui viennent originairement d'Espagne. Il envoya aussi douze melons musqués bien plus gros que ceux que nous avons en Angleterre, et autant de melons d'eau, les uns et les autres excellens ; il envoya en même temps ordre aux Indiens d'un village qui n'était pas éloigné de notre vaisseau, de nous cuire tous les jours autant de fruit à pain que nous en demanderions, et de nous aider à amasser autant de noix de cacao que nous en aurions besoin : ce qui fut exécuté, et tous les jours on nous apportait autant de fruits à pain tout chauds que nous pouvions en manger.

Après cela, le gouverneur nous envoya tous les jours un ou deux canots avec des cochons et du fruit, nous demandant en revanche de la poudre, du plomb et des armes, qui lui furent envoyés. Nous avions un beau et gros dogue d'Angleterre que le gouverneur demanda, et que notre capitaine lui donna fort honnêtement, quoique contre le gré de plusieurs de ses gens qui l'estimaient beaucoup. Le capitaine Swan tâcha d'avoir du gou-

verneur une lettre de recommandation pour des marchands de Manille, parce que son dessein était alors d'aller au fort Saint-George, et de là à Manille : mais cette négociation se fit sans que personne de l'équipage en sût rien.

Pendant que nous étions là, le navire d'Acapulco arriva à la vue de l'île; mais nous ne le vîmes point, parce que le gouverneur y avait envoyé pour avertir de notre présence. Il fit donc voile au midi de l'île, et, ayant passé sur le même bas-fond où notre barque avait pensé se briser, il courut risque d'y faire naufrage. Son gouvernail se rompit, et il eut bien de la peine à se tirer d'affaire : encore ne fut-ce qu'après trois jours de travail, quoique ce bas-fond soit proche de l'île et que les Indiens aillent y pêcher tous les jours. Cependant le maître du vaisseau d'Acapulco qui devait, ce semble, connaître le terrain, ne savait pas qu'il y eût là de bas-fond. Nous n'apprîmes que sur la côte de Manille que le navire d'Acapulco avait touché. Mais les Guhamois nous dirent bien qu'il était à la vue de l'île, ce qui échauffa beaucoup nos gens, qui voulaient lui donner la chasse; mais ils en furent dissuadés par le capitaine Swan, qui avait dès lors entièrement renoncé aux actes d'hostilité.

Le 30 mai le gouverneur envoya son dernier présent, qui consistait en quelques cochons, une cruche de magots salés, une autre de bons poissons salés, et

un troisième de pain de froment fait en biscuit, mais moins dur. Il envoya, outre cela, six ou sept sacs de riz, nous faisant des excuses de ce qu'il ne pouvait plus nous envoyer de provisions, disant pour raison qu'on ne pouvait pas se passer de celles qui restaient dans l'île. Il nous manda aussi que la mousson approchait, et qu'il nous conseillait de partir, à moins que nous ne fussions résolus de retourner dans l'Amérique. Le capitaine Swan le remercia de ses honnêtetés et de son conseil, et prit congé.

Le même jour il renvoya à terre le moine que nous avions retenu à bord depuis le jour de notre arrivée, et lui fit présent d'une grosse horloge de cuivre, d'un astrolabe et d'un grand télescope, en récompense de quoi le moine nous fit parvenir six cochons, un cochon de lait, trois ou quatre boisseaux de patates, et soixante livres de tabac de Manille. Ayant alors autant de provisions qu'il nous en fallait pour nous rendre à Mindanao, où nous étions résolus d'aller, nous nous préparâmes au départ. Nous avions autant de noix de cacao que nous en pouvions loger; avec cela bonne provision de riz, et environ cinquante cochons salés.

Nous restâmes jusqu'au 2 juin à l'île de Guham, d'où nous allâmes par un bon vent d'est à Mindanao, où le capitaine Swan fut abandonné et laissé dans l'île par ses gens révoltés contre lui. On a su

depuis que les insulaires l'avaient massacré pour avoir son or. Un Anglais qui se trouva pour lors sur les lieux sauva son journal et l'envoya en Angleterre. Red fut nommé capitaine à sa place.

Pendant le reste de cette année, et dans tout le cours de la suivante, 1687, je parcourus les côtes des Philippines, de la Chine, de l'île Formose, des cinq îles Bachi, que nous appelâmes ainsi du nom d'une liqueur qu'on y boit abondamment. Elles sont peu connues, et n'ont point de nom dans nos cartes. Nous les croyions inhabitées; nous les trouvâmes au contraire fort peuplées. Leur gisement est entre Formose et Manille, par 20 degrés 20 minutes latitude, 141 degrés 50 minutes longitude. De là je vins dans le golfe de Siam, aux Célèbes et aux Moluques.

Étant près de l'île de Timor, à la fin de l'année 1687, je fis route au sud, en vue de toucher aux terres australes inconnues, pour savoir ce que le pays pouvait fournir. Le vaisseau pensa donner sur un banc marqué dans les cartes à 13 degrés 50 minutes de latitude méridionale, entre l'île de Timor et les côtes de la Nouvelle-Hollande, à seize ou vingt lieues : d'où il faut conclure que cet endroit des côtes australes est à 16 degrés 50 minutes de latitude, et environ 140 de longitude. En suivant la côte du sud-est au nord-ouest pour chercher un ancrage, nous doublâmes une pointe de

terre, d'où le pays s'étend de l'est au midi. Durant dix ou douze lieues, à trois lieues de l'orient de cette pointe, il y a une assez belle baie avec quantité d'îles et un endroit fort bon pour mouiller. On peut même y haler les vaisseaux à terre. Le navire mouilla, le 5 janvier, à deux milles de la côte, sur vingt-neuf brasses d'eau, bon fond de sable dur. Ce lieu est entre la terre de Witt et la terre nommée d'*Arnheim* : la Nouvelle-Hollande est une grande étendue du pays. On ne sait pas encore bien si c'est une île ou un continent; mais je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. La partie que nous vîmes est basse et unie; il y a des bancs de sable près de la mer; les pointes seulement sont pierreuses, comme aussi quelques-unes des îles de cette baie; le terroir en est sec et sablonneux, et l'on n'y a point d'eau, à moins qu'on n'y fasse des puits; cependant il produit diverses sortes d'arbres, mais les bois n'y sont pas en grand nombre, ni les arbres extrêmement gros. La plupart de ceux que nous vîmes nous parurent des arbres à dragon, et ceux-là sont les plus grands qu'il y ait: ils sont à peu près de la grosseur de nos pommiers et environ de la même hauteur. L'écorce est blanchâtre et tant soit peu dure; les feuilles sont noires; il distille de la gomme des nœuds et des crevasses qui sont au corps des arbres. Nous con-

frontâmes cette gomme avec une certaine gomme ou sang de dragon que nous avions à bord, et nous la trouvâmes de la même couleur et du même goût : pas un de nous ne connut les autres sortes d'arbres. Il croissait sous les arbres une herbe assez longue, mais déliée.

Nous ne vîmes point d'arbres fruitiers. Nous ne vîmes aussi aucune sorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes, si ce n'est une seule fois, et nous crûmes que c'était la piste d'un mâtin. Il y a quelques oiseaux de terre ; mais ils ne sont pas plus gros qu'un merle. Il n'y a que peu d'oiseaux marins. La mer n'est pas non plus fort poissonneuse, à moins qu'on ne mette au nombre des poissons la vache marine et la tortue. Il y a quantité d'animaux de ces deux espèces ; mais ils sont ordinairement sauvages, quoiqu'ils ne soient pas fort inquiétés par les habitans qui n'ont ni bateaux ni fer.

Les Indiens de cette contrée sont les gens du monde les plus misérables. Les Hottentots du Monomotapa, quelque gueux qu'ils soient, sont riches au prix d'eux, puisqu'ils ont des maisons et des habits de peau, des brebis, de la volaille et des fruits, des œufs d'autruche, ce que les autres n'ont pas. Ceux dont je parle, à la figure humaine près, ne diffèrent guère des brutes. Ils sont grands, droits et menus, et ont les membres longs et déliés ; la tête grosse, le front rond et les sourcils gros ; leurs

paupières sont toujours à demi fermées, pour que les mouches ne leur donnent pas dans les yeux; car elles sont si incommodes, que, quelque chose qu'on fasse avec son évantail, on ne peut les empêcher de toucher au visage, et sans le secours des deux mains elles entreraient jusque dans les narines, et même dans la bouche si les lèvres n'étaient pas bien fermées. De là vient qu'étant incommodés de ces insectes dès leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples : aussi ne sauraient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête comme s'ils voulaient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses et la bouche grande.

Je ne sais s'ils s'arrachent les deux dents de devant de la mâchoire supérieure, mais elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, tant aux vieux qu'aux jeunes. Ils n'ont point de barbe, leur visage est long, d'un aspect très désagréable, sans avoir un seul trait capable de plaire; leurs cheveux sont noirs, courts et crépus comme ceux des nègres, et non longs et lisses comme ceux du commun des Indiens. Ils ont le visage et le reste du corps noirs comme les nègres de Guinée. Ils n'ont point d'habits, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps, en forme de ceinture, et une poignée d'herbe longue, ou trois ou quatre petites branches pleines de feuilles

et soutenues par leur ceinture, pour couvrir leur nudité. Ils n'ont point de maisons ; ils couchent à l'air sans aucune couverture , n'ayant pour lit que la terre, et pour dais que le ciel.

Si chaque homme a sa femme, ou si tout est commun entre eux, c'est ce que je ne sais pas ; tout ce que je sais, c'est qu'ils demeurent en troupe de vingt ou de trente hommes, femmes et enfans, tout cela pêle-mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierres en travers des petits bras de mer, chaque marée y jetant de petits poissons qui y demeurent et que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la mer est retirée. Je crois que c'est là leur principale pêche : ils n'ont point d'instrumens pour prendre les gros poissons, quand même ils se présenteraient ; mais il est rare qu'ils demeurent en arrière quand la mer se retire. Durant tout le séjour que nous y fîmes, nous ne prîmes aucun poisson avec nos hameçons et nos lignes. Quand l'eau est basse ils cherchent dans les autres lieux des pétoncles, des moules et des limaçons ; encore y a-t-il bien peu de ces coquillages ; de sorte que leur principale subsistance dépend de ce que la mer laisse dans leurs réservoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amassent et s'en vont au lieu de leur demeure. C'est là que les attendent les vieillards et les enfans qui ne peuvent

pas marcher à cause de leur âge. Aussitôt qu'ils sont arrivés ils grillent sur les charbons ce que la Providence leur a donné, et le mangent en commun.

Quelquefois ils prennent du poisson autant qu'il leur en faut pour se régaler abondamment, et quelquefois aussi à peine attrappent-ils assez pour en goûter; mais, qu'ils en aient peu ou beaucoup, tout le monde en a sa part, les petits enfans aussi bien que les vieillards, qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Après qu'ils ont mangé ils se couchent jusqu'au retour de la basse marée : alors tout le monde se met en marche. Qu'il soit jour ou qu'il soit nuit, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps, c'est la même chose, il faut marcher ou jeûner.

La terre ne produit rien qui puisse servir à leur subsistance. Ils n'ont ni herbes ni légumes, ni aucune sorte de grain que nous ayons vu. Il n'y a point non plus d'oiseaux ni de bêtes qu'ils puissent prendre, parce qu'ils n'ont aucune sorte d'instrumens. Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à aucun objet des hommages religieux. Ils ont une espèce d'arme pour défendre leur réservoir ou combattre leurs ennemis, si quelqu'un se présente pour attaquer leur misérable pêche. Ils se mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre et que nous les em-

pêchions d'approcher des lieux où ils avaient coutume de pêcher. Les uns avaient des épées de bois, d'autres des espèces de lances. Leur épée est un morceau de bois en forme de coutelas; leur lance est un bâton long et droit pointu, par un bout, et qu'on met ensuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vu là de fer ni d'autre métal; et il y a apparence qu'ils se servent de haches de pierre comme font certains Indiens de l'Amérique.

Je ne sais comment ils font du feu; mais il paraît qu'ils font comme les Indiens, avec du bois, ce que nous faisons avec de l'acier et des cailloux. Je l'ai vu faire aux Indiens de l'île de Bon-Air, et j'en ai fait moi-même l'épreuve. Ils prennent un morceau de bois plat assez uni, et y font un petit trou d'un côté; ensuite ils prennent un autre morceau de bois rond et dur de la grosseur environ du petit doigt; ils le font pointu par un bout comme un pinceau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat et uni, et tournant le morceau dur entre les paumes de leurs mains, ils frottent la pièce plate jusqu'à ce qu'elle fume, et qu'enfin elle prenne feu.

Ces insulaires parlent un peu du gosier; mais nous ne pûmes pas entendre un seul mot de ce qu'ils disaient. Nous mouillâmes, comme j'ai déjà dit, le 5 janvier, et voyant des gens sur la côte, nous envoyâmes d'abord un canot pour faire con-

naissance avec eux, dans l'espérance qu'ils pourraient nous fournir quelques provisions; mais les habitans, voyant venir notre canot, s'enfuirent et se cachèrent. Nous cherchâmes, durant trois jours de suite, dans l'espérance de découvrir leurs maisons; mais nous n'en trouvâmes aucune. Cependant nous vîmes plusieurs lieux où ils avaient fait du feu. Désespérant enfin de découvrir leurs habitations, nous cessâmes de chercher, et laissâmes plusieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pourraient venir. Nous ne trouvâmes point d'eau dans les lieux que nous visitâmes, si ce n'est de vieux puits dans les baies sablonneuses.

Nous passâmes ensuite aux îles, et y trouvâmes un grand nombre d'insulaires. Je crois qu'il y en avait quarante dans une île, tant hommes que femmes et enfans. A peine eûmes-nous mis pied à terre, que les hommes nous menacèrent avec leurs épées et leurs lances; mais nous les écartâmes par un coup de canon, que nous tirâmes pour leur faire peur. L'île était si petite qu'ils ne purent se cacher; mais ils furent en grand désordre après que nous eûmes fait notre descente, et surtout les femmes et les enfans, parce que nous marchâmes droit à leur camp. Les femmes les plus vigoureuses, prenant leurs enfans, s'enfuirent en hurlant, et les petits enfans les suivirent en criail-lant; mais les hommes demeurèrent. Quelques

femmes et ceux qui ne purent pas fuir restèrent auprès du feu, faisant des lamentations comme si nous fussions venus pour les manger; mais quand ils virent que notre intention n'était pas de leur faire du mal, ils furent assez tranquilles, et ceux qui s'étaient enfuis revinrent aussitôt. Il n'y avait à cette habitation qu'un seul feu couvert de quelques branches placées du côté d'où venait le vent.

Après que nous eûmes demeuré là quelque temps, les hommes se rendirent familiers, et nous en habillâmes quelques-uns dans l'espérance qu'ils nous rendraient service en cette considération; car, y trouvant des puits, nous résolûmes de faire apporter à bord deux ou trois barriques d'eau. Comme il était difficile de la voiturer à nos canots, nous espérions engager ces gens-là à nous l'apporter, et c'était pour cela que nous leur avions donné des habits : à l'un une vieille paire de hauts-de-chausures; à l'autre une méchante chemise; à l'autre enfin une casaque qui ne valait presque rien, et qui néanmoins aurait été agréablement reçue en des lieux où nous avions été : ce qui nous faisait croire que ces gens la recevraient de même. Nous leur ajustâmes toutes ces nippes, espérant que cet ajustement les obligerait à travailler pour nous de bon cœur.

Ayant donc mis notre eau dans de petits barils

longs, contenant environ six gallons chacun, et faits exprès pour transporter de l'eau, nous menâmes nos nouveaux valets aux puits, et leur mîmes à chacun un baril sur le corps pour le porter à notre canot; mais tous les signes que nous pûmes leur adresser furent inutiles, car ils demeurèrent sans mouvement comme autant de statues, grimaçant comme des singes, et se regardant les uns les autres. Ces pauvres gens n'étaient pas accoutumés à porter des fardeaux, et je crois qu'un de nos garçons de bord, âgé de dix ans, aurait porté aussi pesant que l'un d'eux. Ainsi nous fûmes contraints de porter notre eau nous-mêmes, et eux dépouillèrent leurs habits et les quittèrent, comme si les habits n'étaient faits que pour travailler. Je ne m'aperçus pas qu'ils en fissent d'abord beaucoup de cas, et ils ne parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que notre canot était entre ces îles cherchant du gibier, on vit une troupe de ces gens qui passaient à la nage d'une île à l'autre: car ils n'ont ni canots, ni bateaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre qu'ils amenèrent à bord. Deux étaient d'un âge moyen, et les deux autres avaient environ dix-huit ou vingt ans. Nous leur donnâmes du riz bouilli avec de la tortue et de la vache marine aussi bouillies. Ils dévorèrent avidement ce que nous leur donnâmes; mais ils ne re-

gardèrent pas seulement le vaisseau, ni rien de tout ce qui était dessus ; et après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuirent le plus vite qu'ils purent.

A notre arrivée, avant que de les connaître ou d'en être connus, une troupe de ceux qui habitaient la terre ferme, vinrent tout près de notre vaisseau, et se tenant sur un banc assez élevé, ils nous menaçaient de leurs épées et de leurs lances. Le capitaine fit enfin battre le tambour, ce qui fut fait tout à coup et avec beaucoup de vigueur, dans la seule vue de les épouvanter. Il n'entendirent pas plus tôt le bruit qu'ils s'enfuirent au plus vite, criant du gosier *gury, gury*. Ces mêmes habitans de la terre ferme s'enfuyaient toujours de nous ; cependant nous en prîmes plusieurs, car, comme je l'ai déjà remarqué, ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne nous voyaient que quand nous étions près d'eux. Nous leur donnions toujours des vivres et les laissions aller ; mais peu de temps après que nous fûmes arrivés, les habitans des îles s'aguerrirent, et ils ne s'enfuyaient plus à notre vue.

Je restai sur cette côte jusqu'au 12 mars : nous vîmes alors aux îles Nicobar dans le golfe de Bengale, lieu très peu fréquenté des vaisseaux européens. Je crus l'occasion favorable pour obtenir permission de me retirer du milieu des aventuriers, et de quitter le cap Reed : ce que je méditais depuis long-temps. J'avais espérance de m'avancer considérablement

ici par le commerce de l'ambre gris, et de faire une grande fortune avec les gens du pays. Je pouvais en peu de temps apprendre leur langage, et en m'accoutumant à ramer avec eux sur leurs ports ou canots, et surtout me conformant à leurs coutumes et à leurs manières de vivre, j'aurais vu combien ils en tiraient, et en quel temps de l'année on en trouverait le plus. Je jugeais qu'il me serait ensuite aisé ou de me retirer, et de m'embarquer sur le premier vaisseau qui passerait par-là, soit anglais, hollandais ou portugais, ou de gagner quelque jeune Indien, et l'engager à me transporter sur son canot à Achem. J'aurais pu m'y pourvoir des marchandises les plus recherchées de mes insulaires, et à mon retour je me serais servi de ces marchandises pour acheter leur ambre gris : ce ne fut pas néanmoins sans quelque tumulte que j'obtins mon congé. On me mit à terre près de deux cabanes que les insulaires avaient désertées à notre arrivée. Peu après, deux Anglais, un Portugais et quatre Malayens d'Achem furent aussi mis à terre.

Nous étions assez forts pour nous défendre contre les originaires de l'île en cas qu'ils nous déclarassent la guerre ; mais quand il ne me serait venu personne, je n'aurais pas eu la moindre peur : peut-être aurais-je eu moins à craindre, parce que j'aurais pris garde de ne choquer qui que ce fût. Je suis persuadé qu'il n'y a point de peuple assez barbare

pour tuer un particulier que le hasard fait tomber entre ses mains, ou qui vient dans un pays par cas fortuit, à moins qu'on ne se le soit attiré par quelque outrage ou par quelque violence intérieure; même alors, si l'on pouvait se tenir la vie sauve des premiers mouvemens de la fureur de ces insulaires, et en venir avec eux à la négociation (ce qui est la chose du monde la plus difficile, parce que d'ordinaire ils se cachent dans les bois et se jettent brusquement sur leur ennemi pour le tuer à l'improviste), on pourrait pour peu de chose regagner leur bienveillance, surtout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auraient jamais vue, et que tout Européen qui a vu le monde pourrait incontinent inventer pour les amuser : comme si, par exemple, on faisait du feu avec un caillou et un morceau d'acier.

Quant à ce qu'on dit communément des anthropophages ou mangeurs d'hommes, je n'ai jamais trouvé de ces sortes de gens. Je n'ai point vu ni entendu dire qu'il y eût au monde de nation qui n'eût quelque chose à manger, sinon des poissons ou animaux terrestres, au moins des fruits, des grains, des racines ou autres légumes qui croissent naturellement ou par la culture. Les habitans même de la Nouvelle-Hollande, avec toute leur pauvreté, ne laissaient pas que d'avoir du poisson, et auraient eu de la peine à se résoudre à tuer un homme pour

le manger. Je ne sais quelles barbares coutumes peuvent autrefois avoir été en usage dans le monde. On a beaucoup parlé des sauvages de l'Amérique, qui sacrifiaient leurs ennemis à leurs dieux. Je ne sais pas non plus si cela est, ou si cette coutume a été en usage chez quelque nation de cette grande partie du monde.

Quoi qu'il en soit, si ces Américains sacrifient leurs ennemis, il n'est pas nécessaire qu'ils les mangent aussi. Je ne veux pourtant pas, après tout, nier absolument la chose, mais j'en parle suivant ma connaissance, et je sais qu'on dit des faussetés de ces cannibales, et qu'on a fait plusieurs contes qui ont été réfutés depuis mon premier retour des Indes occidentales. Sur quel pied de barbarie ne regardait-on pas alors les pauvres Indiens de la Floride, qui nous paraissent à présent assez civils ? Combien de contes ne nous a-t-on point faits des Indiens qui habitent les îles qu'on appelle les îles des *Cannibales* ? Nous voyons néanmoins qu'ils commercèrent fort honnêtement avec les Français et les Espagnols, comme ils ont fait avec nous. Je conviens qu'autrefois ils se sont mis en devoir de ruiner nos plantations des Barbades, et ont depuis empêché que nous ne nous soyons établis à l'île de Sainte-Lucie, en ruinant successivement deux ou trois des colonies qui étaient fondées. Ils ont même souvent endommagé et ravagé l'île de Tabaco où

les Hollandais s'étaient établis ; et cette île , quelque délicieuse et fertile qu'elle soit , est encore aujourd'hui ruinée pour être trop voisine des Caribes du continent qui lui rendent visite tous les ans.

Mais ils n'ont fait cela que pour maintenir leur droit , en tâchant de traverser les établissemens de ceux qui voulaient se fixer sur les îles où ils s'étaient eux-mêmes établis. Ces mêmes gens néanmoins ne font point de mal à un homme seul , à ce que m'ont dit ceux qui ont été leurs prisonniers. Je pourrais encore citer les Indiens de Boca-Toro , de Boca - Drago et de divers autres lieux , que les Espagnols appellent sauvages et féroces. Cependant les Indiens de ces mêmes pays ont fait amitié avec les aventuriers , et s'ils ont rompu avec eux , c'est après en avoir été maltraités.

Quant aux insulaires de Nicobar , je les ai trouvés assez affables pour ne les pas craindre , et je ne me serais point mis en peine quand il ne me serait point venu de compagnie ; cependant je fus fort aise de n'être pas seul , et d'autant plus aise , que nous étions assez pour manœuvrer et pour passer dans l'île de Sumatra : aussi songeâmes - nous d'abord pour cela à acheter un canot des originaires du pays. La nuit qu'on nous mit à terre , il faisait un beau clair de lune , aussi nous promenâmes - nous sur la baie pour voir quand le vaisseau appareillerait et

mettrait à la voile, ne croyant pas jusque-là bien assurée la nouvelle liberté que nous venions d'acquérir. Le voyant à la voile entre onze heures et minuit, nous rentrâmes dans notre chambre et nous nous couchâmes.

Ce fut le 6 mai, le lendemain de bon matin, le maître du logis, accompagné de quatre ou cinq de ses amis, vint voir ses nouveaux hôtes, et fut un peu surpris de les trouver en si grand nombre, car il croyait que j'étais seul; il en parut néanmoins fort aise, et nous reçut avec une grosse calebasse de toddy qu'il avait apportée avant son départ (car il faut savoir que partout où nous allions les habitans nous abandonnaient leurs maisons, ou par crainte ou par superstition). Nous achetâmes de lui un canot pour une hache, et nous y mîmes incontinent nos coffres et nos habits, en vue de gagner la partie méridionale de l'île, et d'y demeurer jusqu'au changement de la mousson qu'on attendait tous les jours. Après avoir mis nos hardes à couvert nous entrâmes gaîment dans notre nouvelle frégate avec les Achimois et prîmes le large. Nous n'y fûmes pas plus tôt, que notre canot se renversa sens dessus dessous. Nous nous sauvâmes à la nage, et traînâmes à terre nos coffres et nos habits; mais tout fut mouillé, et je ne sauvai rien de considérable, sinon mon journal et quelques cartes du pays que j'avais faites et que j'estimais beaucoup.

Ce fut le 15 mai 1688 que nous quittâmes une seconde fois les côtes de Nicobar pour faire dans notre canot la traversée jusqu'à Sumatra : ce que nous exécutâmes au hasard en six jours dans ce petit bateau découvert, presque sans eau ni provisions, percés de la pluie, battus du vent, de la tempête et d'une mer furieuse, au milieu des inquiétudes et des périls auxquels je ne puis encore songer sans frémir d'horreur. Dans aucune des circonstances de ma vie, si errante et si agitée, je n'ai vu la mort de plus près ni avec tant d'effroi.

Nous prîmes terre le 20 au soir à Sumatra, tous les huit accablés de la fièvre. On prit soin de nous en même temps que de nos quatre compagnons achimois; on nous conduisit à Achem, où la nation anglaise a un comptoir. Le Portugais et un des Anglais moururent bientôt de la fièvre. Pour moi, j'étais fort mal aussi. Un médecin malayen me fit avaler quatre grosses calebasses pleines d'une très méchante drogue qui me fit aller à la selle trente fois; enfin, mes forces étant presque épuisées, je me purgeai une fois pour toutes, et j'allai encore soixante fois à la selle. Je crus que ce fameux médecin m'avait tué, et je restai plusieurs jours dans une faiblesse incroyable; cependant je me remis un peu : la fièvre me quitta pendant une semaine, mais elle revint avec un dévoiement et me dura un an. Dans ce mauvais état, je ne laissai pas que de faire le voyage

du Tunquin et celui de Malaca, où j'appris que notre vaisseau, après plusieurs aventures, avait fait naufrage à la baie de Saint-Augustin, sur la côte de Madagascar.

Je revins à Bencouli, sur la côte de Sumatra, où l'on me donna l'emploi de canonnier dans le fort anglais. J'y étais si mal, qu'au mois de janvier 1691 je m'échappai sur un vaisseau anglais mouillé dans le port, avec lequel je suis revenu à Londres, par le cap de Bonne-Espérance et par Sainte-Hélène, le 16 septembre de la même année.

J'amenai avec moi de ce voyage le prince Jéoly, qu'on appelait le prince Peint, fils du souverain des îles Meangis, entre Mindanao et Gilolo. Les Mindanayens l'avaient fait esclave. Un captif anglais, qui l'acheta d'eux, m'en avait fait présent depuis. Ce jeune prince me dit que son père était raja de l'île où il demeurait; qu'il n'y avait pas dans l'île plus de trente hommes et environ cent femmes; qu'il en avait cinq et huit enfans, et que c'était une de ses femmes qui l'avait peint. Il l'était le long de l'estomac, entre les épaules, et presque tout le devant des cuisses, et tout autour des bras et des jambes, en forme de grandes bagues et de bracelets. Je ne puis pas dire à quoi ressemblaient les figures qui étaient peintes; mais je puis dire qu'elles étaient fort curieuses, bien variées par plusieurs lignes, fleurons, ouvrages à

carreaux, et le tout agréablement proportionné, et où il paraissait un art admirable, surtout ce qui était sur et entre les épaules. Je le vendis à Londres, où on le faisait voir pour de l'argent : il mourut depuis de la petite vérole à Oxford.

Second fragment.

Parti des dunes, le 14 janvier 1699, après avoir touché au Brésil et au cap de Bonne-Espérance, je pris la route des côtes de la Nouvelle-Hollande. A mesure qu'on en approchait, nous découvrions de temps en temps une baleine seule, puis un grand nombre ensemble, et quantité de pintades. A quatre-vingt-dix lieues de terre ou environ, on trouva des herbes marines toutes d'une même sorte. Plus on approchait, plus la mer en était fournie. Elle était aussi couverte d'une espèce de petite mousse semblable à des œufs de poisson, accompagnée de quelques menus fretins et d'une quantité de petits globules d'eau renfermés dans une pellicule déliée, brillans, de la grosseur d'un pois ¹. Alors les oiseaux qui, depuis le Brésil, avaient suivi le vaisseau, l'abandonnèrent.

Il en vint d'une tout autre espèce, gros comme des vanneaux, le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge et pointu, les ailes longues,

¹ Ce sont des araignées d'eau.

la queue fourchée comme des hirondelles. Ils battaient des ailes en volant de même que les vanneaux. Continuant à cingler à l'est à 27 degrés 38 minutes latitude, je me trouvai près des Abrolhos, où Pelsart avait fait naufrage. Ces rochers avancent environ sept lieues dans la mer. Ils étaient marqués à 27 degrés 18 minutes. Je croyais être à leur sud, mais ils se trouvèrent au contraire au nord, ce qui pensa nous faire échouer et me fit reconnaître qu'ils étaient mal placés dans la carte. Le 2 août je découvris la terre nommée de *la Concorde*, à six lieues de moi, étant sur quarante brasses d'eau, fond de sable dur. Il y en avait encore vingt brasses à deux milles du rivage. Le pays nous parut assez beau et uni de tous les côtés, mais sans arbres, ni buissons ni herbes, et la côte garnie de collines escarpées.

N'ayant pu trouver d'abordage en cet endroit, nous courûmes plus au nord, et le 6 août, vers le 25° degré et demi, je trouvai une anse dont l'entrée est difficile à cause de la quantité de bancs, fond de sable pur ou mêlé de corail en quelques endroits, dans laquelle nous mouillâmes à deux milles du rivage, sur sept brassées et demie d'eau. Je la nommai *Shark's Bay*, c'est-à-dire *la baie des Goulus* ou *des Chiens marins* ¹, cette sorte de poissons s'y trouvant en extrême abondance. Elle est

¹ Ou, si l'on veut, *baie des Requins*.

à 122 ou 123 degrés de longitude, distante de 87 du cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire de près de deux cents lieues moins qu'on le croyait.

Aussitôt que je fus entré dans cette baie j'envoyai ma chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce ; mais nos gens revinrent le soir sans en avoir trouvé. Le lendemain au matin j'y allai moi-même, et je fis porter des pioches et des hoyaux pour creuser la terre, avec des haches pour couper du bois. Nous creusâmes inutilement à plusieurs milles à la ronde, jusqu'à ce qu'enfin, ennuyés de chercher de l'eau, nous passâmes le reste de la journée à couper du bois, et la nuit nous restâmes à bord du navire. Le terrain est assez élevé, en sorte qu'on peut le voir de huit ou neuf lieues en mer. Il paraît fort uni de loin ; mais à mesure qu'on s'en approche, on y trouve quantité d'éminences qui ne sont ni hautes ni escarpées. Dans la baie où nous étions, la côte est basse et ne monte que par degrés vers l'intérieur du pays.

Le terroir est sablonneux près du rivage, et produit une espèce de gros fenouil marin qui porte une fleur jaune. Plus avant il est d'un sable rougeâtre qui produit quelque peu d'herbes, de plantes et d'arbrisseaux. L'herbe y croît en touffes de la grosseur d'un boisseau, et dispersée çà et là, avec un mélange de broussaille qui ressemble beaucoup à celle qu'on voit dans nos plaines d'Angle-

terre. On y trouve aussi divers arbres et arbrisseaux, mais il n'y en a point qui aient plus de dix pieds de hauteur : quelques-uns en ont trois de circonférence, et leur tige est de cinq ou six pieds jusqu'aux branches, qui forment une tête assez touffue, et qui sont remplies de feuilles étroites et longues pour la plupart. La couleur de ces feuilles était blanchâtre d'un côté et verte de l'autre ; celle de l'écorce des arbres était à peu près de même, c'est-à-dire d'un vert pâle : il y avait de ces arbres qui sentaient bon, et dont le bois, après en avoir ôté l'écorce, était plus rouge que le sassafras de la Floride. Presque tous les arbres et les arbrisseaux étaient alors fleuris ou avaient même des baies. Les fleurs étaient diversement colorées, selon la différente espèce des arbres : il y en avait de rouges, de blanches, de jaunes, etc. ; mais les bleues dominaient surtout, et rendaient en général une odeur fort agréable sans l'ôter à quelques-unes des autres. Il y avait aussi de très petites fleurs d'une beauté et d'une odeur merveilleuses, et dont je n'avais jamais vu la plupart, outre quelques plantes, des herbes et des fleurs à longue tige.

Pour les oiseaux de terre, nous ne vîmes que des aigles et cinq ou six sortes de petits oiseaux, dont le plus gros n'excédait pas la grosseur des alouettes. Quelques-uns n'étaient pas plus gros que des roitelets ; mais ils avaient tous un chant fort

aigu et plein de mélodie : nous trouvâmes d'ailleurs quelques-uns de leurs nids avec les petits dedans.

A l'égard des oiseaux de rivière ou de mer, il y a des canards qui avaient des petits dans cette saison, c'est-à-dire à l'entrée du printemps de ces climats ; des corlieux, des galdens, des chasseurs d'écrevisses, des cormorans, des mouettes, des pélicans et quelques autres espèces que je n'ai vues de ma vie dans aucun autre pays. Les uns sont très gros, avec un bec fort et long, d'un rouge éclatant ainsi que les jambes ; d'autres ont le bec long, large et plat, retroussé en haut, la tête et le cou tout rouges. D'autres sont une espèce de buse à bec courbé et à pates de canard.

Pour les animaux terrestres, on trouve ici une sorte de lapins bons à manger, qui ont les jambes tout-à-fait courtes. Nous n'y vîmes d'ailleurs qu'une sorte de guanos, assez semblables à ceux des autres pays. Ils n'ont pour toute queue qu'un gros moignon pareil à une tête : ce qui, avec la forme des jointures de leurs jambes, ferait croire qu'ils pourraient également marcher la tête ou la queue la première. Ils sont marquetés de noir et de jaune comme les crapauds ; ils marchent avec beaucoup de lenteur, et lorsqu'on s'approche d'eux ils s'arrêtent tout court et sifflent sans songer à prendre la fuite. Quand on les ouvre, ils ont une odeur

fort désagréable. Je n'ai vu de ma vie de créatures si laides et si dégoûtantes. Quoique la chair du guanos soit fort bonne, il fallait en d'autres pays que la faim nous réduisît à la manger, et je n'eus jamais le courage de goûter de ceux de la Nouvelle-Hollande, tant la vue m'en parut affreuse et l'odeur choquante.

Il n'y avait point ici de rivières ni de lacs d'eau douce; de sorte que nous n'y vîmes que des poissons de mer, les uns semblables aux poissons connus, les autres d'une espèce approchante; des coquillages et des tortues bonnes à manger. Le rivage était couvert d'un nombre infini de coquilles fort extraordinaires et d'une grande beauté, soit pour la couleur soit pour la figure : elles étaient admirablement bien tachetées de rouge, de vert ou de jaune, etc.; j'en pris une grande quantité, mais je les perdis presque toutes, et il ne m'en resta qu'une petite partie des moins belles. La baie était pleine de chiens de mer dont les matelots mangeaient de bon appétit. Nous en prîmes un, entre autres, de onze pieds de long, d'un pied et demi d'ouverture de gueule, ayant les yeux distans l'un de l'autre de vingt pouces. On lui trouva dans l'estomac la tête encore fraîche et les os d'un hippopotame.

Nous trouvâmes aussi trois serpens d'eau, tachetés de jaune et de brun obscur, de la grosseur du poignet, et de quatre pieds de long. Ce furent les

premiers que je vis sur cette côte, où j'en trouvai ensuite un grand nombre ainsi que quantité de petits dauphins et d'os de sèches flottant sur l'eau. Parmi les serpens que je vis dans la suite, il y en avait un à tête couleur de feu.

En avançant dans la baie je reconnus que la terre près de laquelle j'avais d'abord jeté l'ancre n'était autre chose que deux îles pleines d'une espèce d'herbe verte courte, rude et remplie de pointes, où il n'y avait ni bois ni eau douce. Le mouillage est bon, fort avant dans la baie; mais près du continent, il y avait trop peu de fond pour que le vaisseau pût en approcher. D'ailleurs le terrain était si bas, que la mer devait le couvrir en pleine marée, et qu'il n'y avait aucune apparence d'y trouver de l'eau douce, quoique l'on vît des arbres semblables à des mangles; de sorte que je fus obligé de revenir sur mes pas, et d'en sortir à l'ouest près d'un banc de corail du même côté par où j'y étais entré, n'étant pas possible de passer à l'est ni entre les deux îles.

Le 14 août je sortis de cette baie, dont j'ai dit que l'embouchure est à 25 degrés 5 minutes de latitude. La profondeur de la mer augmentait jusqu'à quatre-vingt-cinq brasses, et bientôt il n'y eut plus de fond. Tant qu'il y en eut, les baleines entouraient mon vaisseau, faisant un bruit par leur souffle et par le battement de leurs queues, comme

si les vagues se fussent brisées contre les écueils : ce qui nous causait une frayeur mortelle. Nous les avions trouvées près de deux bancs, vers 22 degrés et demi. On ne rencontre en mer que ces deux bancs depuis les basses eaux d'Abrolhos, et l'on peut dire en général que la côte est fort saine. Le vent qui souffle à quelque distance du rivage est le véritable vent alisé du sud-sud-est; mais les brises de mer et de terre ne manquent pas si l'on approche du bord et dans la baie des Chiens marins, où un vent particulier du nord-ouest impétueux nous avait fait entrer.

Le 24, vers 19 degrés, nous revîmes de nouveau la terre en forme de cap. C'était l'extrémité orientale d'une île. Il y en avait grand nombre dans ce parage, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, peut-être même jusqu'à la baie des Chiens marins, assez élevées pour les apercevoir de huit ou neuf lieues. Elles garnissent tout le continent de la Nouvelle-Hollande, si néanmoins c'est un continent; car les grosses marées que j'y rencontrai me firent soupçonner que ce n'était peut-être ici qu'une espèce d'archipel, et qu'on pouvait trouver un passage jusque dans la mer Pacifique, entre la Hollande et la Carpentarie ¹.

¹ Le doute que Dampier élevait ne tarda point à être dissipé, et, après le voyage de Cook, la Nouvelle-Hollande dut être en effet regardée comme un nouveau continent.

Je me proposai de le tenter à mon retour de la Nouvelle-Guinée; mais pour cette fois je ne voulus point m'y hasarder, parce que nous manquions d'eau, et que je n'étais pas certain d'en trouver là. Ce parage est à 20 degrés 21 minutes de latitude, 40 minutes plus au sud que ne le marque Abel Tasman, qui d'ailleurs a tort de tracer la côte sans interruption, avec quelques embouchures que l'on prendrait pour des rivières, quoique ce ne soit qu'un amas d'îles. Je m'engageai dans ce labyrinthe entre des canaux d'une, de deux et de trois lieues de large, où le fond est fort inégal, tantôt bas, tantôt profond. Les grandes îles étaient assez hautes, arides, couvertes de rochers jaunes : ce qui me fit désespérer d'y trouver de l'eau. Je me flattais pourtant qu'en me donnant le loisir de chercher je trouverais quelque canal qui me conduirait au-delà de toutes ces îles, sur les bords du continent, où j'espérais trouver de l'eau et des rafraîchissemens, et quelques bonnes denrées, entre autres de l'ambre gris. Mais au bout de peu de temps, la profondeur diminua tellement, qu'il fallut mouiller à six brasses, près de l'île Romarin.

J'allai d'abord à terre avec quelques-uns de mes gens pour chercher de l'eau, mais nous n'en trouvâmes point : il n'y avait que deux ou trois sortes de buissons, dont les uns, qui étaient en plus grand nombre et n'avaient aucune odeur, ressem-

blaient au romarin : c'est pour cela que je donnai ce nom à l'île. Quelques-uns des autres buissons ou arbrisseaux étaient chargés de fleurs jaunes et bleues. Nous y vîmes aussi deux sortes de fèves, dont les unes croissaient sur un buisson, et les autres sur une espèce de vigne rampante, qui avait les feuilles larges et fort épaisses, et dont la fleur, plus grande que celle des fèves, en approchait beaucoup pour la figure ; mais elle était d'un très beau rouge foncé. Nous y vîmes quelques cormorans, des mouettes, des chasseurs d'écrevisses, etc., quelques petits oiseaux, et une espèce de perroquets blancs, qui allaient par grandes troupes. D'ailleurs, entre les poissons à coquilles, nous y trouvâmes des pétoncles et quantité de petites huîtres qui croissaient sur les rochers, et qui étaient d'un goût excellent. Nous vîmes paraître quelques tortues vertes dans la mer, bon nombre de chiens marins, et quantité de serpens de plusieurs sortes et de différentes grosseurs. Les pierres qu'il y avait ici étaient couvertes d'une espèce de rouille, et fort pesantes.

Nous trouvâmes enfin des buissons brûlés ; mais il n'y avait aucun autre signe qui marquât que cette île fût habitée. Nous aperçûmes de la fumée sur une île à trois ou quatre lieues de nous, ce qui nous fit conjecturer qu'il y avait des habitans et de l'eau douce. Mais tout le monde alors fut d'avis

de partir de cette côte; ce qu'il fallut exécuter en levant l'ancre à la pointe du jour. Nous y avions pris quantité de poissons d'une espèce déjà connue et d'autres particuliers à ce pays, tels, par exemple, qu'une espèce de thon assez semblable au goirapucu de Willoughby et de Pizon; une autre que nos matelots appelaient *vieilles femmes*, approchant du *goiperva maxima caudata* des mêmes naturalistes; une espèce de sèches fort particulière, et une sorte de dorade d'une figure semblable au *delphin belgis* de Willoughby.

Le 30 août, à 18 degrés 21 minutes, nous revîmes la côte au nord de la terre de Witt, où nous aperçûmes une grosse fumée près du rivage. J'y descendis avec une douzaine de mes gens pour y aller chercher de l'eau. A notre approche, trois grands hommes noirs tout nus, qui étaient sur le sable, se sauvèrent vers une petite colline où ayant rejoint neuf de leurs camarades, ils s'enfuirent tous ensemble. Nous ne vîmes d'ailleurs ni eau douce ni maisons, et tous les naturels du pays avaient disparu.

De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous commençâmes à creuser la terre pour chercher de l'eau. Pendant que nous étions occupés à cet ouvrage, neuf ou dix naturels vinrent sur une petite hauteur à quelque distance de nous, et joignirent de grands cris aux menaces qu'ils nous

faisaient de la main et du geste ; enfin l'un d'eux s'avança vers nous , et les autres le suivirent de loin. J'allai d'abord à sa rencontre ; malgré tous les signes de paix et d'amitié que je pus lui faire , je ne fus pas à cinquante verges de lui , qu'il prit la fuite. Les autres , à son exemple , tournèrent le dos , et il n'y en eut pas un seul qui nous voulût attendre , quoique nous eussions essayé par deux ou trois fois de les y engager.

L'après midi je pris deux hommes avec moi , et je m'acheminai le long du rivage pour attraper , s'il était possible , un de ces naturels , et savoir de lui où était leur eau douce. Il y en avait une douzaine assez près de nous qui nous suivirent de loin , lorsqu'ils s'aperçurent que nous quittions le reste de notre compagnie : il se trouva cependant une dune entre eux qui les empêchait de nous voir , de sorte que nous fîmes halte et nous cachâmes dans un endroit recourbé qu'il y avait là , pour les surprendre s'ils venaient jusqu'à nous. Appuyés sur leur nombre , trois ou quatre fois plus grand que le nôtre , ils crurent nous saisir , et , pour ne pas manquer leur coup , les uns passèrent vers le rivage , et les autres occupèrent les dunes.

Nous savions , par l'aventure du matin , qu'ils n'étaient pas trop agiles à la course : ainsi un jeune homme fort dispos qui était avec moi n'en vit pas plus tôt paraître quelques-uns qu'il courut après

eux; ils s'enfuirent d'abord; mais dès qu'il les eut atteints, ils firent volte-face pour le combattre : il n'était armé que d'un coutelas, et il eut de la peine à leur résister parce qu'ils étaient plusieurs, et tous munis de lances de bois. J'en poursuivis en même temps deux autres qui s'étaient avancés vers le rivage, mais dans la crainte que mon jeune homme ne fût trop exposé, je revins sur mes pas, et je trouvai qu'on le serrait de fort près.

Aussitôt que je parus, un de ces noirs me darda une lance qui ne me manqua de guère. Là-dessus je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter; mais, revenus bientôt de cette frayeur, ils se mirent à secouer les bras, à crier *pouh, pouh, pouh*, et à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en péril de sa vie, et qu'il y avait aussi du risque pour moi, je crus qu'il n'y avait pas de temps à perdre : je rechargeai mon fusil, et je lâchai le coup sur un de ces misérables, qui fut étendu par terre.

Dès que les autres le virent à bas, ils discontinuèrent le choc, et mon homme profita de l'occasion pour venir me joindre. Le troisième qui était avec nous avait demeuré simple spectateur, parce qu'il était venu sans armes. Bien fâché de ce qui était arrivé, je m'en retournai avec mes deux hommes, résolu de ne plus rien tenter sur les naturels du pays, qui se retirèrent avec leur com-

pagnon blessé. Mon jeune homme, qui avait eu la joue percée d'un coup de lance, y sentit une grande douleur, et il s'imagina que le bois de cette arme était empoisonné; mais je ne le crus pas moi-même, et il fut bientôt guéri.

Entre ces naturels de la Nouvelle-Hollande, avec qui nous avons été aux prises, nous en remarquâmes un le soir et le matin qui, par sa conduite et son extérieur, semblait être leur chef ou leur prince. C'était un jeune homme d'une taille médiocre, fort vif et plein de courage, quoiqu'il ne fût pas aussi bien tourné que quelques-uns des autres. Il avait lui seul un cercle de peinture blanche, semblable à de la chaux, autour des yeux, et une raie de la même couleur depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine était aussi peinte de blanc, avec une partie de ses bras. Je ne sais si c'était pour l'ornement ou plutôt pour se rendre plus terrible, à l'exemple de quelques Indiens sauvages, qui sont fort guerriers, et qui se peignent, à ce qu'on dit, dans la même vue.

Quoi qu'il en soit, ce blanc ne servait qu'à relever sa difformité naturelle; et je puis dire que, entre la grande variété des sauvages que j'ai vus en ma vie, je n'en ai jamais trouvé de si affreux ni de si laids que ceux-ci. Je crois qu'ils sont de la même race que les Indiens que je rencontrai sur cette côte dans mon voyage autour du monde; du moins

l'endroit où je touchai alors n'est pas à plus de quarante ou cinquante lieues au nord-est de ce parage, et les hommes d'ici ont à peu près également le regard de travers, la peau noire, les cheveux crépus, la taille haute et déliée, etc. Mais il nous fut impossible d'examiner s'il leur manquait aussi de même deux dents de la mâchoire supérieure : d'ailleurs ils y sont infectés par la même espèce de mouches.

Nous vîmes quantité d'endroits où ils avaient allumé du feu et planté trois ou quatre branches d'arbre pour se garantir de la brise de mer, qui, durant le jour, ne manque jamais de souffler ici du même point ; mais la brise de terre n'est qu'un petit frais qui ne les incommode pas. Nous trouvions aussi dans tous ces gîtes de gros monceaux de coquilles de poissons de plusieurs sortes ; et il y a grande apparence que ces pauvres gens ne vivaient presque d'autre chose, non plus que les Indiens dont j'ai parlé, et qui se nourrissaient du petit poisson qu'ils prenaient dans une espèce de mannequin, ou dans les trous qu'il y avait sur le sable, lorsque la marée était basse. Ceux de cet endroit attrapaient leur poisson à coquille sur les rochers quand la mer avait refoulé, et il pourrait bien se faire qu'ils eussent des nasses pour en pêcher d'autres. Néanmoins nous n'y en vîmes aucune : du moins je sais que ces autres Indiens de la

même côte mangeaient du poisson à coquille, et cependant je n'y ai jamais vu de monceaux de coquilles pareils à ceux que nous trouvâmes ici : d'ailleurs les lances des uns et des autres étaient de la même espèce ; mais ceux qui étaient dans une autre île voisine , accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans , et tous en notre pouvoir , ne s'en servirent pas contre nous ; au lieu que ceux qui vivaient sur le continent , et dont quelques-uns vinrent nous observer sans aucune femme , nous les dardèrent fort bien. Je ne vis aucune maison ni à l'un ni à l'autre de ces endroits , et je m'imagine que ces derniers n'en ont point du tout , puisque les insulaires , qui avaient toutes leurs familles avec eux , s'en passent.

A mon retour on creusa vainement pour trouver de l'eau. Pendant que l'on creusait j'observais le fond de la marée , qui est d'une si grande rapidité , que je me confirme dans l'idée qu'entre cette terre et l'île Romarin on doit trouver un détroit qui communique dans le grand océan Pacifique. Enfin on trouva un peu d'eau saumâtre , mauvaise à boire , mais qui servit à faire bouillir le gruau pour épargner le reste de la provision. Les mouches nous tourmentèrent d'une terrible manière tandis que nous la puisâmes.

Le soleil , tout ardent qu'il était , ne parut pas à beaucoup près si insupportable. Pendant le peu de jours que nous y restâmes , les Indiens ne se

montrèrent plus. Nous ne vîmes que la fumée de leur feu à deux ou trois milles de nous. Le terrain de ce quartier est bas ; il paraît enfermé du côté de la mer par une longue chaîne de dunes qui empêchent de voir plus avant dans le pays. Les marées sont si hautes en cet endroit que la côte paraît fort basse à l'èbe des flots ; mais elle est d'une hauteur médiocre quand la mer a refoulé, et il n'y a pas moyen d'y aborder alors avec une chaloupe, parce que le rivage est tout couvert de rochers ; en haute marée, on passe dessus jusqu'à la baie sablonneuse qui règne tout le long de cette côte.

Le terroir, à cinq ou six cents verges de la mer, est aride et sablonneux, et ne porte que des arbrisseaux et des buissons. Les uns étaient alors couverts de fleurs jaunes, les autres de bleues, et quelques-uns de blanches, dont la plupart rendaient une odeur fort agréable. Il y avait un certain fruit sur quelques-uns, lequel ressemblait à des cosses de pois, chacune desquelles renfermait tout juste dix pois. J'en ouvris plusieurs, et je n'y en trouvai ni plus ni moins.

Il y a aussi une sorte de fèves que j'avais vues à l'île Romarin, et une autre espèce de petit légume rouge et dur, qui est aussi enveloppé d'une cosse, et qui a un petit germe noir, de même que les fèves. Je ne sais quel nom on leur donne ; mais j'en

ai vu aux Indes orientales, où l'on s'en sert pour peser l'or. J'ai ouï dire qu'on en fait le même usage en Guinée, et que les femmes en font aussi des bracelets. Ce légume croît sur un buisson. Mais il y a une autre sorte de fèves qui vient sur une espèce de vigne rampante. Il y avait quantité de tous ces fruits couverts de cosses sur les dunes près de la mer : les uns étaient verts, les autres mûrs, et les autres à terre ; mais il me sembla qu'on n'en avait point cueilli du tout, et peut-être qu'ils n'étaient pas bons à manger.

Plus avant dans le pays, autant que notre vue pouvait s'étendre, le terrain nous parut plus bas qu'au voisinage de la mer, fort uni et entremêlé de savanes et de forêts. Ces prairies portent une espèce d'herbe fort rude et déliée ; le terroir est presque partout d'un plus gros sable que celui du rivage ; mais en quelques endroits il est argileux. Dans la grande savane où nous étions, il y avait quantité de rochers, de cinq ou six pieds de haut, dont le sommet était rond, et qui ressemblaient à des monceaux de foin ; les uns étaient rouges et les autres blancs. On ne voyait dans les forêts que de petits arbres, dont les plus gros n'avaient pas deux pieds de circonférence. Leurs tiges étaient de douze à quatorze pieds de haut, et de petites branches en formaient la tête : il y a d'ailleurs quelques petits mangliers noirs sur les bords des criques.

On n'y trouve que peu d'animaux terrestres. J'aperçus quelques lézards, et mes gens virent deux ou trois bêtes qui ressemblaient à des loups affamés, et qui n'avaient que la peau et les os, tant elles étaient maigres¹. Pour des oiseaux, on en trouve de diverses espèces pareilles aux nôtres, entre autres quantité de tourterelles grasses et excellentes à manger. Il y a deux ou trois sortes de petits oiseaux, dont les plus gros sont comme des alouettes. Les oiseaux de mer sont de ceux qui se voient aussi ailleurs, mais en général, excepté les tourterelles, il n'y a pas grande abondance d'oiseaux de terre ni de mer. Les baleines y sont plus grosses que nulle part ailleurs dans la mer du Sud, quoiqu'elles n'approchent pas de celles des mers du Nord. J'amassai quelque peu de coquilles fort extraordinaires, et surtout d'une espèce de moyenne grosseur, qui étaient toutes garnies de rayons ou de pointes.

Après avoir rangé long-temps cette côte sans trouver de l'eau douce ni aucun endroit commode pour y espalmer mon vaisseau, et voyant d'ailleurs que nous étions au plus haut point de la saison sèche, et que mes hommes devenaient scorbutiques, je résolus d'abandonner ce parage, et nous fîmes

¹ C'étaient probablement des chiens, et l'on sait maintenant que les chiens de la Nouvelle-Hollande n'ont point d'aboi, mais que seulement ils poussent un cri ou hurlement lamentable lorsqu'ils rôdent à la recherche de leur proie.

voile vers Timor au commencement du mois de septembre. La variation de l'aiguille aimantée sur cette côte fut depuis 7 jusqu'à 4 degrés de déclinaison à l'occident.

J'employai près de cinq semaines à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, et je parcourus tout le long espace d'environ trois cents lieues. J'y abordai en deux ou trois différens endroits pour voir s'il y aurait quelque chose digne de remarque, et augmenter en même temps ma provision d'eau et de vivres, afin d'être en état de pousser plus loin mes découvertes sur la terre australe. Cette vaste étendue de pays, presque inconnue jusqu'ici, va depuis la ligne, à 1 degré près, jusqu'au tropique du Capricorne, et même au-delà. Il est si avantageusement situé dans les plus riches climats du monde, je veux dire la zone torride et la tempérée, que, résolu d'en faire le tour, s'il était possible, je ne pouvais que me flatter de trouver, sur le continent et sur les îles, des endroits qui produiraient les beaux fruits, les drogues, les épices, peut-être aussi les minéraux, et, en un mot, tout ce qu'on voit dans les autres parties de la zone torride, enfermées sous d'égaux parallèles de latitude. Je croyais du moins que le terroir et le climat les pourraient souffrir si on les y transplantait, et qu'on voulût se donner la peine de les cultiver. D'ailleurs je me proposais de prendre une exacte connaissance des

plus petites îles, des rivages, des caps, des baies, des criques et des havres propres à servir d'abri ou à être fortifiés; des rochers et des bancs de sable, des différentes profondeurs, des marées et des courans, des vents et des saisons, de la variation de l'aiguille, etc. : en un mot, de tout ce qui pourrait servir à la navigation, au commerce ou à un établissement, de même qu'à ceux qui viendraient après moi, et qui, bien aises de trouver l'ouvrage si avancé, seraient en état de le perfectionner par leurs nouvelles découvertes, puisqu'une entreprise de cette nature ne saurait être amenée tout d'un coup à sa perfection. Ma principale vue était de connaître les habitans du pays, et de les engager à quelque commerce utile, s'il en existait les moyens chez eux, quoique je n'attendisse pas grand chose de ces nouveaux Hollandais, par l'expérience que j'avais faite autrefois de leurs voisins.

Mon projet en partant d'Angleterre était de passer à l'ouest par le détroit de Le Maire pour commencer les découvertes par le côté oriental, tout-à-fait inconnu, de la terre australe; mais la circonstance des saisons me contraignit à prendre la route opposée. J'aurais pu, soit à mon premier voyage, soit à celui-ci, tourner par la côte du sud pour faire le tour des terres australes jusqu'à l'orient, au lieu de chercher l'orient par le nord, comme je l'ai fait, et avec raison, bien persuadé que le pays du côté

du sud n'était pas si digne de recherche que les endroits plus proches de la ligne dans une influence plus directe du soleil. D'ailleurs il aurait fallu me jeter dans un climat tout-à-fait inconnu, où le froid est très rude ; ce que mes gens, qui n'étaient pas trop bien disposés pour ce voyage, n'auraient jamais souffert après une si longue navigation depuis le Brésil jusqu'ici.

Ces raisons me déterminèrent donc à chercher la côte d'orient en courant par le nord, dans le dessein de continuer à faire le tour par le sud durant l'été de ce climat où le froid serait moins insupportable. Je me flattais même de pouvoir découvrir ce passage, si, selon ma conjecture, je trouvais sur la côte orientale de la Nouvelle-Guinée un canal de communication qui me ramenât vers l'île Romarin. Tout ce que j'avais vu me semblait être en effet, du côté de la mer, une chaîne d'îles, quelque chose qu'il y eût derrière, fût-ce terre, mer, continent, ou île. Enfin, l'approche de la mousson du nord-ouest, la disette d'eau, le mauvais état de mon équipage attaqué du scorbut, le peu de fruit que je faisais sur ces côtes, et l'espérance d'un meilleur succès sur celles de la Nouvelle-Guinée me déterminèrent à quitter les unes pour aller chercher les autres.

J'arrivai près du fort des Hollandais dans l'île Timor, le 23 septembre 1699, réduit à un triste

état faute d'eau douce, et peu s'en fallut que mon équipage n'y pût par la malignité des Hollandais, qui refusèrent, pendant quelques jours, de m'en laisser puiser à terre, quelque argent que j'en offrisse. Je les vis à mon arrivée saisis de crainte que je ne vinsse épier leur commerce ; et de jalousie que je n'acquisse en ces climats éloignés quelque connaissance profitable qu'ils voudraient pouvoir dérober à tout le reste des nations. Je fus reçu beaucoup plus humainement par les Portugais qui y ont un fort, un peu plus loin. Traversant tout cet archipel des petites îles Moluques entre Timor et Céram, je découvris, le premier janvier 1700, la côte de la Nouvelle-Guinée : ce n'étaient encore que deux petites îles voisines du continent, à 2 degrés et demi de latitude méridionale ; et environ 149 de longitude. Nous ancrâmes, le 6 janvier, à trente-huit brasses d'eau sur un bon fond de vase.

Avant la nuit les gens de ma pinasse apportèrent à bord plusieurs sortes de fruits qu'ils avaient trouvés dans les bois, et l'un d'eux tua une poule qui était d'une grande beauté et de la grosseur d'un gros coq. Son plumage était d'un bleu céleste ; mais elle avait au milieu des ailes une tache blanche environnée de quelques-unes de couleur rougeâtre. Elle avait sur la tête une grosse huppe de longues plumes qui paraissaient fort jolies, le bec de la figure des pigeons, les jambes et les pieds fermes

comme les poules domestiques , avec cette différence que ses pieds étaient rougeâtres. Elle avait le jabot plein de petites baies, et pondait des œufs de la grosseur de ceux de nos plus grosses poules ; car mes gens en prirent un sur l'arbre où elle nichait. D'ailleurs ils trouvèrent de l'eau et quantité de grands arbres touffus ; mais ils ne virent point de traces d'homme.

La chaloupe revint la nuit avec une espèce de toupie très bien faite, d'une petite canne que les matelots trouvèrent proche d'un barbecue, où ils virent aussi un canot délabré. On appelle en ce pays *barbecue* certaines grilles de bois sur lesquelles les naturels du pays font sécher à la fumée leurs viandes ou leurs poissons ¹. Le lendemain on prit à la pêche plus de quatre cents poissons presque tous semblables aux maquereaux, quelques-uns pareils au brochet. On trouva une rivière d'excellente eau douce, à l'embouchure de laquelle j'allai

¹ Comme les sauvages ont très peu de sel, lorsqu'ils veulent garder quelque temps le gibier, ils plantent quatre pieux fourchus à huit ou neuf pieds de distance les uns des autres, sur lesquels ils posent deux bâtons de même longueur qui se trouvent ainsi parallèles à un pied de terre ; c'est ce qu'on appelle un *barbecue*, et c'est là-dessus qu'ils rangent les quartiers des bêtes ou des oiseaux, avec un petit feu de charbon de bois au-dessous. Ils tournent ces pièces de temps en temps, et ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de suite, quelquefois une semaine entière, jusqu'à ce qu'elles soient devenues aussi sèches qu'un morceau de bois ou que notre bœuf fumé. (Waffer, chap. vii.)

mouiller sur vingt-cinq brasses, fond de vase molle. J'allai moi-même à terre chercher du bois, et je trouvai une petite anse où il y avait deux barbecues qui ne paraissaient pas être là depuis plus de deux mois. Les perches semblaient taillées avec quelque instrument aigu ; d'où l'on pouvait conjecturer que les naturels du pays ont du fer, du moins s'ils les avaient rabotées eux-mêmes.

Le 10, ayant quitté cette baie, je continuai ma route au nord, malgré les courans violens qui me faisaient perdre presque tout ce que je pouvais gagner par la faveur du vent. Je laissai à ma droite une petite île blanche, haute, pleine de bois, d'une lieue de long, et à peu près aussi éloignée du continent. La profondeur de la mer diminuait à mesure que j'avancais ; mais, m'étant approché d'une île où je vis de la fumée, je trouvai trente-huit brasses et bon fond près du rivage.

Pendant que nous étions sous voile, deux canots s'approchèrent de nous avec quelques naturels du pays, qui nous parlaient et nous faisaient des signes ; mais nous n'entendîmes ni leur langage ni leurs gestes. Nous les invitâmes à venir à notre bord, et je les en priai en langue malayenne ; mais ils ne le voulurent pas, quoiqu'ils fussent si près de nous, et nous ne pûmes leur montrer ce que nous avions à leur donner en troc. Tous nos efforts pour les exciter à nous joindre furent inutiles, et après

nous avoir fait encore signe d'aller à terre, ils s'éloignèrent de nous. Je les suivis dans ma pinasse, où je fis mettre des couteaux, des chapelets, des verres, des haches, etc. Lorsque nous fûmes près du bord, je les appelai en langage malayen. Je ne vis d'abord que deux hommes, parce que les autres s'étaient mis en embuscade derrière les buissons; mais je n'eus pas plus tôt jeté à terre quelques couteaux et autres bagatelles, qu'ils sortirent tous, posèrent à terre leurs armes, et vinrent dans l'eau à côté de la pinasse, en faisant des signes d'amitié, et versant avec une main de l'eau sur leur tête.

Le 16 après midi, plusieurs autres canots vinrent à notre bord, et nous apportèrent quantité de racines et de fruits que nous achetâmes. Cette île n'a point de nom dans nos cartes; mais les naturels l'appellent *Pulo Sabuda*. Elle peut avoir trois lieues de long et deux milles de large, plus ou moins; elle est d'une hauteur assez considérable pour être vue à onze ou douze lieues en mer, et pleine de rochers, au-dessus desquels il y a de bonne terre jaune et noirâtre, qui n'est pas profonde, mais qui porte quantité de beaux arbres fort hauts, avec toutes sortes de fruits ou de racines que les habitants y plantent. Quoique je ne sache pas tout ce qu'elle produit, nous y vîmes des plantains, des noix de coco, des pommes de pin, des oranges,

des papahs , des patates et autres grosses racines. Il y a d'ailleurs une autre sorte de jacas sauvages , qui sont de la grosseur des deux poings, remplis de pepins ou de noyaux qu'on fait rôtir, et qui ont alors un goût assez agréable. J'appris que les habitans faisaient du pain avec la moelle d'un arbre qui croît dans les vallées marécageuses; ils m'indiquèrent même l'arbre, et j'achetai une quarantaine de ces pains avec trois ou quatre noix muscades dans leurs coquilles. Elles paraissaient fraîchement cueillies; mais soit qu'elles viennent ici ou non, les naturels du pays ne voulurent pas me dire d'où ils les avaient eues, et ils semblaient les estimer beaucoup.

Nous trouvâmes ici de ces belles poules couleur bleu-céleste que j'ai déjà décrites; c'est un oiseau d'une admirable beauté. Nous en trouvâmes un autre gros comme un lapereau, ayant le cou, la tête, les oreilles et le museau d'un renard, les ailes d'une chauve-souris, de quatre pieds d'étendue, le poil jaune vers le cou et noir sur la tête, et l'odeur forte du renard; cette espèce de chauve-souris est fort commune ici. Il y a, de plus, tant dans ces îles que sur le continent voisin qui fait partie de la terre appelée des Papous en Nouvelle-Guinée, quantité d'autres petits oiseaux qui nous étaient inconnus et diverses sortes de plus gros; un entre autres qui a les yeux comme des rubis, et un

autre tout-à-fait singulier, façon d'onocrotale : c'est un oiseau de terre. Il y a aussi deux espèces de pigeons, les uns tout noirs, ayant les plumes toutes blanches par-dessous ; les autres blanc de lait. Ceux-ci sont oiseaux de mer et prennent des écrevisses.

Je passe sous silence les poissons qui sont plus semblables aux nôtres : on n'en peut guère prendre ni des uns ni des autres, l'eau étant profonde jusque auprès du rivage et garnie de bancs de corail près du bord. L'île est située à 2 degrés 43 minutes lat. sud, à la distance d'environ cinq cents milles du fort hollandais de Timor.

Les habitans de l'île Pulo-Sabuti sont une sorte d'Indiens fort basanés, qui ont les cheveux noirs et longs, et qui pour les manières ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Mindanao et des autres naturels de ces îles orientales. Outre ceux-là, qui paraissent être les principaux de l'île, nous vîmes des nègres de la Nouvelle-Guinée, qui ont les cheveux crépus et cotonneux : la plupart d'entre eux sont esclaves. Ils sont fort pauvres et n'ont pour tout habit qu'un torchon fait de l'écorce du sommet des palmiers, qu'ils attachent autour de leurs reins ; mais les femmes ont une espèce d'habit de toile de coton. Leurs plus beaux ornemens consistent en bracelets chargés de grains bleus et jaunes. Les hommes s'arment d'arcs et de flèches, de lances garnies au bout d'un os pointu, et de sabres comme

ceux de Mindanao. Ils dardent le poisson fort adroitement avec une toupie de bois, et ils ont une manière fort ingénieuse pour le faire venir sur l'eau.

Voici comment ils s'y prennent : ils ont une pièce de bois joliment travaillée et peinte , de la figure d'un dauphin ou de quelque autre poisson ; ils l'attachent à une petite corde et la plongent ensuite dans l'eau avec un petit poids qui sert à l'enfoncer ; quand ils la croient assez bas , ils la retirent tout d'un coup dans leurs bateaux, et le poisson qui monte après cette figure ne paraît pas plus tôt sur l'eau qu'ils le dardent. Mais ils tirent leur principale subsistance de leurs plantations. De plus, ils ont de grandes chaloupes qu'ils emploient à faire le voyage de la Nouvelle-Guinée , où ils achètent des esclaves, de beaux perroquets, etc., qu'ils transportent à Goram, où ils les donnent en échange pour des toiles de coton.

Leurs maisons, de ce côté, ne semblaient destinées que pour le besoin , tant elles étaient petites ; au lieu que de l'autre côté de l'île nous en vîmes qui étaient bonnes et grandes. Leurs pirogues ou chaloupes sont étroites avec des bouts dehors de l'un et de l'autre côté , de même que celles des autres Malayens. Je ne sais quelle religion ils professent ; mais je ne crois pas qu'ils soient mahométans, parce qu'ils buvaient , sans aucun scrupule, du brandevin dans la même coupe que nous.

Ayant remis à la voile, route au nord, après avoir passé plusieurs bas-fonds dangereux entre de petites îles, je doublai, le 4 février, le cap Mabo, pointe la plus septentrionale de toutes les terres australes, à un demi-degré de la ligne. Il s'avance dans un golfe de l'île de Gilolo, l'une des Célèbes assez connue, dont il n'est séparé que par une traversée de quelques milles. Ce quartier de la Nouvelle-Guinée est un pays haut, enrichi de grands arbres qui paraissaient bien verts et fleuris. Le cap même n'est pas fort élevé; mais il se termine en une pointe aiguë et basse; il y en a une autre de chaque côté, à une égale distance, de sorte que de loin il ressemble à un diamant.

La mer en cet endroit n'a point de fond, ou du moins a cinquante brasses de profondeur jusqu'à une île que je nommai *l'île des Pétoncles*, mes gens y ayant trouvé des coquillages rouges de cette espèce d'une prodigieuse grosseur. Ils me rapportèrent une écaille vide qui pesait seule deux cent cinquante-huit livres. L'île voisine, abondante en pigeons, prit le nom de ces oiseaux; une troisième fut honorée de celui du roi Guillaume, parce que je fis boire mon équipage à sa santé. Elle est fort haute et extrêmement chargée de bois, et peut avoir deux lieues et demie de longueur. Il y a une infinité de beaux arbres verdoyans, dont la plupart, qui me sont inconnus, étaient chargés de

fleurs jaunes ou blanches, ou couleur de pourpre, qui donnaient une odeur fort agréable. Ils ont presque tous la tige haute et droite, et peuvent servir à toute sorte d'usages. J'en vis un dont le corps était bien poli, sans branches et sans aucun nœud, qui pouvait avoir soixante ou soixante-dix pieds de haut. Il paraissait de la même grosseur d'un bout à l'autre jusqu'au sommet, et il avait trois de mes brasses de circonférence.

Il y a quantité de palmiers sur l'île et à ses côtés, et nous en pouvions distinguer les têtes au-dessus de tous les autres arbres, quoique nous n'en visions pas les troncs. La terre de cette île est noire; mais elle n'est pas profonde, parce qu'elle est pleine de rochers. Je me trouvais alors au nord des terres australes, le rivage courant d'est à l'ouest et le vent alisé soufflant de l'est, quoique je fusse quelque peu au sud de la ligne; ce qui me surprit et me retarda beaucoup. La variation de l'aiguille aimantée était environ de 4 degrés à l'orient.

Le 15 je doublai le cap, auquel je donnai le nom de *Bonne-Espérance*, et celui de la *Providence* à deux petites îles au-delà, voisines d'une grande île déjà découverte autrefois par Guillaume Schouten. Celle-ci peut avoir vingt lieues de long et le terrain en est élevé. Nous voyions flotter près de nous quantité de gros arbres et de troncs qui ne pouvaient venir que de quelques grandes rivières

du continent. Nous vîmes aussi deux petits poissons de la grosseur d'un maquereau poursuivre un serpent en pleine mer. Le serpent, qui les fuyait d'une grande vitesse portait la tête hors de l'eau, et l'un de ces poissons tâchait de lui attraper la queue; mais aussitôt que le serpent se retournait, ce poisson demeurait en arrière, et l'autre venait prendre sa place; de sorte que tour à tour ils se tenaient en haleine. Le serpent se défendit toujours en fuyant, jusqu'à ce que nous l'eussions perdu de vue.

Après avoir cinglé à l'est de la Nouvelle-Guinée, je découvris, le 25 février, deux îles, l'une de deux lieues de long, que je nommai *Mathias*, l'autre de deux ou trois lieues, que je nommai *l'Orageuse*, à cause des rudes tourbillons de vent que nous essuyâmes. Toutes les deux parurent chargées de grands arbres, beaux, verts, fort serrés les uns contre les autres, entremêlés de belles prairies et de quelques cantons défrichés. La boussole était alors à 9 degrés 50 minutes de variation orientale.

Le 28 février je découvris la terre, sur laquelle nous apercevions beaucoup de fumée, des plantations, des morceaux de terres défrichées, marques certaines que l'endroit était bien peuplé. C'était la côte de la Nouvelle-Bretagne, à 3 degrés 20 minutes latitude, 158 longitude. Le continent est haut, montagneux, couvert de beaux arbres

verdoyans. Dès que je fus près du rivage, les habitans vinrent à nous dans quarante-six petites chaloupes. Ils s'approchèrent à la distance suffisante pour voir les signes réciproques. Ils nous faisaient signe avec le doigt d'aller à terre et nous suivirent dans leur pirogues, tandis que je cherchais une baie où je pusse entrer. Je leur montrai des chapelets, des couteaux et des grains de verre pour les engager à nous aborder; mais il ne voulurent pas venir sur notre vaisseau ni rien recevoir de nous; de sorte que je leur jetai quelques bagatelles, un couteau lié à un morceau de planche, et une bouteille de verre bien bouchée avec quelques chapelets dedans. Ils prirent l'un et l'autre, et il nous parut que cela leur faisait plaisir. Du reste, ils se frappaient souvent le cœur avec la main droite, et ils tenaient en même temps un gros bâton noir sur leurs têtes; ce que nous prîmes pour un signe d'amitié, et ce qui nous obligea de faire autant. Lorsque nous courions vers le rivage, ils semblaient en marquer de la joie; mais aussitôt que nous nous en écartions, ils fronçaient le sourcil, quoiqu'ils nous suivissent toujours, et qu'ils nous montrassent la terre avec le doigt.

Vers les cinq heures nous entrâmes dans l'embouchure de la baie; et après avoir jeté la sonde plusieurs fois, on ne trouva point de fond, quoi-

qu'il n'y eût qu'un mille du rivage. Le bassin de cette baie avait plus de deux milles de circuit ; mais incertain de l'ancrage qu'il y aurait , je ne crus pas qu'il fût de la prudence de m'y arrêter alors , parce que la nuit venait , et que je vis paraître à l'ouest un nuage noir qui menaçait d'un ouragan , que je craignais beaucoup. D'ailleurs il y avait environ deux cents hommes dans les pirogues qui nous suivaient , et il n'en paraissait guère moins de trois ou quatre cents à terre , d'un bout de la baie à l'autre. Je ne sais quelles armes avaient les premiers , ni quel pouvait être leur dessein ; mais à leur arrivée autour de nous , je fis sortir toutes nos armes à feu et endosser la bandoulière à plusieurs de mes gens pour éviter toute surprise. Enfin je n'eus pas plus tôt reviré le bord , que les naturels du pays qui étaient dans les pirogues se mirent à nous lancer une grêle de pierres avec des machines qu'ils avaient : c'est pour cela que je nommai ce parage la *baie des Frondeurs*. Mais au bruit d'un coup de canon qu'on leur tira , ils s'éloignèrent au plus vite , fort étonnés , et ils ne s'amusèrent plus à nous jeter des pierres.

Cependant ils se joignirent pour se consulter peut-être sur ce qu'ils feraient , du moins ils n'allèrent pas à bord vers le rivage , quoi qu'il y en eût quelques - uns tués ou blessés par le boulet de canon. Ils auraient même payé leur audace plus cher

si je ne m'en étais fait un scrupule, et si je n'avais eu envie de lier commerce avec eux; ce qu'ils ne m'auraient jamais accordé sans doute, si j'en étais venu à un châtiment plus sévère.

Le lendemain au soir nous aperçûmes un canot fort près de nous, et comme il n'y en avait pas d'autres, nous souffrîmes que les trois hommes qui les montaient vinssent à notre bord; ils nous apportèrent cinq noix de coco, pour lesquelles je donnai un couteau et un chapelet à chacun d'eux, afin de les engager à revenir le matin. Mais avant qu'ils se retirassent, nous découvrîmes deux autres canots; ce qui nous obligea de tourner au nord et de remettre ensuite à la cape jusqu'au jour. Il n'en parut plus de toute la nuit, et s'il en fût venu quelqu'un, nous n'aurions pas permis qu'il nous abordât.

Le 3 mars je vins près de l'île nommée *Garet-Denis* dans les cartes hollandaises; elle est montagneuse, pleine de beaux cocotiers et de plantations, parmi lesquelles on aperçoit quelques petites maisons. Elle est fort peuplée. Ses habitans sont noirs, vigoureux et bien taillés; ils ont la tête grosse et ronde, les cheveux frisés et courts, qu'ils coupent de différentes manières, et qu'ils teignent aussi de diverses couleurs, de rouge, de blanc et de jaune. Ils ont le visage rond et large avec un gros nez plat; cependant l'air n'en serait pas désagréable,

s'ils ne défiguraient l'un par la peinture, et l'autre par une espèce de cheville de la grosseur du doigt et longue de quatre pouces, qui traverse les deux narines; en sorte que les deux bouts touchent à l'os des joues, et qu'il ne paraît qu'une petite partie du nez au milieu de ce bel ornement. Ils ont aussi de gros trous aux oreilles, où ils mettent des chevilles comme au nez. Ils sont fort adroits et actifs à manier leur pirogues, qui sont construites avec beaucoup d'art. Elles sont étroites et longues, avec des bouts dehors d'un côté; l'avant et l'arrière sont plus hauts que le reste, et ornés de quelques sculptures, par exemple, d'un oiseau, d'un poisson ou d'une main peinte ou en relief. Quoique cet ouvrage soit grossier, la ressemblance y paraît distinctement, et fait voir de l'invention et de la vivacité. Mais je ne sais pas avec quels instrumens ils peuvent faire leurs pirogues ou leurs ouvrages de sculpture, puisqu'il semble du moins qu'ils ne connaissent point du tout le fer. Ils ont de fort jolies pagaies, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse pour mener leurs pirogues et aller bien vite. Leurs principales armes sont des lances et des épées de bois, des frondes, l'arc et la flèche. Il ont aussi des harpons de bois pour darder le poisson.

Ceux qui nous avaient attaqués en mer, dans la baie des Frondeurs, ressemblent à tous égards à ces insulaires, qui sont peut-être aussi perfides.

Quoi qu'il en soit, leur langage est bien articulé et fort distinct. Lorsqu'ils venaient autour de nous, ils répétaient souvent ces mots : *vacousi allamais*, et ils nous montraient ensuite le rivage. Leurs signes d'amitié consistent à mettre un gros bâton ou une branche d'arbre pleine de feuilles sur leur tête, et à se frapper souvent la tête avec la main. Ils se tuaient de nous faire signe d'aller à terre, s'imaginant que notre vaisseau pouvait approcher du bord aussi près que leurs petits canots; mais nous ne pûmes jeter l'ancre même à un mille du rivage, où la mer était sans fond.

Trois des naturels du pays vinrent sur mon vaisseau : je donnai à chacun d'eux un couteau, un petit miroir et un chapelet. Je mis devant leurs yeux des citrouilles et des écailles de noix de coco, et je leur fis signe de m'en apporter quelques-unes à bord. Aussitôt ils me donnèrent trois de ces noix, qu'ils avaient tirées d'un de leurs canots. Je leur fis voir ensuite des noix muscades, et je conjecturai par leurs signes qu'ils en avaient quelque peu dans l'île. Je leur montrai aussi de la poudre d'or, qui ne leur était pas inconnue, à ce qu'il semblait; du moins ils s'écrièrent : *mannil, mannil* ¹, en tournant le doigt vers le rivage.

¹ Probablement le mot *mannil* signifie *or* dans le langage de ces insulaires. On pourrait conjecturer de leur exclamation que le nom de *Manilles*, sous lequel les Philippines ont été connues dès le

Un peu après qu'ils furent sortis de mon vaisseau, il arriva deux ou trois canots de l'île Plate, qui nous invitaient par leurs signes à vouloir y aborder; mais les hommes du premier, qui se trouvait encore à portée, en eurent tant de jalousie qu'ils en vinrent aux grosses paroles et aux menaces de part et d'autre, à ce que je crus. Quoi qu'il en soit, à l'approche de la nuit nous revirâmes vers la mer, et comme il n'y eut que peu de vent toute la nuit, notre vaisseau dériva au nord-ouest. Nous vîmes quantité de gros feux sur l'île Plate.

Ceux de ses habitans qui nous étaient venus joindre paraissaient tous noirs, de même que les autres, avec les cheveux frisés. D'ailleurs ils étaient très grands, robustes, bien taillés et bigarrés de quelque peinture, et ils avaient les narines lardées de grosses chevilles comme leurs voisins; ils faisaient les mêmes signes d'amitié, et leur langage paraissait le même; mais les premiers avaient des pirogues, et ceux-ci, qui n'étaient pas si craintifs que les autres, avaient des canots. Nous vîmes, sur les côtés de quelques-unes de ces dernières machines, les figures de divers poissons proprement taillés en relief. Toutes les îles et le continent que je vis ensuite m'offrirent les mêmes objets, soit pour le ter-

temps des anciens, *insulæ Maniolæ*, est leur véritable ancien nom primitif dans la langue des naturels du pays, et qu'il signifie *îles de l'Or*. En effet ces îles en fournissent, que les habitans ramassent dans le lit des rivières.

ritoire, soit pour les habitans ; d'ailleurs toutes les îles sont si peuplées, que je n'osai envoyer ma chaloupe à terre, à moins que le vaisseau ne s'approchât en même temps du rivage, ce qu'il n'y eut pas moyen de faire faute d'ancrage.

Le 9 mars, au-delà du cap que je nommai *Saint-George*, 5 degrés 5 minutes latitude, 169 longitude, la terre commence à retourner au sud-ouest. La variation de l'aiguille n'est que d'un degré vers l'orient. Les habitans me paraissaient parler une langue différente de celle des précédens. J'entrai dans la baie Saint-George, qui peut avoir vingt-cinq lieues de profondeur. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni plantations, mais seulement un feu qui pouvait être celui du volcan que nous aperçûmes ensuite. La baie est bornée à l'ouest par un autre cap, auquel je donnai le nom de *Milord Orford*. Sur le rivage ultérieur nous trouvâmes des cocotiers, des plantations, des maisons, des habitans, des canots, même une grande chaloupe pleine de monde, d'une hauteur considérable, peinte à l'avant et à l'arrière.

Dans la crainte que leur dessein ne fût de m'attaquer, et dans la nécessité où je me trouvais d'aller à terre, je leur fis signe de se retirer, et sur leur refus je fis tirer quelques coups de canon qui firent bientôt prendre la fuite, tant à ceux qui voguaient qu'à ceux qui s'étaient assemblés sur

le rivage. Le vaisseau vint mouiller à l'embouchure d'une petite rivière, à un quart de mille de la rive, sur vingt-six brasses d'eau fond de sable noir. Ma chaloupe s'approcha de quelques habitans qui étaient placés sur la pointe, nous offrant des noix de coco. Dès qu'elle s'approcha d'eux, ils se jetèrent dans l'eau pour y mettre les noix. On fit aiguade, tandis que j'observais avec défiance les mouvemens des naturels du pays. Informé qu'ils avaient quantité de cochons, d'yams et autres bonnes racines, j'envoyai quelques-uns de mes gens à terre pour négocier avec eux; mais, quoiqu'ils admirassent nos haches et nos couperets, ils ne voulurent faire aucun troc, ni donner autre chose que des noix de coco; ils montaient sur les arbres pour les cueillir, et aussitôt qu'ils les avaient donné à mes gens ils leur faisaient signe de se retirer; car ils nous craignaient beaucoup.

Pendant que l'on coupait du bois, trente ou quarante sauvages, hommes et femmes, vinrent à passer par cet endroit, et témoignèrent d'abord quelque crainte; mais, sur ce que mes gens leur firent des signes d'amitié, ils continuèrent tranquillement leur chemin. Les hommes avaient des plumes de diverses couleurs autour de la tête, et des lances à la main; mais les femmes n'avaient pas le moindre ornement, ni autre chose pour couvrir leur nudité que de petites branches vertes

devant et derrière, passées dans un cordon qui leur servait de ceinture. Elles portaient aussi sur la tête de grandes corbeilles, pleines d'yams. J'ai toujours remarqué la même chose entre ces nations barbares, que les femmes portent les fardeaux, pendant que les hommes marchent les premiers sans autre embarras que celui de leurs armes et de leurs ornemens.

Quelques-uns de mes gens allèrent aux maisons des habitans, qui paraissaient plus que jamais remplis de crainte. Du moins ils avaient cueilli toutes les noix de coco des arbres, et mis leurs cochons à quartier. Sur ce que mes gens leur demandaient par signes ce qu'ils en avaient fait, ils leur montrèrent avec le doigt quelques maisons au bout de la baie, et ils imitèrent en même temps le cri naturel de ces animaux, aussi bien que celui des chèvres. D'ailleurs, pour représenter qu'il y en avait des uns et des autres de différente taille, ils tenaient la main étendue horizontalement à diverses hauteurs de la terre. J'allai moi-même à l'aiguade voir si, par le moyen de nos bagatelles et de nos instrumens de fer, je ne pourrais pas engager les naturels du pays à quelque commerce avec nous; mais je les trouvai remplis de crainte et de friponnerie. Je ne vis qu'un petit garçon et deux hommes, dont l'un, sollicité par quelques signes, vint à côté de ma chaloupe. Je lui donnai

un couteau , un chapelet et une bouteille de verre. Là-dessus il se mit à crier, *cocos, cocos*, et nous montra un village voisin, comme s'il voulait y aller prendre de ces noix de coco; mais il ne revint plus. C'est ainsi qu'ils en avaient usé plusieurs fois avec mes gens.

Quoiqu'il en soit, j'allai moi-même à leurs maisons, accompagné de huit ou neuf de mes hommes, et je les trouvai si misérables, que les portes ne tenaient qu'à un morceau d'osier. Je parcourus trois de leurs villages, abandonnés des habitans, qui avaient emmené avec eux tous leurs cochons, etc. J'y pris quelques petits filets pour nous dédommager de ce qu'ils avaient reçu de nous. Mes gens sollicitèrent avec tant d'instance de leur permettre d'aller négocier avec les habitans, que je fus obligé d'y consentir. Je leur donnai des quincailleries, leur recommandant sur toutes choses d'employer les voies de la douceur, et d'en agir avec précaution pour leur propre sûreté. La baie où ils allaient était à deux milles ou environ du vaisseau.

Dès qu'ils furent partis, je fis mettre tout en état pour les soutenir en cas de besoin, et les défendre avec ma grosse artillerie. Sur le point d'aborder, les naturels du pays se présentèrent en foule pour s'y opposer; ils secouaient leurs lances et ne respiraient que menace; il y en eut même quelques-uns assez hardis pour entrer dans l'eau armés d'un

bouclier et d'une lance. Mes gens eurent beau leur offrir les curiosités qu'ils avaient et leur faire des signes d'amitié, tout cela ne servit à rien, et ils ne purent jamais les engager à un commerce libre et honnête. Résolus pourtant d'avoir de leurs provisions, ils tirèrent quelques coups de mousquets pour les effrayer; cela ne manqua pas de réussir à l'égard de la multitude, puisqu'ils s'enfuirent tous à la réserve de deux ou trois qui continuèrent à tenir ferme dans une posture menaçante, jusqu'à ce que le plus entreprenant laissât tomber son bouclier et prît la fuite. Il y a grande apparence qu'il fut blessé au bras d'une balle de mousquet, et qu'il sentit avec quelques autres de ses camarades la vertu de notre poudre, quoiqu'on n'en tuât aucun, et que ce ne fût pas non plus notre dessein, mais plutôt de leur donner l'épouvante.

Enfin mes gens mirent pied à terre, et trouvèrent quantité de cochons apprivoisés autour des maisons. Après en avoir tué neuf et blessé plusieurs autres, ils revinrent au plus vite: le lendemain ils y retournèrent encore. Mais la nuit précédente les naturels du pays avaient transporté ailleurs toutes leurs provisions; quoique plusieurs d'entre eux fussent retournés dans leurs cabanes, et qu'il n'y en eût pas un qui s'opposât à la descente de nos chaloupes. Au contraire, ils étaient devenus si honnêtes, qu'un de leur troupe porta dix ou douze

noix de coco sur le rivage, et qu'il disparut après les avoir montrées à mes gens. Ceux-ci ne trouvèrent que des filets et des ignames; ils en prirent quelque peu des uns et des autres, les mirent dans un petit canot avec deux matelots, et retournèrent ensuite.

Je renvoyai le canot à l'endroit où on les avait pris, donnant ordre que l'on mît sur le rivage deux haches, deux couperets, dont l'un était garni d'un manche, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de chapelets et quatre bouteilles de verre. Je nommai cet endroit *le port Montaigu*; il est à 6 degrés 10 minutes latitude, et à cent cinquante-sept milles à l'ouest du méridien du cap Saint-George. Le pays des environs est montagneux, rempli de bois, de vallées et d'agréables ruisseaux. La terre des vallons est profonde et jaunâtre, mais celle des collines est d'un brun fort obscur, peu profonde et pierreuse au-dessous, quoiqu'admirable pour le plantage. Les arbres en général n'y sont pas fort droits, ni épais, ni hauts; mais ils paraissent verts et font plaisir à la vue: quelques-uns portaient des fleurs, d'autres des baies, et d'autres de gros fruits de plus d'une sorte, qu'aucun de nous ne connaissait. Les cocotiers viennent très bien ici, tant sur les baies près de la mer que plus avant parmi les plantations. Leurs noix sont d'une grosseur médiocre, mais le lait et le noyau

sont fort épais et d'un goût agréable. On trouve ici du gingembre, des yams et d'autres racines bonnes pour le pot, dont nos gens goûtèrent. Je ne sais point quels autres fruits ou quelles racines il y a dans le pays; mais, pour les animaux terrestres, nous n'y vîmes que des cochons et des chiens. A l'égard des oiseaux qui nous étaient connus, il y avait des pigeons, des perroquets, des cockadores et des corneilles comme celles que nous avons en Angleterre; nous vîmes d'ailleurs une espèce d'oiseau de la grosseur d'un merle et quantité de plus petits. La mer et les rivières abondent en poissons. Nous en vîmes beaucoup, mais nous n'en prîmes que peu; et ceux-ci étaient des cavallis, des poissons à la queue jaune et des raies qui sautent.

J'en partis le 22 mars. Guidé la nuit par un volcan dont la bouche est tournée au sud, je commençai, après avoir doublé un cap, à trouver que la terre regardait le sud-ouest, et que la mer me laissait un libre passage pour cingler au nord-ouest. Reconnaisant par là que cette terre que je venais de quitter n'était qu'une île séparée du continent de la Nouvelle-Guinée, j'entrai dans le détroit parsemé de petites îles, ayant en vue un peu plus loin l'île Brûlante, dont le volcan jetait à la hauteur de trente verges la plus grosse flamme et la plus épouvantable que j'aie jamais vue. Elle s'élançait comme par secousse de demi-minute en demi-minute, avec

un mugissement horrible et un bruit pareil à celui du tonnerre. La traînée de feu jetée par le soupirail courait du sommet de la montagne jusqu'au rivage de la mer. Ce terrible volcan est à 50 degrés 33 minutes latitude. J'avais alors à ma gauche le cap le plus oriental de la Nouvelle-Guinée, et à ma droite le cap le plus occidental de la terre que je venais de quitter, et que l'on a cru jusqu'ici ne faire que le même continent avec la Guinée. Le canal qui les sépare est d'environ quarante milles de largeur.

Je donnai donc au premier des caps le nom du *Roi Guillaume*; au second celui de *la Reine Anne*; à la grande île dans laquelle il se trouve, celui de *Nouvelle-Bretagne*, et j'appelai de mon nom le détroit que j'avais le premier découvert, *Passage de Dampier*. Mon vaisseau courait le long de la côte orientale, où le canal est fort bon entre quelques îlots à gauche et la grande île à droite, dont cette extrémité se termine par deux caps éloignés l'un de l'autre de six à sept lieues. Dans l'enceinte de chacun il y avait deux montagnes fort remarquables, qui s'élevaient par degrés depuis le rivage, et qui faisaient plaisir à la vue. Les montagnes et les collines étaient agréablement entremêlées de bois et de savanes. Les arbres y paraissaient bien verts et fleuris, et il n'y a point de pré en Angleterre qui paraisse plus vert ni plus uni que l'étaient

ces savanes. Nous vîmes de la fumée par-ci par-là; sans vouloir jeter ici l'ancre, j'aimai mieux aller sous une des îles, dans l'espérance qu'il n'y aurait que peu ou point d'habitans, afin d'y réparer ma pinasse, qui était si délabrée qu'on ne pouvait pas la mettre en mer.

Le corps de cette île, à laquelle je donnai le nom de *Nouvelle-Bretagne*, est à 4 degrés de latitude méridionale; sa partie la plus au nord-est est à 2 degrés 30 minutes. Elle a environ 5 degrés 18 minutes de longitude d'orient en occident. Elle est presque partout haute et montueuse, et enrichie de grandes vallées, qui paraissaient aussi fertiles que les montagnes. Les arbres, dans la plupart des endroits que nous vîmes, étaient hauts, gros et touffus. Elle est d'ailleurs très peuplée de nègres vigoureux et bien taillés, que nous trouvâmes fort hardis et entreprenans en diverses places. A l'égard du produit de l'île, je n'en sais pas autre chose que ce que j'en ai dit sur l'article du port Montaigu; mais il y a grande apparence qu'elle peut fournir d'aussi riches denrées qu'aucune autre du monde, et que les naturels seraient facilement amenés à lier commerce avec les Européens, quoique je ne pusse pas le tenter moi-même dans les circonstances où je me trouvais alors.

Au sortir du détroit ma boussole variait de 8 degrés 25 minutes à l'occident. Je découvris une

longue chaîne d'îles rangées du sud-est au nord-ouest sur une file parallèle à la côte de Guinée. Je passai, le 31 mars, entre deux de ces îles distantes entre elles de quatre lieues. Je nommai la plus méridionale *l'île Longue*, et la plus septentrionale *l'île de la Couronne*, parce qu'elle est ronde, haute et partagée en plusieurs pointes à son sommet. Ces deux îles paraissaient fort agréables et entremêlées de savanes et de bois, dont les arbres étaient verdoyans et quelques-uns chargées de fleurs blanches. Nous longeâmes de fort près la dernière; nous y vîmes quantité de cocotiers sur les baies et sur les collines, et une chaloupe qui venait du rivage, mais qui rebroussa dès qu'elle nous vit. Nous n'aperçûmes ni fumée ni plantations sur aucune de ces deux îles, et il y a grande apparence qu'elles ne sont pas fort peuplées. D'ailleurs il y avait quantité de bancs près de l'île de la Couronne, et de chaînes de rochers qui s'avançaient en pointes, un mille ou un peu plus dans la mer : nous voyions d'ici vers le sud la terre du continent de Guinée, qui me parut fort haut. Quatre chaloupes s'approchèrent de nous pour examiner le vaisseau; il y en eut même une qui vint à portée de la voix; mais elle se retira promptement avec les autres sans nous parler. Je continuai à cingler au nord-ouest de la chaîne d'îles dans lesquelles je découvris quelques autres volcans.

Nous aperçûmes entre les canots trois petits vaisseaux garnis de voiles, dont il semble que l'usage soit tout-à-fait inconnu aux sauvages de la Bretagne. Toutes ces îles sont hautes, pleines de beaux arbres et de savanes verdoyantes, sans en excepter l'île du Volcan, dont le terroir est beau près du rivage, et même jusqu'aux deux tiers de sa hauteur; mais elle est plus ronde que les autres, et pointue au sommet.

Nous vîmes encore une autre île, d'où il sortit tout d'un coup une grosse fumée qui s'évanouit bientôt et ne parut plus. J'avais eu dessein de m'y arrêter; mais la nécessité de raccommoder ma pinasse m'avait tant fait perdre de temps, que j'aurais eu beaucoup de peine à tenir ce parage, les vents d'est soufflant déjà. Ce fut une de ces principales raisons qui m'empêchèrent de pousser plus loin mes découvertes. Une observation que je fis le 13 avril me donna lieu de croire que les courans m'avaient porté 25 minutes plus au nord que je ne croyais y être; mais comme je ne m'étais guère éloigné des côtes, et qu'il n'y a nulle apparence qu'un courant vienne tout droit du rivage, j'ai lieu de soupçonner que j'étais ici près de quelque canal inconnu, et qu'un détroit qui se trouve quelque part, entre le cap Mabo et le cap Guillaume, partageant en deux îles la terre de Guinée, communique avec les deux mers.

Le 14 je revis les îles de Schouten et de la Providence. Un courant fort rapide nous portait au nord-ouest. Le 17, après avoir aperçu dans la terre ferme un volcan, que je n'y avais pas vu la première fois, je revis l'île du Roi Guillaume, d'où il nous venait pendant la nuit une odeur fort agréable; mais nous y rencontrâmes des tournans si fâcheux, que notre vaisseau y pirouettait sans même sentir quelquefois le gouvernail, quoiqu'il y eût un peu de vent. Nous ne pûmes nous en tirer qu'à la faveur d'un beau frais qui se leva; cependant nous ne dérivâmes pas beaucoup ni de l'un ni de l'autre côté; mais notre vaisseau y tournait comme un sabot. D'ailleurs ces tournans n'étaient pas fixes dans un endroit; mais ils voltigeaient d'une étrange manière, et nous y voyions quelquefois écumer l'eau avec un bruit terrible, comme si elle se précipitait dans un gouffre. J'envoyai une chaloupe pour sonder; mais elle ne trouva point de fond.

Le 18 avril je doublai pour une seconde fois le cap Mabo, dans le golfe de Gilolo; et, prenant ma route à travers les Moluques, entre l'île Celam et l'île Bouro, je me retrouvai un mois après, le 18 mai, au comptoir des Portugais dans l'île Timor, au même point d'où j'étais parti le 12 décembre précédent. J'appris ensuite que les Hollandais avaient envoyé courir après moi pour intercepter

mon vaisseau jusqu'à l'île Pulo Sabuti; d'autres même me dirent jusqu'à l'île Schouten.

Je retournais en Angleterre, lorsque, le 21 février 1701, étant au milieu du grand océan Atlantique, près de l'île de l'Ascension, il se fit une grande voie d'eau à mon navire. La maladresse du charpentier qui fit scier un gros membre du vaisseau pour la découvrir, et la pourriture du bois augmentèrent le mal en telle sorte qu'il ne fut pas possible d'y trouver remède, quoique j'eusse fait mettre dans le trou, pour le boucher, toutes les hardes du vaisseau jusqu'aux couvertures de mon lit. Nous fûmes fort heureux de pouvoir amener le vaisseau assez près du rivage pour nous échapper dans la chaloupe avec quelques provisions, mais je perdis une partie de mes livres et de mes papiers. Nous restâmes deux mois dans cette petite île déserte, couchant dans les cavernes des rochers, et vivant comme nous pouvions de tortues et de chèvres sauvages, de poissons et d'oiseaux de mer. Au bout de ce temps, les vaisseaux de la compagnie des Indes y passèrent à leur retour, et me ramenèrent en Angleterre.



TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
INTRODUCTION. ♥	1
LIVRE PREMIER. — PRÉLIMINAIRE.	17
CHAPITRE I ^{er} . — Premières découvertes ou conquêtes des Portugais en Afrique et dans l'Inde, vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième.	18
CHAPITRE II. — Premiers voyages autour du monde exécutés pendant les seizième et dix-septième siècles.	120

SEIZIÈME SIÈCLE.

Gonneville (1503).	122
Magellan (1519).	123
Carjaval et Ladrilleros (1524).	151
Garcie de Loaise et Alphonse Salazar (1525).	153
Alvar de Saavedra (1528).	161
Hurtado et Grijalva (1533).	164
Gaëtan et de la Torre (1542).	165
Mendoce et Mindana (1567).	168
François Drake (1577).	171
Thomas Candish (1586).	184
Alvar de Mindana (1595).	195
De Cordes et Sebald de Wert (1598).	220
Olivier de Noort (1598).	240

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Quiros (1606).	252
Spilberg (1614).	274

	Pages
Le Maire et Schouten (1615-18).	278
Jacques Lhermite (1624).	332
Abel Tasman (1642).	342
Cowley (1683).	352
Dampier (1684-1699).	363

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

230

46 ml

100

100

Oz 5/2 74

+ 6 vol rel 50 fr



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G	Montémont, Albert Etienne de
161	Bibliotheque universelle des
M77	voyages
1833	
t.1	

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 24 03 001 3